

REVUE

DE PARIS.

REVUE

DE PARIS.

SECONDE ÉDITION.

—

TOME CINQUIÈME.

MAI 1834.

BRUXELLES,
H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
—
1834.

UNE VISION (1).

Personne n'estime plus que nous le beau talent de M. l'abbé de La Mennais; personne n'a plus de respect pour son caractère de prêtre et d'homme. Comme orateur religieux, il s'est placé tout d'abord entre l'aigle de Meaux et le cygne de Cambrai. A la tribune, dans la polémique politique, dans la littérature proprement dite, aucune voix, excepté celle de M. de Chateaubriand, n'a, au même degré que la sienne, cet accent d'autorité, cette sonorité surhumaine, ce *non mortale sonans*, qui révèlent l'inspiration d'en haut. Comment se fait-il que ce prêtre éloquent et saint, au lieu d'être un des dignitaires de Rome catholique, ait presque encouru l'excommunication du chef de l'Église? Dès les premiers écrits publiés par M. l'abbé de La Mennais, nous nous rappelons avoir été frappés de son indépendance, de son instinct d'opposition démocratique. Cette indépendance a failli causer un schisme. Ce même prêtre, que son dévouement au saint-siége fit traduire, pendant la restauration, sur les bancs de la police correctionnelle, a été forcé de faire amende honorable, comme l'auteur de Télémaque. Ce prêtre, antagoniste de Rousseau, ce prêtre ultramontain, dénoncé tant de fois par le libéralisme de 1820, publie, en 1834, un livre dont la démocratie pourrait faire son évangile, livre admirable d'ailleurs comme style et pensée, émanation poétique de la Bible et de Thomas à Kempis. Singulière coïncidence que l'apparition simultanée

(1) Paroles d'un Croyant, par l'abbé de La Mennais, 1 vol. in-18, chez H. Dumont, à Bruxelles.

de deux ouvrages comme les PAROLES D'UN CROYANT de l'abbé de La Mennais et LES DEVOIRS de Silvio Pellico! celui-ci calme et simple prédicateur, ame constamment tendre et soumise; celui-là mêlant à ses paroles d'amour et de charité pour les humbles une retentissante dénonciation contre les grands de la terre; le carbonaro italien résigné à l'oppression et à l'injustice, le prêtre français maudissant avec l'énergie du Dante et des prophètes la tyrannie des rois, ou célébrant le martyre des peuples :

Quand vous voyez un homme conduit en prison ou au supplice, ne vous pressez pas de dire : « Celui-là, c'est un homme méchant, qui a commis un crime contre les hommes ; »

Car peut-être est-ce un homme de bien qui a voulu servir les hommes et qui en est puni par leurs oppresseurs.

Quand vous voyez un peuple chargé de fers et livré au bourreau, ne vous pressez pas de dire : « Ce peuple est un peuple violent qui voulait troubler la paix de la terre; » car peut-être est-ce un peuple martyr qui meurt pour le salut du genre humain.

Il y a dix-huit siècles, dans une ville d'Orient, les pontifes et les rois de ce temps-là clouèrent sur une croix, après l'avoir battu de verges, un séditieux, un blasphémateur, comme ils l'appelaient.

Le jour de sa mort, il y eut une grande terreur dans l'enfer et une grande joie dans le ciel; — car le sang du juste avait sauvé le monde.

Quand le tribunal révolutionnaire demanda l'âge de Saint-Just : « L'âge du républicain Jésus, » répondit-il. Nous ne connaissons rien d'aussi énergique dans le même genre que les apologues qu'un autre républicain de nos amis, M. Charles Nodier, a introduits dans les tablettes de JEAN SBOGAR.

M. l'abbé de La Mennais a traduit encore en admirable langage la théorie des associations, dans son chapitre VII, où, après avoir cité aux hommes, en style de l'Ecclésiaste, l'exemple de l'arbre, de la plante, de l'hirondelle et du passereau, il ajoute :

Celui qui se sépare de ses frères, la crainte le suit quand il

marche, s'assied près de lui quand il repose, et ne le quitte pas même pendant son sommeil. Donc, si l'on vous demande : Combien êtes-vous ? répondez : Nous sommes un ; car nos frères, c'est nous, et nous, c'est nos frères.

Dieu n'a fait ni petits ni grands, ni maîtres ni esclaves, ni rois ni sujets ; il a fait tous les hommes égaux.

Le pauvre Pellico, après avoir passé par les prisons du pouvoir absolu, ne croit plus à cette fière égalité ; il rend à César ce qui appartient à César. « Jamais, dit-il, le *bon pa-* » *triote* n'ira se confondre avec l'adulateur des puissances ou » le contempteur haineux de toute autorité. Irrévérence ou » servilité, excès des deux parts (1). » Mais voici qui est plus fier encore et plus beau que l'Apocalypse, car c'est plus clair. M. de La Mennais a une vision comme saint Jean :

C'était dans une nuit sombre ; un ciel sans astres pesait sur la terre, comme un couvercle de marbre noir sur un tombeau, et rien ne troublait le silence de cette nuit, si ce n'est un bruit étrange, comme d'un léger battement d'ailes que de fois à autres on entendait au-dessus des campagnes et des cités.

Et alors les ténèbres s'épaissirent, et chacun sentait son ame se serrer, et le frisson courir dans ses veines.

Et dans une salle tendue de noir et éclairée d'une lampe rougeâtre, sept hommes, vêtus de pourpre et la tête ceinte d'une couronne, étaient assis sur sept siéges de fer.

Et au milieu de la salle s'élevait un trône composé d'ossemens, et au pied du trône, en guise d'escabeau, était un crucifix renversé ; et devant le trône une table d'ébène, et sur la table un vase plein de sang rouge et écumant, et un crâne humain.

Et les sept hommes paraissaient pensifs et tristes, et du fond de son orbite creux, leur œil de temps en temps laissait échapper des étincelles d'un feu livide.

Et l'un d'eux s'étant levé s'approcha du trône en chancelant, et mit le pied sur le crucifix.

En ce moment ses membres tremblèrent, et il sembla près de défaillir. Les autres le regardaient immobiles ; ils ne firent pas le

(1) Dei Doveri. (Traduction de M. A. de Latour.)

moindre mouvement, mais je ne sais quoi passa sur leur front; et un sourire qui n'est pas de l'homme contracta leurs lèvres.

Et celui qui avait semblé près de défaillir étendit la main, saisit le vase plein de sang, en versa dans le crâne, et le but.

Et cette boisson parut le fortifier.

Et, dressant la tête, ce cri sortit de sa poitrine comme un sourd râlement :

« Maudit soit le Christ, qui a ramené sur la terre la liberté ! »

Et les six autres hommes couronnés se levèrent tous ensemble, et tous ensemble poussèrent le même cri :

« Maudit soit le Christ, qui a ramené sur la terre la liberté ! »

Après quoi, s'étant rassis sur leurs siéges de fer, le premier dit :

« Mes frères, que ferons-nous pour étouffer la liberté? car notre règne est fini si le sien commence. Notre cause est la même : que chacun propose ce qui lui semblera bon.

» Voici pour moi le conseil que je donne : Avant que le Christ vînt, qui se tenait debout devant nous? C'est sa religion qui nous a perdus : abolissons la religion du Christ. »

Et tous répondirent : « Il est vrai. Abolissons la religion du Christ. »

Et un second s'avança vers le trône, prit le crâne humain, y versa du sang, le but, et dit ensuite :

« Ce n'est pas la religion seulement qu'il faut abolir, mais encore la science et la pensée; car la science veut connaître ce qu'il n'est pas bon pour nous que l'homme sache, et la pensée est toujours prête à regimber contre la force. »

Et tous répondirent : « Il est vrai. Abolissons la science et la pensée. »

Et ayant fait ce qu'avaient fait les deux premiers, un troisième dit :

« Lorsque nous aurons replongé les hommes dans l'abrutissement en leur ôtant et la religion, et la science, et la pensée, nous aurons fait beaucoup, mais il nous restera quelque chose encore à faire.

» La brute a des instincts et des sympathies dangereuses. Il faut qu'aucun peuple n'entende la voix d'un autre peuple, de peur que si celui-là se plaint et remue, celui-ci ne soit tenté de l'imiter. Qu'aucun bruit du dehors ne pénètre chez nous. »

Et tous répondirent : « Il est vrai. Qu'aucun bruit du dehors ne pénètre chez nous ! »

Et un quatrième dit : « Nous avons notre intérêt, et les peuples ont aussi leur intérêt opposé au nôtre. S'ils s'unissent pour défendre contre nous cet intérêt, comment leur résisterons-nous ?

» Divisons pour régner. Créons à chaque province, à chaque ville, à chaque hameau, un intérêt contraire à celui des autres hameaux, des autres villes, des autres provinces.

» De cette manière tous se haïront, et ils ne songeront pas à s'unir contre nous. »

Et tous répondirent : « Il est vrai. Divisons pour régner : la concorde nous tuerait. »

Et un cinquième, ayant deux fois rempli de sang et vidé deux fois le crâne humain, dit :

« J'approuve tous ces moyens, ils sont bons, mais insuffisans. Faites des brutes, c'est bien ; mais effrayez ces brutes, frappez-les de terreur par une justice inexorable et par des supplices atroces, si vous ne voulez pas tôt ou tard en être dévorés. Le bourreau est le premier ministre d'un bon prince. »

Et tous répondirent : « Il est vrai. Le bourreau est le premier ministre d'un bon prince. »

Et un sixième dit :

« Je reconnais l'avantage des supplices prompts, terribles, inévitables. Cependant il y a des ames fortes et des ames désespérées qui bravent les supplices.

» Voulez-vous gouverner aisément les hommes ? amollissez-les par la volupté. La vertu ne nous vaut rien ; elle nourrit la force : épuisons-la plutôt par la corruption. »

Et tous répondirent : « Il est vrai. Épuisons la force et l'énergie et le courage par la corruption. »

Alors le septième, ayant comme les autres bu dans le crâne humain, parla de la sorte, les pieds sur le crucifix :

« Plus de Christ ! il y a guerre à mort, guerre éternelle entre lui et nous !

» Mais comment détacher de lui les peuples ? C'est une tentative vaine. Que faire donc ? Écoutez-moi : il faut gagner les prêtres du Christ avec des biens, des honneurs et de la puissance.

» Et ils commanderont au peuple, de la part du Christ, de

nous être soumis en tout, quoi que nous fassions, quoi que nous ordonnions;

» Et le peuple les croira, et il obéira par conscience, et notre pouvoir sera plus affermi qu'auparavant. »

Et tous répondirent : « Il est vrai. Gagnons les prêtres du Christ. »

Et tout-à-coup la lampe qui éclairait la salle s'éteignit, et les sept hommes se séparèrent dans les ténèbres.

Et il fut dit à un juste, qui en ce moment veillait et priait devant la croix : « Mon jour approche. Adore et ne crains rien. »

Et à travers un brouillard gris et lourd, je vis, comme on voit sur la terre, à l'heure du crépuscule, une plaine nue, déserte et froide.

Au milieu s'élevait un rocher d'où tombait goutte à goutte une eau noirâtre, et le bruit faible et sourd des gouttes qui tombaient était le seul bruit qu'on entendît.

Et ses sept sentiers, après avoir serpenté dans la plaine, venaient aboutir au rocher, et près du rocher, à l'entrée de chacun, était une pierre recouverte de je ne sais quoi d'humide et de vert, semblable à la bave d'un reptile.

Et voilà, sur l'un des sentiers, j'aperçus comme une ombre qui lentement se mouvait; et peu à peu, l'ombre s'approchant, je distinguai, non pas un homme, mais la ressemblance d'un homme.

Et à l'endroit du cœur, cette forme humaine avait une tache de sang.

Et elle s'assit sur la pierre humide et verte, et ses membres grelotaient; et, la tête penchée, elle se serrait avec ses bras, comme pour retenir un reste de chaleur.

Et par les six autres sentiers, six autres ombres successivement arrivèrent au pied du rocher.

Et chacune d'elles, grelotant et se serrant avec ses bras, s'assit sur la pierre humide et verte.

Et elles étaient là, silencieuses et courbées sous le poids d'une incompréhensible angoisse.

Et leur silence dura long-temps, je ne sais combien de temps; car jamais le soleil ne se lève sur cette plaine; on n'y connaît ni soir ni matin. Les gouttes d'eau noirâtres y mesurent seules, en tombant, une durée monotone, obscure, pesante, éternelle.

Et cela était si horrible à voir que, si Dieu ne m'avait fortifié, je n'aurais pu en soutenir la vue.

Et, après une sorte de frissonnement convulsif, une des ombres, soulevant la tête, fit entendre un son comme le son rauque et sec du vent qui bruit dans un squelette.

Et le rocher renvoya cette parole à mon oreille :

« Le Christ a vaincu : maudit soit-il ! »

Et les six autres ombres tressaillirent, et toutes ensemble soulevant la tête, le même blasphème sortit de leur sein :

« Le Christ a vaincu : maudit soit-il ! »

Et aussitôt elles furent saisies d'un tremblement plus fort, le brouillard s'épaissit, et, pendant un moment, l'eau noirâtre cessa de couler.

Et les sept ombres avaient plié de nouveau sous le poids de leur angoisse secrète, et il y eut un second silence plus long que le premier.

Ensuite une d'elles, sans se lever de sa pierre, immobile et penchée, dit aux autres :

« Il vous est donc advenu ainsi qu'à moi ! Que nous ont servi tous nos conseils ? »

Et une autre reprit : « La foi et la pensée ont brisé les chaînes des peuples ; la foi et la pensée ont affranchi la terre. »

Et une autre dit : « Nous voulions diviser les hommes, et notre oppression les a unis contre nous. »

Et une autre : « Nous avons versé le sang, et ce sang est retombé sur nos têtes. »

Et une autre : « Nous avons semé la corruption, et elle a germé en nous, et elle a dévoré nos os. »

Et une autre : « Nous avons cru étouffer la liberté, et son souffle a desséché notre pouvoir jusqu'en sa racine. »

Alors la septième ombre :

« Le Christ a vaincu : maudit soit-il ! »

Et tous d'une seule voix répondirent :

« Le Christ a vaincu : maudit soit-il ! »

Et je vis une main qui s'avançait ; elle trempa le doigt dans l'eau noirâtre dont les gouttes mesurent en tombant la durée éternelle, en marqua au front les sept ombres, et ce fut pour jamais.

Mais il n'y a pas que des malédictions dans ce livre : à côté

de la voix du lion murmure celle de l'agneau, à côté du cri de l'aigle, le gémissement de la colombe, à côté des fantômes de la Révélation se montrent les douces images de la vision qui charmait sainte Thérèse. Le Seigneur Dieu est le roi des vengeances, mais il est aussi le dieu d'amour et de charité.

« Vous n'avez qu'un jour à passer sur la terre, faites en sorte de le passer en paix; la paix est le fruit de l'amour, car pour vivre en paix, il faut savoir supporter bien des choses.

Nul n'est parfait, tous ont des défauts; chaque homme pèse sur les autres, et l'amour seul rend ce poids léger. Si vous ne pouvez supporter vos frères, comment vos frères vous supporteront-ils?

Il est écrit du fils de Marie : « Comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin. Aimez donc vos frères qui sont dans le monde, et aimez-les jusqu'à la fin. »

L'amour est infatigable, il ne se lasse jamais; l'amour est inépuisable, il vit et renaît de lui-même, et plus il s'épanche, plus il surabonde.

Qui s'aime plus que ses frères, n'est pas digne de Jésus-Christ, mort pour ses frères; avez-vous donné vos biens, donnez encore votre vie, et l'amour vous rendra tout.

Je vous le dis en vérité, celui qui aime, son cœur est un paradis sur la terre. Il a Dieu en soi, car Dieu est amour.

L'homme vicieux n'aime point, il convoite : il a faim et soif de tout; son œil, tel que l'œil du serpent, fascine et attire, mais pour dévorer.

L'amour repose au fond des ames pures, comme une goutte de rosée dans le calice d'une fleur.

Oh! si vous saviez ce que c'est qu'aimer!

Vous dites que vous aimez, et beaucoup de vos frères manquent de pain pour soutenir leur vie, de vêtemens pour couvrir leurs membres nus, d'un toit pour s'abriter, d'une poignée de paille pour dormir dessus, tandis que vous avez toutes choses en abondance.

Vous dites que vous aimez, et il y a en grand nombre des malades qui languissent, privés de secours, sur leur pauvre couche; des malheureux qui pleurent sans que personne pleure avec eux; de petits enfans qui s'en vont, tout transis de froid, de porte en porte, demander aux riches une miette de leur pain, et qui ne l'obtiennent pas.

Vous dites que vous aimez vos frères; et que feriez-vous donc si vous les haïssiez?

Et moi je vous le dis, quiconque, le pouvant, ne soulage pas son frère qui souffre, est l'ennemi de son frère; et quiconque, le pouvant, ne nourrit pas son frère qui a faim, est son meurtrier.

Terminons par une citation, hélas! toute d'à-propos au moment où la terre est traversée en tout sens par tant d'exilés, les uns proscrits à cause de la couronne qui para leur tête, les autres à cause du poignard régicide qui arma leur bras. Ce qu'on va lire est une vraie *mélodie*, à la manière de Byron et de Moore; c'est la chaste musique d'un ange qui accompagne le chant de la pitié :

Il s'en allait errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!

J'ai passé à travers les peuples, et ils m'ont regardé, et je les ai regardés, et nous ne nous sommes point reconnus. L'exilé partout est seul.

Lorsque je voyais, au déclin du jour, s'élever du creux d'un vallon la fumée de quelque chaumière, je me disais : « Heureux celui qui retrouve, le soir, le foyer domestique et s'y assied au milieu des siens! » L'exilé partout est seul.

Où vont ces nuages que chasse la tempête? Elle me chasse comme eux, et qu'importe où? L'exilé partout est seul.

Ces arbres sont beaux, ces fleurs sont belles; mais ce ne sont point les fleurs ni les arbres de mon pays : ils ne me disent rien. L'exilé partout est seul.

Ce ruisseau coule mollement dans la plaine; mais son murmure n'est pas celui qu'entendit mon enfance : il ne rappelle à mon ame aucuns souvenirs. L'exilé partout est seul.

Ces chants sont doux; mais les tristesses et les joies qu'ils réveillent ne sont ni mes tristesses ni mes joies. L'exilé partout est seul.

On m'a demandé : « Pourquoi pleurez-vous? » et quand je l'ai dit, nul n'a pleuré, parce qu'on ne me comprenait point. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des vieillards entourés d'enfans, comme l'olivier de ses rejetons; mais aucun de ces vieillards ne m'appelait son fils, aucun de ces enfans ne m'appelait son frère. L'exilé partout est seul.

J'ai vu des jeunes filles sourire d'un sourire aussi pur que la brise

du matin, à celui que leur amour s'était choisi pour époux; mais pas une ne m'a souri. L'exilé partout est seul.

J'ai vu de jeunes hommes, poitrine contre poitrine, s'étreindre comme s'ils avaient voulu de deux vies ne faire qu'une vie; mais pas un ne m'a serré la main. L'exilé partout est seul.

Il n'y a d'amis, d'épouses, de pères et de frères que dans la patrie. L'exilé partout est seul.

Pauvre exilé! cesse de gémir; tous sont bannis comme toi, tous voient passer et s'évanouir pères, frères, épouses, amis.

La patrie n'est point ici-bas; l'homme vainement l'y cherche; ce qu'il prend pour elle n'est qu'un gîte d'une nuit.

Il s'en va errant sur la terre. Que Dieu guide le pauvre exilé!

Qu'on dise que la prose de Bossuet et de Fénélon ne suffit pas à l'imagination de notre siècle quand elle suffit à des hommes bibliques comme Chateaubriand, La Mennais et Lamartine. Quant à la pensée politique des PAROLES D'UN CROYANT... Ah! Si tous les prêtres du Seigneur étaient républicains comme l'abbé de La Mennais, ou si tous les républicains étaient religieux comme lui!

REVUE DE PARIS.



LES FEMMES GRECQUES

AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

§ III. — LES HÉTAÏRES (1).

> Quoi ! vous amenez ici toutes les joyeuses filles de la ville d'Athènes ?... Tout ce qu'on a écrit sur elles ! Oh! vous avez une belle érudition (2) !
>
> ATHÉNÉE, DEIPNOSOPHISTES, l. XIII.

Jusqu'à l'époque de Périclès, la femme grecque, descendue de son trône homérique, réduite à un triste vasselage, condamnée au service du ménage et à celui de la volupté, n'exerce aucune influence sur l'état moral ou politique de la Grèce. D'une part on protége par des lois atroces l'honneur du lit nuptial ; d'une autre on ravale la condition des femmes par leur vente ou leur location publique, instituée par Solon, réglée par lui à un taux que les lois fixaient. « Tu es notre bienfaiteur commun, s'écrie le poète comique Philémon ; tu es notre grand homme par excellence, ô Solon, toi qui as pensé aux plaisirs de la jeunesse! et par tous les dieux, je t'honore. Il n'est plus besoin de gravir un balcon au risque de se briser la tête, ni d'entrer chez sa belle par la lucarne du

(1) Voir la REVUE DE PARIS du mois d'avril.

(2) ..... Περιφερων τοιαυτι βιβλια... παντων τουτων συγγεγραφοτων περι των Αθηνησιν Εταιριδων..... Ω της καλης σου πολυμαθιας!

grenier, ni de se faire envelopper dans les linges et les draps que l'esclave apporte chez sa maîtresse; le matin, le soir, le jour, la nuit; jeune, vieux, d'âge moyen, on n'a qu'à choisir; rien n'est plus facile. Leur voix est douce; leurs formes sont belles; adolescent, elles vous appellent du nom d'Apollon; vieillard décrépit, elles vous nomment Mars. Elles ont des paroles de miel pour tout le monde... Les voici toutes.. etc. »

Ces femmes que Solon enrégimenta, les pallakai, il ne faut pas les confondre avec les hétaïres, qui n'étaient pas encore nées. Pauvres captives, plus misérables que dépravées, elles étaient à peine sur le niveau des esclaves. Thémistocle, dans sa première jeunesse, attelait à son char quatre de ces pauvres esclaves nues, et, conduisant à la Daumont son étrange attelage, il traversait l'Agora au milieu des cris de la foule [1].

Quant à la femme mariée, si elle osait se montrer aux jeux olympiques, elle était condamnée à perdre la vie. On la précipitait du sommet d'un roc. Traitée comme un être inférieur, on ne laissait échapper aucune occasion de lui témoigner le mépris qu'elle inspirait. « Femmes (s'écrie un orateur, dans l'occasion la plus solennelle)! vous pleurez vos pères, vos frères, vos maris tués à la guerre. Réprimez votre douleur; essuyez vos larmes; ayez enfin un peu de force d'ame *et mêlez au moins une vertu à tous les défauts que la nature vous a donnés.* » Belle consolation! Sermon édifiant! Ces paroles, cette insulte, que la circonstance rendait plus outrageante et plus gratuite, étaient prononcées dans l'Agora par l'homme le plus éloquent de la Grèce; elles tombaient sur une foule de mères et de sœurs désolées. On ne laissait à la femme d'autre rôle que le rôle passif, le silence, l'abnégation, la douleur secrète: on lui interdisait jusqu'aux larmes.

Mais si elle s'avisait de se révolter contre son tyran, si elle nouait une intrigue, si elle avait un amant, des lois inexorables l'atteignaient. Elles punissaient, dit Maxime de Tyr, jusqu'à l'intention de l'adultère. Une femme était chassée ignominieusement du domicile conjugal, privée de sa dot, dont le mari offensé s'emparait. Il pouvait ou l'exposer en vente, ou la garder chez lui comme la dernière des esclaves. L'entrée des

[1] Athénée. L. 12.

temples lui était défendue, elle ne pouvait porter désormais aucun ornement, aucune parure; enfin, sa vie même restait à la merci de l'époux outragé. Par un contraste bien digne de ce peuple athénien, celui de tous les peuples qui a réuni dans ses mœurs le plus de contrastes et d'invraisemblances, la loi qui entourait de menaces et de terreur la chasteté de la femme mariée ne protégeait guère la chasteté des vierges. Tous les ans, de grandes fêtes avaient lieu, orgies bruyantes qui se célébraient pendant la nuit, et auxquelles les vierges d'Athènes assistaient. Les ténèbres, l'ivresse, le désordre, tout favorisait la licence et les vols amoureux. Les comédies grecques, imitées par Térence et Plaute, nous prouvent assez que dans ces occasions quelques paternités mystérieuses ne manquaient jamais d'accroître la population athénienne, sans qu'il fût possible d'atteindre et de connaître les coupables. Innocentes et victimes de la brutalité des Athéniens, pudiques et déshonorées, presque toutes les jeunes héroïnes des comédies grecques sont devenues mères pendant les Bacchanales, et l'intérêt de la pièce roule sur les suites de cette violence dont l'auteur reste caché. Souvent il arrive que ce dernier, entraîné par l'ivresse et le tumulte de l'orgie à commettre cet acte, que ses compatriotes réprouvent faiblement, devient amoureux de la jeune fille même qu'il a déshonorée : il la reconnaît et il l'épouse. Cette fable romanesque, exploitée par les écrivains comiques d'Athènes, est devenue le lieu commun du drame et de la nouvelle chez les Espagnols. M. Scribe en a fait *Léocadie :* elle a fini par expirer de lassitude sur les planches de l'Opéra.

Le développement intellectuel et moral de la femme, son aptitude pour les arts, son habileté sociale, sa pénétration vive, sa facilité à tout comprendre, devaient-ils, chez un peuple tel que le peuple grec, rester éternellement ensevelis et étouffés? Non, la nature humaine trouve toujours moyen de briser les entraves des lois. D'une part la matrone, d'une autre la *Pallakê,* restèrent confinées dans la sphère qu'on leur assignait: mais l'*hëtaïre* naquit avec Périclès.

L'hétaïre, c'est la réalisation de tout ce qui chez la femme n'est ni le devoir domestique ni la volupté brutale. Esprit,

adresse, souplesse, facilité à tout comprendre, art de causer, sympathie pour les arts, séduction de l'ame, de l'esprit et des sens; voilà l'hétaïre Elle naît *esclave :* on lui permet tout parce qu'on la méprise : elle se fait *reine.*

L'hétaïre s'empare de la volupté de l'ame: elle est musicienne, cantatrice, peintre, poète : elle saisit, comme sa proie, toutes les délicatesses exquises que la femme honnête abandonne; elle est Laïs, elle est Phryné, elle est Aspasie; elle a ses adorateurs et ses détracteurs. Dans la Grèce, qui transformait tout en art, celui des hétaïres devint l'objet de profondes recherches et d'une grande érudition. Aristophane, Apollodore, Ammonius, Antiphanes, Gorgias, en rédigent les annales et la théorie. L'hétaïre marche de front avec le sophiste; elle partage sa puissance; comme lui elle se retrouve partout; elle occupe une place énorme dans la vie athénienne.

Mêlée aux philosophes, aux guerriers, aux hommes politiques, aux poètes, à tous ces esprits qui disposent de l'immortalité, l'hétaïre devient leur égale. Elle laisse la vierge athénienne et la femme mariée naître et mourir dans l'obscurité. On tient registre de ses bons mots, on fait sa biographie, on conserve le nom de son père et de sa ville natale. Paraît-elle dans un lieu public, tous les regards se tournent vers elle. La décadence même de sa beauté n'entraîne pas toujours la décadence de sa gloire; il suffit que son esprit conserve la fraîcheur et la vivacité que l'ont illustrée. Enfin elle meurt, cette femme dont le front a toujours porté le diadème du plaisir, la couronne du festin. Vous apercevez sur la route sacrée un tombeau splendide, un palais sépulcral; vous demandez : quel est le héros qui repose sous ces colonnades? On vous répond : « C'est Pythionnicé l'hétaïre [1]. »

De Périclès et d'Aspasie sa confidente date le règne des hétaïres; et ce mot *règne* nous ne l'appliquons pas au hasard. Elle sont partagé avec les rhéteurs l'autorité souveraine que le peuple athénien croyait garder pour lui et abandonnait, sans le savoir, à de si étranges ministres. « Vous corrompez la jeunesse, disait un sophiste célèbre à une hétaïre.—Et vous, que faites-vous? » répliquait-elle. Ces deux corps importans

(1) Pausanias.

dans l'état, les hétaïres et les rhéteurs, ont gouverné la Grèce et n'ont pas d'analogues dans les temps modernes. Ninon, dans notre histoire, et peut-être lady Hamilton, dans l'histoire d'Angleterre, sont à peu près les seules femmes que l'on puisse leur comparer.

Il fallait avant tout que l'hétaïre fût belle. C'était l'Asie, c'était Milet qui fournissaient aux Athéniens les plus remarquables d'entre elles. Dans les derniers temps, le léno ou marchand d'esclaves parcourait toutes les îles de l'Archipel, s'arrêtait sur les côtes asiatiques et choisissait à loisir les jeunes filles qui devaient faire sa fortune sur le marché d'Athènes. Ce métier honnête exigeait du talent, du tact et des connaissances variées. Sous les portiques de tous les temples, dans toutes les avenues, dans toutes les places publiques, le marbre sculpté lui offrait des modèles et des exemples dangereux. On comparait l'hétaïre nouvelle venue avec la Roxane d'Aetion, la Sosandra de Kalami, la Junon d'Euphranor, la Cassandra de Polygnote, la Minerve lemnienne de Phidias, l'amazone appuyée sur son épée, du même auteur, et la Campaspe d'Apelles. Il faut lire les auteurs helléniques et Pline, qui les a copiés, pour se faire une idée du degré de délicatesse et de sévérité avec lesquelles ces critiques de la nature vivante soumettaient à leurs règles la ligne droite du nez, les contours heureux de la bouche et du menton, la position du cou, l'arc dessiné par le sourcil (1), l'éclat et la vivacité de la prunelle (2), la forme et la coloration des joues, la rondeur du poignet, enfin la blancheur et la ténuité arrondie de ces doigts effilés que Longus, dans son *Traité du beau et du sublime*, regarde comme ce qu'il y a de plus parfait et de plus gracieux dans l'univers!

Un peintre, un sculpteur, un philosophe même apercevaient-ils une jeune fille d'une beauté remarquable; si elle appartenait à ces classes inférieures, qui, redoutables dans Athènes, mais toujours pauvres, joignaient l'insolence du pouvoir à l'avidité de la misère, l'artiste ou le juge n'oubliaient rien pour s'emparer de son éducation et la placer au nombre des hétaïres. Un jour que le célèbre Apelles devait

(1) Ευγραμμον.

(2) Υγρον αμα τω φαιδρω.

aller souper avec ses amis et se faire accompagner par une hétaïre, il rencontra sur sa route une jeune fille qui puisait de l'eau. Elle était souverainement belle : il s'arrêta et la pria de le suivre. Les convives s'étonnèrent du choix d'Apelles : « Soyez tranquilles, reprit Apelles, dans trois mois elle sera *dressée.* » Rien de plus commun dans Athènes que cette espèce d'éducation.

Une hétaïre d'Athènes écrit à une de ses compagnes domiciliée à Corinthe :

« Avez-vous entendu parler de la jeune vierge que *dresse* (1) maintenant Apelles ?

» Ce serait de votre part une prodigieuse ignorance et une incroyable niaiserie, si vous n'aviez pas entendu parler de cette vierge. Elle occupe toutes les conversations et tous les esprits. En Grèce, il n'y a plus qu'une femme. Elle se nomme Laïs ; on ne parle que d'une femme, de Laïs. Ce nom retentit dans les boutiques des parfumeurs, sous les voûtes des théâtres, dans les assemblées publiques, dans les tribunaux, dans le sénat. J'ai vu des muets trouver à son aspect un langage pour exprimer leur admiration, et dire par signes : « Oh ! que Laïs est belle ! » Elle mérite ces éloges. C'est un modèle ; sa taille est déliée, svelte, souple, solide, parfaite. Vêtue, vous admirez surtout son visage ; que ses vêtemens tombent, vous ne savez qu'admirer le plus. Sa prunelle est noire et brillante comme l'ébène ; le blanc de ses yeux brille comme l'ivoire (2). »

Ce n'était pas seulement le poète, l'artiste, c'étaient les philosophes, les sages qui se livraient à cet enthousiasme ardent pour la beauté. La beauté, c'était la religion, c'était le type corporel et visible de la divinité éternelle, du beau idéal. Toute la mythologie hellénique encourageait cette idolâtrie de la forme. Les philosophes se soumettaient à la foi populaire et reconnaissaient dans la belle hétaïre qui s'avançait, couronnée de fleurs, sur la place publique, le symbole visible et

(1) *Θηριστασοφεισα* correspond exactement au mot français *dresser un cheval*, et au mot anglais *training*. Xénophon, plus sévère que l'auteur auquel nous empruntons ce passage, parle aussi de *dresser* une jeune personne pour le mariage.

(2) Lettres d'Alciphron.

l'image lointaine de la beauté immortelle. Sous le règne même du christianisme, ce culte de la femme extérieure dominait encore la Grèce. Voyez Longus, dans son admirable roman pastoral, prêter un charme secret, un prestige d'innocence ravissante aux amours toutes sensuelles de Daphnis et de Chloé. Cet ouvrage date des siècles chrétiens, et l'on y trouve la même admiration de la beauté corporelle, la même empreinte qui distingue les comédies de Ménandre; une sorte d'ingénuité raffinée; la volupté physique, non dans ce qu'elle a de grossier, mais dans ce qu'elle a de gracieux et de naïf. En vain le christianisme et son idéalité mystique ont passé sur les mœurs grecques. La naïve Chloé du romancier Longus n'est que la contre-épreuve exacte des Antiphila, des Silenium, des Philematium, que Ménandre avait introduites dans ses drames.

Elle aime Daphnis depuis l'enfance. A quinze ans, son jeune cœur bat plus vite; ses passions s'éveillent; elle s'étonne, mais elle n'a ni craintes ni scrupules.

L'instinct se développe librement sous l'influence d'un climat ardent, au milieu d'une riante nature. L'amour physique se montre seul. Moins belle, moins ingénue, moins ignorante, moins candide, Chloé jouerait un rôle assez peu intéressant. Mais elle est le symbole de la jeunesse et de la beauté : on l'aime, on l'admire; elle plaît, elle attache. Son cœur est pur comme son corps; elle ignore la vertu comme le vice; et les émotions physiques qui s'épurent de l'innocence de sa vie acquièrent une sorte de chasteté, de dignité et de grâce, sous la plume qui les décrit avec une coquette exactitude.

Ainsi le cours des siècles et le mouvement immense du christianisme n'ont pas pu vaincre ou transformer ce culte de la forme extérieure, inhérent à la race hellénique. Qu'on juge de sa toute-puissance à une époque où la philosophie et la religion le consacraient à la fois; où tous les arts concouraient à l'embellir, où rien ne lui servait de contre-poids.

L'idolâtrie de la beauté, de la grâce, de l'élégance, des arts, avait pour grande-prêtresse, l'hétaïre.

L'hétaïre recevait une éducation distinguée. Elle chantait, dansait, jouait de divers instrumens. Ses talens, sa beauté, son élégance assuraient sa fortune, et l'environnaient d'admirateurs exaltés; sans elle, point de fête complète. Après la

repas, l'hétaïre venait remplir à la fois les rôles de cantatrice et d'actrice, de danseuse et de virtuose; elle était Mme Malibran, Mlle Taglioni, Mlle Mars. Les admirables danseuses d'Herculanum, seuls portraits des hétaïres que l'antiquité nous ait légués, prouvent combien de grâce et de voluptueuse décence appartenaient à ces femmes. A côté de la triste ménagère qui répandait autour d'elle l'ennui dont elle était dévorée, se trouvait la femme élégante, la joueuse de cythare et de flûte, versée dans tous les arts de la séduction, et traitant la volupté comme une science. Un écrivain qui a puisé dans les comiques grecs et recueilli, sous la forme de lettres (1), tous les détails de mœurs privées qui caractérisent la vie athénienne, donne la description suivante d'une fête sur l'eau à laquelle assistaient les hétaïres musiciennes. Nausibios, pauvre pêcheur dont la barque a été louée pour cette occasion, écrit à son confrère le batelier Prumnaïos.

NAUSIBIOS A PRUMNAÏOS.

« En vérité je ne savais pas quelle mollesse et quelle volupté s'étaient introduites dans les mœurs de nos jeunes Athéniens riches. Il y a quelques jours, Pamphilos et ses camarades ont loué ma chaloupe pour se promener sur la mer; je les ai accompagnés, et je vois maintenant qu'il n'y a pas de voluptés qu'ils ne demandent à la terre et à l'océan.

« Moi! s'écria Pamphilos, m'asseoir sur ces morceaux de bois, plus durs que la pierre! Non, certes. »

Il fit donc tapisser de soies étrangères et de coussins moelleux le fond de la nacelle; puis il déploya une voile pour se garantir du soleil, dont les rayons, disait-il, lui étaient insupportables. Nous autres pêcheurs, habitués à la mer et à sa brise glacée, nous nous étonnions de ces recherches, inconnues à la plupart des citoyens.

Ainsi s'embarquèrent Pamphilos, ses compagnons et plusieurs femmes très-jolies, toutes musiciennes : l'une s'appelait Kroumation, et jouait de la flûte; l'autre Érato, et ses doigts erraient sur le psaltérion; la troisième Énéjas, la cymbale ré-

(1) Alciphron.

sonnait sous ses mains. Ma petite barque était un orchestre ; la mer retentissait au loin de chants joyeux ; tout était joie, volupté, harmonie. Hélas ! moi, je n'étais pas satisfait ; moi, pauvre, et que ces plaisirs rappelaient au sentiment de ma vie misérable ! Je ne me sentis heureux que lorsque Pamphilos me jeta une bonne somme d'argent. Je me réconciliai alors avec ces promenades maritimes. Dieux, envoyez-moi quelque jeune homme aussi prodigue et aussi voluptueux ! »

L'hétaïre avait-elle de l'ambition, de l'esprit, de l'audace, elle pouvait s'élever bien au-dessus de ces belles artistes que nous venons de voir apparaître si brillantes et si gaies dans la barque de Pamphilos. Comme Aspasie, comme Thargélie, elle pouvait devenir poète, philosophe, orateur ; enchaîner les monarques, captiver Socrate, s'éterniser dans les poésies de Ménandre ou dans les pages d'Épicure. La salle de spectacle, l'atelier de l'artiste, le Portique et l'Agora lui étaient ouverts ; libre à elle de puiser dans le commerce des artistes et des hommes d'état qui se pressaient autour d'elle, dans les leçons des doctes, dans la fréquentation du théâtre, cette finesse de tact, cette souplesse d'esprit, cette connaissance de la nature humaine, véritable science des femmes, et cette active pénétration qu'une vie d'intrigues et de plaisirs aiguisait de jour en jour. Comparez à l'existence de ces femmes la monotone langueur dans laquelle s'éteignait la vie des épouses légitimes.

Aspasie, reine et véritable fondatrice des hétaïres, devint la compagne et la conseillère de Socrate, l'amie intime de Périclès, la rivale des orateurs. S'il faut en croire Platon, le plus noble monument de l'éloquence grecque (l'oraison funèbre des Athéniens morts pour la patrie, conservée par Thucydide), est l'œuvre d'Aspasie.

Comment s'étonner après cela que les hétaïres aient eu leurs historiens ? Le poète Mâchôn a rédigé en vers ïambiques, dont Athénée nous a conservé une partie, leurs saillies les plus vives, leurs réparties les plus mordantes, leurs plus joyeuses plaisanteries. Pour les reproduire avec l'éclatante vivacité et le coloris qui leur appartiennent, il faudrait braver toute décence, et revenir à cette nudité des mœurs grecques que notre plume se refuse à traduire et qui effraierait les moins

chastes de nos lecteurs. Mais il n'est point vrai, comme l'a prétendu l'Anglais Southey, que ces bons mots, presque toujours cyniques, soient dénués d'esprit. Nannium, Plangon, Pythionice, Hiérocléa, Gnathaïna, ont plus d'un trait digne de notre Sophie Arnould.

Diphilos, poète dramatique assez peu estimé, allait souper chez Gnathaïna. Avarice ou pauvreté, il n'avait envoyé chez l'hétaïre qu'un seau rempli de neige, destinée à rafraîchir le vin; mais, honteux de la médiocrité du présent, il avait recommandé aux esclaves de ne pas le trahir et de jeter la neige dans les coupes sans en prévenir leur maîtresse. Au milieu du festin, il s'écrie d'un air de surprise : « Ce vin est d'une fraîcheur délicieuse! Par Minerve et tous les dieux, ô Gnathaïna, tu as une fontaine glacée! — Je le crois bien, répondit l'hétaïre, j'ai soin d'y jeter tes prologues. »

En vain les lois avaient prononcé contre les hétaïres de pénibles et honteuses interdictions. Exclues des sacrifices publics, condamnées à porter un vêtement spécial, et à ne jamais prendre part aux théories ou processions solennelles qui précédaient les sacrifices, elles se vengeaient de ces flétrissures en captivant la jeunesse et les talens, en attirant à elles toutes les supériorités et tous les hommages, en usurpant la souveraineté des mœurs; l'une, Thargélie, Milésienne, montait malgré ces lois sur le trône de Thessalie; l'autre, Phryné, proposait aux Thébains de reconstruire leurs remparts à ses frais sous la seule condition d'y graver l'inscription suivante : *Alexandre, fils de Philippe, a renversé ces murailles; Phryné l'hétaïre les a relevées.* Glukéra régnait dans le palais d'Harpalos; Épicure avait choisi Leontium; Aristote, Herpilis, et Platon cette Archéanasse dont les rides mêmes, idéalisées par son imagination complaisante, avaient, dit-il, des charmes pour lui. « J'aime Archéanasse de Colophon; le sillon de ses rides sert encore d'asile aux amours! O vous qui l'avez vue dans sa jeunesse, de quelles flammes avez-vous brûlé! à travers quel incendie avez-vous marché! » Platon était né poète.

Nous ne copierons pas dans Athénée la liste interminable des hétaïres athéniennes et de leurs amis; tous les noms glorieux de la Grèce figurent dans ce catalogue. Harmodius le

tyrannicide était attaché à la courageuse Léaïna, qui, livrée aux bourreaux par Hippias, ne voulut trahir aucun de ses complices. La plupart des jeunes gens riches vivaient sous la loi des hétaïres, et l'amour qu'elles inspiraient a laissé des traces ardentes dans toute la littérature grecque. Voici une lettre touchante, écrite par un jeune Athénien, après la mort de l'hétaïre qu'il aimait :

MÉNÉKLÉIDÈS A EUTIKLÈS.

« Elle n'est plus, Bakchis la belle ! O cher Eutiklès, elle n'est plus ! Elle ne m'a laissé que des larmes et le souvenir d'un amour aussi triste aujourd'hui qu'il fut délicieux. Jamais, non, jamais Bakchis ne sortira de ma pensée ! Quelle sensibilité ! quelle ame sympathique pour moi ! Elle, l'apologie vivante des hétaïres ses compagnes ! Qu'elles se rassemblent toutes, et qu'elles placent la statue de Bakchis dans le temple d'Aphrodite et des Grâces ! On dit communément qu'elles sont malfaisantes et sans foi, qu'elles n'aiment que le gain et ne s'attachent qu'aux présens, et qu'en se livrant à elles on doit s'attendre à mille maux ; eh bien ! la réfutation de cette calomnie était dans l'exemple, dans les mœurs si douces de Bakchis.

Tu connais cet étranger, ce Mède venu de Syrie avec tant d'eunuques, de luxe, de chars d'ivoire et d'habits précieux ; tu sais qu'il offrit à Bakchis des présens sans nombre, des femmes syriennes, un établissement splendide, un luxe asiatique et digne d'un barbare ? Eh bien ! elle n'admit pas même chez elle l'étranger ; elle aima mieux dormir sous ma petite couverture de laine, reposer près de mon foyer modeste, se contenter de mes faibles présens; elle renvoya tous les cadeaux au satrape, et se moqua de ses promesses dorées. Voilà le sort qu'eut ce négociant d'Égypte et les monceaux d'or qu'il apportait ! Ah ! jamais rien de meilleur que Bakchis ne parut sous le ciel ! Pourquoi un bon génie n'avait-il pas placé Bakchis dans une situation de vie meilleure ? Elle est morte cependant ; elle nous a laissés, et désormais Bakchis couchera toujours seule dans la terre froide. Quelle injustice ! Parques bien-aimées, jamais, non, jamais je ne reposerai plus près

d'elle, comme autrefois! Moi, je reste, je causerai encore avec mes amis, je partagerai leurs repas, et jamais la douce lumière de ses yeux, jamais la noble gaieté de son visage, jamais les délicieux combats de nos nuits ne renaîtront pour me charmer!

Qu'elle parlait bien! Quel visage! quel chant digne des sirènes! quel nectar découlait de ses lèvres que la persuasion habitait! La ceinture de Vénus était à elle; on aurait dit ces statues qui représentent les Grâces et Aphrodite joignant leurs mains enlacées.

Adieu aux gaies chansonnettes après le repas! adieu à ces doigts d'ivoire qui éveillaient la lyre endormie! Qu'est-elle maintenant la fille chérie de toutes les Grâces! un peu de cendres, un rien! Et cependant elle vit, cette autre courtisane infâme, la Mégaria, celle qui a dépouillé Théagènes, qui l'a dépouillé de toutes ses richesses, qui ne lui a laissé que très-peu d'argent, un petit bouclier pour aller à la guerre; elle vit cette femme, et Bakchis, qui aimait son amant, est morte! Ma douleur s'est adoucie en s'épanchant; Eutiklès, ô mon ami, parler d'elle est un plaisir pour moi! hélas! son souvenir est tout ce qui me reste! Adieu. »

Vénus hétaïre avait des temples, Vénus conjugale n'en avait pas; comme tous les despotismes, le despotisme de ces femmes trouvait de l'opposition, faisait naître des abus, irritait la verve des poètes, se trouvait en butte à la satire et se soutenait en dépit d'elle. Athènes, aussi féconde en sobriquets bizarres que la Rome de Pasquin et la Florence de Dante Alighieri, ne les épargnait pas à celles qui subjuguaient toute la jeunesse, et souvent présidaient à ses destinées. La grossièreté pittoresque de ces surnoms, donnés à des femmes, répugne à la délicatesse du goût moderne et peint bien la société démocratique de cette époque. On ne ménageait guère ces hétaïres si adorées, si riches, si puissantes. Callisto-la-Truie, sa mère la Corneille; Laïs-la-Hache, Nico-la-Callipyge, Nannium-l'Avant-Scène (dont le visage était beau et la taille mal prise), n'étaient pas les plus maltraitées; et nous sommes forcés de taire plus d'une dénomination scandaleuse que de graves scoliastes ont conservées et commentées avec soin. Lamia, maîtresse de Démétrius Poliorcètes, renommée par sa cupidité, était connue sous

le nom de la *Catapulte ;* on prétendait que cet instrument de guerre avait détruit moins de villes que l'insatiable Lamia. Elle mérite une mention spéciale dans l'histoire des hétaïres ; et la lettre suivante, qui ne manque ni d'esprit, ni de grâce, ni d'adresse, la caractérise assez bien.

LAMIA A DÉMÉTRIUS (1).

« Je suis bien hardie de t'écrire, mais tu es cause de mon audace. Un tel monarque permettre à une hétaïre de correspondre avec lui !

Cependant tu peux bien descendre jusqu'à recevoir une lettre, puisque tu descends jusqu'à moi ! Vraiment, ô maître Démétrius, quand je te vois au milieu de tes porte-lances, de tes généraux, de tes sénateurs, le diadème au front, par Aphrodite ! j'ai peur, je tremble, je frémis, je me détourne comme pour échapper à la clarté du soleil ; mes yeux se baissent ; tu me sembles bien alors Démétrius le preneur de villes. Je me défie de mes propres souvenirs, et je me dis : « Lamia ! est-ce bien là ton amant ; celui que les sons de ta flûte ont enchanté la nuit passée et qui reçoit tes lettres ? »

J'attends que tu reviennes, pour bien reconnaître que c'est toi, pour que tes baisers me rappellent cet autre Démétrius, mon ami. « Quoi, me demandé-je alors, est-ce là le preneur de villes, le général célèbre, la terreur de la Macédoine, de la Grèce, de la Thrace ? J'en jure par Vénus, c'est moi qui le prendrai d'assaut aujourd'hui, et nous verrons bien ensuite quelle capitulation il faudra lui accorder ! »

Mais à propos, il faut que tu soupes ce soir avec moi et que pendant trois jours tu sois mon convive ! Je célèbre les fêtes de Vénus, et je veux que celle-ci l'emporte sur les fêtes des années précédentes. Je te recevrai bien, crois-moi ; tu ne pourras te plaindre ni de ma tendresse ni de ma magnificence ; tes présens m'ont permis le luxe, et quoique tu m'aies accordé généreusement la liberté de disposer de moi-même, je n'en ai pas profité. Que Diane me punisse si, depuis cette nuit sacrée, j'ai ac-

(1) Alciphron.

cepté un seul présent ! Écoute une parole d'amour. Ne crois pas trouver en moi, Démétrius, une trompeuse hétaïre. Qui d'ailleurs, maître invincible, oserait devenir ton rival ? »

Armées de cette étrange puissance et protégées par les coutumes, quoique frappées d'anathème par la loi, les hétaïres devaient exciter l'envie, la malveillance et l'épigramme. Plus d'un homme grave s'insurgeait contre leur pouvoir. L'irrégularité de leur vie prêtait à la médisance du poète comique, et Ménandre, Agathon, Diphilos, Aristophane lui-même, durent à cette existence toute romanesque et tout en dehors des convenances ordinaires de la société, leurs plus piquantes fabulations, leurs plus brillantes couleurs, leurs plus vives satires. On a long-temps cité la Thaliatta de Dioclès, la Corianne de Phérécratès, l'Anthéia de Nicos, la Thaïs et la Phanium de Ménandre, l'Opora d'Alexis, et la Clepsydre d'Eubulos. Il serait difficile de se faire une idée exacte des hétaïres d'après les fragmens qui nous restent de ces drames ; le poète les injurie et les adore tour à tour. Tantôt il les confond avec les *pallakaï* ou courtisanes d'ordre inférieur, tantôt il les élève au-dessus de toutes les mortelles.

« Vois-tu une jeune personne modeste qui parle doucement, dont le ton soit gracieux, qui serve les malades, qui compatisse à la souffrance ? on l'appelle *l'hétaïre, l'amie.*

— Est-ce une de ces femmes que tu aimes ?

— Sans doute.

— Cette femme est donc très-bien (1) ?

— Parfaite, élégante, gracieuse, une hétaïre enfin.

— Admirez (dit un autre poète comique, Eubulos) comme ces hétaïres sont supérieures au reste des femmes ! Elles sont décentes ; elles mangent et boivent sans grossièreté, non comme les autres femmes dont les joues gonflées témoignent de leur voracité, mais comme la jeune vierge milésienne, dont tous les mouvemens sont gracieux et doux ! »

Il y a en effet de la grâce et de l'élégance dans tous les souvenirs que nous ont laissés les hétaïres, dans ceux même qui sont empreints de licence et de vice. Nous ne pouvons citer qu'une partie de la lettre suivante, qui est un modèle dans ce

(1) Εστι γευν απλη τις.

genre, et qui offre le tableau presque complet de la vie et des femmes grecques.

MÉGARA A BAKCHIS.

« Il n'y a que toi au monde qui aies un amant que tu aimes assez pour ne pas vouloir le quitter un seul instant. Par notre maîtresse Aphrodite, c'est une horreur ! Il y a déjà long-temps, Glukéra t'a invitée, et tu n'es pas venue ; je ne sais pourquoi tu as fait cette injure aux femmes tes amies. Tè voilà donc bien sage, et tu l'aimes bien. Jouis de ta supériorité ! Nous ne sommes, nous, que des malheureuses ! Je m'en fâcherais, par la grande déesse ! si je ne t'aimais beaucoup.

Nous étions là toutes : Thettala, Murrhina, Chrusion, Euxippe. Philêmènos, qui vient de se marier, et que la jalousie de son époux persécute, est venue, un peu tard il est vrai, après avoir endormi ce bon mari. Il n'y a que toi qui sois restée en sentinelle auprès de ton Adonis, de peur sans doute que Proserpine ne l'enlevât à toi, Vénus nouvelle. Qu'il a été charmant notre repas (je veux que le regret te poigne le cœur) ! quelles délices ! Chansons, épigrammes, bon vin jusqu'au chant du coq; parfums, couronnes, coussins moelleux; l'ombre des lauriers en fleurs nous couvrait. Rien ne manquait, excepté toi. Souvent nous nous étions réunies, jamais avec autant de plaisir. Ce qui nous a surtout amusées, c'est un combat, une lutte, une dispute que je veux te raconter, etc. »

Cette lutte, nous ne la raconterons pas.

Les fragmens des poètes comiques grecs qui nous sont parvenus offrent beaucoup de passages favorables aux hétaïres, et la lettre que nous avons citée sur la mort de Bakchis les confirme. Cependant les mêmes écrivains de l'antiquité éclatent souvent en invectives contre l'hétaïre. Les lettres d'Alciphron, celles d'Aristénètes et de Phalaris dépeignent sous de vives couleurs, les artifices employés par elle pour captiver et retenir ses amans. Si la jeune esclave ionienne de lord Byron, cette Myrrha, l'une des plus belles créations de son génie, a trouvé des modèles parmi les hétaïres grecques, il faut avouer aussi que beaucoup d'entre elles mêlaient à leurs talens, à leur esprit, et à l'orgueil de leur beauté, des vices et des excès,

l'insolence, la prodigalité, le luxe, l'intempérance, la perfidie, l'avidité.

« Tes larmes, écrit à l'un de ses amans l'hétaïre athénienne *Pithalê,* tes larmes sont en vérité fort touchantes ; mais je regrette que la maison d'une hétaïre ne puisse pas marcher avec des larmes. Oh! que je serais heureuse si les larmes suffisaient! car tu ne me les épargnes pas. Mais l'or, les manteaux de pourpre, les ornemens, les esclaves, nous sont nécessaires; comment se passer de ces choses ? Je n'ai pas, moi, de grands héritages, je n'ai pas de mines d'argent. De temps à autre, quelque adolescent m'envoie un petit cadeau et voilà tout. Depuis une année que je me suis vouée à toi, je suis vouée à l'indigence ; ma chevelure ne connaît plus les parfums ; je ne sais plus ce que c'est qu'une cassolette ; il faut que je porte mes vieilles robes tarentines, qui sont tout usées et me font rougir auprès de mes amies. Comment veux-tu donc que je vive ? Tu pleures ! la belle avance en vérité ! mais tu m'aimes, dis-tu, et tu ne peux vivre sans moi ? O maîtrésse Vénus ! tu m'aimes et tu pleures ! Comme tout cela m'est avantageux ! Et quoi ! n'as-tu pas des vases d'or, les colliers de ta mère, ou quelques billets à ordre (1) de l'honorable citoyen ton père ! Elle est bienheureuse, Philotès, ma compagne ; et les Grâces l'ont vue d'un œil plus doux que moi ! Son amant, Ménécléidès, ne pleure pas tant, et se conduit mieux. Quant à moi, j'ai cru prendre un amant, et je n'ai pris qu'un pleureur de funérailles, un Thrènode, qui me traite comme un cadavre, qui m'envoie d'avance des guirlandes et des roses comme si j'étais morte, et qui pleure toute la nuit. Je n'ai plus que deux mots à te dire : si tu m'apportes quelque chose, viens, mais sans pleurer ; si tu n'as rien, laisse-moi tranquille. »

Il faut avouer que ces femmes grecques étaient d'une parfaite naïveté.

Sans doute le poète comique Anaxilas avait rencontré sur sa route quelque femme aussi exigeante et aussi avide que Pithalê. Voici en quels termes il se plaint des hétaïres. Jamais anathème satirique ne fut plus violent. En souriant de cette verve ardente et courroucée, le lecteur reconnaîtra que les

(1) Δανεια του πατρος.

objets d'une attaque si véhémente devaient exercer une véritable tyrannie. Écoutez donc le poète furieux Néothis :

« Une hétaïre, eûtes-vous jamais le malheur de l'aimer? Avez-vous embrassé ce serpent terrible, cette chimère dévorante, cette Charybde, cette Scylla aux trois têtes, ce sphinx meurtrier, cette hydre, cette lionne, cette vipère, cette harpie vorace? tous ces monstres valent mieux que l'hétaïre!

» Passons-les en revue. Voici Plangon : elle, ce sont les étrangers qu'elle dévore. A peine un Barbare arrive-t-il dans la ville, il est sa proie. Je n'en connais qu'un qui lui ait échappé. Il s'arrêta devant la maison de l'hétaïre : il était à cheval, il piqua des deux.

» Et Synope? Déjà vieillotte : n'est-ce pas une hydre dangereuse? Ne se multiplie-t-elle pas? A côté d'elle se trouve Gnathaïna, sa parente, non moins habile à dépouiller les misérables.

» Nanno, n'est-ce pas le gouffre de Scylla? Deux de ses amans sont déjà engloutis; le troisième allait l'être, il s'est sauvé à la nage avec quelques débris.

» Et Phryné, n'a-t-elle pas détruit un capitaine de navire et son navire? Théano vaut-elle mieux? Véritable sirène, son visage est celui d'une femme; ses larges pieds sont ceux d'un monstre. Toute hétaïre, ô mes amis, c'est le sphinx thébain, le symbole de la fraude et de l'hypocrisie. Fausses caresses, mensonges amoureux, protestations de sincérité, tendresses affectées, savez-vous à quoi tout cela vient aboutir? L'hétaïre, en faisant la petite voix, s'écrie : *Une couche à quatre pieds ferait merveilleusement dans cette chambre : une esclave me serait bien utile; un trépied d'airain me ferait plaisir!* Le pauvre imbécile tire sa bourse, lève les yeux au ciel, heureux s'il a le bon esprit de prendre la fuite et d'échapper au brigandage qui le menace! »

Arrêtons-nous. On voit que les Grecs, malgré leurs efforts, n'avaient pu réussir à diviniser le vice. Cette auréole éclatante dont l'hétaïre se couronnait, ne la protégeait pas contre le mépris et la satire. En séparant les vertus de la femme de ses talens, et sa grandeur morale de son développement intellectuel, l'Athénien avait créé un double phénomène, un double monstre, que nous avons essayé d'analyser. C'était au

christianisme qu'il appartenait de rendre à la femme tout son empire, toute sa force, sa liberté, son individualité, les mille nuances, les innombrables délicatesses de son ame et de sa pensée.

Ph. Chasles.



LA CHRONIQUE DE FAUST.

Et parce que l'homme a une ame il s'élève au-dessus de la nature, et peut sonder ce que la nature ne renferme pas... Il peut pénétrer dans l'empire des démons et apprendre à connaître le diable, comme il peut aussi monter jusqu'au ciel et approfondir l'existence de Dieu.

(Paracelse, Traité des Sylphes.)

La chronique allemande de Faust est provenue de ce même amour du merveilleux qui a produit Merlin, Malagys, don Juan, l'Italien Virgile, le Bohémien Zito; de cette même agglomération d'idées prises dans l'esprit superstitieux, non-seulement de plusieurs hommes, mais de plusieurs peuples. Basée d'abord sur un fond vrai, elle n'aura pas eu de peine à rallier autour d'elle quelques-unes des histoires de sorcellerie qui couraient le monde; et si, comme Conrad Gessner le prétend, Faust faisait partie des *Scholastici vagantes*, il donnait par là même lieu à ce que les écrivains de son temps lui prêtassent toutes les aventures étranges qu'ils pouvaient imaginer et recueillir : car ces *Scholastici vagantes* n'étaient autres que des étudians sans emploi qui s'adjoignaient à des astrologues, des comédiens et des chanteurs, et s'en allaient de ville en ville exercer leur industrie. On les trouvait dans toutes les grandes foires et les grandes fêtes, et la chronique de Limbourg rapporte qu'au mois de mai 1397, à la diète de l'empire qui eut lieu à Francfort, on comptait dans cette ville cinq mille cent quatre-vingt-deux princes, comtes, barons,

chevaliers, et quatre cent cinquante diseurs de bonne aventure, musiciens et écoliers errans.

Que Faust soit un personnage réel qui existait à la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième, c'est ce dont il serait difficile de douter après les témoignages de quelques hommes notables qui devaient être ses contemporains.

Le *Gelehrte criticus*, livre rempli de recherches bibliographiques très-curieuses, a consacré à la chronique de Faust une des cent questions qu'il se propose de résoudre, et nous empruntons à cet ouvrage quelques notices sur l'existence du magicien allemand.

L'un des plus anciens auteurs qui parlent de Faust est le théologien Plazius, qui a écrit l'ouvrage *de Spectris et Lemuribus.* Ensuite vient Jean Manlius, qui, dans ses *Collectaneis locorum communium,* dit que Faust était né à Kundling, petite ville de Souabe; qu'il étudia à Cracovie, et de là se mit en voyage et découvrit maint secret merveilleux.

André Hornofius, l'auteur des *Promptuaris exemplorum*, ajoute que Faust vint à Wittemberg, mais qu'il se sauva de cette ville en apprenant que le duc voulait le faire arrêter.

Jean Wierus regarde Faust comme un imposteur.

Conrad Gessner, dans son *Onomastico,* place Faust à côté de Paracelse et des autres hommes exercés dans la pratique de la magie.

Philippe Camerarius dit qu'il n'existe peut-être pas un homme dans la classe du peuple qui n'ait souvent entendu parler de Faust.

Martin Delrio, dans ses *Disquisitionibus magicis,* traite Faust et Agrippa comme deux fripons, habitués à payer leur écot, dans les auberges, avec de l'argent qui, au premier abord, semblait être de bon aloi, et qui ensuite se changeait en corne ou en morceau de fer.

Philippe Begardi, qui publia à Worms, en 1539, un ouvrage intitulé *Zeyger des Gesundheit,* parle de Faust comme s'il l'avait lui-même connu.

Enfin, Mélanchton, Luther et l'abbé Triteim, ont aussi fait mention de lui dans leur correspondance.

Quelques écrivains ont pourtant confondu Faust avec Fust,

l'imprimeur; d'autres avec un Faustus Socinus et avec un Jean Sabellicus, qui prenait le titre de Faustus junior.

Ce qui paraît à peu près certain, c'est que Faust naquit à Kundlingue, qu'il fut élevé à Wittemberg, et qu'il ne tarda pas à se distinguer par sa science. A Erfurt, dit Moehsen, il s'offrit à reproduire, dans l'espace de quelques heures, les comédies de Plaute et de Térence qui ont été perdues; mais les professeurs ne voulurent pas le mettre à l'épreuve, car ils ne pouvaient regarder une telle tentative que comme une œuvre de magie. Il se vantait aussi de pouvoir faire revivre les œuvres de Platon et d'Aristote, dans le cas où elles viendraient à être complètement perdues. Une autre fois, dans la même ville, il reçut la permission d'ouvrir un cours public sur Homère, et il représenta les héros de l'*Iliade* avec une telle clarté, qu'on eût pu croire qu'il les avait lui-même personnellement connus. Les étudians, qui n'ignoraient pas jusqu'où allait sa science étrange, lui demandèrent s'il pourrait faire passer devant eux les principaux personnages des poèmes d'Homère. Il y consentit et les mena dans une chambre obscure, en leur défendant de parler : là ils virent venir, l'un après l'autre, chacun avec ses attributs particuliers, les demi-dieux, les déesses, les rois et les guerriers dont il est tant parlé dans l'*Iliade* et l'*Odyssée;* mais quand arriva le géant Polyphème, avec son œil au milieu du front, sa barbe rousse, et une énorme massue à la main, les étudians eurent peur, se sauvèrent en tumulte et en poussant de grands cris, et deux d'entre eux crurent que Polyphème avait voulu les dévorer. Le bruit de cette aventure ne tarda pas à se répandre dans la ville; le franciscain Klinger s'en vint trouver Faust pour tâcher de le convertir, et n'ayant pu y parvenir, il le dévoua au diable et le fit chasser de la ville.

La plus ancienne histoire de Faust que l'on connaisse en Allemagne date de 1588. Elle parut à Francfort-sur-le-Mein sous ce titre: *Histoire du docteur Jean Faust, le célèbre Sorcier et Magicien,* où l'on voit comment il se donna au diable, comment il entreprit un grand nombre de choses prodigieuses, jusqu'à ce qu'il reçût sa récompense; extraite en grande partie de ses propres manuscrits, et publiée pour l'effroi des impies et l'avertissement des fidèles. Soyez soumis à Dieu, résistez au dia-

ble, et il s'éloignera de vous. *Cum gratiâ et privilegio.* Imprimé chez Jean Spies. Sans nom d'auteur.

Ce livre est devenu extrêmement rare, et il est bien difficile, en Allemagne même, de se le procurer.

La seconde, qui est la plus connue, quoiqu'elle soit rare aussi, fut publiée sous le nom de Georges-Rodolphe Widmann, à Hambourg, en 1599.

En 1674, il en parut à Nuremberg une nouvelle édition, revue et augmentée par J.-Nicolas Pfitzer, sous ce titre : *La Vie criminelle et la Fin effroyable du célèbre archi-magicien D. Jean Faust.*

C'est dans ce livre que nous puiserons les principaux traits de la vie de Faust, comme le peuple du seizième siècle se la représentait.

Mais une des choses les plus curieuses de cet ouvrage, ce sont sans contredit les remarques placées à la fin de chaque chapitre. L'auteur déclare dans sa préface qu'il n'a point écrit la vie de Faust pour faire naître de mauvaises pensées dans l'esprit de ses lecteurs, mais, au contraire, pour leur montrer l'abîme effroyable dans lequel se précipitent ceux qui s'éloignent de Dieu; et, pour rendre son livre aussi moral que possible, il a grand soin de commenter l'une après l'autre les actions de Faust. Toute la pieuse crédulité et toute l'érudition naïve d'un homme du seizième siècle sont employées à faire ces commentaires. Parle-t-il des démons, il rapporte aussitôt ce que saint Augustin, les conciles et la Sorbonne en ont dit. S'il en vient au suicide, il n'oublie pas non plus de compulser tous les pères de l'Église pour connaître leur opinion à cet égard; s'il est question des peines de l'enfer, même travail d'érudition pour savoir au juste de quoi elles se composent. Il discute sérieusement les conditions qui entrent dans le pacte du diable avec Faust, et l'existence du diable lui-même, d'où il vient, sous quelle forme il aime mieux à se montrer, pourquoi il s'appelle le prince du monde, quelles sont ses ruses, son pouvoir, etc. Il emploie dans toutes ces discussions l'autorité de la Bible, Homère, Virgile, saint Chrysostome, Platon, Aristote, Luther et Cicéron, peu lui importe. Tout cela est entremêlé d'histoires de magie, non moins intéressantes que celles de Faust, et d'attaques directes contre le pape,

qui prouvent que cette chronique est toute différente de celle de Faust l'imprimeur, attribuée à la vengeance des moines.

Du reste, il ne faudrait pas s'attendre à trouver ici une suite d'aventures si étranges et une histoire si tragique, qui le titre du livre pourrait le faire croire. Faust est très-souvent un homme fort débonnaire, ou un joyeux compagnon qui tient plus de la gaieté toute ronde d'Eulenspiegel que de la méchanceté du diable. Il n'y a tel brave étudiant allemand que ne puisse hardiment prendre sur son compte quelques-uns de ses plus grands écarts, et tel joueur de gobelets qui ne soit en état de lutter avantageusement contre bon nombre de ses sorcelleries. Le pauvre Faust est parfois si humble et si embarrassé qu'il fait pitié. Au lieu de gouverner son esprit Méphostopholis comme bon lui semble, il en a peur, et tout ce qu'il en obtient pourrait bien ne pas tenter beaucoup de personnes à se donner au diable pour le même prix.

Quant au caractère de la chronique, elle est allemande, tout-à-fait allemande, par les mœurs qu'elle dépeint, par les personnes qu'elle met en scène, par cette vie d'étudiant que Faust mène à Wittenberg, et ces voyages qu'il entreprend au temps de la foire à Leipzig et à Francfort, etc. On ne peut douter que toutes les chroniques sur le même sujet, répandues en Angleterre (1), en Italie, en Hollande, en France, en Espagne, ne soient provenues de l'ouvrage allemand, qui porte un cachet irrécusable d'originalité.

Faust est né de parens pauvres dans le comté d'Anhalt. Un de ses cousins, qui habitait Wittenberg, le prend auprès de lui, et le fait entrer à l'université : là, il étudie à la fois la théologie et la médecine, et reçoit plus tard à Ingolstadt le titre de docteur. Tout en se livrant à ses devoirs classiques,

(1) En Angleterre, elle a donné lieu au Faust de Marlowe (voir dans la Revue de Paris du mois de mars 1833); en Espagne, au magicien prodigieux de Caldéron ; en Italie à plusieurs petites pièces de théâtre. En Hollande, elle a produit les gravures de Rembrandt et de Van Sichem, et le conte populaire imprimé à Delft en 1592 chez Emmerich ; en France, l'*Histoire prodigieuse et lamentable de Jean Faust, grand et horrible enchanteur, avec sa mort épouvantable,* in-12, Rouen, 1604.

le goût lui vient pourtant aussi de connaître les sciences secrètes, dont il a ouï raconter tant de merveilles. Il se procure des livres d'astrologie et de nécromancie, et consacre à cette lecture maudite tout le temps qu'il peut dérober à la théologie. En peu de temps il a fait de rapides progrès, il peut prophétiser l'avenir d'après les lignes de la main, il peut tracer des cercles magiques et conjurer les démons à l'aide du miroir. Quelquefois cependant le remords s'empare encore de lui; mais il l'étouffe bien vite au milieu d'une société de jeunes gens qui ne pensent qu'à mener joyeuse vie, et n'ont plus aucune crainte de Dieu, aucun respect pour les choses saintes.

Son cousin meurt, et Faust, courant sans cesse de fête en fête, a bientôt dissipé le mince patrimoine qu'il en a hérité. Il a besoin d'argent, et n'a plus rien à vendre; c'est alors qu'il se résout à invoquer le diable. Il se rend un soir dans une forêt voisine de Wittenberg, puis, quand la nuit est venue, il trace ses cercles de conjuration et appelle à haute voix le démon. L'orage gronde, la forêt mugit, la terre tremble, Faust effrayé veut fuir, mais une apparition gigantesque le retient; c'est Satan lui-même!

Quelques mots s'échangent entre lui et Faust. Satan ne peut devenir son serviteur, mais il promet de lui en envoyer un.

Le lendemain, à son réveil, Faust voit entrer dans sa chambre un petit homme revêtu d'un capuchon de moine; c'est l'esprit infernal dont Satan a parlé, c'est Méphostopholis, qui s'offre à servir pendant vingt-quatre ans le docteur, et à satisfaire tous ses désirs, pourvu qu'il signe préalablement une obligation envers le diable.

Cette obligation se compose de cinq articles :

1° Faust renonce à Dieu et à ses saints;

2° Il doit devenir l'ennemi des hommes, et surtout de ceux qui lui reprocheraient son nouveau genre de vie;

3° Il n'obéira plus ni aux prêtres, ni aux religieux, ni aux clercs;

4° Il n'entrera dans aucune église, n'entendra point de prédication, et ne fera usage d'aucun sacrement;

5° Il jurera de haïr le mariage et de ne jamais se marier.

Faust trouve les conditions un peu dures, surtout la première, qui l'oblige de renoncer à Dieu, et la cinquième, qui le

force de ne pas se marier. Cependant, comme, d'une part, il a grand besoin d'argent, et que, de l'autre, le diable le presse intérieurement par la cupidité, et extérieurement par Méphostopholis, il se fait ouvrir une artère et signe. L'auteur dit que l'on a retrouvé après la mort de Faust cette obligation à Wittenberg. mais que l'on a eu des raisons pour ne pas en donner le *fac simile*. C'est dommage !

A peine Faust a-t-il ainsi, le mécréant, gagné la faveur du démon au prix de son ame, vous croyez qu'il va, comme le Faust de Goëthe, demander à parcourir le monde, à satisfaire sa soif de science; non pas, ses appétits brutaux sont les premiers qui se réveillent. Il veut avoir du vin de France, mais non pas du vin falsifié comme on le vend dans les mauvaises auberges de Wittenberg; ensuite quelques bonnes tranches de rôti de veau (1), du jambon et des petits pains blancs. Tout cela est servi aussi promptement que proprement, et Faust se met à table avec la joie d'un homme qui a bien gagné son dîner, et dont l'appétit s'aiguillonne encore par les difficultés qu'il a rencontrées pour le satisfaire. Ensuite il fait meubler sa maison par Méphostopholis, qui est à la fois son sommelier, son rôtisseur, son tapissier et son valet de chambre. Il veut avoir de beaux rideaux en soie, des peintures, de riches tapis, tout comme un grand seigneur, et le diable lui apporte tout cela. Jamais on n'a vu un tel serviteur; l'Ariel de Shakspeare n'est pas plus ponctuel, et Puck n'est pas plus prompt. Aussi Faust, en se promenant dans son joli salon, en contemplant ses meubles nouveaux, ses riches vêtemens, sa table si bien fournie, se frotte les mains et se moque de la canaille déguenillée qui passe en grelotant sous ses fenêtres, et qui n'a pas l'esprit de se donner au diable.

Quand tout a été disposé avec soin, quand il y a assez de place pour donner un banquet, assez de chaises pour les convives, assez de rôti de veau au buffet, et de vin de France à la

(1) Le rôti de veau est encore aujourd'hui la base essentielle, et souvent l'alpha et l'oméga d'un bon souper d'auberge saxonne, et les petits pains blancs sont une sorte de luxe dans ce pays, où les familles riches elles-mêmes ne mangent ordinairement que du pain noir.

cave, Faust, qui n'est pas égoïste, et ne veut pas jouir de sa bonne fortune tout seul, appelle ses bons amis les étudians de Wittenberg, et alors vive la joie! Ce sont des festins où il se casse plus de bouteilles que dans les cuisines d'un roi, ce sont des soupers où l'on ne compte plus les heures, et des verres qui s'entrechoquent à grand bruit, et des chansons impies qui font pleurer les saints, et le jeu, et le tumulte, et le scandale dont les vagues retentissemens effraient toutes les bonnes ames de Wittenberg.

Bientôt l'argent que Faust reçoit de Méphostopholis ne suffit plus, et pour s'en procurer, il a recours à des ruses infernales. Par exemple, il fait venir chez lui un juif, et lui emprunte quatre-vingts écus, en lui promettant de les rendre dans un mois, ou de se laisser couper le pied; le jour du paiement arrive, le juif accourt, et, comme Faust n'a point d'argent à lui donner, il veut, nouveau Shylock, mutiler son débiteur. Faust se met au lit; le juif tire son couteau, et coupe en effet une jambe d'homme; le sang coule; il a peur qu'on ne le dénonce à la justice, et pour apaiser Faust, qui pousse de grands cris de douleur, il lui rend son obligation, de plus il lui donne tout l'argent qu'il porte sur lui, et Faust, ayant si bien joué son rôle, saute gaiement à bas du lit, et boit aux dépens du juif avec un nouveau plaisir.

Une autre fois, il vend à un très-haut prix un beau cheval, jeune, vif, fringant, et à la première rivière que le cheval traverse, son cavalier le sent fondre, comme un morceau de glace, entre ses jambes, ce qui doit être pour le cavalier une sensation assez désagréable.

Puis de temps à autre il quitte sa jolie maison de Wittenberg, et s'en va voir ce qui se passe dans les autres villes d'Allemagne. Son voyage ne lui coûte pas cher, et ses moyens de transport sont encore plus rapides que ne peut l'être une bonne voiture anglaise sur un chemin de fer. Il n'a qu'à étendre son manteau, puis s'asseoir là-dessus avec ses compagnons, et les voilà qui partent comme l'éclair. Un matin il arriva à Leipzig avec une troupe d'étudians, et à l'entrée de la cave d'Auerbach (1), la même où Goëthe devait le faire des-

(1) On sait que dans quelques villes d'Allemagne, notamment à

cendre trois cents ans plus tard, il aperçoit des domestiques qui roulaient avec peine un énorme tonneau. « Allons, fainéans que vous êtes! s'écrie-t-il, comment l'un de vous ne se charge-t-il pas lui seul de cette besogne? » Les valets le regardent d'un air surpris; mais l'hôte, moins patient, se fâche et lui dit : « Mauvais plaisant que vous êtes, essayez donc de remuer ce tonneau, et si vous parvenez à le faire sortir de cette chambre, je vous le donne. » Faust accepte cette proposition, appelle ses compagnons pour en être témoins, puis s'asseoit sur le tonneau, et le tonneau s'avance légèrement comme eût pu le faire un bon coursier de Franconi. Alors ce fut un triomphe sans pareil, et une vie de bombance comme la cave d'Auerbach n'en avait point encore vue. Faust rassemble tous ses amis, puis toutes les connaissances de ses amis, et l'on se met à table, et l'on passe la nuit et le jour à boire, jusqu'à ce que le tonneau soit vide et bien vide, car Faust tenait à ne pas laisser le moindre scrupule au brave aubergiste.

Dans cette cave historique d'Auerbach, nous avons vu les deux peintures sur bois destinées à retracer cette circonstance mémorable. La première nous montre Faust avec son bonnet d'étudiant, sa longue barbe et sa barrette, arrivant à califourchon sur le tonneau; l'hôte le regarde avec stupéfaction; les étudians font des gestes de surprise, et son petit chien marche en avant de lui. Au bas sont écrits ces six vers :

Doctor Faust zu diesen frist
Aus Auerbachs keller geritten ist
Auf einem fast mit wein geschwind,
Welches geschen viel mutterkind.
Solches durch seine subtile kraft hat gethan
Thud des teüfels lohn empfangen davon. 1525.

« En ce temps-là, le docteur Faust sortit rapidement de la

Leipzig, Dresde, Berlin, le rendez-vous des gourmands et des amateurs de bon vin est encore dans des caves souterraines. Hoffmann en a fait assez de fois mention pour que nous n'ayons pas besoin de les décrire plus longuement.

cave d'Auerbach sur un tonneau plein de vin. Plusieurs enfans de femme furent témoins de ce fait, qu'il accomplit par la force de son art subtil, dont le diable lui donna plus tard la récompense. »

L'autre représente le joyeux docteur assis au bout de la table; autour de lui ses compagnons, les uns qui boivent, les autres qui jouent de divers instrumens, et près de lui le bienheureux tonneau, où le domestique vient encore de puiser pour remplir une grande cruche. Au bas de ce tableau on lit cette inscription, qui a déjà donné lieu à beaucoup d'interprétations et de commentaires différens :

Vive, bibe, obgregare, memor
Fausti hujus et hujus
Pænæ. Aderat claudo hæc
Asterat amplo gradu. 1525.

La couleur de ces tableaux curieux a noirci; celui qui se trouve au fond de la cave a surtout beaucoup souffert de l'humidité, et l'on n'en distingue plus qu'avec peine l'inscription; mais l'on peut cependant reconnaître les physionomies, qui ne sont pas sans expression, et la naïveté du dessin et les costumes peuvent offrir un sujet intéressant d'étude. Leur forme en demi-cercle, mesurée exactement aux compartimens de la muraille, pourrait indiquer qu'ils avaient été peints exprès pour la salle voûtée où ils se trouvent. Mais toutes les recherches faites jusqu'à présent pour découvrir le nom du peintre sont demeurées infructueuses.

Cependant l'aventure de la cave d'Auerbach a ranimé l'esprit entreprenant de Faust, et comme il n'espère pas toujours trouver des hôtes qui le paient si largement pour promener leur tonneau d'une salle à l'autre, il se résout à aller chercher fortune ailleurs. Justement pendant qu'il en est à débattre avec lui-même de quel côté il fera voile sur son manteau, il entend dire que l'évêque de Saltzbourg a une cave pleine de vin, et le voilà qui, avec sa troupe joyeuse, se met en route pour Saltzbourg. On arrive le soir auprès de l'évêché; on se tapit contre la muraille, et quand la nuit vient protéger ces nouveaux larrons, ils gravissent le mur du jardin, entrent dans

la cour, descendent l'un après l'autre par le soupirail, ouvrent tous les tonneaux, et sont assez francs pour rendre hommage à la galanterie et au bon goût de l'évêque. La fête durait déjà depuis quelques heures, et les buveurs allaient se retirer par le chemin qu'ils avaient pris, sauf à revenir une autre fois, lorsque le sommelier de l'évêque, qui savait apprécier aussi les trésors de son maître, réfléchit que ce serait pourtant bien à lui de boire encore un coup avant de se coucher. Il s'en va donc à la cave, et n'est pas peu surpris d'y trouver une si nombreuse société. Il y a de part et d'autre étonnement et frayeur : lui veut crier, les autres veulent fuir; mais Faust ne se déconcerte pas. « Que chacun remplisse sa bouteille ! s'écrie-t-il en vrai héros de cave, et partons ! » Puis il prend par les cheveux le brave sommelier, l'entraîne rapidement dans la forêt et l'attache à un arbre.

De Saltzbourg le magicien s'en va à Francfort. A moitié chemin il entre dans un château, et devant toute la société prend l'arc-en-ciel avec sa main : c'est un des plus beaux traits de sa vie; puis il est reçu auprès de l'empereur Maximilien, fait apparaître sous ses yeux le grand Alexandre, et lui bâtit une salle où sans cesse on entend le chant des oiseaux, où l'on respire le parfum des fleurs, où tout est splendide et magique.

Ensuite il retourne à Wittenberg et reprend sa vie bruyante comme par le passé. De temps à autre pourtant, il lui vient des remords, il voit ses vingt-quatre années s'enfuir, il songe à ses péchés et à ce qui l'attend dans l'autre monde; alors il se frappe la poitrine et songe à faire pénitence; mais le diable arrive aussitôt pour l'en empêcher. Une fois il lui prend envie de lire la Bible; mais Méphostopholis le lui défend, à part pourtant les cinq premiers livres de Moïse; mais il ne doit lire ni le Livre de Job ni les Psaumes de David; et, dans le Nouveau-Testament, on lui permet la lecture des trois évangélistes Mathieu, Marc et Luc, pourvu qu'il évite ce que saint Jean et saint Paul ont écrit.

Une autre fois, il se lasse des femmes de mauvaise vie qu'il a toujours connues. Il sait une jolie fille qui est servante chez un de ses voisins : il tente de la séduire; mais la jeune fille est sage et résiste à tous ses moyens de séduction. Alors, comme

il a conçu pour elle une violente passion, il se propose sérieusement de l'épouser; mais le diable arrive, son contrat à la main : « Tu ne te marieras pas, lui dit-il; car le mariage a été institué par Dieu, et nous ne voulons pas des institutions de Dieu. Faust résiste; le diable menace, et comme ces menaces semblent être encore inutiles, tout-à-coup la maison s'ébranle, les murailles et les parquets s'enflamment, et, à travers le feu et la fumée, Satan, l'œil en courroux, apparaît lui-même devant Faust, qui tombe tout effrayé et demande pardon, en promettant de se soumettre. Sur quoi, Satan, en monarque généreux, lui offre pour compensation à la servante de son voisin, savez-vous qui ? rien moins que la belle Hélène, l'épouse de Ménélas, cette Hélène devant laquelle, dit Homère, les vieillards eux-mêmes se levaient avec respect.

Donc Hélène, la fille poétique de la Grèce, arrive en Allemagne, dans la petite ville de Wittenberg, dans la chambre du docteur Faust, avec un riche vêtement couleur de pourpre, avec de longues boucles de cheveux dorés pendant sur les épaules, et probablement aussi avec ce regard *qui mit Troie en cendres.* Ai-je besoin de dire que Faust, en la voyant, oublie à tout jamais sa petite servante, ses projets de mariage, et se sent possédé du même amour que Ménélas et Pâris. Hélène est aussi d'une grande complaisance. Le changement de lieu ne l'étonne pas; la demeure tout allemande du philosophe ne lui fait point regretter le palais splendide de Priam. Hélène est une bonne fille, qui tombe sans difficulté de l'épopée d'Homère aux secrets cabalistiques de Faust, et de son rang de princesse à la condition assez bourgeoise de maîtresse de maison à Wittenberg.

Je ne dois pas oublier de dire que pendant ses voyages Faust s'était choisi un compagnon, un famulus, le bon Christophe Wagner, qui lui servait en quelque sorte de domestique, et qui, en échange de ses loyaux services, recevait des leçons de magie.

Ainsi placé entre une belle femme, à laquelle il prodigue tout son amour, et un fidèle serviteur, auquel il ne craint pas de faire part de sa science, il faut avouer que la vie de Faust commence à prendre une consistance assez honnête. Pour comble de bonheur, Hélène devient mère; un joli garçon,

qui porte sur son visage le feu du midi et la rêverie du nord, est le fruit de cet amour enchanté. Nous verrons plus tard quel parti Goëthe a su tirer de cette fiction, car ce n'était qu'une fiction. Après la mort de Faust, Hélène et son fils disparaissent, sans que l'on ait pu découvrir quelle route ils avaient prise.

Mais Faust ne pouvait plus jouir qu'à demi de sa félicité d'amour. Le diable lui avait accordé vingt-quatre ans de vie, et il sentait fuir si vite ces vingt-quatre ans, et le diable, tel que nous le montrent les chroniques du moyen âge, était homme de parole : ce qu'il avait une fois promis, on était sûr qu'il le tiendrait, comme aussi il ne transigeait pas sur la moindre des obligations contractées envers lui. C'est une qualité que le diable a peut-être encore, mais que beaucoup d'hommes n'ont plus ; je suis fâché de le dire.

Une fois arrivé au déclin de sa magique existence, le malheureux Faust n'osait en regarder le but. Le sable coulait dans son horloge avec une épouvantable rapidité. Autrefois il pouvait s'endormir au léger murmure de cette chute des heures ; maintenant il comptait chaque grain, et chacun d'eux, en tombant, réveillait dans son cœur autant de remords que de douloureuses appréhensions. S'il avait pu saisir la durée de sa vie, comme cette peau de chagrin dont on nous a raconté la fatale histoire, il l'eût sentie se rétrécir de jour en jour, de minute en minute, jusqu'à ce qu'elle devînt à peine visible à l'œil, à peine sensible au toucher.

Alors il lui arriva de nouveau d'excellentes pensées de religion et de très-bonnes résolutions de faire pénitence ; mais il était trop tard. Dès qu'il s'avise de tourner ses regards vers le ciel, le diable est là pour les ramener sur la terre ; dès qu'il songe à prendre un livre de piété, Hélène s'en vient avec son doux sourire lui passer ses beaux bras autour du cou, répandre ses longs cheveux d'or sur sa tête, Faust ne songe plus qu'à lire dans les yeux de cette sirène, et au lieu de réfléchir aux saintes maximes de la Bible, il ne rêve qu'à ce mélodieux chuchotement de paroles d'amour, que son amante lui apporte avec ses baisers.

Bientôt sa vie ne se compte plus par années, par mois, mais par jours : il est temps qu'il règle ses affaires dans ce monde. Il

appelle son famulus et lui confie ses dernières instructions et les manuscrits où il a raconté plusieurs traits de sa vie (1), et ses livres d'astrologie, qu'il lègue à la postérité; ensuite il appelle encore une fois sa science à son secours, et prophétise l'avenir; il prophétise la chute de la papauté, le renversement de cette ville infâme qu'on appelle Rome, de grands fléaux et de grandes guerres sur les bords du Rhin. Puis, après s'être ainsi occupé du monde à venir, après avoir fait en règle son testament, comme tout honnête homme pourrait le faire, après avoir aussi donné à son famulus un démon qui doit le servir sous la forme d'un singe, il se réveille encore un matin, et c'est, hélas! le dernier. Alors il veut au moins mourir comme il a vécu; il convoque ses compagnons de débauche et commande à Méphostopholis une grande fête. Les bons vins circulent de nouveau sur la table; les chansons folles et étourdies se succèdent sans interruption. Jamais les braves étudians de Wittenberg n'avaient pris tant de plaisir à s'enivrer chez Faust. Pour lui, il ne peut s'empêcher d'être triste; car il songe au voyage qu'il va bientôt entreprendre, et ce voyage n'est pas récréatif. Il faut aussi qu'en homme bien élevé, il prenne congé de ses amis, et il essaie en vain de parler. Le mot est dur à prononcer; plus dure encore est la pensée qu'il renferme. Enfin il vide d'un seul trait sa grande coupe et commence sa harangue: «Mes amis, je dois bientôt vous quitter; je ne sais quand nous nous reverrons : j'espère pourtant que nous nous reverrons; car vous prenez un bon chemin pour me rejoindre. Je ne vais ni à Leipzig, ni à Erfurt, ni à Francfort, mes bons amis; autrement je vous prierais de venir avec moi! Hélas! je vais beaucoup plus loin, et je vous assure que s'il avait dépendu de moi de rester plus long-temps dans votre aimable société, j'y aurais consenti de grand cœur; mais j'ai affaire à quelqu'un dont il n'y a guère d'actes de patience, pas plus que d'autres actes de vertu. Je vais enfin rejoindre mon maître le diable. Je vous prie de continuer à boire et à chanter, et de me faire seu-

(1) Widmann dit dans sa préface qu'il a composé son histoire véridique de Faust d'après ces manuscrits. Il les avait trouvés chez un savant docteur de Leipzig. Depuis ce temps on ne sait ce qu'ils sont devenus.

lement la grâce de m'enterrer quand vous me trouverez mort. »

Cela dit, Faust se retire dans sa chambre; les étudians restent ensemble. A minuit, on entend un orage effroyable; la maison tremble comme si elle devait tomber; puis à ce bruit, qui glace tout le monde de terreur, succède un silence non moins effrayant; et quand les étudians entrèrent dans la chambre de Faust, ils trouvèrent ses membres déchirés comme par la foudre et dispersés sur le parquet; ils les recueillirent pour les enterrer, comme il les en avait priés.

X. Marmier (1).

(1) Nous croyons que cet article, que M. X. Marmier nous envoie de Leipzig, fera désirer la prompte publication de ses Études sur Goethe, dont nous avons parlé.

En citant notre article sur le Faust de Marlowe (mars 1833), M. X. Marmier aurait pu dire que cet article a été critiqué dans une Revue allemande, où l'on nous reproche d'avoir prétendu à tort que Goëthe connaissait le Faust anglais. Mais Goëthe lui-même raconte dans ses Mémoires qu'il avait étudié de bonne heure Shakspeare et ses contemporains. Voilà d'où est provenue notre erreur, si c'est une erreur. (*N. du D.*)

CRITIQUE DRAMATIQUE.

LES MALCONTENS DE 1579 ET LES MÉCONTENS DE 1834. — LA PORTE-SAINT-MARTIN ET LE THÉATRE-FRANÇAIS. — ANTONY ET M. THIERS, M. HAREL ET TUTTI QUANTI.

Si j'ai suivi avec un certain dévouement tous les nouveaux drames qui se sont succédé sur nos théâtres à machines depuis trois ans, je dois l'avouer, quoiqu'il en coûte à mon amour-propre de critique, j'ai été bien moins entraîné par la question *d'art*, cette grande question, comme vous savez, que par une curiosité dont l'imagination si féconde de nos dramaturges semblait me promettre enfin la satisfaction pleine et entière. Dans notre époque de *contcuse* mémoire, ce que je vais chercher au théâtre depuis trois ans, c'est le secret d'un conte. Ce conte, je veux vous le dire, un peu abrégé toutefois, malgré mon respect pour le légendaire original qui l'a laissé à mi-chemin :

« C'était le jour de saint Pierre : le pape célébrait la messe ; c'était avec toute la solennité de ce grand jour, avec tous les pouvoirs qu'il a reçus des saints qui sont dans le ciel, d'effacer les péchés des hommes.

» Le pape célébrait la messe, et le peuple de fidèles agenouillé remplissait la nef et les ailes de la basilique ; chaque pécheur attendait la sainte parole qui allait l'absoudre, lorsque tout-à-coup le pontife se trouble et balbutie ; il veut élever le calice, mais le vase sacré échappe à ses mains.

» — Le souffle impur d'un impie, s'écrie le saint pontife, souille l'air sacré du temple : cet homme est exclu de nos mystères, il n'a point de part dans la vertu de mes paroles... Lève-toi, malheu-

reux ! lève-toi et sors ; crains que ma voix ne t'adjure ; ne trouble pas plus long-temps le sacrifice de ce jour, éloigne-toi sans plus tarder !

» Au milieu du peuple était agenouillé un pélerin couvert d'une casaque grise ; après avoir erré pendant des années loin de son pays natal, il voyait Rome pour la première fois ce jour-là. Depuis quarante jours et quarante nuits, ce pélerin n'avait pas prononcé une parole ; depuis quarante jours, il observait le jeûne le plus sévère.

» Parmi les fidèles agenouillés, aucun pénitent ne semblait prier plus dévotement que lui ; mais quand le saint-père eut parlé, il se leva et sortit.

» Le pélerin se remit en marche pour son pays natal, des seigneurs vinrent à sa rencontre, des vassaux accoururent pour lui rendre hommage, car c'était un seigneur riche et puissant, un capitaine brave et redouté en guerre. Mais vainement les cloches sonnèrent à son approche ; il passa outre sans entrer dans l'église, où le clergé se préparait à le conduire solennellement au banc seigneurial ; vainement il vit sa bannière se dérouler sur le donjon de son château, il baissa les yeux et continua sa route.

» Il continua sa route jusqu'à une masure en ruines, dont les dernières pierres étaient calcinées ou noircies par la flamme d'un incendie : il regarda ces décombres, horribles à voir, et poussa un amer soupir....; tout-à-coup il aperçoit un vieux moine assis sur un pan de muraille.

» Que le Christ soit avec toi ! dit le moine. Est-ce toi que j'attendais ? Viens-tu de l'Orient ou de l'Occident ? apportes-tu des reliques de saint Jacques de Compostelle, ou as-tu baisé le tombeau de saint Jean de Beverley ?

» — Je n'apporte point de reliques de saint Jacques ni de saint Jean ; mais j'apporte une malédiction de notre saint-père le pape, une malédiction qui pesera à jamais sur mon ame !

» — Ne parle point ainsi, infortuné pélerin ! ne parle point ainsi, mais fléchis le genou près de moi ; confesse sincèrement ton péché mortel, afin que tu puisses en être absous.

» — Et qu'es-tu donc, moine, pour que je me confesse à toi, lorsque celui à qui les clefs du ciel et de la terre ont été remises n'a pas eu le pouvoir de prononcer mon pardon ?

» — Je suis envoyé d'un climat lointain, de plus de mille lieues ;

envoyé ici pour absoudre un pécheur d'un crime, d'un crime bien noir, commis *ici même* entre la nuit et le jour. »

» A ces mots, le pélerin s'agenouille et commence en ces termes sa confession :..... »

Jamais interruption n'excita en moi pareil désappointement, pareille impatience; je ne sais ce que j'aurais donné dans le temps pour savoir la suite de ce conte. Mais aussi quelle imposante et terrible préparation! Après m'être bien creusé la tête pour trouver un crime digne d'un tel début, mon génie, plus curieux qu'inventif, ne pouvant parvenir à séparer le cruel *cœtera desiderantur*, je n'avais plus d'espoir qu'en l'imagination de nos dramaturges : en les voyant accumuler forfait sur forfait, attentat sur attentat, il m'était permis d'espérer qu'ils mettraient enfin la main sur ce crime inouï que le pape lui-même ne put absoudre; mais c'est en vain qu'ils ont exploité en gros et en détail toutes les infamies, varié à l'infini le meurtre et le viol, l'adultère et l'inceste, tué et empoisonné père et mère, ma confession (j'en demande pardon à Jules Janin, auteur d'une Confession, que j'ai lue et relue comme tout le monde); ma *confession*, dis-je, est encore suspendue aux lèvres de mon pélerin. Je le vois toujours là à genoux, pâle, tremblant, couvert d'une sueur froide, mais il ne parle pas encore. Samedi dernier, j'étais entré à la Porte-Saint-Martin alléché par l'affiche, espérant toujours quelque forfait nouveau, hélas! les Malcontens de M. d'Épagny ne m'ont paru qu'une variante de Henri III. Certes, l'auteur a fait une bien méchante femme de Marguerite de Navarre, mais qui est bien au-dessous encore de la reine de la Tour de Nesle, au-dessous de Marie Tudor. Il a fait tuer Duguast par Bussy, et Bussy par Montsoreau, dans une église, au pied d'un autel, malgré les articles de la Revue de Paris sur le droit d'asile; mais qu'est-ce qu'un double meurtre, un sacrilége et un adultère simple, un adultère sans violence, en l'an du drame 1834? Je serai donc quitte envers M. d'Épagny quand j'aurai dit consciencieusement qu'il a outragé l'histoire bien plus que les mœurs, les règles de la vraisemblance bien plus que les lois de la morale. Ce qui a paru le plus neuf dans les Malcontens, c'est l'heureux anachronisme de la représentation d'un mystère en 1579. Je dis heureux, car en ces temps de tolérance, le public s'est fort amusé d'une scène où le gouverneur païen de Lutèce décolle de sa main, avec un grand sabre, monseigneur saint Denis, lequel

lui donne sa tête coupée à baiser, et, l'ayant converti par ce miracle, le précède, sa tête sous le bras, au saint paradis. Ce mystère, intercalé dans le premier acte des MALCONTENS, à la manière de la scène qu'Hamlet fait représenter devant sa mère et Claudius, n'est pas malheureusement aussi dramatiquement lié à l'action que l'épisode de la pièce de Shakspeare; mais le grand attrait du drame nouveau appartient au décorateur. Un diorama tout entier forme le décor du cinquième acte. Ce diorama est si beau qu'il faut pardonner cet autre anachronisme qui nous donne l'église des Augustins, avec toutes les teintes d'un monument séculaire, à une époque où l'église des Augustins n'existait pas encore. Le public des boulevards n'est pas si sévère sur les dates; mais nous-mêmes, savans critiques du lendemain, *docti cum libro*, ne soyons pas ingrats envers ces drames, qui sont pour nous une vraie leçon de *cacographie* historique.

Tout compris, le drame des MALCONTENS, qui restitue au seigneur de Montsoreau et à Bussy d'Amboise ce que M. Alexandre Dumas avait attribué au duc de Guise et à Saint-Mégrin, a réussi complètement, malgré l'altération des faits, des dates et des caractères. Je l'analyserais avec détail, quoique je n'y aie pas trouvé mon *crime* tant cherché, si je n'arrivais un peu tard, ou plutôt si je n'avais à parler d'une comédie jouée depuis et qui menace de mettre un terme à mes recherches, en repoussant jusqu'aux boulevards les plus éloignés tous les scélérats et tous les infâmes que nous avions vus peu à peu s'acheminer de la Porte-Saint-Martin jusqu'à la rue Richelieu. Cette comédie, on peut bien lui donner ce titre, s'appellera LES MÉCONTENS DE 1834. Violant peut-être un peu l'unité de lieu, elle s'est passée successivement dans les comités classiques de l'Académie-Française, dans les bureaux du CONSTITUTIONNEL, dans ceux du ministère et dans les coulisses du Théâtre-Français. Les principaux personnages sont :

1er PERSONNAGE.—LE CONSTITUTIONNEL, avocat de la *saine littérature* et du *beau moral*; LE CONSTITUTIONNEL oubliant qu'on pourrait lui reprocher d'avoir, pendant quinze années, entretenu ses lecteurs avec des détails fort peu édifians des peccadilles des prêtres et des jésuites, de Mingrat et de Contrafatto; LE CONSTITUTIONNEL qui adoptait naguère Voltaire entier, compacte ou en minces volumes, s'écriant que le raffermissement de nos institutions dépend de la pro-

hibition d'ANTONY à la Comédie-Française, et accusant cette pauvre restauration d'avoir soutenu le viol, l'inceste, l'adultère, au théâtre, elle qui rallongeait les jupons des danseuses; LE CONSTITUTIONNEL, en un mot, fier d'avoir raison, au risque de se faire dire qu'il a bien ses raisons pour cela, et demandant au moins un théâtre pour y conduire sa femme et sa fille, aux frais de la subvention théâtrale;

2e PERSONNAGE. — Antony proscrit et fugitif, Antony réclamant son privilége de répéter sur notre premier théâtre, comme à la Porte-Saint-Martin, son viol, son meurtre justificatif, ses sophismes sur la bâtardise et ses épigrammes contre LE CONSTITUTIONNEL; Antony prétendant qu'il y a prescription en faveur de toutes ces graves attaques contre l'ordre social, y compris les épigrammes;

3e PERSONNAGE. Adèle, déjà fatiguée d'une simple *liaison* et réclamant, au nom de son traité, le droit d'être violée par Antony, tuée par Antony, devant une société honnête; faisant de ce viol et de ce meurtre le *sine qua non* de son engagement, mais s'exprimant, du reste, là-dessus en termes de fort bonne compagnie, dans une lettre en fort bon style;

4e PERSONNAGE. — M. Jouslin de La Salle, s'irritant, non sans motif, des épithètes *fausse* et *ignoble* données par LE CONSTITUTIONNEL à sa direction, lorsqu'il peut se vanter d'avoir ramené au Théâtre-Français la *partie* éclairée du public, d'avoir monté quatre grands ouvrages, fait 60,000 francs de recette par mois, et appelé un jeune talent, Mlle Plessis, dont les brillans débuts ont été en effet accueillis avec enthousiasme par le public (1);

(1) M. Jouslin de La Salle écrit tout cela, et ajoute qu'il vient de mettre à l'étude une comédie nouvelle de M. Casimir Delavigne. Certes nous l'en félicitons, mais nous aurions voulu que M. de La Salle ne tremblât pas au point de croire qu'il perdrait sa subvention s'il ne se cachait derrière cette comédie, reçue sans doute à huis clos ou en tête-à-tête, tandis qu'on répète une pièce de M. Frédéric Soulié, qui n'est pas précisément un paria littéraire. Honneur aux auteurs classiques, mais ne soyons pas honteux des autres : favorisons la réaction en faveur de la morale dramatique; mais n'allons pas imiter le fanatisme des nouveaux convertis. Un peu de charité chrétienne rend la raison plus aimable. Petite note que nous adressons au CONSTITUTIONNEL comme à M. J. de La Salle,

5e PERSONNAGE. — M. Harel, directeur de la Porte-Saint-Martin, *qui conçoit la subvention* de l'Opéra et non celle du Théâtre-Français ; M. Harel parlant d'or, procédant par interrogation et demandant au CONSTITUTIONNEL : « Savez-vous, monsieur, ce qu'est une somme de 200,000 francs? » M. Harel disputant au Théâtre-Français sa spécialité, opposant MM. Alexandre Dumas et Victor Hugo à MM. Alexandre Dumas et Victor Hugo, M. d'Épagny à M. d'Épagny ; prétendant que la Comédie-Française se recrute des acteurs dont il ne veut plus, et sa troupe à lui de ceux qui *s'ennuient* rue Richelieu ; M. Harel, qui, complimenteur et presque courtisan, à propos de la *sagacité* d'un ministre aussi *éclairé,* aussi *spirituel,* aussi *artiste* que M. Thiers, nous surprend par cette conclusion toute démocratique et désintéressée : Je ne demande pas 200,000 fr., ni même 100,000; je ne veux que l'égalité. *Par goût,* M. Harel préfère *l'égalité qui abaisse à l'égalité qui élève ;*

6e PERSONNAGE. — M. Thiers, ministre dont la *sagacité* n'a pas deviné l'article de ses collègues du CONSTITUTIONNEL (ses collègues d'Académie); M. Thiers, ministre *spirituel,* faisant un coup d'état contre une pièce jouée quatre-vingts fois; M. Thiers, ministre *éclairé,* qui censurait hier le titre d'une pièce au Gymnase, M. Thiers, ministre *artiste,* qui attend un article du CONSTITUTIONNEL pour décider une question d'art, lorsque cette question est traitée depuis six mois et un an dans tous les journaux littéraires et politiques. Nous connaissons depuis trop long-temps M. Thiers pour lui refuser sérieusement aucune des qualités que lui donne *gratis* M. Harel ; tout ce que nous voulons dire *gratis* aussi, c'est qu'il n'a été dans cette circonstance ni très-sagace, ni très-éclairé, ni très-spirituel, ni très-artiste.

Mais il n'est pas temps d'entrer aujourd'hui dans l'analyse de cette pièce imprévue et dont le dénoûment est ignoré. Je n'ai voulu qu'en désigner les principaux personnages, à la manière des désignations de rôle et de costume de Beaumarchais. La REVUE DE PARIS se déclare franchement pour la morale, qui doit toujours dominer toutes les questions de littérature et d'art. Nous avons signalé la réaction littéraire ; mais ni M. Nisard ni la REVUE DE PARIS n'ont prétendu avoir raison ailleurs que devant le bon sens public et la morale publique. Acceptons cependant le bien, de quelque part qu'il arrive ; là où ce sont des intérêts particuliers qui nous le donnent, acceptons-le encore, en nous dispensant de la

reconnaissance. Nous nous tiendrons au courant de la question. *Adhuc sub judice lis est :* le procès n'est pas jugé encore ; toutes les parties ne sont pas entendues. M. Alexandre Dumas, la plus intéressée de toutes, prépare une petite brochure, sous le titre de Fragment des Mémoires d'Antony, où, si les bonnes raisons lui manquent pour défendre la moralité de son drame, l'esprit et la verve ne lui manqueront pas pour donner quelques regrets à ceux qui font si maladroitement la police de la scène.

Le Directeur de la Revue de Paris.

SALON DE 1834.

CLOTURE.

PORTRAITS. — MM. DECAISNE ET CHAMPMARTIN, DUBUFE, ETC.
SCULPTURE. — M. PRADIER, ETC.

Je viens parler de ma dernière visite au Salon de 1834, non-seulement lorsque le Musée est fermé, et que la Revue de Paris m'accorde à peine quelques pages, mais encore lorsque déjà le public est appelé ailleurs par une exposition plus nouvelle qui a ses affiches et ses voix retentissantes. Les artistes dont il me reste à citer au moins les ouvrages me pardonneront d'être court.

Heureusement nous n'avons que quelques omissions à réparer dans la liste des noms que contenait notre premier article. Ce qui rassure encore notre conscience, c'est que nous n'avons laissé en arrière que les portraitistes, et que parmi ceux-ci, les vrais successeurs de Vandyck et de Titien, MM. Decaisne, que nous nommons à bon titre le premier cette année, Champmartin, les deux Scheffer, ne sont pas tellement différens d'eux-mêmes qu'on puisse faire une nouvelle théorie sur leur manière. Pour être juste, il faut répéter ici que M. Dubufe a, cette année, lui aussi, consacré son talent aux vanités aristocratiques ou financières, comme pour prouver que ses précédens modèles étaient de moitié dans les airs par trop bourgeois qu'on reprochait jusqu'ici à toutes ses physionomies. M. Rouillard s'est placé aussi sur la ligne des portraitistes que nous venons de nommer; nous signalerons enfin trois débuts dans le portrait, ceux de MM. A. Hesse, Amiel, et Roger, lau-

réat de 1833; non que ces débuts soient des œuvres originales, mais ce sont de bonnes études appartenant, celles de MM. Hesse et Roger à l'école de M. Ingres, celle de M. Amiel rappelant les bonnes études de Girodet. Pour en parler avec plus de détail il faudrait reprendre notre texte sur l'école de ces maîtres : mais le *bis repetita placent* n'est pas une devise à l'usage de toute espèce de critique.

Dans les miniatures ou les aquarelles nous aurions dû citer M. Isabey père en même temps que Mme de Mirbel et M. Saint. La main de M. Isabey a conservé toute la légèreté et la grâce qui firent sa renommée il y a vingt et trente ans : les filles et les nièces de nos célèbres beautés du directoire ne lui doivent pas moins que leurs mères.

La foule était grande ces trois derniers jours au Salon, et l'on ne pouvait circuler librement qu'entre les marbres toujours un peu négligés de nos sculpteurs. Un groupe seul voyait se succéder les curieux, celui que le bon goût, la chaste pudeur de la Direction des beaux-arts ont relégué dans une des cryptes des salles basses du Louvre. Ce groupe est un chef-d'œuvre, mais un vrai contre-sens aujourd'hui qu'il se manifeste enfin de la part du public une réaction de décence et de morale contre les nudités en tout genre. On raconte que Laïs, traduite devant l'aréopage je ne sais pour quel délit, se défendit en découvrant tout-à-coup son sein à ses juges et gagna son procès par ce plaidoyer en pantomime. La bacchante de M. Pradier est si belle, ce marbre rend si admirablement tout ce que Laïs montra à l'aréopage, que la cause de l'artiste est gagnée; cependant qu'il soit permis de lui dire que la sculpture doit se proposer un but plus grave que de reproduire ainsi la vie purement physique. La même observation s'adresse à la SIESTA de M. Foyatier : mais le groupe de M. Pradier reste hors de toute comparaison.

M. Cortot a exposé un SOLDAT DE MARATHON, vraie figure académique, à laquelle on ne peut faire des reproches bien sérieux tant toutes les proportions en sont exactes, tant la silhouette en est heureuse; mais on voit que l'artiste n'a pas éprouvé en attaquant ce bloc insensible cet enthousiasme qui donne la vie à l'œuvre du ciseau. C'est une statue géométriquement belle, car je ne puis accorder à M. Cortot l'épithète sans le correctif de mon prosaïque adverbe.

M. David est toujours un très-grand sculpteur, mais par trop dédaigneux de nos expositions : lui qui expédie annuellement des statues qui valent leur pesant d'or aux galeries étrangères, s'est contenté de faire au Louvre l'aumône d'un plâtre de sainte Cécile, bon tout juste à décorer la niche du pilier d'une église de village. M. David a bien ajouté à son plâtre un beau médaillon de la tête de Casimir Perrier, mais pourquoi exposer un buste de Cuvier qui ferait peur aux petits enfans? Je conseille aux admirateurs de M. David de ne pas rester sur ces fâcheuses impressions et d'aller faire un pélerinage au Père-Lachaise pour y voir la belle statue du maréchal Gouvion Saint-Cyr.

Le Mercure remettant ses talonnières pour remonter vers l'Olympe, figure en bronze, par M. Rude, est loin de valoir le petit Danseur napolitain exposé par M. Duret l'année dernière. Cette figure, dépourvue d'étude, est d'un galbe forcé ou conventionnel. La double action que l'artiste a voulu représenter était un embarras dont il n'a point triomphé ; il y a là une hésitation de mouvement pénible à l'œil, et contre laquelle le sculpteur devait se mettre en garde avant tout.

La Pudeur, de M. Jaley, et la Lesbie, de M. Lanno, ont fait partie de l'exposition des envois de Rome, et nous les avons remarquées comme deux statues remplies de goût ; elles se recommandent à ce titre encore à l'exposition du Louvre.

Si nos doctrines en peinture n'ont rien de trop exclusif, si nous nous arrangeons volontiers des caprices de l'imagination des peintres, il n'en est pas de même pour la statuaire. Nous croyons que cet art, plus borné dans ses moyens d'expression, ne supporte ni la fantaisie ni la mode, et que la forme est sa condition essentielle. Si nous admettons le costume, ce sont les larges draperies des Grecs ou des Romains, parce qu'elles n'ont rien d'assez arrêté dans leur coupe pour gêner le goût de l'artiste et lui imposer des obligations en-dehors du but de son art, qui est l'expression d'une attitude ou d'un mouvement, saisissables sous toutes les faces, de tous les points de vue. Qu'est-ce que l'imitation en marbre ou en plâtre d'un casque, d'une cuirasse, d'une cotte de mailles, d'un frac, etc ? une entrave pour le talent, un moyen d'éluder l'imitation du nu pour l'ignorant ; un travail d'artisan plutôt qu'une occupation d'artiste.

La sculpture anecdotique, comme on pourrait l'appeler, est se-

lon nous bien au-dessous de la peinture du même genre. On nous pardonnera de ne pas nous en occuper; ce genre devait attendre l'exposition de l'industrie et ne pas se tromper de porte.

S'il nous était possible, malgré cette doctrine rigoureuse, de concevoir le fantastique en sculpture, nous ferions une exception en faveur de l'archange saint Michel, vainqueur du démon, par M. Jehan Duseigneur, parce que cette production colossale nous paraît empreinte d'imagination, première qualité de l'artiste après tout, et dont M. Lescorné, qui a traité le même sujet que M. Duseigneur ne semble pas faire grand cas; mais nous avons trop de foi dans l'avenir de ce jeune talent pour l'encourager, par des éloges sur lesquels il pourrait se méprendre, dans une voie qui nous paraît hors des données de son art.

Après le buste du Roi et celui de M. Cuvier, par M. Pradier, qui sont très-remarquables par la largeur de l'exécution, nous avons distingué les deux bustes de M. Desprez, Mme Damoreau et Mlle P... Le marbre y est travaillé avec une délicatesse exquise, et nous donne comme un souvenir de la manière de Canova. Les Italiens seuls ne dédaignent pas ce travail précieux de la matière, et dans l'exécution des bustes, nous nous rangeons volontiers de leur avis; voilà pourquoi nous admirons, à côté des œuvres de M. Desprez, un très-beau buste de M. G..., par Bartholini, le Phidias de Florence. Les bustes de M. Andrieux, destiné à l'Institut; du général Burthe, par M. Elshoëcht; de M. Henri Scheffer, par M. Desbœufs, ont aussi fixé notre attention.

Qu'on nous dispense de nos conclusions de critique sur le Salon de 1834. Mantenant que l'exposition se renouvelle tous les ans, les artistes paraissent chacun à leur tour, ils choisissent leur moment. Nous applaudissons de grand cœur à cette régularité dans laquelle chacun cherche sa convenance; mais, par cette raison même, l'exposition risque de n'être jamais complète; et comme il n'y a pas aujourd'hui de principe dominant dans l'école, que toutes les études se font à part, que tous les genres sont également bien accueillis, que l'indépendance est entière, il en résulte que les progrès sont individuels, et qu'il y a beaucoup d'artistes, mais pas d'école.

La Revue de Paris au Salon.

(A. Le Go.)

LETTRE INÉDITE DE BEAUMARCHAIS (1).

AU MINISTRE DE LA GUERRE.

Paris, ce 30 août 1792.

O monsieur! ô monsieur! si l'incurable aveuglement jeté par le ciel sur les Juifs n'a pas frappé Paris, cette nouvelle Jérusalem, comment ne peut-on rien finir sur les objets les plus intéressans pour le salut de la patrie? Les jours composent des semaines, et les semaines font des mois, sans que nous avancions d'un pas.

Pour le seul passe-port à renouveler à M. de La Hogue, au Havre pour la Hollande, treize jours se sont passés sans que j'aie encore pu ouvrir les yeux à aucun homme sur le mal qu'on fait à la France. Un courrier est venu du Havre, il y a treize jours; il est reparti en portant à M. de La Hogue l'ordre le plus étrange qui pût se donner dans ce cas. Le voilà retenu en France, et l'on me demande pourquoi les soixante mille armes de Hollande ne nous arrivent pas, et je suis forcé de répondre que si le diable s'en meslait, il ne pourrait par faire pis pour les empêcher d'arriver! J'ai été six jours prisonnier à l'Abbaye et au secret pour ces misérables fusils; et je suis prisonnier chez moi, parce que j'attends le rendez-vous que vous m'avez promis pour en finir. Je connais tous vos embarras;

(1) Beaumarchais avait, comme on sait, perdu un million à son édition des œuvres de Voltaire; il acheva de se ruiner dans cette fameuse affaire des soixante mille fusils. Nous avons le manuscrit autographe de cette lettre. (*N. du D.*)

mais si nous n'y travaillons pas, l'affaire n'a pas de jambes pour avancer toute seule ! On est venu cette nuit, à main armée, m'arracher mes fusils de chasse, et je disais en soupirant : Hélas! nous en avons soixante mille en Hollande, et personne ne veut rien faire pour m'aider, moi chétif, à les en arracher, et l'on vient troubler mon repos !

Je suis un triste oiseau, car je n'ai qu'un ramage, qui est de dire depuis cinq mois à tous les ministres qui se succèdent : *Monsieur, finissez donc l'affaire des armes qui sont en Hollande!* Un vertige s'est emparé de la teste de tout le monde. Chacun dit un mot et s'en va, me laissant là sans nulle solution... O pauvre France! ô pauvre France! Pardonnez-moi mes doléances, et donnez-moi un rendez-vous, monsieur, car, par ma foi, je suis au désespoir.

BEAUMARCHAIS.

MÉMOIRES

DE

L'EMPEREUR DJIHAN-GUYR.

PREMIER EXTRAIT.

Les trésors de littérature orientale qu'on trouve dans les bibliothèques publiques et particulières de la France et de la Grande-Bretagne, et dans les mains des familles arabes, indiennes et persanes, sont inépuisables, on peut le dire sans exagération. Ce ne sont pas naturellement des ouvrages d'un égal mérite ; mais, excepté les livres sur l'astronomie, les mathématiques et la médecine, que le progrès de ces sciences en Europe a rendus comparativement surannés, on sait que parmi ces collections manuscrites sont plusieurs compositions du plus haut intérêt. Des savans qui ont eu accès à ces trésors rapportent qu'il y a entre autres des volumes écrits par les pères des Églises syrienne et arabe, qui éclaircissent l'histoire du christianisme des premiers siècles, des traités précieux sur la grammaire et la rhétorique, de nombreux ouvrages de fiction, des histoires des croisades, et qui sait si l'on ne retrouverait pas quelques-uns des ouvrages perdus de l'ancienne Grèce, parmi les versions qui furent exécutées sous la protection des califes de Bagdad ?

Le comité des traductions orientales a déjà fait beaucoup pour faire connaître à l'Europe les productions du génie asiatique. Un des plus curieux ouvrages qu'on lui doive ce sont les MÉMOIRES DE L'EMPEREUR DJIHAN-GUYR ou Jahangueir, *écrits par lui-même* et traduits du persan en anglais par le major David Price, de Bombay. Ce n'est malheureusement qu'un fragment qui ne comprend que treize années sur les vingt-deux que ce prince régna sur l'Inde; mais, tel qu'il est, ce fragment sert admirablement à caractériser l'auteur.

Djihan-Guyr monta sur le trône sous les plus favorables auspices. Il était l'arrière-petit-fils de Baber, le restaurateur de la dynastie de Timour, et le fils du renommé Akbar, dont la valeur chevaleresque parvint à conquérir et pacifier les vingt-deux provinces composant alors l'empire de l'Inde. Comme Charles XII de Suède, Akbar gagna d'importantes victoires par une audace et une rapidité de mouvemens surprenantes, n'ayant souvent sous ses ordres qu'une poignée de ses gardes. Mais, par sa sage conduite, pendant un règne de cinquante et un ans, il sut garantir et consolider en grand politique l'empire qu'il avait conquis en soldat. Avec l'aide de son célèbre ministre Abul Fazel, il compléta le cadastre de ses états, œuvre précieuse de statistique, embrassant tout ce qui avait rapport à son gouvernement et à ses diverses provinces. A l'époque de sa mort, qui eut lieu vers la fin de 1605, le revenu ordinaire de l'empire, y compris les présens d'usage faits au souverain et la rente des domaines de ses officiers, reversible à son trésor après leur décès, est estimé par un traducteur d'une bonne histoire de l'Indoustan à la somme de 1,300,000,000. Son armée consistait en trois cent mille chevaux et trois cent mille fantassins.

« Les arts de la civilisation commençaient à devenir floris-
« sans parmi un peuple naturellement ingénieux et industrieux.
« La splendeur de la cour, la richesse des individus créaient
« un goût général pour la pompe et la magnificence. Les levers
« cérémonieux des grands, où tous cherchaient à plaire, ren-
« daient les Indiens égaux en politesse aux peuples de l'Eu-
« rope. Les sciences étaient cultivées, si nous exceptons les
« sciences abstraites, et l'on se livrait généralement aux arts
« libéraux et aux travaux de l'intelligence. » (Dow.)

Ce fut en montant sur le trône que le nouveau monarque changea son nom de Selim en celui de Djihan-Guyr, qui signifie : « le roi conquérant du monde. » Il fit mettre aussi sur la monnaie une légende qui le proclamait *le flambeau souverain de la foi et le bouclier du monde.* Il héritait des talens littéraires de Baber, joints aux goûts fantasques de Humaioun ; mais, par son amour de l'ostentation dans le costume et l'ameublement de ses palais, il surpassa à la fois tous ses prédécesseurs. Djihan-Guyr se vante souvent, dans le cours de ses Mémoires, de ses immenses richesses et de sa munificence pour ses favoris. Il nous révèle, non sans quelque réserve çà et là, ses occupations de chaque jour, surtout celles qui avaient rapport au gouvernement, ses jeux somptueux et les hommages que lui rendaient les princes ses tributaires. Les détails de la guerre semblaient peser à son esprit ; mais il décrit un costume orné de pierreries avec l'exactitude minutieuse d'un tailleur, d'un premier valet de chambre ou d'un romancier fabricant de moyen âge. Il y a quelque chose de puéril ou d'extravagant dans cette manie de monarque efféminé, qui n'a rien de plus intéressant à dire à la postérité que l'histoire de sa garde-robe, les tours de force de ses jongleurs, ses courses nocturnes, ses aventures d'incognito dans les cabarets, ses volages caprices qui le faisaient passer presque subitement de l'amour à l'indifférence, sinon à la haine. On a dit, en effet, que sa mère lui avait légué une disposition naturelle à la folie. Il avoue lui-même qu'il était adonné au vin (et il aurait pu ajouter à l'opium), qui enflammait quelquefois jusqu'au délire de la fièvre son tempérament ardent et fougueux.

Cependant il est impossible de lire ces Mémoires, sans conclure que les fautes de Djihan-Guyr, quelque affreuses qu'elles aient été en certains cas, provenaient plutôt de sa position que d'un mauvais cœur. Il était attaché à ses enfans, fidèle à ses amis, généralement indulgent pour ses ennemis, inexorable dans l'exécution impartiale de la justice. Mais si ses propres passions étaient en jeu, il semblait ne connaître le frein d'aucune loi humaine ou divine ; c'était alors le despote d'Orient dans toute l'extension du terme; il ordonnait l'assassinat de quiconque formait obstacle à ses desseins aussi froidement que s'il eût copié une pièce de vers. S'il était contrarié dans

ses mesures sanguinaires, il persévérait avec la perfidie du tigre, mais sans sa férocité; indifférence dans le crime qu'il tenait en partie sans doute de son origine tartare, mais qui s'était accrue encore de l'indifférence religieuse qu'il avait héritée de son père. Chose étrange! cette conscience *calleuse*, si on peut parler ainsi, n'excluait pas dans ce caractère original la tendresse du cœur : il aimait jusqu'à verser des larmes quand on s'adressait à ses affections. Vraie femme dans son amour des bijoux, il était tout énergie pour combattre une rébellion ou une émeute; homme de plaisir par tempérament, il devenait philosophe dans l'ivresse : froid déiste en théorie et en pratique, quelques grains d'opium le transformaient en dévot timide.

Une intrigue mal conduite, pour changer la succession, qui fut découverte et déjouée peu de temps avant la mort d'Akbar, jeta les semences de la jalousie entre Djihan-Guyr et son fils aîné Chusero, qui tient une grande place dans ces Mémoires. Cependant Djihan-Guyr commence son journal sans la moindre allusion à cette circonstance, tant il est occupé à décrire les ornemens fastueux du trône où il vient de monter, et ce diadème qu'il a posé sur sa tête en présence des émirs assemblés. S'il faut l'en croire, ce trône valait quarante millions, et ce diadème plus de cinquante! Pendant quarante jours et quarante nuits, le grand tambour impérial fit entendre le roulement de la joie et du triomphe. Au loin, autour du trône, étaient étendus de somptueux brocarts et des tapis brodés d'or.

« Des cassolettes, ajoute Djihan-Guyr, étaient disposées dans diverses directions pour y brûler de l'encens et des parfums. Près de trois mille bougies camphrées, de trois coudées de haut, placées dans des lustres à branches d'or et d'argent, brûlaient du matin au soir, et répandaient une odeur d'ambre. De nombreux pages, beaux comme le jeune Joseph dans les pavillons d'Égypte, vêtus de riches habits tissus d'or et de soie, avec des ceintures et des bracelets étincelans de diamans, d'émeraudes, de rubis et de saphirs, attendaient mes ordres, dans l'attitude la plus respectueuse. Enfin, les émirs de l'empire, depuis le capitaine de cinq cents hommes jusqu'au commandant de cinq mille chevaux, au nombre de neuf, couverts d'or et de joyaux, de la tête aux pieds, rangés coude à coude,

étaient attentifs au moindre signe de leur souverain. Pendant quarante jours et quarante nuits, je fis continuer ce spectacle de fêtes et de splendeur, avec une magnificence impériale qui était sans exemple depuis le commencement du monde. »

Parmi les nombreuses ordonnances promulguées par Djihan-Guyr à son avénement, et dont quelques-unes étaient d'une excellente morale, il y en eut une qui prohibait dans toute l'étendue de ses domaines la fabrication et la vente du vin ou de toute autre liqueur enivrante. Mais comme il avait la conscience de donner un exemple en contradiction avec la doctrine de sa loi, voici la curieuse explication personnelle de ses motifs :

« Je voulus faire ce réglement, quoiqu'on sache bien que j'ai moi-même la passion la plus prononcée pour le vin, et que je me sois libéralement livré à boire dès l'âge de seize ans. Dans le fait, entouré, comme je l'étais, de jeunes compagnons adonnés aux mêmes goûts, respirant l'air d'un délicieux climat, habitant de vastes et splendides salles décorées de toutes les gracieuses productions de la peinture et de la sculpture, foulant aux pieds les plus beaux tapis de soie et d'or, n'eût-ce pas été une espèce de folie de repousser le secours d'un cordial exhilarant?... Et quel cordial peut surpasser le jus de la grappe?

» Quant à moi, je dois reconnaître que tel était l'excès de ma passion pour le vin que je vidais journellement jusqu'à vingt coupes, et quelquefois davantage; chaque coupe contenait un demi-*seir* (six onces). Je portais même si loin cette funeste habitude, que si j'étais seulement une heure sans mon breuvage, mes mains commençaient à trembler, et je ne pouvais demeurer paisiblement assis. Convaincu par ces symptômes qu'il était temps de remédier au péril qui me menaçait, je réussis en six mois à réduire peu à peu mes vingt coupes à cinq (excepté dans les banquets, où je me permettais une ou deux coupes de plus), et généralement je m'imposai la règle de ne commencer mes libations que deux heures avant le soir; mais à présent que les affaires de l'empire demandent toute ma vigilance et mon attention, mes libations n'ont jamais lieu qu'après l'heure de la prière du soir, me bornant à cinq coupes au plus, et mon estomac n'en pourrait supporter da-

vantage. Je fais un seul repas par jour, et il me suffit seulement d'une libation pour satisfaire mon goût pour le vin ; mais je crois qu'il serait dangereux d'en discontinuer tout-à-fait l'usage, l'homme ne pouvant pas plus se passer de boire que de manger. Toutefois, je ne désespère pas d'imiter mon grand'père Hamaioun, qui parvint, avant l'âge de quarante-cinq ans, à se sevrer du jus de la grappe. Dieu nous l'a défendu. Un effort pour se conformer aux commandemens de Dieu peut devenir le moyen du salut éternel. »

Djihan-Guyr nous fait connaître le caractère et les qualités des diverses personnes qu'il éleva en dignité et en richesses. Dans le nombre, il nomme avec l'expression d'une affection particulière le fils d'un peintre de portraits auquel il avait été très-attaché depuis l'enfance ; mais au-dessus de tous ceux qui furent distingués par sa faveur, il place son ministre, Chadja-Aias, et sa séduisante fille, la célèbre Nour-Mahil. L'histoire de cette famille est encore citée dans l'Orient comme offrant l'exemple extraordinaire du passage de l'extrême misère à un pouvoir sans bornes.

Ce fut environ vingt ans avant la mort d'Akbar que Chadja-Aias abandonna son pays natal, la Tartarie occidentale, avec le projet de chercher un terme à sa misère dans l'empire alors le plus florissant de l'Inde. L'établissement de la dynastie mongole sur le trône attirait naturellement plusieurs chefs tartares, et, par le même motif, ceux-ci voyaient de temps en temps accourir autour d'eux tous ceux de leurs parens ou de leurs inférieurs qui espéraient faire fortune sous leur patronage. Aias avait reçu une éducation supérieure ; c'était tout ce que son père avait pu lui donner. Homme austère, enthousiaste, habile dans les mathématiques, écrivain élégant en vers comme en prose, il connaissait toute la littérature des siècles antérieurs qu'il citait avec facilité, qu'il récitait avec un débit facile et séduisant. Son cœur s'était laissé captiver par les charmes d'une beauté villageoise qu'il épousa. L'approche du moment où sa famille allait s'augmenter le força à prendre une détermination pour son avenir. Ayant converti en argent le peu de meubles de sa maison, il acheta un cheval à demi-mort de faim, mit sa femme dessus, et, marchant à pied auprès d'elle, partit ainsi, comme ferait un Bohême en Europe,

pour la capitale de l'Inde. Le peu d'argent ramassé par cette famille d'aventuriers fut bientôt dépensé. Aias eut recours à la charité publique; mais l'aumône l'abandonna aux vastes solitudes qui séparent la Tartarie de l'Indoustan. Les jours succédaient aux jours, sans qu'aucun voyageur se montrât. Enfin, Aias et sa femme tombent d'épuisement, et dans ce misérable état celle-ci met au jour une fille qu'elle ne pouvait vêtir ni nourrir. Le désespoir leur rend un peu de forces, bien peu toutefois, car ils n'avaient pas mangé depuis trois jours : Aias replace la mère sur le cheval, et porte lui-même sa fille dans ses bras ; mais après s'être traînés quelques pas, ni lui ni elle ne peuvent soutenir le poids de l'enfant, et sont forcés de l'abandonner au milieu du désert. Avant de s'éloigner, ils veulent du moins le déposer sous un arbre et le couvrir de feuilles ; cela fait, ils se remettent en marche en versant des larmes bien cruelles.

La mère ne cessait de tourner la tête vers l'arbre où elle venait de laisser l'enfant. Tant qu'elle put apercevoir cet arbre, elle souffrit en silence ; mais quand elle le perdit de vue, le cri de la nature s'échappa de son sein : — « Mon enfant ! mon enfant ! mon enfant ! » s'écria-t-elle avec angoisse ; elle descendit de cheval pour essayer de se traîner jusqu'à sa fille, et ne put faire que quelques pas. Aias retourna seul pour la chercher ; mais quelle fut son horreur de voir auprès de l'arbre un énorme serpent noir qui entourait l'enfant de ses replis et se préparait à le dévorer ! Les cris du père effrayèrent le reptile, qui se réfugia dans le creux de l'arbre. Aias réussit à rapporter l'enfant à la mère. Quelques heures après, des voyageurs parurent à l'horizon ; Aias et sa femme en reçurent les secours les plus indispensables, et se rendirent à la ville de Lahore, où Akbar tenait alors sa cour.

En peu de temps Aias devint secrétaire d'Asiph-Kan, son cousin, qui était un des omras d'Akbar. Ayant, par son talent dans cette place, obtenu l'attention de l'empereur, il fut rapidement promu à la charge de grand-trésorier, et le pauvre aventurier devint un des premiers dignitaires de l'empire. Sa fille, qu'à cause de sa beauté extraordinaire on appela d'abord Mher-ul-Nissa (le soleil de la femme), reçut la meilleure éducation qu'on pût lui faire donner : elle excellait

dans la musique, la danse et la poésie; elle n'avait pas d'égale dans la peinture. Mher-ul-Nissa était dans tout l'éclat de sa beauté à l'époque où Djihan-Guyr (alors Selim) avait toute la fleur de sa jeunesse. Invité un jour chez son père, le prince resta après le banquet avec les principaux convives, et, selon la coutume, on servit le vin. Les femmes de la famille parurent voilées; la gracieuse personne de Mher-ul-Nissa attira tout d'abord l'attention du jeune prince; elle chanta : — sa voix pénétra jusqu'aux derniers replis de son cœur; elle dansa : — il suivit tous ses mouvemens avec l'expression d'un transport qu'il ne pouvait contraindre. Au moment où Selim était le plus ravi, la belle enchanteresse, se tournant de son côté, laissa, *par hasard,* tomber son voile. Il fut complètement pris dans les piéges que l'ambition de la jeune fille avait voulu lui tendre, quoiqu'elle fût déjà fiancée à Shere-Afkun, seigneur turcoman d'une haute influence. Selim demanda à son père de rompre ce contrat; mais Akbar refusa honorablement de se prêter à une si grossière injustice, et Mher-ul-Nissa fut mariée à Shere-Afkun, le jour convenu.

Lorsque Selim monta sur le trône, un de ses premiers désirs fut de posséder la femme qui l'avait séduit par tant de charmes; mais il n'osa pas s'en emparer par la force ouverte, Shere-Afkun étant un des chefs les plus populaires de l'empire. Après avoir tenté divers artifices pour le perdre, Djihan-Guyr réussit enfin dans son atroce projet. Shere-Afkun fut assassiné par une bande de stipendiaires aux ordres de Kuttub, alors Suba du Bengale, un des plus dévoués officiers de l'empereur; mais, avant de mourir, Shere-Afkun se vengea à demi en tuant lui-même le scélérat qui s'était prêté aux passions du despote.

Soit que Djihan-Guyr fût réellement troublé de cette double mort, soit qu'il crût devoir laisser passer quelque temps avant de prendre possession de sa proie sanglante, afin de faire croire au peuple qu'il était étranger au meurtre commis en son nom, la beauté incomparable resta pendant quatre ans enfermée dans le plus obscur des appartemens du harem, sans voir une fois l'empereur. Elle supporta cet arrêt non-seulement avec résignation, mais encore avec une sorte de gaieté, espérant toujours que le hasard lui fournirait enfin l'occasion

de triompher des résolutions de Djihan-Guyr, quel qu'en fût le motif. On ne lui accordait par jour qu'une misérable somme équivalant à 2 ou 3 francs au plus de notre monnaie pour son entretien et celui des femmes qui la servaient ; mais son courage s'éleva au-dessus de toutes les privations. Elle s'occupa, ainsi que ses suivantes, à faire des pièces de tapisserie et de broderie, à peindre des tissus de soie et à inventer et exécuter des ornemens de toilette en tout genre. Ses divers ouvrages étaient finis avec tant de délicatesse et d'habileté qu'on se les disputait chez les marchands, et qu'ils firent mode à Delhi et à Agra. Elle parvint ainsi à réparer et décorer son appartement et à vêtir richement ses esclaves ; mais elle ne réservait pour sa personne aucune partie du revenu qu'elle se procura ainsi, et continua à s'habiller de la manière la plus simple, comme pour se mettre d'accord avec sa situation particulière.

L'empereur entendait partout parler d'elle, et enfin la curiosité, sinon l'amour, l'engagea à la revoir. Il entra subitement dans sa chambre, et fut surpris de la trouver assise sur un sofa brodé, vêtue d'une simple robe de mousseline, entourée de ses esclaves en splendides costumes et toutes occupées activement. La magnificence de l'appartement le frappa, aussi bien que le goût de la décoration. La belle délaissée ne perdit pas un moment sa présence d'esprit, se leva lentement de sa couche et fit le salut d'usage sans dire un mot, touchant d'abord la terre avec la main droite et puis son front. L'empereur resta muet comme elle, se sentant de nouveau épris de son ancienne passion, pendant qu'il contemplait sa beauté et admirait surtout ce maintien dont la grâce rendait ses charmes irrésistibles. Le résultat de ces quatre ans de patience fut tel qu'elle l'avait prévu. Djihan-Guyr la serra dans ses bras, et le lendemain, les ordres furent donnés pour la célébration de leur mariage. Le nom de Mher-ul-Nissa fut changé, par un édit de l'empereur, en celui de Nour-Mahil, lumière du sérail, et elle conserva depuis son ascendant sur le cœur du monarque son époux, laissant à son père le vrai gouvernement de l'empire. Plusieurs membres de sa famille furent élevés à des postes éminens, et justifièrent le choix qui les distingua par leurs talens et leur intégrité. Tous les habitans de l'Inde citent souvent encore leurs noms avec honneur.

Djihan-Guyr lui-même est prodigue d'éloges pour cette famille. A l'époque où il écrivait ses Mémoires, il avait changé le nom de Nour-Mahil en celui de Nour Djaham, lumière de l'empire, titre indiquant l'influence sans bornes qu'elle exerçait sur lui. Il avait conféré à Chadja-Aias la dignité d'Ettemaud-ud-Doulah. On ne peut s'empêcher de remarquer, en passant, avec quelle indifférence apparente il parle des événemens qui aboutirent à son mariage avec l'objet de sa criminelle passion.

— Ettemaud-ud-Doulah, je n'ai pas besoin de le dire, est le père de ma femme, la princesse Nour-Djaham, et d'Asof-Khan, que j'ai nommé mon lieutenant-général, avec le rang de commandant de cinq mille hommes. Mais Nour-Djaham, qui est la première des quatre cents femmes de mon harem, a reçu le rang de trente mille. Il n'est guère de cité de l'empire où cette princesse n'ait laissé quelque noble édifice, quelque vaste jardin ou un monument splendide de son goût et de sa munificence. Comme je n'avais alors aucune intention de mariage, elle n'entra pas primitivement dans ma famille, et elle avait été fiancée, du vivant de mon père, à Shere-Afkun ; mais quand ce chef fut tué, je mandai le kauzy et contractai avec elle un mariage régulier, lui assignant en douaire la somme de quatre-vingts lacs d'achefris de cinq methkalls (cent soixante-quinze millions), somme qu'elle demanda comme indispensable à l'achat de bijoux, et je l'accordai sans murmurer. Je lui offris, en outre, un collier de perles, contenant quarante grains, qui m'avaient coûté chacun séparément quarante mille roupies (près de quatre millions). Au moment où j'écris, je puis dire que tout ce qui concerne ma maison, l'or et les joyaux, sont placés sous sa seule et absolue direction. Par le fait, cette princesse possède toute ma confiance, et je puis alléguer que toute la fortune de mon empire a été mise à la disposition de cette famille, heureusement douée ; le père étant mon Divan, le fils mon lieutenant-général, avec des pouvoirs illimités, et la fille l'inséparable compagne de ma vie. »

AUTOBIOGRAPHY OF THE EMPEROR JAHANGUEIR.

ÉTUDE DE MOEURS

ET DE CRITIQUE

SUR LES

POÈTES LATINS DE LA DÉCADENCE (1).

Y a-t-il maintenant hors des colléges beaucoup de lecteurs des poètes latins de la décadence? Et, dans cet afflux de poésies étrangères qu'a reçues notre langue française, nos poètes de profession même ont-ils le loisir de parcourir Lucain, Perse ou Stace? Puis, ces redites de la muse latine, ces vers d'une époque monstrueusement servile et corrompue, valent-ils d'être étudiés? et, à leur égard, l'ignorance n'est-elle pas justice? Questions qui s'offrent d'abord, et pourraient élever un préjugé contre le livre de M. Nisard, si les recherches d'un homme de talent ne promettaient pas toujours intérêt et nouveauté. Que me fait Stace, dira de nos jours un poète qui lui ressemble? Qu'ai-je à apprendre dans ces vieilleries? une grande chose; les fautes que vous faites. Stace, Lucain, ont un caractère précieux pour l'histoire des lettres; ce sont les *classiques* du mauvais goût; ils ont des imitateurs qui ne les connaissent pas, une école qui ne les a jamais lus.

(1) Par M. D. Nisard. 2 vol. in-8°.

De là sort, pour l'histoire abstraite de l'art, cette vérité que la décadence a des causes générales, supérieures, qui agissent à peu près de même chez les diverses nations, à des âges semblables de leur existence individuelle, et malgré des conditions sociales d'ailleurs fort différentes. La décadence pourra s'intituler progrès, renouvellement, création; elle n'en portera pas moins le signe de cette loi de l'esprit humain. La recherche de ces causes générales et en même temps de toutes les causes accidentelles qui les modifient, l'étude des maladies de la pensée, des décrépitudes et du rajeunissement qu'elle éprouve, n'est-elle pas pleine d'instruction? L'imagination du genre humain est cette forêt inépuisable, où, tandis que des arbres vieillis se couronnent et meurent, d'autres végétations s'élèvent et verdissent. La vie ne revient pas sur les troncs desséchés; mais elle se renouvelle à leurs pieds.

C'est donc un beau sujet que l'étude, même partielle, de ces révolutions morales et de cette décomposition de la pensée, qui en prépare la renaissance. M. Nisard ne paraît s'occuper que de quelques poètes latins; mais il embrasse un problème multiple, qui se retrouve, à la même époque, chez toutes les nations. Il emploie, pour le résoudre, tour à tour, ces vues élevées qu'on peut nommer la métaphysique du goût, et ces remarques de langage et de style qui jettent parfois un grand jour sur l'esprit d'une nation. Il fait de l'*esthétique*, de la critique morale et littéraire, et enfin de la philologie. Nous ne dirons pas que la supériorité de M. Nisard soit la même dans ces genres divers, et d'importance inégale; mais il est partout instructif; et quand il se trompe, c'est avec beaucoup d'esprit et de savoir. Ce livre annonce un véritable progrès dans l'étude de l'antiquité parmi nous.

L'auteur du reste a suivi, pour le composer, un ordre fort simple, peut-être même trop simple, c'est-à-dire chronologique et biographique, sauf les digressions spéculatives et le jugement sur Lucain qui est rejeté après Juvénal, et remplit tout un volume. On ouvre le livre; et, au lieu d'une question posée, d'un système annoncé, d'une vue première sur l'état social de Rome, à la date où commence le sujet, on lit une vie et une analyse de Phèdre, très-spirituelles, très-piquantes, très-bien écrites.

Je ne blâme pas cette méthode; mais il y avait quelque chose de plus à dire sur l'époque de Tibère, sur la lutte de ce génie d'élégance, qui se conservait encore, et de cette soupçonneuse tyrannie, qui précipita l'abjection des lettres par celle des ames, et rendit ainsi, chez les Romains, la décadence plus hâtive qu'ailleurs.

Il n'est pas exact d'ailleurs d'écrire, comme l'auteur des *Études :* « Phèdre est le seul poète, et l'on peut dire le seul » écrivain, qui remplisse l'intervalle entre l'âge d'Auguste » et l'âge de Néron. » Ce n'est rien moins qu'un demi-siècle, durant lequel l'idiome romain, sorti des larges sources de la liberté républicaine, coulait encore avec majesté. L'oppression fut grande sans doute : mais tout génie n'était pas muet. C'est le temps où mourut Ovide, chantant toujours dans l'exil, et où survivaient plusieurs poètes vantés par lui, entre autres Cornélius Sévère, dont il est resté de si beaux vers sur le meurtre de Cicéron, et Manilius, auteur de *l'Astronomique*, monument remarquable d'une poésie philosophique mêlée de faux goût. Enfin, l'antagoniste moral de Tibère, ce Germanicus que Tacite nomme si bien *les courtes et malheureuses amours du peuple romain*, et qui réunissait en lui toutes les vertus éclatantes et gracieuses, comme Tibère tous les vices, Germanicus était poète. Nourri dans les traditions grecques de la maison d'Auguste, il avait, par nature, cette imagination élevée qui inspire les grandes choses dans les arts. Toute sa destinée y répondait, et avait dû porter son ame à l'enthousiasme. Le premier des Romains, il s'était avancé au loin sur l'Océan septentrional. Il avait visité l'Orient en vainqueur, et remonté le Nil, jusqu'à l'île d'Éléphantine; il avait surpris, dans les forêts du Nord, les secrets magiques des druides vaincus; et il s'était fait lire par les prêtres [1] de Thèbes les lettres mystérieuses inscrites sur leurs temples. Il était l'idole des Romains, et il avait refusé l'empire. Il aimait avec passion la gloire, et la vie simple de la famille et des lettres.

[1] Manebant structis molibus litteræ Ægyptiæ, priorem opulentiam complexæ; jussusque e senioribus sacerdotum patrium sermonem interpretari.

(Tacit., Ann., lib. II.)

Cet homme avait certainement de hautes facultés poétiques dans l'ame ; et l'on ne doit point s'étonner que, s'attachant à ces merveilles célestes qui inspiraient Manilius, il ait traduit en beaux vers *les Phénomènes* d'Aratus. Il fallait donc le nommer dans l'inventaire du triste siècle de Tibère.

Ce temps, il est vrai, était rude aux poètes, et dut en laisser vivre bien peu, lors même qu'ils n'étaient pas, comme Germanicus, de sang impérial et suspect. On connaît l'histoire de ce Lutorius Priscus, qui, s'étant avisé, pendant une maladie de Drusus, de préparer d'avance une élégie sur sa mort, et de la lire dans un cercle de Rome, fut traduit au sénat, comme coupable de lèse-majesté. Un seul sénateur eut le courage de représenter que, si les accens criminels dont Lutorius avait souillé sa pensée et les oreilles de ses auditeurs ne pouvaient être assez punis, même par le cachot et la torture, il y avait cependant, de sa part, plus de folie que de perversité, et qu'on ne pouvait craindre rien de sérieux de celui qui, dénonçant lui-même ses crimes, s'insinuait dans l'esprit, non des hommes, mais de quelques femmelettes. En conséquence, il ne concluait qu'au bannissement, à la confiscation et à l'interdiction du feu et de l'eau. Un avis si indulgent ne prévalut pas; et le sénat, tout d'une voix, condamna Lutorius à la peine de mort; le pauvre poète fut étranglé dans sa prison.

L'histoire n'était pas mieux traitée que la poésie. Qui n'a lu dans Tacite la défense, la condamnation et la mort de Cremutius Cordus? Mais, on le voit par cet exemple, il y avait persécution et péril, plutôt que silence. Conservé par les soins de sa fille Marcia, l'ouvrage de Cremutius Cordus fut publié dans Rome, sous le règne même de Caligula; et il doit compter parmi les monumens de cette époque, désignée comme si stérile.

Enfin il nous est resté, dans l'*abrégé* de Velléius, le modèle même de l'histoire, telle que la permettait et l'inspirait Tibère ; et certes si ce livre singulier révolte par la bassesse des réticences et celle des mensonges, on ne peut y méconnaître le talent de style et la vigueur du coloris. L'ouvrage de Velléius méritait d'autant mieux de fixer l'attention de M. Nisard, que les questions de goût dont lui-même s'occupe y sont indiquées avec une précision fort rare chez les anciens, et habile-

ment mêlées à l'histoire des institutions et des mœurs. Velléius, dans une digression ingénieuse sur la Grèce et sur Rome, recherche par quelles causes le génie des lettres, dans une nation, n'embrasse pas une époque de plus de quatre-vingts ou cent ans, et pourquoi, ce terme passé, la décadence est inévitable. Ses idées sur ce point sont simples et de bon sens; elles méritaient d'être rappelées, comme l'ouvrage entier de Velléius, qui marque une époque dans l'histoire du goût.

L'auteur des *Études* savait tout cela, sans doute; mais il lui a plu de frapper les esprits par le contraste, et de faire un siècle de Néron après le siècle d'Auguste, en supprimant tout intervalle. Cette forme est plus saillante, et ne manque pas même de vérité. Il y a certainement ressemblance, affinité, entre le règne frénétique de Néron, cette imagination atroce, folle, gigantesque, ce luxe maniaque, ce goût du sang dans les fêtes, et la poésie fastueuse, les images excessives, les descriptions minutieusement hideuses de Lucain, de Sénèque, et, plus tard, de Stace. Mais ce n'est pas, comme protecteur des arts, que Néron a eu cette influence : c'est comme tyran, c'est comme grand criminel, effarouchant les ames par d'horribles exemples, et leur donnant le besoin des émotions affreuses. Caligula, Domitien, qui ne faisaient pas de vers, et ne jouaient pas de la lyre dans le Cirque, agirent de même sur la poésie latine du second siècle; elle relève d'eux, comme de Néron.

Quoi qu'il en soit, M. Nisard, après les spirituels chapitres sur *Phèdre,* entre, avec un rare talent. dans l'histoire de cette décadence, qu'il suit sous toutes ses formes. Les tragédies de Sénèque l'occupent d'abord. Il est difficile d'en parler avec une érudition plus piquante, et un goût plus ami du vrai. Il y a là de belles pages sur l'art des Grecs, l'impuissante imitation des Romains, et cette tragédie de tirades et d'allusions, faite dans le cabinet pour quelques lecteurs. On voit dans le dialogue célèbre de Tacite l'importance qu'avait cette tragédie et les inquiétudes que donnait au pouvoir le *Thyeste* ou le *Caton* du célèbre avocat Maternus. Il est clair que ce n'était plus la tragédie telle qu'elle avait fleuri, pendant un siècle, à Rome, sous le vieil Accius, mais le dernier effort de la satire

politique, dans un temps de servitude. Le *Thyeste* ou le *Caton* de Maternus devait être assez semblable à une pièce d'Alfiéri.

Une autre ressource de la tragédie latine du second siècle, ce fut la sentence philosophique et la description. M. Nisard, en suivant pas à pas Sénèque dans ses meilleures pièces, décrit avec autant d'exactitude que d'esprit ce genre emphatique et faux. Son analyse de l'*OEdipe* de Sénèque, comparé à l'*OEdipe-Roi* de Sophocle, est une œuvre de savante et ingénieuse critique, où l'on voudrait seulement retrancher quelques expressions qui ne sont pas d'un goût aussi pur que les jugemens de l'auteur.

De Sénèque, fort blâmé et très-bien jugé, M. Nisard passe aux satires de Perse, qu'il n'aime pas : il les jetterait volontiers au feu, comme fit saint Jérôme. Il en trouve le langage creux et vide, la philosophie commune et déclamatoire, et reproche surtout à l'auteur d'avoir écrit trop jeune, et d'être mort à la peine. Ce morceau sur Perse est remarquable par la fermeté du sens et l'élégance; beaucoup de choses y sont vraies même, et d'un vrai amusant, ingénieux, animé. Mais l'auteur n'estime pas assez cette pureté mélancolique, et cet accent presque chrétien de Perse. C'est un inconvénient d'écrire trop jeune; mais il y a certaines nuances d'émotions, une sorte de candeur et de passion dans le lieu commun moral, qui n'appartiennent qu'à cet âge, et qui ont bien leur charme. Les vers de Perse sur son maître Cornutus, le souvenir de leur amitié, l'enfance terminée du poète, lorsqu'il suspend aux lares paternels la robe blanche et la *bulla* :

Bullaque succinctis laribus donata pependit.

Le moment indécis et la route douteuse de la jeunesse, ignorante de la vie,

Cùmque iter ambiguum est, et vitæ nescius error.

Ce sont là des beautés naïves et touchantes, qui charment dans l'austérité laborieuse de Perse; et puis, ce poète a un bien autre caractère qui méritait d'être remarqué. On y sent la révolution morale que suscitaient les crimes effrénés de l'empire;

on y surprend la révolte du cœur humain contre une société dépravée par son culte et ses vices. Perse se moque des juifs et de la petite et sale lumière qu'ils allumaient, pour la fête d'Hérode, sur les fenêtres de leurs bouges, dans le plus pauvre quartier de la ville; mais son ame est travaillée de la même inquiétude, du même besoin de foi que celle des hommes alors confondus par les supplices, sous le nom de juifs et de chrétiens. Comme eux, il a dégoût des temples idolâtres, des sacrifices immondes, de la prière corrompue; il proteste contre la forme d'un culte charnel et mercenaire; il veut la pureté d'ame pour offrande :

Hæc cedo, ut admoveam templis, et farre litabo.
Dicite, pontifices, in sanctis quid facit aurum?
O curvæ in terris animæ, et cœlestium inanes!

Et, remarquez-le bien, ceci n'est pas une déclamation d'école, versifiée par le jeune poète; c'est le grand problème qui s'agitait dans le monde, la nécessité d'un culte meilleur, le revendication de la liberté morale et de la conscience humaine, la soumission de la chair, de cette chair que Sénèque et saint Paul désignent par le même mot mystique de *caro,* que le chrétien disait *maudite,* et que Perse appelle *scélérate*,

Et bona diis ex hâc *sceleratâ* ducere pulpâ.

Il y avait à la fois, dans le même but, un travail philosophique et un travail religieux, qui se faisaient dans le monde. Ils se touchaient, sans se connaître, et se confondaient même quelquefois par les formes extérieures. Sénèque, dans sa jeunesse, s'était assujetti, pendant un an, à une vie ascétique très-sévère. Son père craignit que l'abstinence de certaines viandes, qu'il observait comme les sectes alors persécutées, ne le rendît suspect; et le philosophe y renonça par prudence. Voilà le double caractère des deux réformes qui se poursuivaient à la fois dans le monde. L'une était discrète, enveloppée, spéculative, transigeait avec le péril et avec l'opinion des hommes; elle inspirait, dans la solitude, les sentences morales

de Perse, elle suivait Sénèque à la cour de Néron ; l'autre était hardie, bruyante, populaire, au milieu même de la haine du peuple; elle se proclamait à haute voix, entre les roues et les feux; elle étonnait le stoïcisme par sa vulgaire patience contre les plus atroces tortures ; elle fournissait par milliers les hommes que Néron faisait brûler, enduits de bitume, dans ses jardins éclairés de leurs supplices.

Oh ! c'était là sans doute, c'était dans les catacombes et sur l'arène sanglante que l'enthousiasme et la poésie se retrouvaient avec les martyrs de la foi nouvelle. J'aime ce chrétien qui s'écrie au nom de Néron : « Nous sommes fiers d'une tel « inaugurateur de notre proscription. Quiconque le connaît « doit comprendre que ce qui fut condamné par Néron était « quelque grand bienfait pour le genre humain. » Cette espérance d'un grand bien, c'était la pensée nouvelle qui agitait le monde. La poésie des anciens était renversée ; l'âge d'or était rejeté dans l'avenir : on y montait par la souffrance et la vertu.

Il ne faut pas s'étonner, lorsque ces grandes idées apparaissaient dans le monde, qu'il fût resté peu de poésie en dehors de ce cercle sublime. Mais il eût été digne de l'auteur des *Études* de rechercher le contre-coup puissant de ces idées sur la poésie même du paganisme.

Tout cela n'empêche pas que, littérairement, les critiques de M. Nisard sur Perse ne soient fines, judicieuses, et écrites avec une vivacité pleine d'esprit et d'agrément. C'est un excellent morceau de goût. L'auteur cette fois a raison, même en philologie ; et ses remarques sur le style obscur de Perse peuvent servir en tout pays.

De Perse, philosophe sérieux, M. Nisard passe à un vrai poète de la décadence, poète de profession, faisant des vers sur toute chose, le Delille de Rome. Seulement, la différence des temps a marqué d'un caractère particulier le talent pompeux et frivole de Stace. Il vécut, et fut inspiré sous Domitien. Cette inspiration n'a pas toujours ravalé le génie de Stace, en lui dictant des vers sur le cheval de bronze de l'empereur, ou sur un perroquet ; elle a mis parfois dans ses chants une verve terrible et sombre, et comme un reflet de la terreur impériale. On ne lit point *la Thébaïde* de Stace, et M. Nisard lui-même en parle

fort peu. C'est une épopée artificielle, c'est-à-dire manquée. Mais, dans ce fatras de vieilles fables et d'idées raffinées, de descriptions et de sentences, il y a souvent une grande puissance d'expression, d'admirables couleurs, et même de grands traits de pathétique. Au lieu de quêter ces beautés éparses, l'auteur des *Études* s'est surtout attaché à nous expliquer la destinée d'un homme tel que Stace, au milieu de la société romaine. Il a refait les mœurs, retrouvé les personnages, recomposé enfin un salon de lectures sous Domitien. Cette restitution est parfaite : je ne sais si elle est exempte de toute allusion moderne; je la prends pour un travail d'érudition, mais d'une érudition vive et agissante, qui fait des tableaux pour mettre les idées plus en relief, et donne à des recherches d'antiquités l'attrait de la satire et du roman. Il y a là quelques chapitres qui attestent un excellent écrivain critique et polémique. Ce n'est pas la manière froide et prétentieuse de Barthélemy, dans ces scènes athéniennes revues et corrigées d'après les salons de Chanteloup; c'est une matinée de la bonne société romaine, dans toute la vérité des mœurs dures et serviles de la Rome impériale, avec ces faces d'anciens délateurs qui se glissaient partout, ces affranchis ministres, et cette insipidité de la poésie officielle. Seulement, Domitien, sévère et hautain, s'occupait peu de vers, et n'assistait pas à des lectures de société, comme le populaire Octave. C'est peut-être une faute de costume d'avoir placé l'empereur dans ce cadre, d'ailleurs si bien rempli. La poésie de Stace, pleine d'éclat et de faux goût, chargée de tous les artifices de hardiesse et d'élégance, est merveilleuse pour l'étude que veut faire M. Nisard. Je ne crois pas qu'on puisse imaginer une manière de faux sublime, de fausse sensibilité, une contrefaçon du génie, dont il n'y ait là d'heureux exemples.

Du reste, l'auteur des *Études* est peut-être excessif dans son aversion pour les lectures publiques; et je crois qu'il a tort de leur imputer toutes les fautes de Stace. Cela vous est bien aisé à dire, à vous, écrivains de notre temps, à qui la presse donne, tous les matins, des milliers de lecteurs. Mais à Rome, et dans la Rome impériale, sans tribune, sans forum, sans prédications dans les temples, quel moyen le talent avait-il de parler tout haut? Les écoles des rhéteurs, où l'esprit se faus-

sait à traiter des sujets bizarres: Les lectures publiques valent encore mieux. Et, quand je vois un aussi honnête homme que Pline le jeune les recommander avec tant de zèle, les suivre avec tant de soin, j'imagine qu'enfin c'était un goût noble, le goût des lettres et de la pensée, qui s'exerçait et se conservait ainsi dans Rome. Mais l'auteur des *Études* a surtout regardé l'abus de ces lectures, les apothéoses du mauvais goût, les admirations de coterie; et il en fait une amusante et impitoyable description. La lecture sur la mort du lion de Domitien est un chef-d'œuvre du genre. « Lis donc, heureux poète, » quelque sylve lamentable sur un événement qui a fait une » place vide dans la ménagerie de Domitien; et puisque César » ne veut pas que tu le flattes, eh bien! flatte son lion... »

Il semble cependant que cette société romaine si dégradée, mais habile et riche en jouissances matérielles, devait encore produire deux formes de poésie inspirées par ces jouissances mêmes; l'une, maligne et licencieuse, qui fût comme la chanson de table des orgies romaines; l'autre également cynique, mais plus âpre, plus sérieuse, et qui montrât dans toute sa difformité cette puissance de vice qu'avaient les Romains: c'est nommer les deux meilleurs poètes de la décadence, les plus naturels du moins, Martial et Juvénal.

Martial, malgré la frivolité de son esprit, et souvent l'infamie de ses sujets, Martial, si on arrache les souillures morales de son recueil, est un écrivain de bon goût, un poète élégant et précis. Compatriote des Sénèque, il n'a rien de l'enflure espagnole: il prouve par son exemple qu'elle n'était pas attachée au pays, mais aux écoles. Après avoir, pendant trente ans, vécu à Rome, médit, flatté, dîné en ville, Martial était revenu dans sa province, où son ennui et ses plaintes marquent bien ce qu'était Rome pour un bel-esprit tel que lui. « Cette » finesse de goût, dit-il, cet ingénieux choix de sujets, ces » bibliothèques, ces théâtres, ces assemblées, où, sans y » songer, on s'étudie au plaisir, enfin tout ce que nous avons » dédaigneusement quitté, nous manque et nous laisse seuls » et dénués. » Et cependant, la vie des champs, la simplicité de mœurs, la solitude inspirent quelques vers heureux à ce poète de la corruption romaine. Ce n'est pas la moindre preuve qu'il était bien né pour les arts.

L'auteur des *Études* a parfaitement analysé le mérite de Martial. Ce n'est pas un novateur de phrases, comme Stacé, ou un copiste du passé, comme Silius. Dans ses petites pièces, peu mythologiques, toutes d'allusions et de circonstance, il peint ce qu'il voit, et le peint par des traits quelquefois exquis, à la décence près. Nul poète ne fournit plus d'anecdotes sur la vie romaine, et n'apprend davantage à un antiquaire. Son style gagne à cette vérité; et il est bon écrivain, par cela même qu'il est témoin minutieux et fidèle.

Les hideuses peintures de Juvénal sont d'un autre ordre sans doute. Juvénal est un homme éloquent. Son idiome, qui, par la date, devrait être plus corrompu que la langue de Lucain, est, en réalité, plus pur, plus précis, plus sévère. On peut même dire que, dans certains détails affreux, son expression est d'une incomparable beauté, et d'une nouveauté toute classique. S'il n'existait pas, il manquerait au génie romain. Il faut lire tout ce que M. Nisard dit à ce sujet, dans un style plein de verve, et avec le sentiment expressif d'une étude bien faite. Rarement on a parmi nous cette critique savante, spirituelle, et orthodoxe avec indépendance.

Au nom de Juvénal, M. Nisard a lié une digression sur les écoles des rhéteurs, et cet art si faux, né dans Rome, de la vivacité méridionale et de la servitude. L'explique-t-il complètement? Je ne sais. Voyez ces promptes imaginations, cette langue facile et sonore, cette voix retentissante des Italiens, ce besoin de la parole, comme d'un mouvement, d'une mise en dehors; et songez à cette privation de tout discours public. ce gouvernement soupçonneux, ces délateurs qui dénoncent même le silence. On courait aux écoles de déclamation pour y parler impunément sur des sujets bien chimériques, bien absurdes, bien détournés de la vie. On étudiait avec des recherches infinies l'art de l'éloquence, précisément faute d'avoir à l'exercer; et on le raffinait, on le faussait par cette étude sans objet réel. Il y avait les corrupteurs et les défenseurs du goût, les *asiatiques* et les *attiques;* mais ils tombaient tous deux dans le même défaut de naturel; ils dépérissaient également : l'air libre leur manquait.

M. Nisard nous montre à merveille, par cette critique de détail où il se plait, que le sage Quintilien est parfois un écri-

vain de décadence, emphatique et subtil, quand il cherche l'éloquence et la sensibilité. Cela devait être; Quintilien avait eu le bon esprit de substituer à la gymnastique oratoire des écoles, la lecture assidue des grands écrivains. De là, des vues de critique et un sentiment délicat des procédés de l'art; mais nulle vie morale, nulle passion réelle, hormis celle du beau style. Il est donc excellent écrivain, ingénieux et noble, quand il ne s'agit que de ce qu'il sent et aime, la beauté littéraire; du reste, déclamateur et subtil, quand il faudrait être homme, et parler d'après nature. Cela frappe tout d'abord, même dans ses plaintes sur la mort de son fils. Que si, de cette éducation déclamatoire qui faussait même les sentimens d'un père, il est sorti un poète énergique et brûlant comme Juvénal, la cause en est surtout aux révolutions de l'empire, à ces éclaircies de lumière et de liberté qui brillaient après d'affreuses tyrannies.

Juvénal profita d'une de ces époques. Il écrivit sous Trajan, dans toute la chaleur des haines récentes contre Domitien et son odieux empire. On sait quelle est la puissance et la verve de ces réactions des esprits qui communiquent à l'écrivain la passion d'un peuple. Que de pages éloquentes a inspirées parmi nous le souvenir de la *terreur!* Et puis, pour un Romain de l'empire, ce nom de Domitien évoquait tous ces autres fantômes, Tibère, Caligula, Néron. Le poète fit ses plus beaux vers sous cette inspiration. Comme elle était sans danger, il est parfois déclamateur; mais, comme elle était sérieuse et profonde, il y prit d'immortelles couleurs, la statue brisée de Séjan, la nuit de Messaline, le turbot de Domitien, tant d'autres stygmates brûlans de satire historique. M. Nisard n'en remarque pas moins avec beaucoup de goût que cette satire de vices exceptionnels est inférieure à la satire humaine d'Horace: c'est la différence d'un pamphlet éloquent à un chef-d'œuvre de philosophie morale.

Renversant l'ordre des temps, M. Nisard a réservé Lucain pour terme de sa brillante revue. Il a pensé avec raison que le plus grand effort de la décadence latine, son principal ouvrage, était le poème épique, non le poème mythologique ou d'imitation, comme l'ont fait Silius, Stace, Valérius, mais l'épopée presque contemporaine, œuvre d'art et de circon-

stance. Sous ce point de vue, quel ouvrage curieux que la *Pharsale*, dédié par des louanges si basses au *dieu* Néron, et tout inspiré de la république! Quelle protestation contre l'empire que cette apothéose de Pompée et de Caton! Il y a vingt-cinq ans, aux grands jours de l'empire, un bon et savant homme, M. Lévêque, croyait avoir besoin, dans son histoire de la république romaine, de venger César, et s'élevait avec force contre un parti *pompéien* qui, dit-il, existait toujours, et n'était pas encore sans danger pour l'ordre public. Jugeons ce que devaient être les noms de Pompée et de Brutus à quatre-vingts ans de Pharsale, au milieu de leurs descendans, et du peuple, dont les pères avaient combattu pour eux. Dans la vive et éloquente biographie que M. Nisard trace de Lucain, il ne doute pas de la conspiration du poète. Cette conspiration, c'était surtout la *Pharsale*.

L'auteur des *Études* examine particulièrement ce poème, sous le rapport du style et du goût. Il en fait la plus sévère analyse. Je ne sais quel poète de nos jours résisterait à cette opération. Il faut le dire cependant, M. Nisard a presque toujours raison dans ses innombrables critiques sur la *Pharsale*. Le plan, les épisodes, les pensées, le style, tout cela est criblé de bizarreries et de fautes. Mais il y a sous cette masse un esprit de vie, un accent de poète qui s'échappe et ne mourra pas. La longue et spirituelle censure de M. Nisard est un excellent exercice pour les jeunes gens; et dix vers de Lucain bien choisis ajoutaient à l'inspiration même de Corneille.

On ne peut qu'approuver ces savantes et rigoureuses études de style faites sur un poète latin qui trompe souvent les yeux par un faux air de génie. Il y a là bien des leçons indirectes pour notre poésie et notre langue actuelle.

A ces détails, qui remplissent un demi-volume, M. Nisard a joint des considérations plus élevées. Il abandonne par momens cette description pathologique de la décadence, personnifiée dans Lucain, et il embrasse l'idée générale de l'art. Mais là, je ne sais s'il ne tombe pas dans des règles trop inflexibles et trop décourageantes. A ses yeux, il y a seulement trois âges de poètes qui forment l'histoire de toutes les poésies du monde, et donnent plus qu'aux trois quarts celle de l'esprit humain: les poètes primitifs, les poètes littérateurs, les ver-

sificateurs érudits. Ce partage est fatalement marqué ; et chacun peut savoir à quoi s'en tenir sur son génie, d'après sa date.

De ces trois générations successives, M. Nisard n'admire et n'aime tout-à-fait que les poètes primitifs ; et sous le nom de poètes littérateurs il renvoie au second rang tant de beaux génies, tous les Grecs, excepté Homère, Lucrèce, Horace, Virgile, Arioste, Tasse, Racine, La Fontaine, etc. Cela est bientôt dit ; mais il faut s'entendre. Ce que l'on préfère ainsi à la plus belle poésie, sont-ce quelques chants populaires des vieux temps, ou des peuples demi-barbares, romances du Cid, ballades écossaises, chansons des Klephtes. Certes il y a là d'heureux traits de nature ; mais l'enthousiasme exagéré pour ces vives ébauches est une des fausses prétentions de l'école que combat M. Nisard. Qu'est-ce donc qu'un poète primitif? Est-ce celui qui n'a rien reçu du passé ? A ce compte, Dante même ne serait pas un poète primitif, lui qui est chargé de tant de souvenirs païens et chrétiens. Et Milton, et Camoëns, où les placerez-vous, ces poètes si érudits et qui ont pourtant une imagination si nouvelle? Puis, si le progrès social, si la civilisation est l'état naturel de l'homme, pourquoi la poésie des plus belles époques de cette civilisation ne serait-elle pas naturelle elle-même ? Il y a dans Euripide, poète élégant et philosophe, des effusions de pathétique aussi vraies, aussi simples, aussi primitives que dans Homère. Racine a quelquefois une naïveté sublime. Il y a dans Goëthe des traits de passion et de poésie incomparablement simples. C'est par là que l'art et la poésie sont infinis. L'ame heureusement émue peut innover sans cesse, et retrouver même l'inspiration primitive. Voyez l'inépuisable génie des Grecs ! Théocrite, dans la chronologie intellectuelle de M. Nisard, appartient à l'âge des versificateurs érudits : par le génie, c'est un poète naturel et passionné. Enfin, de nos jours, malgré tant de dissertations, en sommes-nous exclusivement à l'époque des versificateurs érudits ? Est-ce le mot qui convient à l'homme dont les vers ont eu tant de faveur, à M. de Lamartine ? N'y a-t-il pas même d'expression plus opposée à son génie libre, négligé, rêveur sans effort, abondant avec grâce. Dans la native et charmante mélodie de sa parole, cherche-t-il le moins du

monde les mètres érudits ? Est-il érudit pour le fond des allusions et des souvenirs ! Non : il est primitif dans ce que son art a de plus élevé ; c'est-à-dire, il fait sortir de sa propre émotion ce que d'autres n'ont pas dit. A la vérité ce don devient plus rare ; et l'influence du goût général altère parfois la plus heureuse nature. Mais n'affirmons pas que toutes les formes de l'art soient fixées d'avance, et parquées, chacune sous sa date. S'il en était ainsi, il n'y aurait plus rien à dire, plus de conseils à donner, plus de critiques à faire ; et le livre même de M. Nisard deviendrait inutile.

J'en serais fâché pour ma part. Ce livre, auquel on peut souhaiter un plan plus précis, plus rapide, est excellent. Un intérêt vif, qui naît de la sensibilité artiste de l'écrivain, renouvelle sous sa plume bien des questions vieillies. L'auteur des *Études* a de l'ame, du talent, du caprice, qualité ou défaut fort utile pour animer les jugemens littéraires. Je ne crois pas, comme il le dit en finissant, que toute poésie soit maintenant *sur la proue des bateaux à vapeur, sur les raies des chemins de fer, ou sur l'affût des canons.* Mais j'avoue que le siècle est fort occupé ; et il faut le curieux savoir de M. Nisard, son style nerveux et piquant, sa polémique spirituelle et amusante même contre les vieux livres, pour faire lire aujourd'hui deux volumes sur Stace, Sénèque, Lucain, etc., etc. Mais enfin le problème est résolu ; et l'ouvrage restera comme une œuvre de critique sincère, et de vrai talent.

A. Villemain.



LE PLESSIS-AUX-TOURNELLES.

§ Ier.

C'est une chose tout au moins singulière que cette insouciance que nous avons en France pour tout ce qui tient à l'histoire et quelquefois à l'honneur de notre pays. Nous applaudissons aux voyageurs qui vont fouiller les ruines d'Afrique ou explorer les vieilles solitudes du Nouveau-Monde, nous saluons de nos acclamations l'arrivée d'un obélisque, et lorsqu'à quelques pas de nous se trouvent d'anciens vestiges, c'est tout au plus si nous daignons les regarder. Ils restent dans l'oubli, abandonnés à la destruction ou loués à vil prix, à moins que le zèle d'un préfet ne les fasse démolir pour dégager la voie publique, et vendre le terrain au profit de la ville. Dans l'excès de cet amour d'embellissemens et de progrès, on voudrait un pays tout neuf, et ainsi s'en vont dans le chariot du démolisseur tous les anciens souvenirs des villes. Ce n'est pas cependant qu'on soit d'une indifférence telle qu'on ne se plaise à leur reconnaître des titres de gloire. Parlez de Rouen, on vous dira avec orgueil qu'on y fait d'excellentes gelées de pommes; le patriotisme ira jusqu'à vanter Toulouse pour ses pâtés; puis, par esprit national, on vous citera Bayonne et son chocolat, Strasbourg et sa choucroûte, Verdun et ses dragées, Bordeaux et son anisette! Vous aurez toute l'histoire de France dans votre office, et vous n'aurez que faire d'aller pâlir dans les bibliothèques pour obtenir à grand'peine quelques renseignemens incertains.

Souvent même toutes les recherches seraient inutiles, comme

il m'est arrivé au sujet de Provins, l'une des plus anciennes villes de France; Provins, bâtie sur d'immenses débris, qui attestent son importance dans les anciens temps où l'histoire des Gaules n'était encore que celle des colonies romaines. En présence de tant de monumens et de vestiges que le temps n'a pu détruire, son origine est encore un problème; et, lorsqu'il y a peu d'années un écrivain provinois ([1]) a découvert que Provins n'était autre que l'*Agendicum* dont César parle dans ses *Commentaires*, c'est à Provins, et seulement à Provins, qu'il trouva des incrédules et des contradicteurs.

Mais parlez des roses de Provins, et tous les esprits sont d'accord; c'est une gloire que personne ne conteste. On la revendique tout d'une voix, et son histoire est connue de tout le monde. On fait remonter son origine aux livres sacrés; ce n'est rien moins que la fleur des champs du Cantique des Cantiques, et chacun sait vous dire qu'elle a été apportée de la Terre-Sainte par Thibault IV, comte de Brie et de Champagne. Ce fut un grand homme de guerre que ce Thibault; mais ses hauts faits sont oubliés, et bien lui a pris, pour la gloire de son nom, d'avoir rapporté de Syrie une bouture de rosier!

Si Provins, l'ancienne forteresse de César, a laissé si peu de traditions, que peut-on espérer savoir sur tous ces châteaux qui l'entourent, jetés à de si petites distances les uns des autres? Aussi les plus anciens souvenirs et les seuls même, à vrai dire, qui soient restés dans l'esprit des heureux habitans de ces plaines tranquilles se rapportent à une famille seigneuriale qui habita long-temps le château du Plessis-aux-Tournelles. Sa mémoire y est restée populaire; c'est comme une ère particulière au pays. Au lieu de désigner l'année, les paysans disent encore : c'était avant l'arrivée de la duchesse de Fleury, ou bien c'était du temps de la duchesse de Fleury; et si l'on parle d'un malheur, on dit que la duchesse de Fleury l'aurait réparé. Il semble que de son temps tout était mieux

([1]) *Histoire et Description de Provins*, par M. Opoix; ouvrage dont il n'y aurait que des éloges à faire, si l'auteur en retranchait une cinquantaine d'allégations, coupables si elles sont fausses, dangereuses si elles sont vraies.

qu'aujourd'hui, c'est comme l'âge d'or de ces campagnes. J'ai remarqué qu'on y parlait aussi d'un *Père savoyard ;* et ce surnom singulier, sans cesse mêlé à des noms célèbres, piqua tellement ma curiosité que je me mis en quête près des anciens du pays, et qu'en racontant à mon tour, je n'ai à faire que des frais de mémoire. Je n'ai rien à ajouter, rien à changer, il suffit de me souvenir, et je regrette de ne pouvoir reproduire tous les mots naïfs et simples dont se servaient les bons vieillards des environs du Plessis en me disant leurs regrets et leurs anciens beaux jours.

Vers l'an 1730, M. le duc de Fleury épousa une demoiselle de Monceaux d'Auxy, qui possédait entre autres la terre du Plessis-aux-Tournelles. Tous deux vinrent y fixer leur séjour. C'était un ancien château formant un carré parfait, ayant à chaque angle une grosse tour élevée de plus de quatre-vingts pieds, et surmontée de ces grands toits en pointe qu'on ne voit plus que dans quelques vieux tableaux. L'entrée principale était au milieu d'un grand corps de logis construit en briques et en pierres de grès entremêlées. Il joignait la tour du nord et celle de l'est. Entre cette dernière et la tour du sud, régnait une longue galerie qui aboutissait à une chapelle dont le chœur était dans la tour même. Le bâtiment qui était parallèle entre les tours du nord et du couchant contenait la bibliothèque et les salons de réception. L'esplanade, d'une toise de large environ, se prolongeait autour du château, et une balustrade de fer, à hauteur d'appui, régnait le long des fossés. Il était facile de reconnaître que ces fossés, profonds de vingt pieds et larges de soixante-dix, avaient servi autrefois de fortification et de défense ; mais les ponts-levis des tours antérieures avaient été remplacés par des ponts en pierre de grès qu'on voit encore aujourd'hui, l'un à la façade du nord et l'autre à celle du midi.

M. le duc de Fleury tenait grande maison. La duchesse de Fleury, pieuse et bonne, donnait l'exemple de toutes les vertus; et si l'on en croit les traditions, jamais femme ne mérita plus d'être heureuse. De longues années se passèrent pendant lesquelles la paix et le bonheur régnèrent au château du Plessis. Il s'y développait cependant un germe de trouble et de malheur. La duchesse de Fleury avait eu un fils, et sa naissance avait com-

blé de joie le duc de Fleury, enchanté d'avoir un héritier de son nom, de son titre et de ses grands biens. Cette joie se fût changée en un profond chagrin s'il eût pu lire dans l'avenir, car le jeune marquis devint prodigue, joueur et dissipé comme l'avait été le régent de honteuse mémoire. Sa mère effrayée songea vite à le marier, espérant que la fougue de la jeunesse se calmerait devant un acte aussi sérieux que celui du mariage, et que la raison viendrait pour remplir les devoirs de père de famille.

Un incident vint faire ajourner à quelque temps l'exécution de ce projet. M. le duc de Fleury, qui était lieutenant-général des armées du roi, reçut l'ordre d'aller prendre un commandement dans l'armée confiée au duc de Richelieu. Ce fut un grand événement pour le pays, et la nouvelle s'en répandit avec une telle rapidité qu'en moins de vingt-quatre heures il n'y avait pas aux alentours un enfant de trois ans qui ne pût dire que le seigneur partait pour la guerre. Ce que c'était véritablement que la guerre, les bonnes gens n'en savaient rien; car depuis la *venue des Lorrains* [1], comme ils le disent encore, leur pays n'avait pas vu un seul homme d'armes. Contre qui était cette guerre, ils le savaient encore bien moins; à bien dire même tout cela ne leur importait pas beaucoup, le grand événement pour eux, c'était que monsieur le duc allait partir, et ils savaient le moindre détail de tous les préparatifs qui se faisaient au château.

Aujourd'hui, un général qui se rend à l'armée n'emporte que des cartes et son épée; le reste mérite à peine qu'il s'en occupe; il couche au milieu des soldats, vit, mange, combat, triomphe, ou meurt avec eux; il ne faut pas pour cela déployer un bien grand appareil, et malheur peut-être à celui qui essaierait de se départir de cette simplicité guerrière! Mais il n'en était pas ainsi à l'époque de notre histoire : un général jouissait tout d'un coup d'une considération d'autant plus grande qu'il étalait plus de faste. Il fallait un nombreux domestique, de superbes attelages, des voitures de voyage et d'apparat, et des fourgons chargés de vaisselle, de façon à pouvoir représenter dignement dans les villes et dans les

(1) Pendant la Fronde.

camps. Cette longue caravane, dont se faisaient précéder ou suivre tous les généraux qui avaient une naissance illustre, venait grossir les bagages et gêner étrangement les mouvemens d'une armée; mais, dans ce temps-là, on ne gagnait pas des batailles par de rapides manœuvres et avec les *jambes des soldats* comme on l'a vu depuis. Quand venaient les premières gelées ou la saison des pluies, on prenait ses quartiers d'hiver, et on menait pendant quatre mois joyeuse et élégante vie. On n'avait pas encore imaginé de se battre sur la glace et de faire prendre des frégates par de la cavalerie. On attendait patiemment le dégel et l'on recommençait alors suivant toutes les règles de l'étiquette. Tout l'attirail dont je parle était quelquefois un inconvénient; mais il y a cela de remarquable que l'armée avait alors de nombreux et riches bagages que la France ne payait pas, au lieu que, depuis, la nation a payé à certains généraux de coûteux équipages de guerre que personne n'a vus. Cela tient au progrès.

Tout était donc en mouvement au château, et tel était à cette *odieuse* époque de l'ancien régime l'aveugle attachement des serviteurs pour leurs maîtres, que chacun demandait à suivre M. le duc de Fleury, sans penser le moins du monde à obtenir pour cela une augmentation de salaire. Tout s'arrangea pour le mieux cependant, car si les uns se vantaient d'avoir été choisis pour accompagner *monsieur le duc*, les autres tiraient à honneur que madame la duchesse les eût désignés particulièrement pour rester près d'elle pendant l'absence de leur seigneur à tous.

Quand le grand jour fut venu, il se trouva qu'un des hommes de sa suite étant tombé malade ne pouvait partir, et qu'on éprouva quelque difficulté à le remplacer, parce que ses fonctions consistaient à conduire trois mulets sur lesquels on avait chargé les diamans, l'argenterie et les objets les plus précieux. Personne n'ambitionnait ce poste; car chacun savait bien qu'il était périlleux en cas de déroute ou d'attaque imprévue. Le duc de Fleury commençait à s'impatienter, lorsqu'on vit s'avancer un jeune homme aux cheveux plats, à l'accent du midi et au sourire tranquille. C'était Pierre Leguay, ancien ouvrier maçon, qui, après avoir travaillé au château, y était resté en qualité de garçon de peine. On ne le désignait que

sous le nom de *Savoyard,* pour rappeler son origine, et chacun l'aimait comme on aime celui qui ne peut jamais nous faire ombrage. Il s'avança donc; ses offres de service furent acceptées, et le signal du départ fut donné.

Et bientôt les gazettes du temps annoncèrent qu'on venait de voir arriver à l'armée très-haut et très-puissant seigneur, monseigneur André-Hercule de Rosset, duc de Fleury, pair de France, gouverneur et lieutenant-général de la Lorraine et du Barrois, gouverneur particulier des ville et citadelle de Nancy; colonel du régiment du roi, dragons; gouverneur d'Aigues-Mortes en survivance, sénéchal de Carcassonne, Béziers, et Limoux, seigneur de Florange et autres lieux, seigneur et baron du Plessis-aux-Tournelles; car, dans ce temps-là, ce n'étaient pas les titres qui manquaient.

Cependant la saison s'avançait, et avec un tout autre adversaire on aurait pensé à prendre ses quartiers d'hiver; mais Frédéric, qui ne voyait dans le mauvais temps qu'un allié, comme s'il n'était pénible que pour ses ennemis, Frédéric ne paraissait pas disposé à prendre du repos. Le 5 novembre, on vit les Prussiens, qui s'étaient repliés la veille près du village de Rosback, paraître tout-à-coup devant les lignes françaises. Le comte de Saint-Germain et le prince de Soubise avaient concerté un plan pour les envelopper; mais Frédéric, qui avait deviné leurs intentions, fit un mouvement si rapide et si habilement exécuté, qu'il chargea tout-à-coup en flanc l'armée française étonnée, et que le désordre se mit dans tous les rangs. C'est en vain que les chefs voulurent rallier les soldats. Les premiers coups de feu s'étaient fait entendre à trois heures, et à cinq heures tout était fini.

La consternation fut grande dans les plaines du Plessis quand on y reçut cette nouvelle; mais il n'était rien arrivé de fâcheux au bon seigneur, seulement il avait été séparé d'une partie de ses bagages, et au nombre de ceux de ses gens qu'on ne vit pas reparaître on compta Savoyard.

Ce fut une étrange coïncidence que celle qui fit disparaître le même jour les trésors du duc et celui qui en avait la garde. On pensa d'abord qu'ils étaient tombés entre les mains des ennemis; mais comme les gazettes prussiennes n'en firent aucune mention, et qu'on n'aurait pas manqué d'y parler

d'une aussi riche capture, on ne tarda pas à se dire tout bas que Savoyard aurait bien pu saisir cette occasion de faire fortune. Le duc de Fleury ne partageait pas ces soupçons, et il était de ceux qui conservaient encore quelque espoir. Cependant les jours et les mois se passèrent sans qu'on entendît parler de Savoyard, et chacun dans le pays resta dans le doute sur son sort.

Un soir que le duc de Fleury se promenait fort tard sur l'esplanade du château, la duchesse de Fleury vint l'y rejoindre. De là ils dominaient cette courte plaine où l'œil s'arrête si vite, mais où le son arrive de si loin, parce que les vents ne trouvent sur leur passage ni montagnes, ni rochers, ni précipices, ni forêts. Le ciel était pur et serein, l'air calme et chaud; il régnait un profond silence qui n'était interrompu de temps à autre que par quelques bêlemens de bestiaux, ou par quelques airs que les bons habitans des campagnes faisaient entendre à leur retour au hameau, que les rayons de la lune laissaient apercevoir sur la gauche du château.

L'heure fuyait!

La duchesse de Fleury disait toute la satisfaction qu'elle éprouvait ce jour-là. Elle avait obtenu le pardon d'un fils chassé du chaume paternel, et, grâce à son intervention, un pauvre fermier avait pu renouveler son bail avec un propriétaire exigeant; car elle avait l'œil à tout, *la bonne duchesse!* Le duc de Fleury l'écoutait avec complaisance, et quand elle vint à lui apprendre la convalescence d'une pauvre jeune mère dont on avait désespéré, il lui dit en souriant:

« Vous n'hériterez donc pas cette fois de trois petits orphelins?

— Vous ne voudrez cependant pas m'empêcher de leur donner quelques soins maternels?

— Non vraiment, repartit le duc en riant; il ferait beau vouloir se mêler de vos affaires! Allons, faites, faites, Dieu comptera. Moi, je suis fier de vous, et voilà tout. »

Ils causaient de la sorte, parlant de malheurs à réparer, de bienfaits à répandre, ou même de plaisirs à offrir à leurs hôtes; car il y en avait sans cesse dans les tours hospitalières du Plessis. Ils se livraient à une de ces douces conversations intimes, sans suite et sans but; à un de ces entretiens de deux esprits qui se comprennent et de deux cœurs qui s'entendent,

lorsqu'un son lointain, mais à peine distinct, vint frapper leurs oreilles.

Le duc tressaillit.

« N'entendez-vous pas? dit-il tout ému ; qu'est ceci?

— Ce n'est qu'une clochette, » répondit la duchesse.

Et quoi qu'elle pût faire pour renouer la conversation interrompue, le duc resta silencieux et rêveur, absorbé par une attention profonde. Un nouveau bruit arriva jusqu'à eux.....

« Que Dieu me soit en aide, s'écrie le duc de Fleury, madame, ce son-là m'est bien connu! Si je ne croyais rêver, je jurerais que j'entends les grelots de mes mulets, et je m'attendrais à voir paraître Savoyard. »

Peu à peu le son devint plus distinct, et le duc de Fleury était dans une agitation difficile à décrire, lorsque tout-à-coup il se hâta vers le château en s'écriant : Qu'on ouvre les grilles! ouvrez les grilles!.. Voici mes mulets!

On vit alors descendre tous les gens du château. Le nom de Pierre Leguay, le surnom de Savoyard circulaient de tous côtés. Les plus alertes coururent en avant avec des lanternes, et quand ils furent au bout de l'avenue, ils jetèrent de grands cris, et c'étaient des cris de joie!

Enfin Savoyard parut.

Dès qu'il aperçut le duc de Fleury, il fut à lui, et saisit respectueusement la main qui lui était tendue.

« Vous voilà, Savoyard? dit le duc, je suis heureux de vous revoir.

— Monseigneur, je vous ramène tout.

— Mon honnête Savoyard, dit la duchesse de sa voix douce et bonne, vous n'avez pas été blessé?

— Madame, il ne manque rien, répondit le fidèle serviteur, qui ne songeait qu'à son devoir. »

Et lorsqu'on fut rentré dans le château et que les mulets, autour desquels chacun s'empressait, eurent été fêtés à l'écurie comme leur conducteur l'était au salon, le duc de Fleury voulut entendre le récit des aventures de Savoyard.

La bataille avait été décidée si vite que le digne homme, persuadé qu'elle avait été gagnée par les Français, avait cru bien faire en prenant les devants, en sorte qu'il ne s'était pas

trouvé dans le camp lorsque, dans la nuit, les Prussiens vainqueurs, revenant sur leurs pas, se mirent à le piller. Aussitôt qu'il apprit le désastre, il boucha les grelots de ses mulets avec de la terre, et se jeta audacieusement en avant. Il marcha ainsi à plus de vingt lieues en dehors du théâtre de la guerre, se faisant passer pour marchand, puis il revint sur ses pas. Il avait laissé pousser sa barbe, de sorte que chacun le prenait pour un de ces colporteurs juifs qu'à cette époque on voyait toujours en grand nombre à la suite des armées. Enfin il toucha le sol de la France. Il aurait bien voulu écrire, mais il ne le savait pas, et il ne voulait se confier à personne. Après bien des journées de marche, il arriva à Provins. Là seulement il se fit raser, l'honnête Savoyard, car il avait fait vœu intérieurement à *la bonne Sainte Vierge* qu'il ne couperait sa barbe que quand il apercevrait les hautes tournelles du beau château du Plessis.

« Et aujourd'hui après vêpres je me suis mis en route, monseigneur, dit-il en finissant; et quand je suis arrivé à Maison-Rouge, j'ai ôté la terre des grelots, et en entendant leur son, et en sentant la bonne odeur de la forêt, j'étais heureux parce que je me disais : V'là les mulets, l'argenterie et tous les trésors ! »

En prononçant ces derniers mots, l'honnête serviteur sentit une larme s'échapper de son œil, et, dans son embarras, il se mit à faire un gros rire en s'essuyant de sa manche râpée et presque en lambeaux.

Alors le duc de Fleury se leva....

« Pierre Leguay, tu as un noble cœur! Tant qu'il y aura quelqu'un vivant de la maison de Fleury, les descendans de Pierre Leguay ne manqueront de rien; et tant que le château du Plessis-aux-Tournelles sera debout, j'en jure par Dieu et le roi de France, les Leguay y seront chez eux! »

Quelques jours après, la duchesse de Fleury fit remettre à Savoyard toutes les clefs du château, afin que tout fût sous la garde de sa haute probité. Dès ce moment il eut pour charge la surveillance générale de la maison, et personne ne s'en plaignit, parce que chacun comprit que c'était une récompense méritée, et peut-être aussi parce que celui qui en était l'objet n'en fut ni plus fier ni moins bon camarade. Seulement il ne

porta pas la livrée, il garda les longs cheveux, le chapeau rond à basse forme et à larges bords, l'habit marron à larges basques et à collet droit. C'était le milieu entre le paysan et le citadin, et même, pour pencher un peu plus du côté du citadin, il ne rougit pas d'aller passer tous les jours deux heures auprès du maître d'école pour apprendre à lire.

Maintenant il faisait pour ainsi dire partie des dépendances du château, car on ne pouvait parler du Plessis-aux-Tournelles sans parler de lui. — Qui recevait les fermages? Le père Savoyard. — A qui s'adressait-on pour obtenir l'appui de la bonne duchesse? Au père Savoyard. — A qui le jeune marquis avait-il souvent recours pour cacher ses folies ou pour faire l'aveu de ce qu'il appelait ses malheurs? Au père Savoyard! Toujours au père Savoyard. Et le digne homme, qui dans le fond de son cœur s'était identifié avec cette famille, gémissait bien souvent des désordres du marquis, désordres que le mariage n'avait pas diminués.

Car pendant que Savoyard était encore en Prusse, le marquis s'était marié avec une Laval-Montmorency; et dès les premiers temps la jeune marquise laissa à la duchesse de Fleury la pratique de toutes les vertus, pour se livrer à ce que son mari appelait les devoirs du monde. Elle donna dans toutes les folies du siècle, crut à Cagliostro et à Mesmer, et l'on raconte qu'elle but du poison dans une des chambres du château, parce qu'elle ne se croyait pas aimée d'un autre que de son mari. De son côté, le marquis fit des extravagances d'une autre sorte. Il dépensa des sommes énormes en équipages éclatans, en modes folles, en fantaisies magnifiques. Il joua et perdit, emprunta pour payer, puis pour rembourser, et chaque fois il trouvait facilement de l'argent, parce qu'on savait qu'il était le seul héritier d'une immense fortune. D'ailleurs personne ne signait avec meilleure grâce une traite de cent mille écus pour n'en recevoir que cinquante mille; et on assure qui ne fit pas de bien sérieuses objections quand il fallut se résigner à n'en recevoir que vingt-cinq mille, car l'argent devint rare quand le crédit devint faible.

Il arriva souvent que le marquis de Fleury, poussé à toute extrémité, se trouvait sans ressource. C'était alors le père Savoyard qui était le confident, et c'était lui, véritable *Caleb* du

Plessis-aux-Tournelles, qui avait le chagrin d'aller déchirer le cœur de la duchesse de Fleury. Quand cette excellente mère eut épuisé toutes ses économies, ou réalisé tout ce qui lui appartenait en propre, quand elle eut ensuite vendu tous ses diamans, il fallut en venir à tout déclarer à son mari. Ce fut encore le père Savoyard qui fut chargé de faire cette triste communication. Les dettes furent payées pour en voir contracter d'autres, et un jour, soit que ses créanciers eussent obtenu permission d'arrêter l'héritier du nom de Fleury, soit, comme on le dit encore dans le pays, que le duc l'eût fait *exiler aux îles,* toujours est-il qu'un jour le marquis disparut pour ne plus reparaître; et que lorsqu'on prononçait son nom devant le père Savoyard, le brave homme fermait les yeux, agitait lentement ses mains près de sa tête en signe de deuil, et soupirait amèrement.

Un seul beau jour vint encore luire au milieu de tous ces chagrins : ce fut celui où le fils aîné du marquis de Fleury épousa Mlle de Coigny. Le château de Fleury parut aussi triste, aussi sombre à la nouvelle mariée qu'à la première, et elle ne tarda pas à remplir sa vie d'aventures romanesques pour arriver à une fin presque tragique. Hors ce jour, qui fut pour tous les habitans du château du Plessis un jour d'espérance et presque de bonheur, hors ce jour, il ne s'en leva plus que de tristes, et une main de plomb s'appesantit sur cette famille, en même temps que des destinées plus terribles encore vinrent peser sur la France.

Les passions de quelques hommes, la lâcheté de beaucoup d'autres, précipitèrent le pays dans ce fatal abîme, résultat imprévu du beau mouvement de 89.

Dès les premiers jours de la révolution, le duc de Fleury s'était rendu à Paris, mais Dieu permit qu'il ne fût pas témoin de toutes les horreurs qui devaient se succéder si rapidement, et épouvanter le monde. Il mourut croyant au bonheur de la France et à l'avenir de la maison de Fleury, car il laissait deux petits-fils héritiers de son nom.

La république fut proclamée, puis vint la terreur. On ferma les églises, on ouvrit des temples à la Raison, les échafauds s'élevèrent sur les autels renversés, et les arbres de la liberté furent plantés de commune en commune, comme pour servir

de jalons à la guillotine. Le sang coula à grands flots; mais, il faut le dire cependant, cette fureur ne rugit pas partout avec la même force, et sur quelques points du territoire on ne sentit que les contre-coups de ces convulsions sociales. Il en fut ainsi autour de la terre seigneuriale du Plessis-aux-Tournelles. Il est vrai qu'il n'y avait là ni grand propriétaire, ni bourgeois des villes; il n'y avait que château, fermes ou chaumières. Ce que les bons habitans savaient, c'est que les seigneurs s'en allaient; et ils déploraient cette absence, qui était pour eux un grand mal. Il n'y avait plus là personne pour venir à leur aide quand la grêle compromettait leur récolte; plus personne pour envoyer des médicamens aux malades, du linge aux enfans, des secours aux vieillards infirmes. A quoi servait de venir à l'ombre du château? cette ombre ne protégeait plus.

Quand on vint leur parler de la déclaration des droits de l'homme, ils n'y comprirent rien; quand on leur parla d'égalité, ils regardèrent en souriant les tournelles du château; et quand on leur dit qu'il fallait faire guerre à mort aux nobles, ils firent le signe de la croix et prièrent pour leurs anciens maîtres. Ils ne purent jamais comprendre qu'ils ne pourraient plus réparer un chemin sans une permission expresse de Paris, ni appeler un bourgeois autrement que monsieur.

Et ceci me rappelle une bonne histoire qu'on raconte dans le pays, et à laquelle je ne veux rien changer, pas plus que je ne l'ai fait à celle du père Savoyard; car elle peint à merveille les sentimens des bons habitans dont je parle.

Chenoise est à un quart de lieue du Plessis. Le château appartenait depuis des siècles à une noble famille que je ne puis nommer, condamné que je suis à parler avec peu de gravité d'un de ses descendans. Le marquis d'H*** était un homme assez fantasque, et doué d'une de ces imaginations *impressionnables* qui sont sujettes à se faire des systèmes à tout propos. Il arriva, par exemple, qu'il lui prit un grand amour de portes et de fenêtres; il en faisait percer partout, d'abord pour avoir plus de jour, puis pour l'égaliser, puis pour la symétrie, puis pour jouir d'un point de vue; tant et si bien qu'il y avait des portes à chaque panneau, et un si grand nombre de fenêtres que le bâtiment avait fini par ressem-

bler à une cage. Un beau dimanche que les maîtres et les domestiques étaient déjà partis pour la messe, le hasard fit que le régisseur était seul, et qu'entendant les derniers coups de cloche il se hâta de sortir pour se rendre à l'église. Il n'avait pas fait deux cents pas qu'il éclata un grand bruit derrière lui: c'était le château qui s'écroulait.

Plus tard, sous le régime de la terreur, le marquis fut saisi d'une autre idée, et celle-là était bien excusable, car c'était la crainte des tribunaux révolutionnaires. Il ne voulait pas émigrer pour sauver ses biens, et il voulait trouver un expédient pour sauver sa personne. Il imagina de faire le patriote. Le voilà donc traitant les gens de citoyens, négligeant sa mise, et fredonnant des airs patriotiques. Mais il avait beau faire, le pauvre marquis, tous ces efforts ne lui réussissaient guère. Alors il imagina de mettre à son chapeau une énorme cocarde tricolore, et pour en finir une bonne fois il se résolut à adopter un pantalon tricolore aussi. Paré de la sorte, il se promenait dans Chenoise; mais il avait beau dire : « Bonjour, citoyen ! on lui répondait respectueusement : — Bien le bonjour, monsieur le marquis. — Citoyens, répondait-il, il n'y a plus de marquis. — Cela vous plaît à dire, monsieur le marquis, répliquaient les bonnes gens ; mais, malgré toutes leurs bêtises de Paris, nous savons trop ce que nous vous devons pour oublier ce que vous êtes. — Citoyens, insistait M. de H***, les hommes sont tous égaux. —Vous êtes bien bon, monsieur le marquis, c'est vrai pour nous autres, ça ; mais pas pour vous, monsieur le marquis, ni pour *mesdames vos petites demoiselles.* »

Et le pauvre marquis se désespérait, car on lui disait ainsi trois mots qui pouvaient le faire condamner trois fois. Et le pis de tout cela, c'est qu'il lui était arrivé en effet deux petites demoiselles qui n'étaient pas patriotes du tout à la façon de ce temps-là ; enfans qui riaient des muscadins en sabots, des législateurs en bonnet rouge, et des sans-culottes en pantalons tricolores. Or donc, quand le marquis vit arriver ces petites filles au langage aristocratique, il se crut perdu ; et, pour se mettre à l'abri de tout danger, il imagina de les présenter aux municipaux de l'endroit ; mais les bons municipaux se levèrent avec respect, et, quoi que fît le marquis, effarou-

ché de tous ces hommages, il ne put jamais obtenir des citoyens de s'asseoir en sa présence. Il appelait ces déférences une conspiration contre ses jours; mais il en fut quitte pour la peur, et le château de Chenoise est habité aujourd'hui par sa petite-fille, cousine du roi de Sardaigne, alliée à la maison de Lorraine, ce qui ne la rend pas plus fière, car c'est l'une des femmes les plus spirituelles de France.

Si le pays du Plessis put échapper aux horreurs de la république, on n'en saurait dire autant de tous ses habitans. La duchesse de Fleury fut arrêtée. Elle était suspecte à bon droit, car elle avait pleuré au 21 janvier, pleuré encore au 16 octobre, et depuis elle avait prié tous les jours. On la jeta en prison; elle était alors bien âgée, toujours imposante, et toujours bonne. Dans les cachots, elle reprit ses habitudes du Plessis, car il y avait là des affligés à consoler, des malades à soigner, des faibles à encourager, des forts à exhorter. Une bonne habitante de son ancien château parvint jusqu'à elle, et tout ce qu'elle entendit de cette bouche si pure furent ces mots: « Il faut se résigner, Dieu le veut! » Elle échappa au massacre, et, comme le dit la tradition du Plessis, elle fut délivrée en termidor, *lorsqu'on découvrit la conspiration de Robespierre.*

Un de ses petits-fils, Marie-Maximilien-Hector de Rosset de Fleury, n'eut pas le même bonheur, si toutefois c'en est un d'échapper à la mort quand il faut se résigner à tant de sacrifices et de malheurs. Il avait aussi été jeté en prison comme suspect: pourtant personne ne devait l'être moins que lui, car certes on peut dire qu'il jouait sa tête *cartes sur table.* Il prit d'abord son parti avec cette insouciante gaieté qui distinguait la jeune noblesse de cette époque. Il passait son temps à jouer à la balle ou aux barres avec toute l'ardeur d'un écolier; mais lorsqu'il apprit le massacre de plusieurs de ses parens et l'emprisonnement de sa grand'mère, le désespoir s'empara de lui, la vie lui devint à charge; il ne voulait pas se tuer, mais, comme il voulait mourir, voici le billet qu'il écrivit à Dumas, président du tribunal révolutionnaire: « Homme de sang! » égorgeur! cannibale! monstre! scélérat! tu as fait périr ma » famille; tu vas envoyer à l'échafaud ceux qui paraissent au- » jourd'hui devant ton tribunal; tu peux me faire subir le

» même sort, car je te déclare que je partage leurs senti» mens. » La lettre fut remise à Dumas, il l'accueillit comme une pétition à laquelle on s'intéresse, et, comme il avait dans le cœur toute la sensibilité de l'époque, il ne voulut pas remettre sa bonne action au lendemain, n'était-ce que pour avoir la gloire de s'en vanter le soir même à l'antre des jacobins. Il fut trouver Fouquier-Tinville.

Ce Fouquier-Tinville était le grand accusateur de l'époque. Il ne respirait que pour accuser ; il se vantait de ne le faire que sur des présomptions, et si quelques victimes avaient été acquittées, il aurait été de force à le déplorer en pleine assemblée. Il n'en aurait pas conclu qu'il accusait trop, il aurait affirmé qu'on jugeait mal, et il aurait presque proposé de condamner sans entendre.

Or donc Dumas fut trouver Fouquier-Tinville, son ami, car ces gens-là se disaient amis entre eux, et lui dit ces propres paroles : « Voilà le billet doux qu'on m'écrit, je t'invite à en » prendre lecture. Que faut-il répondre à celui qui me l'a» dresse? » Fouquier-Tinville prit le billet, le lut, et, grimaçant un affreux sourire qui s'alliait fort bien avec toute l'expression de sa hideuse physionomie, Fouquier dit à Dumas avec une effusion toute amicale : « Ce *monsieur* me paraît » pressé... eh bien! nous allons le satisfaire. » Et Dumas se trouva l'obligé de Fouquier, car deux heures après le jeune comte paraissait au tribunal révolutionnaire. Il se trouva là avec une quarantaine d'autres victimes qu'il n'avait jamais vues, accusées d'avoir conspiré avec lui contre la vie de Collot d'Herbois, dont elles n'avaient jamais entendu parler, et tous ensemble, vêtus par exception d'une chemise rouge, furent conduits à l'échafaud dressé sur la place de la Concorde. Ce jour-là le bourreau demanda une gratification, car il était bien las. Et Fouquier-Tinville put dire en se couchant : Je n'ai pas perdu ma journée.

Et tandis que ces événemens se passaient, un homme parcourait une fois chaque semaine le chemin du château du Plessis à la ville de Provins. Ses habitudes l'auraient fait prendre pour un terroriste par quiconque ne l'aurait pas connu. Il se rendait dans un café, s'asseyait en silence, et ne remerciait que d'un signe de tête quand on posait devant lui les

numéros du *Moniteur*. Il regardait tout d'abord s'ils contenaient des procès-verbaux des tribunaux révolutionnaires, et lorsqu'une liste de condamnés frappait ses regards, son agitation devenait visible, il la parcourait rapidement dans tous les sens comme effrayé d'y voir un nom, puis avec moins de désordre, pour se bien assurer que ce nom n'y était pas, et puis enfin il lisait doucement, posément, pour jouir du plaisir de ne pas voir le mot chéri dont l'apparition était si redoutée. Il poussait alors un profond soupir comme s'il était soulagé d'un poids énorme, et reprenait le chemin du château.

Deux fois on l'entendit faire des exclamations qu'il ne put retenir. L'une était de désespoir, l'autre de joie. Et c'est assez dire que c'est ainsi que l'honnête père Savoyard apprit la mort du comte de Fleury, son jeune maître, et la mise en liberté de la duchesse de Fleury, sa noble bienfaitrice.

Le digne homme n'avait rien changé à ses habitudes. Malgré le poids des années, il parcourait chaque jour les salles désertes du château, fermait toutes les portes chaque soir, et ouvrait quelquefois les grandes fenêtres pour donner de l'air le matin. Il agissait en toutes choses comme si le château était encore habité, et par système il ne se serait jamais permis d'entrer dans l'ancien appartement de son maître et de sa maîtresse sans frapper d'abord timidement à la porte. Quant à sa mise et à son langage, il n'était pas de ceux qui avaient composé avec la révolution. Il n'avait pas quitté son habit marron coupé à l'ancienne mode, et il portait haute et fière sa tête chauve et poudrée. Quand on disait devant lui *septidi* et *pluviose*, il disait intrépidement et très-distinctement *dimanche* et *février*; s'il passait près de l'arbre de la liberté, il médisait des peupliers. Jamais le mot citoyen ne profana sa bouche, et même, en parlant des puissances du jour, il disait *Monsieur* Couthon, *Monsieur* Fouché, *Monsieur le duc* d'Orléans, *Monsieur* Marat; et quand il parlait de ses maîtres il avait grand soin de dire Monseigneur le duc de Fleury, lieutenant-général des armées du roi de France.

C'est en vain qu'il avait nourri l'espoir de revoir sa bonne maîtresse au Plessis, elle n'y revint pas; et bientôt il se vit réduit à pleurer d'avance sur cette famille, qu'il avait vue si nombreuse et si prospère. Le duc de Fleury n'était plus, un

de ses petits-fils avait été assassiné par Fouquier-Tinville. Il n'en restait plus qu'un, celui qui devait porter le titre de duc, et qui semblait destiné à perpétuer sa famille ; mais une suite d'événemens malheureux compléta la ruine des Fleury. En partant pour l'Angleterre, le petit-fils du duc de Fleury avait laissé sa jeune femme à Paris. Il avait chargé un de ses amis de la lui amener, mais cet ami, profitant de la loi du divorce, lui fit prendre son nom au lieu de celui qu'elle portait. Plus tard il l'abandonna. Elle dédaigna de s'en venger et de s'en plaindre ; seulement, un jour qu'on s'étonnait devant elle que l'homme pour lequel elle avait failli vécût depuis de longues années avec une dame fort connue : « Ne voyez-vous pas, dit-elle, qu'ils se tiennent par les griffes? »

On cite encore dans le monde beaucoup de ses bons mots, et c'est elle qui disait que Charles X avait passé sans transition des romans aux livres de piété. Parmi les papiers que Napoléon trouva aux Tuileries au 20 mars, et qu'il fit publier dans les cent-jours, se trouvait une lettre fort remarquable : cette lettre était d'elle ; mais elle ne l'avait pas signée de Fleury, car elle avait renoncé à ce nom depuis son fatal mariage.

Revenons au père Savoyard, qu'on ne désignait plus alors dans le pays que sous le nom du *vieux monsieur Savoyard.* Il s'était laissé aller à un chagrin qui tenait du désespoir, quand il avait vu s'accumuler contre la famille de ses maitres tant d'élémens de ruine et de malheur ; mais quand il les vit dépasser tout ce qu'il avait cru possible, sa douleur devint plus morne, et peu à peu elle se changea en résignation. Lui, ordinairement expansif et causeur, il était devenu grave et silencieux.

Il avait encore un malheur à craindre, et il le voyait venir. A la mort du duc de Fleury, les créanciers du marquis s'étaient présentés en foule, et s'étaient emparés de presque tous les biens ; mais ils n'avaient pu toucher à la terre du Plessis, parce que la duchesse en avait l'usufruit. Ils se résignèrent donc à attendre, et ceci fut sans doute la raison secrète qui empêcha la bonne duchesse de revenir au château, puisqu'elle savait qu'à sa mort il devait passer en des mains étrangères. Le vieux serviteur était tellement persuadé qu'il mourrait

avant sa bienfaitrice, qu'il ne craignait pas d'être témoin de ce dernier désastre, et il continuait à errer dans le château, armé de toutes ses clefs. Lorsque ses pas lents et solitaires retentissaient dans ces salles immenses et naguère si remplies, il sentait son cœur se serrer. S'il allait à la chapelle, il se souvenait de l'éclat et de la pompe avec lesquels on y avait célébré un mariage si fatal au seul des Fleury qui eût survécu. S'il traversait les pièces du rez-de-chaussée, il songeait au tapage qu'y faisaient les enfans; et puis dans les cours, il se souvenait des pauvres qui n'y venaient jamais en vain. Qu'était devenue toute cette jeunesse qui naissait, quand sa tête, à lui, avait déjà blanchi? Le désordre de la famille avait précédé le désordre de la nation, et tout avait disparu!

Des années se passèrent ainsi; le directoire succéda à la terreur, le consulat chassa le directoire, et l'empire allait étouffer le consulat, lorsqu'un jour que le père Savoyard faisait ouvrir la grille, il vit arriver un homme qui, assisté de gens de justice de Provins, venait prendre possession du château. Comme on était venu souvent faire de pareilles tentatives, le bon serviteur n'en fut pas très-inquiet. Il reçut assez fièrement tous ces hommes, prit leurs papiers, et, tirant d'abord de leur étui ses petites lunettes sans branches, il en frotta les verres, et lorsqu'il eut regardé les premières lignes, il rendit les papiers timbrés en disant: « Très-bien, c'est toujours la même chose; messieurs, vous pouvez repartir; ce château est laissé en usufruit à Mme la duchesse de Fleury, et tant qu'elle vivra vous n'avez que faire ici!

— C'est justement parce que les choses étaient comme vous le dites que nous nous présentons ici, répondit un des hommes. Allons, monsieur, faites votre devoir, dit-il à celui qui le suivait. »

Et celui-là remit un autre papier à M. Savoyard, en ajoutant d'un ton qu'il voulut rendre solennel: « Vu la mort de dame Anne-Madeleine-Françoise de Monceaux d'Auxy, duchesse de Fleury, je vous somme, de par la nation, la loi et la justice, de remettre à M.*****, ici présent, les clefs du château du Plessis-aux-Tournelles, afin qu'il en puisse jouir en pleine et entière propriété. »

Le digne vieillard, étourdi d'un coup aussi inattendu, se

prit à trembler et à pâlir. Il tenait le papier qu'on venait de lui remettre, et le regardait avec attention, mais un voile couvrait ses yeux : il ne pouvait distinguer un seul mot. Alors un des hommes de loi, impatienté, le lui prit des mains et se mit à lire à haute voix. C'était une signification en règle du décès de la duchesse de Fleury et un ordre du président du tribunal de Provins, d'avoir à exécuter à l'instant même les jugemens rendus par la cour d'appel de Paris.

Pour toute réponse, le père Savoyard montra le château et se hâta de traverser le pont; pendant que le nouveau propriétaire constatait sur-le-champ sa prise de possession en installant, en qualité de concierge, un des hommes qui l'avaient suivi.

Dès le lendemain, on fit annoncer à son de trompe, dans les villages voisins, que tous les ouvriers sans travail pouvaient se présenter au château du Plessis-aux-Tournelles; et comme le bruit se répandit aussi qu'on devait faire de grandes réparations, on y vint de tous les côtés; mais quand on apprit qu'il s'agissait de démolir le château à l'ombre duquel chacun était né, tous se retirèrent en refusant de participer à une œuvre aussi mauvaise; il y en eut même qui agitèrent sérieusement la question de savoir si parce qu'on avait fait l'acquisition d'un château on avait le droit de l'abattre.

Plusieurs jours se passèrent, et chaque matin on pouvait voir sous le grand tilleul qui faisait face à la grille un vieillard pâle, immobile et silencieux, les regards tristement fixés sur l'édifice dans lequel il avait passé soixante longues années. Un matin, à la pointe du jour, on vit venir une troupe d'hommes qu'on pouvait reconnaître aisément pour des ouvriers, car ils portaient des outils de toutes formes; mais, à leur langage, à leur démarche et à leur costume, on voyait bien que ce n'étaient pas des hommes des environs.

C'étaient des Parisiens!

Ils montèrent l'avenue en riant et en plaisantant, puis ils franchirent le pont en faisant grand bruit, ce pont qui n'avait jamais été le témoin d'une pareille insolence, et bientôt après, on les vit paraître au premier étage, puis au second, puis en haut de la tour du sud, puis on ne les vit plus.

Un coup se fit entendre, une ardoise vola en éclats, et après

celle-ci un grand nombre d'autres. Bientôt, après de grands efforts qu'on faisait en dedans de la tour, une grosse pierre remua, puis se détacha; en tombant elle brisa la balustrade de fer qui bordait l'esplanade, et en la recevant, l'eau du fossé rejaillit avec force. Les ouvriers jetèrent de grands cris de joie pour saluer le commencement de l'œuvre de destruction. Un faible cri répondit à cette longue clameur ; il partait du gros tilleul, et presque aussitôt on vit plusieurs habitans du Plessis emporter un vieillard tombé sans connaissance.

§ II.

Avant la révolution de 89, la France était couverte de châteaux, monumens antiques, qui étaient successivement les berceaux et les tombes des familles. On y naissait, on y mourait. L'histoire d'un château était celle d'une race, car il arrivait souvent qu'on laissait à ses descendans le soin de continuer un édifice commencé, pour que ceux-ci laissassent à d'autres l'obligation de finir ce qu'ils n'avaient pu achever. Et, en effet, la vie d'un homme n'aurait pu suffire pour élever ces immenses constructions, composées de hautes tours, affermies sur des fondations profondes, entourées de fossés, souvent protégées par des ouvrages avancés, défendus eux-mêmes par des tourelles et de fortes murailles. Les palais de nos rois ont vu succéder les règnes, nos plus belles cathédrales ont demandé les soins d'une suite d'archevêques, et les palais de familles suivaient cette règle commune.

A l'ombre de ces antiques manoirs se groupaient des maisons, où d'autres générations s'élevaient dans des lieux intimes avec celles du château. On échangeait des services contre de la protection, et seigneurs et vassaux, chacun y trouvait son compte. La révolution a détruit les grandes fortunes, chassé les grands propriétaires de leurs demeures, et promené partout le nivellement de la faux. On est convenu d'appeler cela un grand bienfait, parce que, dans notre excellent pays de France, les esprits sont toujours si bien intentionnés qu'on s'engoue vite des apparences, qui font presque toujours oublier les réalités. Il y a des gens qui s'accordent à dire que si la France a été malheureuse, c'est parce qu'il y avait des châteaux.

Mais alors comment expliquer ce désir des paysans de voir un château s'élever près de leur village, ce regret quand il n'y est plus, cet orgueil quand il y est ? On dirait que le château est à eux ; ils en parlent avec complaisance ; ils disent, avec une sorte de vanité personnelle, l'étendue des parcs, le nombre des dépendances et la valeur du produit. Rien ne leur échappe, et, dans leur naïf langage, ils emploient les expressions les plus fortes. Parce que le château du Plessis est sur une petite éminence, ils me disaient qu'il était *dominant;* pour me donner une grande idée des arbres séculaires qui l'ombrageaient autrefois; ils me parlaient de *chênes furieux,* de pins de *force majeure* qu'on avait ménagés sur cette terre *si volumineuse* qu'elle touchait à la fois à quatre paroisses différentes !

Comment expliquer ces traditions populaires et générales dans toutes les contrées de la France, traditions dans lesquelles les souvenirs de richesses et de bonheur se rattachent toujours au temps du seigneur et du château? Comment expliquer que ce qui existait alors se renouvelle encore aujourd'hui ? Qu'un riche particulier aille s'établir, en effet, dans une commune, qu'il y achète des biens, qu'il y bâtisse une vaste maison, qu'il vienne chaque année y dépenser une partie de son revenu, son nom sera tout-à-coup en vénération dans le pays ; on appellera sa maison le château, ses domestiques les gens, ses prairies la terre, et, à cela près du titre, il sera le seigneur, le véritable seigneur de l'endroit. C'est que les habitans des campagnes comprennent très-bien que celui qui vient vivre au milieu d'eux est un protecteur plus constant et plus réel que le sous-préfet, protecteur salarié, dont le principal devoir est de serrer les mailles du recrutement, de hâter la rentrée des impôts, et d'intriguer pour les élections.

Il arrive aussi d'ailleurs que la richesse des villes vient ainsi se répandre dans les campagnes, que le progrès lent mais réel des lumières y vient avec le travail, et que tout le secret de rendre les communes heureuses et aisées, c'est qu'il y ait une famille riche dans chacune. C'est justement là ce que la révolution a détruit, sous prétexte d'abolir de prétendus droits féodaux, dont les esprits éclairés font bon marché, et qui

d'ailleurs n'ont guère existé dans ces derniers siècles que dans l'imagination de nos philosophes voltairiens et dans le texte d'anciens édits oubliés.

Il y a encore sur quelques points de la France des châteaux qui ont échappé à la proscription générale ; mais ils disparaissent peu à peu , et n'était le zèle tout français de Taylor, qui se hâte de nous conserver par la plume et par le crayon ce que la pioche vient détruire chaque jour, n'était le magnifique ouvrage de Taylor, Cailleux et Ch. Nodier sur l'ancienne France, il ne nous resterait bientôt plus de trace de cette antique France qui a toujours fait l'admiration de l'Europe et la gloire du monde ([1]).

La destruction de tous ces monumens nationaux a même fait l'objet d'une industrie toute nouvelle.

Des hommes se sont présentés pour l'exercer, espèces d'hommes de proie qui ne vivent que de débris. Pour eux, un château et ses dépendances ne furent qu'une mine à exploiter. Un monument n'était pas un monument; mais ils vous disaient : Il y a là tant de pieds cubes de brique, tant de toises carrées de solives, tant de pieds de glaces, tant de milliers de plomb, tant de fer ! Puis, dans le parc : Il y avait tant de voies de bois à brûler, tant de fagots, tant de sol en superficie! Ce beau calcul fait, ils mettaient la pioche, la hache et la scie, ils détruisaient en plusieurs mois ce qui avait coûté des années et duré des siècles; puis ils osaient se vanter d'être des citoyens utiles, parce qu'ils faisaient travailler des ouvriers ! Et il y a eu des hommes politiques qui ont applaudi à ce carnage d'espèce nouvelle! et il y a eu des écrivains qui ont prétendu que la France profitait de ce vandalisme! Ils ne voyaient pas ou ne voulaient pas voir, les aveugles, que faire la guerre aux châteaux, c'était faire la guerre aux villages; car il n'y a pas toujours des châteaux auprès des villages; mais il y a toujours des villages auprès des châteaux.

C'est un de ces négocians en ruines, en gouttières et en moellons qui avait acquis le château du Plessis-aux-Tournelles.

([1]) Nos lecteurs nous permettront de leur rappeler ici un article sur la bande noire par M. L. Gozlan, inséré dans la Revue de Paris de 1831. (*N. du D.*)

C'était, assure-t-on dans le pays, un ancien marchand de vieilles ferrailles, qui voulait essayer de faire en gros son commerce de vieilleries. Assurément il n'avait pas songé un seul instant à acquérir une propriété, pourquoi faire une propriété? ni à acquérir une terre, à quoi bon une terre? Mais il avait calculé que la pierre était rare dans le pays, et qu'il pourrait bien vendre facilement en détail toutes ces belles pierres qu'il voyait régulièrement amoncelées entre quatre fossés; car pour lui, le château n'était qu'une carrière. Aussi l'exploita-t-il cette carrière! il y procéda même avec une sorte de méthode.

Pendant qu'en abattait la tour de l'ouest et celle du sud, il faisait vendre aux criées, dans le bâtiment de la façade, tous les objets d'ameublement, puis en petits lots tout ce qui put se détacher des murs et des toits; de sorte qu'on vit s'adjuger au marteau les belles tapisseries aux armes seigneuriales, les magnifiques soieries à franges d'or et d'argent; les glaces aux cadres massifs et les vieux tableaux de famille! Briques, plombs et barres de fer; pierres, parquets et boiseries; marbres, rampes et tuyaux; tout se dispersa en un clin d'œil dans ce tourbillon de destruction, comme des grains de sable dans un jour d'ouragan.

Jamais on ne vit déployer une aussi grande activité.

Les paysans venaient à ces ventes, et les petits objets s'y vendaient cher, parce qu'on se disputait la possession de ces *souvenirs*. Un jour cependant il y eut une baisse dans les prix, il n'y avait pas foule, il fallut remettre la vente au lendemain; c'est que ce jour-là on enterrait M. Savoyard, mort la veille. Le digne homme ne s'était pas relevé depuis qu'il était tombé sous le grand tilleul, et quelques instans avant d'expirer on l'avait entendu répéter d'une voix faible, ces paroles qu'il n'avait jamais oubliées: « Tant que le château du Plessis-aux-Tournelles sera debout, les Pierre Leguay y seront chez eux. »

Ainsi périt ce digne homme, qui a laissé dans le pays de si profonds souvenirs. Après la famille de Fleury, le château était ce qu'il aimait le plus au monde; il les confondait dans le même amour; il aimait cet édifice et ses hautes tournelles, comme un marin aime son navire et ses mâts élancés; il

s'était identifié à ce château comme le lierre qui entoure son appui. Une fois le château abattu, le lierre ne devait-il pas mourir aussi !

Après le château vint le tour du parc. Les chênes se brisèrent dans leur chute, les pins couvrirent la terre, les belles avenues disparurent. Quelques paysans avaient demandé grâce pour le vieux tilleul de feu M. Savoyard ; mais comme l'écarrisseur du sol calcula que ce tilleul fournirait bien à lui seul une voie de bois, il fut sans pitié ; le tilleul tomba.

Faute de murailles, de bâtimens et de bois, il fallut s'arrêter; mais comme le nouveau propriétaire tenait fort régulièrement ses écritures, il calcula qu'il avait gagné beaucoup d'argent et qu'il lui restait encore en bénéfice plus de trois cents arpens de superficie, l'emplacement d'un château, les bâtimens de la ferme, et l'honneur de posséder une terre. Tous les ans il venait vérifier s'il n'y avait pas encore quelques fagots à faire, des fermages à recevoir, ou des foins à couper. C'est tout ce qu'on sut du nouveau seigneur du château du Plessis-aux-Tournelles pendant vingt-trois ans.

Il y a sept ans, le bruit se répandit dans le pays qu'il était mort, et qu'on allait vendre de nouveau la terre du Plessis. Cette nouvelle, qui vingt-cinq ans plus tôt eût agité tous les esprits, fut reçue avec la plus grande indifférence, et avec la nouvelle idée que les habitans s'étaient faite d'un propriétaire ; ils se demandaient si on trouverait encore quelque chose à couper, ou si l'on abattrait la ferme.

La terre se vendit.

On apprit que les nouveaux propriétaires étaient arrivés, et personne ne bougea ; mais quand on vit paraître une jeune mère qui pleurait trois enfans qu'elle avait perdus, quand on vit son sourire bienveillant, ses manières simples et nobles, son accueil affable, le pays commença à s'émouvoir. Puis, quand on sut que son premier soin avait été de s'informer s'il y avait des pauvres ou des malades, et qu'on la vit secourir les pauvres et venir en aide aux malades, on accourut sur son passage, car on voulait la voir et lui parler.

C'était déjà un événement.

Et quand on apprit d'elle-même qu'elle voulait se fixer dans le pays et qu'on la vit si bonne, si bienveillante, si active à

faire le bien, si empressée à calmer le mal, l'enthousiasme fut au comble; on embrassa l'espérance d'un avenir qui ressemblerait au passé d'autrefois, et on s'écria d'une seule voix que la bonne duchesse de Fleury était revenue.

C'était comme une résurrection!

Un singulier hasard voulut que sans être de la famille du Plessis-aux-Tournelles, Mme de Genoude portât le nom de Fleury, et les anciens du pays virent là un dessein de la Providence, tandis que les esprits forts se contentèrent d'y voir un heureux augure. Personne ne peut affirmer que les premiers se trompaient, mais tout le monde peut dire que les seconds ne furent pas déçus dans leur attente, car l'heureux augure ne fut pas menteur.

Dès les premiers jours Mme de G*** s'empara en effet de la place laissée vacante par la bonne duchesse, et pendant cinq années elle s'occupa si activement de réparer tout le mal causé par un quart de siècle d'abandon que, lorsqu'il y a environ deux ans je vins au Plessis pour la première fois, je trouvai une habitation commode et complète, un parc magnifique, une ferme en plein rapport, et sur toutes les physionomies un air de satisfaction et de bonheur qui ne m'aurait jamais donné à imaginer tous les malheurs qui avaient affligé les habitans, et que je viens de raconter.

Madame de G*** avait eu le bonheur de naître d'une de ces excellentes familles qui font croire à l'excellence des races. Autour d'elle ce n'était qu'honneur et sentimens élevés; on aurait dit que tous n'avaient qu'un caractère et qu'un cœur; et, à travers tous les événemens qui bouleversèrent les fortunes et les existences, on ne vit aucun d'eux ni faillir ni faiblir. Elle était parente par sa grand'mère de Racine et de Lafontaine et elle en parlait avec plaisir. Mme de Fleury était morte bien jeune encore, et en mourant elle avait légué ses quatre enfans en bas âge à Mme de Chastenet de Puységur, de l'illustre famille de ce nom. Cette dernière accepta cet héritage comme d'autres auraient accepté une fortune; dès ce moment elle eut quatre enfans de plus. Ce fut un grand malheur pour ces enfans que la mort de leur mère; mais on peut dire qu'il fut égalé par le bonheur d'être élevés par une femme aussi parfaite que Mme de Puységur. La révolution l'avait trouvée

forte et résignée ; mais quand elle vit la hache républicaine s'attacher principalement aux noms qui figuraient avec honneur dans l'histoire de France, elle prit son fils dans ses bras, dit adieu à la terre natale, et n'y revint, toujours chargée de ce précieux fardeau, que lorsque l'orage de sang fut assez apaisé pour qu'elle pût espérer qu'il serait permis aux descendans des Puységur d'y mourir dans leur lit. Elle acheta en Tourraine la terre de Beugny, et ne permit jamais à son fils d'en sortir, tant elle craignait que le bruit du tambour ne vînt à réveiller en lui cette ardeur guerrière qui semblait appartenir à sa race. C'est là que Mme de G*** vécut jusqu'à son mariage, qui fut dû aux soins de la princesse de Talmont, devenue depuis Mme de La Rochejaquelein, proscrite aujourd'hui et qui est reléguée sur une terre étrangère pendant que tous ses biens sont sous le séquestre en France. Les exemples qu'elle avait eus sous les yeux dans sa jeunesse, et les dons heureux dont elle était douée par la nature, avaient fait de Mme de G*** une de ces femmes rares qu'on estime et qu'on apprécie dès qu'on les voit. Sa conversation douce et spirituelle était en même temps mêlée de traits profonds, et j'ai vu bien souvent un étonnement naïf se peindre sur sa figure, lorsqu'elle s'apercevait de l'effet qu'elle venait de produire. Elle avait de la gaieté et des dispositions à cet enjouement qui est naturel aux bonnes consciences; si un trait spirituel échappait à quelqu'un, elle était la première à le faire ressortir, et je doute qu'il soit possible à qui que ce soit d'éprouver plus de plaisir du triomphe des autres. Et cependant ce qui la distinguait par-dessus tout, c'était un coup d'œil si investigateur, si juste, et pour ainsi dire si intime, qu'elle apercevait tout d'abord ce qu'on cherchait le plus à cacher. Elle avait un tact tout particulier à *dépister* le fort et le faible des choses, et sa découverte une fois faite, elle avait l'art de la dépeindre d'un mot où la *franchise* de l'idée était toujours adoucie par le choix de l'expression.

Je l'avais entendue si souvent parler à Paris du château du Plessis et de ses ruines, elle m'avait raconté avec tant de charme et de simplicité l'histoire du père Savoyard, sans oublier un ancien couvent resté debout au milieu des bois, et sans compter aussi de vieux arbres aux traditions populaires, que

j'avais hâte de tout voir et de tout visiter. Le hasard me servit à souhait, car lorsque j'arrivai, les maîtres du Plessis étaient à la promenade ; je me fis conduire près d'eux, et je les rejoignis au moment où ils se reposaient sous un arbre célèbre dans le pays.

La tradition le fait remonter à près de quatre cents ans, et les vieillards de la contrée racontent qu'ils l'ont toujours vu dans l'état où il est aujourd'hui, ni plus sec ni plus touffu, ni plus jeune ni plus vieux, ce qui est le trait particulier de tout ce qui est possédé du démon. On dit qu'autrefois, *bien avant monsieur le duc*, il y avait dans cet arbre une statue de la Sainte Vierge, devant laquelle les fidèles venaient réciter leurs prières de dix lieues à la ronde. Un seigneur fit enlever cette statue et la fit porter à son château ; mais chaque nuit elle disparaissait, et chaque matin on la retrouvait à sa place première. C'est un fait que chacun raconte dans le pays et qu'on a toujours attribué à une bohémienne ; les bohémiennes étaient les sorcières de ce temps-là.

Il y a moins long-temps, on avait vu des chasseurs envahir la forêt ; les échos avaient retenti du son du cor et des aboiemens des chiens ; un prince avait paru à l'endroit même où nous étions assis ; une amazone galopait à ses côtés. Ce prince, c'était le vieux duc de Bourbon, l'amazone était une dame étrangère, et l'arbre s'appelle le Charme de la bohémienne. Depuis, le prince est mort ; on l'a trouvé pendu à une espagnolette, ses pieds à terre et sa cravate très-lâche, circonstances qui dénotent une grande résolution de suicide, car il eût suffi de tendre le jarret pour ne pas mourir. Il y a encore de bons habitans du Plessis qui soutiennent que le charme de la bohémienne n'est pas étranger à la mort du prince, et ils sont bien excusables ; car jamais suicide n'a été accompagné de circonstances plus extraordinaires et plus diaboliques.

Nous revînmes par les bois, et en sortant d'une haute futaie nous nous trouvâmes tout-à-coup dans une clairière où s'élevait un bâtiment de forme gothique. Ses hautes murailles mêlées de pierres et de briques, son toit pointu à pente rapide, ses contre-forts en ruines, et quelques vestiges d'arceaux en ogives qu'on voyait au levant, tout se réunissait pour don-

ner à cet édifice un aspect triste et presque solennel. Cet isolement dans une forêt, ce silence de mort qui n'est interrompu que par le bruit des ailes de quelques pigeons qui s'y sont réfugiés, en feraient une véritable bonne fortune pour un de nos romanciers modernes. C'est l'ancien couvent de Notre-Dame-de-la-Merci. Il date du quinzième siècle, et il servit d'abord de succursale aux maisons du même ordre qui étaient établies dans le Languedoc. Mais en 1668, le cardinal de Vendôme, étant légat en France, l'érigea en congrégation sous un vicaire-général. Le roi confirma l'érection par lettres-patentes, et le pape Clément X daigna la confirmer aussi par une bulle du 26 septembre 1672. A cette époque, le couvent contenait un grand nombre de religieux; ils faisaient des quêtes dans les provinces limitrophes, et chaque année on voyait quelques-uns d'entre eux, chargés de toute la réserve du couvent, aller en terre sainte pour délivrer des captifs. On eût bien étonné les bons pères si on leur eût dit qu'un des descendans du roi de France enverrait un simple officier-général s'emparer d'Alger, chasser les forbans de leur retraite, et rendre ainsi inutile, par un brillant fait d'armes, le dévouement des bons rédempteurs de Notre-Dame-de-la-Merci. Du temps *de monsieur le duc*, il n'y en avait plus que quatre ou cinq, qui disparurent quand la révolution vint renverser les autels et dresser les échafauds. Depuis, le couvent et ses dépendances ont été vendus, et Mme de G*** les a achetés.

Mais ce qui piquait plus vivement ma curiosité qu'un arbre et un couvent, c'étaient les ruines du Plessis-aux-Tournelles. Il me tardait de visiter tous les lieux témoins de la naïve histoire du père Savoyard; j'étais impatient de voir l'emplacement du château, les traces des longues avenues, et ce pont que le digne serviteur traversa précipitamment pour aller mourir sous le gros tilleul. C'étaient pour moi comme de vieilles connaissances, et j'avoue que j'éprouvai presque de l'émotion en traversant à grand'peine ce pont du sud dont une arche enfoncée était réparée tant bien que mal par des amas de joncs. Je parcourus avec un vif intérêt toutes ces ruines amoncelées. La tour de l'est et celle du sud étaient entièrement abattues; mais elles sortaient encore fièrement à sept ou huit pieds du sol, et l'on voyait à l'épaisseur des murs et à la ténacité du

ciment qu'elles avaient lassé la rage des démolisseurs. Des pans de murs encore debout, et surtout des amas de décombres indiquaient la place et la direction des bâtimens. Il y avait si long-temps qu'on n'avait remué ces masses écroulées que des arbres y avaient poussé, ce qui donnait à l'ensemble un caractère de sauvagerie et d'abandon impossible à bien décrire. Les tours du nord et de l'ouest, qui s'élevaient encore à près de quarante pieds, dominaient cette scène de désastre comme pour donner une idée du colosse tombé. Sous le climat brûlant de l'Égypte, des monumens se sont conservés trois mille ans intacts et lisses comme le premier jour; des peintures brillent encore de couleurs éclatantes, des caractères à peine creusés se distinguent facilement; et voici que sous notre climat humide la mousse, la moisissure et la végétation se sont emparés des pierres, les ont recouvertes et rongées; on ne peut rien distinguer; les murs disparaissent sous les ronces qui rampent et envahissent tout, les fossés se nivellent par l'élévation des roseaux qui s'élancent en rangs pressés; encore dix ans, et un immense château, des tours colossales et des fossés profonds disparaissaient à tous les regards. Les pierres amoncelées de la main des hommes disparaissent, et le charme de la bohémienne qui a poussé par hasard résiste aux siècles!

Les paysans disaient que la duchesse de Fleury était revenue, et Mme de G*** voulait que le château du Plessis revînt aussi. Tous les plans étaient préparés; dès l'année suivante on devait revoir des ouvriers, non pas des Parisiens, cette fois, car il ne s'agissait plus de détruire. La tour de l'ouest devait s'élever à son ancienne hauteur, et recevoir la bibliothéque et la chapelle. La tour du nord devait s'élever aussi, et c'est là que Mme de G*** voulait habiter avec ses enfans. Un grand corps de bâtiment, château moderne à forme quasi-gothique, devait joindre les deux tours. Les fossés feraient de belles pièces d'eau, et sur l'esplanade déblayée, on devait encore voir les maîtres du château se promener le soir et se livrer à de douces conversations que n'eût pas désavouées la bonne et pieuse duchesse de Fleury.

« Un mauvais ménage a détruit ceci, nous disait Mme de G***, un bon ménage le rétablira. »

Le ciel était pur à l'horizon, et semblait promettre de beaux jours. On faisait au château du Plessis-aux-Tournelles de magnifiques projets d'avenir...

§ III.

. . . .

Dix-huit mois après, j'étais encore sur la route de Provins. Les arbres dépouillés commençaient à laisser apercevoir une multitude de bourgeons, les prairies verdoyaient, le blé sortant de terre lui donnait de loin l'apparence d'un tapis de gazon, et le soleil faisait légèrement sentir la chaleur de ses rayons. Tout annonçait le retour du printemps; on remarquait déjà de l'activité dans la campagne, et le visage des bons habitans de la Brie s'épanouissaient d'aise et d'espérance. Chaque fois que nous nous arrêtions pour changer de chevaux, j'entendais chacun se féliciter sur la belle saison qui s'annonçait si bien après cet hiver si doux; mais dès qu'on savait qu'il y avait là quelqu'un qui se rendait au Plessis-aux-Tournelles, on parlait plus bas et l'on prenait un air de tristesse. Le conducteur ne m'adressait jamais la parole que d'un ton doux et grave, et lorsque, quelques lieues après Nangis, j'arrivai à Maison-Rouge, où je devais quitter la voiture, je trouvai les bons aubergistes du lieu plongés dans un profond chagrin. Ils ne me parlèrent pas; mais ils portèrent tristement leurs regards dans la direction des ruines, et nous nous comprîmes sans nous rien dire. Je quittai la route et m'avançai, en suivant le petit sentier qui serpente à travers la plaine. Un bon vieillard m'accompagnait, en portant une légère valise; lui aussi était triste, et les paysans qui travaillaient dans les champs me saluaient silencieusement en regardant le château. Naguère ils auraient à peine interrompu leurs chants joyeux, je me serais arrêté pour répondre à leurs complimens si bons et si naïfs; maintenant je leur faisais une simple inclination de tête, car j'étais triste aussi.

C'est qu'il s'était passé un grand événement.

Lorsque Mme de G*** avait paru, pour la première fois, au Plessis, elle pleurait trois enfans qu'elle perdit presqu'à la

fois. Depuis elle, en avait eu trois autres; mais ils n'avaient jamais pu lui faire oublier les premiers; car, dans le cœur d'une mère, l'affection se multiplie et ne se compense pas. Les espérances que lui faisaient concevoir les derniers venus renouvelaient tous les regrets qu'elle éprouvait encore en songeant aux premiers; et lorsqu'elle voyait autour d'elle ses trois fils, elle ne pouvait s'empêcher de soupirer, car Dieu ne lui avait pas envoyé de fille pour remplacer sa Noémi. Elle désirait donc une fille avec ardeur : aussi, lorsque l'année dernière elle se vit enceinte, ne douta-t-elle pas un instant que le ciel daignait enfin exaucer ses vœux. Sainte Geneviève est la patronne du Plessis, et d'avance elle nomma sa fille Geneviève. Elle en parlait sans cesse, elle la voyait déjà grandir près d'elle; c'était son espérance de tous les jours. C'est avec joie qu'elle vit approcher le moment où elle devait souffrir, parce qu'il devait précéder l'arrivée de sa fille. Ce moment vint, il fut terrible; et comme on admirait sa résignation et son courage : « Que voulez-vous, répondit-elle, c'est notre bataille à nous! » Véritable bataille, en effet, que cette lutte, où le moindre incident peut creuser une tombe entre le lit de la mère et le berceau de l'enfant! Il n'en fut pas ainsi cependant, la nature triompha, et l'accouchement se fit sans accident.

Mais, hélas! ce ne fut pas Geneviève, et lorsqu'on apprit à la mère, épuisée de souffrances et de fatigue, qu'elle avait encore un fils : « Oh! tant mieux, murmura-t-elle d'une voix faible, il n'accouchera pas! » Excellente mère, qui oubliait tout-à-coup ses désirs et se consolait de ses espérances déçues par la pensée que les tortures qu'elle venait d'éprouver ne menaceraient pas son enfant.

La lutte paraissait terminée, la malade reposait; mais ce repos apparent n'était qu'une trêve; le lendemain des douleurs cruelles s'éveillèrent, un feu violent s'empara des entrailles, une inflammation menaçante se déclara, les médecins effrayés pâlirent, et Mme de G*** comprit le danger de sa situation.

Mme de G*** était heureuse. Pendant treize ans, aucun nuage n'était venu troubler le calme d'une douce union; ses enfans grandissaient et annonçaient de bons naturels, la fortune souriait à cette famille, le château du Plessis allait renaître de ses ruines; elle n'avait plus rien à désirer, sans

doute, et c'est alors qu'elle comprend qu'il faut renoncer à ce bonheur, à cet avenir, à ses enfans et à celui qui possédait et qui avait mérité toutes ses affections.

Cette nouvelle ne parut pas l'émouvoir. Son premier soin fut de demander les secours de la religion, et apprenant que l'archevêque de Paris se présentait pour les lui offrir, elle demanda à se recueillir en elle-même pour jeter un dernier regard sur toutes les actions de sa vie. Et alors son mari s'approcha et lui dit, lui qui, pendant de si longues années, avait été le témoin de ses actions et le confident de ses pensées : « Pourquoi vous agiter? Dites que vous avez eu quelquefois mal aux nerfs; je ne vous connais pas d'autre défaut. — Je ne crois pas ce que vous dites, répondit-elle; mais j'en suis bien heureuse, parce que cela me prouve que je ne vous ai jamais donné aucun sujet de chagrin. »

Elle put donc se recueillir comme elle le désirait. Le matin, elle avait eu la consolation d'embrasser un de ses enfans, celui qu'elle appelait son Benjamin, parce qu'il était le plus jeune, et peut-être aussi parce qu'il était le plus délicat. Elle l'avait embrassé; mais lorsqu'elle sentit le danger qui la menaçait, elle ne voulut plus le voir, ni lui ni les autres.

Elle fit alors le sacrifice le plus complet de tout son bonheur; car dès qu'elle aperçut l'archevêque, on l'entendit lui adresser ces paroles : « Monseigneur, je suis heureuse; mais » si Dieu veut le sacrifice de mon bonheur et de ma vie, je le » fais avec joie. »

. . . .

Et quand il fut près de se retirer, elle ordonna que ses enfans fussent amenés sur son passage, dans le salon voisin, afin qu'il pût les bénir; elle désira aussi que la porte fût ouverte, afin d'entendre de son lit de mort la prière qui appelait la bénédiction du ciel sur ces faibles enfans qu'elle ne devait plus revoir.

Le digne prélat était resté enfermé une demi-heure avec la malade. A son arrivée, l'archevêque paraissait triste et profondément affecté; mais lorsqu'il sortit, il avait le sourire de la confiance sur les lèvres, la physionomie calme et l'air radieux. « Je n'ai jamais vu, dit-il, une personne mieux pré-» parée. » Après ce moment solennel et difficile, on s'empressa

de nouveau; mais ce fut en vain qu'on prodigua les soins et tous les secours : la science des hommes n'y pouvait plus rien !

Cependant on se réjouissait au Plessis ; car on y avait appris l'heureux accouchement, et il n'y avait déjà pas un enfant dans ce village qui ne sût que le nouveau-né s'appelait Robert. Ce jour-là fut presque un jour de fête, et ce fut certainement un jour de bonheur. On calculait l'époque de l'arrivée probable de Mme de G***; les travaux allaient reprendre, les ouvriers étaient déjà prêts ; les pauvres, qui n'avaient manqué de rien pendant l'hiver, se réjouissaient de revoir leur bienfaitrice, bien sûrs que c'était elle qui viendrait à eux la première. On parlait déjà de la cérémonie du baptême ; car dans les campagnes, on fait aussi des projets d'avenir....

Dès le lendemain, la fatale nouvelle se répandit dans les plaines du Plessis : le coup était si inattendu que chacun se refusait à y croire ; mais lorsque, le soir, on acquit la certitude de sa réalité, une tristesse profonde s'empara de tous les cœurs. C'était un malheur commun : ce fut un deuil général.

A un quart de lieue, à l'est du château, on aperçoit encore aujourd'hui une vieille église qui autrefois en était une dépendance. A l'époque si regrettée dans ces contrées, on aurait pu voir, chaque dimanche, la foule des habitans se rassembler par groupes à l'entrée de la petite grille du cimetière, et un enfant de chœur frais et vermeil, aujourd'hui chef d'une nombreuse famille et maire du village ; on aurait pu voir cet enfant de chœur grimpé sur le mur et plongeant ses regards au bout de l'avenue. Dès qu'il apercevait du mouvement à la grille du château, il se hâtait de descendre, et, peu de temps après, des cavaliers s'avançaient au grand trot, suivis d'un beau carrosse traîné par six chevaux richement caparaçonnés. C'était la duchesse de Fleury, la bienfaitrice du pays, cette femme angélique qu'on voyait dans la semaine visiter les malades ; c'était elle qui, le dimanche, venait, dans tout le luxe et dans tout l'éclat de son rang, s'humilier dans la maison du Seigneur. Dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis que l'enfant de chœur avait donné le signal, et l'on voyait en même temps *les seigneurs du château* entrer à l'église et le prêtre monter les degrés de l'autel.

L'église était bien belle alors ! Depuis, la révolution avait passé par-là : l'oubli de l'acquéreur du château n'avait rien réparé, et si l'on voit aujourd'hui de beaux ornemens, et tous les objets nécessaires au culte, c'est que Mme de G*** y était venue.

Et maintenant on avait fait aussi des apprêts dans cette église, car l'autel était tendu de noir ; un catafalque occupait le milieu du chœur, la cloche tintait lentement, et de tous les villages voisins on voyait les habitans, vêtus comme aux jours solennels, couvrir les chemins et se diriger vers la chapelle. Ils marchaient séparés et silencieux sous l'influence de graves pensées. Peu à peu toute cette foule remplit l'église, ceux qui ne purent trouver place se tinrent debout; un profond recueillement annonçait une cérémonie qui excitait un intérêt général.

On allait célébrer un service pour le repos de l'ame de celle que tout le monde pleurait, parce que tout le monde l'avait aimée. Et à la vue de cette sympathie de douleur, de cet accord de prière et de cette ferveur avec laquelle toutes ces voix se mêlaient à celle des ministres des autels, la cérémonie des funérailles de Paris me revint à la mémoire. Là aussi on avait prié ; mais quelle différence dans les émotions ! A Paris, on se souvenait de l'esprit si brillant de Mme de G*** ; on vantait la profondeur de son jugement, l'étendue de ses connaissances, l'amabilité de son accueil et la grâce parfaite de ses manières. Au Plessis, on se rappelait l'ange de bonté qui apparaissait toujours pour calmer les souffrances, la main qui s'ouvrait sans cesse pour les pauvres, la voix qui venait encourager les malades, et l'on priait Dieu pour qu'il récompensât tant de vertus et tant de bonnes actions ; il y en a même qui invoquaient déjà l'intercession de leur bienfaitrice, tant ils étaient sûrs qu'elle était parmi les élus. C'est que dans les villes nous sentons par l'esprit, et dans les campagnes on sent par le cœur.

Et cependant à Paris j'avais vu M. de Châteaubriand, le grand écrivain, incliner sa tête devant l'autel ; M. de Lamartine, le grand poète, souffrant encore d'une perte douloureuse et récente ; M. Berryer, le grand orateur, et les personnages les plus distingués, réunis autour du cercueil : mais, je l'avoue,

le coup d'œil de l'église du Plessis m'a plus profondément ému. Ici, il n'y avait d'éloquence ni dans les regrets ni dans les paroles, mais il y avait de la stupeur sur tous les visages et des larmes dans tous les yeux. Aussi lorsque j'entendis le jeune curé prendre pour texte de son oraison funèbre ce grand mot de l'apôtre : *O mort, où est ta victoire?* Je ne pus m'empêcher de voir cette victoire dans les sanglots des femmes, dans l'affliction des hommes, et dans ce découragement qui désolait tout-à-coup tant de familles répandues sur une si grande étendue de pays ! Et cette douleur était d'autant plus vraie qu'en réalité chacun pleurait sur soi ; car cette femme admirable avait su se rendre si utile que sa mort froissait tous les intérêts et compromettait toutes les positions. Elle avait fait tant de bien que chacun prévoyait que l'absence de ce bien serait un mal.

On n'est pas ingrat dans les campagnes ; on aime à dire la bienveillance dont on a été l'objet, on se vante de la protection qu'on a obtenue comme d'une circonstance honorable pour soi ; aussi chaque jour venait-il nous révéler des bienfaits répandus et de bonnes actions inconnues jusqu'alors. Je voudrais pouvoir les raconter toutes, et je les raconterais toutes si ces lignes ne devaient être lues que par ceux qui ont connu cet ange de charité. Je dirais l'ordre parfait qu'elle mettait dans sa bienfaisance, et le tact particulier qui faisait d'un secours un encouragement au bien. J'aurais à expliquer cette adresse avec laquelle elle imaginait des occupations, ou inventait des *travaux d'urgence* auxquels personne n'aurait songé; car elle craignait que l'oisiveté ne gâtât ses aumônes. Je pourrais en dire bien plus encore; mais cela m'entraînerait trop loin du père Savoyard, et de ce qui me reste à dire du château du Plessis-aux-Tournelles.

Il y a cependant un trait que je ne puis m'empêcher de raconter, parce qu'il est remarquable par deux circonstances dont j'avoue que je suis encore très-frappé, quoique je me vante de n'être ni crédule, ni superstitieux. Un jour que sa promenade l'avait conduite du côté du couvent de la Merci, Mme de G*** aperçut un enfant debout devant un arbre. Il ne demandait rien; mais son regard triste demandait pour lui. Ses haillons, qui lui laissaient sentir le froid de l'automne, ses

pieds nus sur l'herbe humide et la pâleur de son visage indiquaient assez l'abandon ou la misère. Elle lui fit signe de venir à elle, et l'enant ne s'avança pas ; elle s'approcha, il ne recula pas, interdit qu'il était de voir *la dame du château* faire attention à lui. Quand il la vit lui présenter quelque chose, il ouvrit machinalement la main et la referma aussitôt ; mais lorsque, tout en répondant aux questions qui lui étaient faites, il regarda de côté à la dérobée, et qu'il s'aperçut qu'il tenait une pièce d'argent, lui qui n'en avait jamais touché, il tressaillit ! Car il avait entendu dire bien souvent, le pauvre petit, qu'avec de l'argent il aurait tout ce qui manquait à sa mère ; il en avait, il se crut riche, et, dès que *la dame du château* se fut éloignée, on aurait pu le voir courir de toutes ses forces vers la ferme et entrer rapidement dans l'étable. C'est là que languissait sa mère, pauvre fille abandonnée. Repoussée de ses parens, la malheureuse femme gardait les vaches et n'avait pas tous les jours de quoi donner à manger à son enfant.

Ces circonstances avaient vivement attiré l'attention de Mme de G*** ; elle y pensait souvent, car elle s'intéressait à tous les malheurs. Un jour entre autres qu'elle cherchait dans son esprit les moyens d'*arranger* cette affaire, elle fut tirée de ses réflexions par le son éloigné d'une cloche dont les tintemens longs et mesurés annonçaient une cérémonie funèbre. « Qui donc est mort ? demanda-t-elle. — C'est la mère de » l'orphelin, lui répondit-on. » Et sur-le-champ les irrésolutions de Mme de G*** furent fixées. Il lui sembla que le son de cette cloche, venu jusqu'à elle d'une distance si éloignée, au moment où elle pensait à cet enfant, était un avertissement de la Providence de prendre soin du petit orphelin. Il n'en fallait pas tant pour la décider. L'enfant fut placé chez son grand-père, qui consentit à le garder, parce que Mme de G*** se chargea de pourvoir à ses besoins.

Mais il arriva qu'au moment même où l'enfant pleurait sa bienfaitrice, son grand-père mourut aussi. Les héritiers se disputaient le mobilier du défunt, et l'orphelin se trouvait encore sans asile, lorsque ce même hasard qui avait fait entendre le son d'une cloche éloignée à la bonne dame du château, fit trouver à point nommé celui qui la pleurera long-temps sur le passage de l'enterrement. Les meubles ne furent pas vendus,

et l'enfant n'a pas été chassé du toit protecteur. N'est-ce pas une étrange destinée que celle de cet enfant deux fois sauvé par des enterremens, et faut-il n'attribuer qu'au hasard le salut de l'orphelin de la Merci?

C'est par des faits semblables que Mme de G*** a conquis tous ces regrets qui honorent sa tombe; et j'avais bien raison de dire, au commencement de cette histoire, qu'en France, et dès qu'il le veut, un propriétaire est le protecteur de sa commune. Et à présent je ne crains guère de choquer la susceptibilité des oreilles patriotes en employant ce mot protecteur, car j'ai assez expliqué, je pense, la signification que j'y attache.

Plaise à Dieu donc que nos campagnes comptent beaucoup de seigneurs! car le seigneur est l'ami de la commune; et plaise à Dieu qu'on bâtisse beaucoup de châteaux, car le château est le chaînon qui joint les deux extrémités de l'ordre social.

Et l'histoire du château du Plessis-aux-Tournelles est celle de presque tous les anciens châteaux de France. D'abord retranché et destiné à se défendre en guerre, puis le siége de la richesse, puis le point de mire des coups révolutionnaires, puis l'objet des spéculations de la bande noire, puis en ruines et abandonné! Mais celui-ci allait reparaître en partie; déjà les ponts étaient restaurés, les fossés déblayés, et leurs murs réparés; les ronces avaient disparu; sur l'esplanade nettoyée on voyait le sable amoncelé en colline, les moellons apprêtés en tas réguliers, puis les bassins où bouillonne la chaux, puis les fours où doit rougir le plâtre, partout des indices de travail et d'activité!

Mais l'enceinte est déserte, il y règne le silence de l'abandon. Les joncs et la paille qui garantissaient les assises contre les gelées n'ont pas été enlevés au printemps, et les tours taillées à vif pour recevoir de nouvelles pierres les attendent en vain.

Tous ces apprêts ne seront-ils que des ruines ajoutées à d'autres ruines?

Le ciel est encore pur à l'horizon : comme autrefois il promet de beaux jours; mais au château du Plessis-aux-Tournelles on ne fait plus de magnifiques projets d'avenir! Comme si

dans ce monde aucun de nos jours ne devait ressembler à cet heureux lendemain que nous avions rêvé la veille, ou comme si nous ne devions faire de projets que pour ce mystérieux avenir qui n'aura pas de fin !

A. Bossange.

EXPOSITION

DE

L'INDUSTRIE NATIONALE.

PREMIER ARTICLE.

La fête de l'industrie ne revient que tous les cinq ans, et encore faut-il qu'une révolution ne se mette pas à la traverse. Or, comme nous devons compter sur une révolution tous les dix ans au moins, vous pouvez juger quelle est l'importance de ces solennités si rares où le commerce de la France vient étaler ses productions de tout genre. L'Exposition de l'Industrie est donc pour Paris une espèce de fête séculaire qu'on ne peut trop environner d'attention.

Nous avons donc, et des premiers, assiégé les portes de ces quatre palais en bois de sapin et en toile, élevés tout exprès en l'honneur de l'industrie, sur cette place de la Révolution, de la Concorde, de Louis XV, de Louis XVI, de Juillet, et aujourd'hui de l'Industrie, qui a été la place de la Baleine, de l'Obélisque, et qui, dans deux mois, aura vu disparaître ces palais éphémères de 1834 comme elle a vu disparaître enfin ses échafauds de 93. La superficie de ces quatre salles excède d'un tiers celle que présentaient les constructions de la cour du Louvre, et les salles du rez-de-chaussée de ces bâtimens qu'on avait affectées à l'exposition de 1817. L'une de ces salles est consacrée aux machines, aux métaux, aux

plans en relief d'usines ou autres établissemens; presses mécaniques, voitures, clous, serrures, toiles métalliques, métaux ouvrés, plomb, cuivre, zinc, laiton, fonte en fer, acier, tôle et fer-blanc. Certainement la *salle n° 1* est la moins fastueuse; mais certainement aussi c'est la plus utile des quatre. Vous sentez bien par conséquent que c'est la dernière salle de l'exposition que visite le public!

La *salle n° 2* est consacrée aux produits chimiques, alun, potasse, couleurs; la typographie y a envoyé des chefs-d'œuvre d'Éverat, qui est le premier imprimeur de Paris à l'heure qu'il est. Vous dire tout ce que renferme ce *n°* 2 est impossible : objets relatifs aux arts, au dessin; écritures, tabletterie, cire à cacheter fort brillante et de toutes couleurs, registres à l'usage du commerce, coutellerie (on n'y voit pas l'*eustache* de Saint-Étienne, ce merveilleux petit couteau à deux liards qui fait depuis long-temps le désespoir de l'Angleterre, et qui a mérité l'honneur de la solennelle admiration de Fox); chapellerie, fleurs artificielles, verrerie, parfumerie, terre cuite, poterie, cuirs et peaux, mégisserie et ganterie, cire et bougie, substances alimentaires, tapis et tapisserie vernie, sellerie et harnachement, cannes et parapluies, cols, perruques, corsets, reliûre : mais on n'y voit que de tristes reliûres. Un monsieur qui publie une statistique raisonnée de l'exposition s'est livré, à ce sujet, à un trait d'esprit si fin et de si bon goût que *le Constitutionnel* le lui a emprunté sans citer son auteur, à savoir : qu'on ne faisait plus de belles reliûres aujourd'hui, parce qu'on ne faisait pas relier les romantiques. Cette fois le livret industriel a jeté cet industrieux *Constitutionnel* dans une grande erreur. D'abord on fait à Paris, ou plutôt on faisait à Paris, il n'y a pas six mois, les plus belles reliûres de l'Europe. Nous possédions alors un grand artiste en ce genre, Thouvenin. Tous les livres sortis de ses mains, romantiques ou non romantiques, sont des chefs-d'œuvre. Thouvenin a donné la vie et l'immortalité à tous les livres qu'il a touchés. Les opéras-comiques de M. Étienne lui-même, reliés par Thouvenin, seraient les très-bien venus et les très-bien accueillis dans les bibliothéques les mieux choisies et les plus difficiles. Il était donc juste de dire qu'il n'y avait pas de belles reliûres à l'exposition, parce que Thouvenin était mort, parce que c'est une perte irréparable pour tous ceux qui aiment les beaux livres, parce qu'enfin ceux qui

possèdent les belles reliûres de Thouvenin ne sont guère jaloux de les exposer aux regards du livret, aux regards du *Constitutionnel* et autres regards vulgaires qui ne les comprendraient pas. Voilà ce qu'il fallait dire à propos de la reliûre française. Mais quoi! c'eût été là un bon trait d'esprit et de fine méchanceté contre M. de Châteaubriand, M. de La Mennais, M. de Lamartine, M. Hugo et autres, perdu pour le livret et pour *le Constitutionnel.*

Si on ne voit pas dans cette *salle n°* 2 de reliûres remarquables, on y voit en revanche trois à quatre grands billards immenses, fort peu intéressans à regarder; ils tiennent là une place que j'aurais bien voulu voir occupée par cette belle et simple charrue Grangé, que j'ai vainement cherchée dans toute cette confusion.

Salle n° 3. — Vous n'aurez pas besoin que le suisse en livrée vous l'indique du doigt. Voyez-vous toutes ces femmes qui se précipitent! Duchesses et bourgeoises, grande célébrité d'Opéra ou jolie grisette à la mine éveillée, au regard effronté; vieilles ou jeunes, arrivées lestement à pied ou venues en voiture, c'est là tout d'abord qu'elles se précipitent. Les portes de cette exposition s'ouvrent devant les femmes, comme devant leurs jeunes souverains. C'est que là, voyez-vous, sont entrés en foule avant elles tous les ballots si chers aux femmes : châles, soieries, mérinos, fils, cotons, toiles peintes, mousselines, dentelles, blondes, gazes, batistes, linons, mouchoirs, broderies. Dans cette *salle n°* 3 sont représentées toutes nos villes manufacturières. Amiens dispute le pas à Lille, Nîmes se presse contre Avignon, Saint-Quentin donne la main à Tarare, Elbœuf regarde Aubusson d'un air soumis, Langres menace Plombières, Marseille accourt suivi par Bordeaux, Strasbourg pousse Carcassonne, Louviers se présente entre Romans et Grenoble. Toutes nos villes ont répondu à cet appel de l'industrie; deux villes seulement sont en retard, Lyon et Saint-Étienne. Mais soyons humains, ne leur demandons pas, aux deux riches cités si habiles à travailler l'une la soie, l'autre le fer et la soie, par quels déplorables accidens elles sont si fort en retard!

Quant à la *salle n°* 4, c'est la salle sans nom. Tout ce qui n'est pas de l'industrie à proprement dire, tout ce qui est luxe, éclat, fantaisie, élégance, beaux-arts, est contenu dans la *salle n°* 4. A peine entré, votre oreille est frappée de mille sons enchanteurs.

C'est le piano d'Érard, qui résonne sous les doigts de M. Litz ; admirable instrument d'une harmonie singulière qu'on dirait fait tout exprès, à le voir couvert d'or et de peintures, pour un salon du Versailles de Louis XIV ; c'est encore la harpe d'Érard, qui résonne sous les doigts d'une jeune femme qui l'essaie ; c'est la flûte de Tulou qui chante au loin; Tulou, à la fois ouvrier et artiste, qui anime cet instrument de son souffle après l'avoir créé de ses mains, espèce de Pygmalion de l'harmonie ; ce sont des horloges qui chantent; c'est l'argenterie d'Odiot si élégante et si fine qui écrase de toute sa simplicité et de toute sa grâce le rococo plaqué de Gandais. Cette *salle n° 4* est la salle des merveilles; la salle des tapis des Gobelins. Vous croiriez voir les chefs-d'œuvre de Rubens, même éclat, mêmes belles chairs, mêmes vives et toutes-puissantes couleurs ! Partout l'or éclate, le cristal étincelle, l'acier brille, l'ivoire resplendit incrusté dans l'ébène, la porcelaine se charge de peintures, l'or se relève en bosse, les bijoux prennent mille formes. Levez les yeux, vous voyez des lustres immenses au-dessus de vos têtes, sans compter d'autres merveilles qu'on annonce pour la semaine prochaine, par exemple, une serrure qui doit crier *Au voleur ! au voleur !* assez haut pour réveiller toute une maison en sursaut. En attendant la serrure parlante, les badauds et les curieux de province s'amusent à regarder une grande rotonde en bronze ; cette rotonde est posée sur des colonnes, ces colonnes supportent une espèce de dôme chinois ; au milieu de ces colonnes est placée une colonne tronquée qui attend un buste, ou, si vous aimez mieux, un dieu quelconque ; car cette espèce de kiosque s'appelle *une chapelle*. Je n'ai jamais vu de chapelle qui eût cette forme; mais, en revanche, j'ai vu beaucoup *de vide-bouteilles* qui ressemblaient à cette chapelle. On dit qu'elle a été commandée par un Russe qui en veut faire présent à son empereur. Ce sera un très-beau cadeau à faire à l'Hetmann des Cosaques plus tard, quand l'Empereur sera las de sa chapelle.

Maintenant que je vous ai mis au fait de la disposition de ce quadruple monument, laissez-moi libre de tout cet ordre chronologique qui me fatigue. Laissez-moi vous dire en bloc ce que j'ai vu en bloc ; laissez-moi respirer en vous empêchant de respirer. Je reviendrai plus tard sur toutes ces choses, une à une, salle par salle : mais aujourd'hui il faut que je vous en parle comme je les ai vues, en masse, en bloc, au hasard, confusément.

Figurez-vous, en effet, que dans ces quatre monumens qu'un souffle peut renverser, tous ceux qui, en France, savent tenir d'une main habile le marteau, le ciseau, l'aiguille, le burin, la lime; quiconque sait travailler le bois, le fer, la toile, les tissus, les métaux, le marbre, la laine, le lin, la soie de porc, le chanvre, la corne, l'ivoire, le crin, la paille, l'albâtre et même le *caoutchou;* quiconque prépare, façonne, apprête, manipule, alambique, analyse, compose ou décompose, fait ou défait, tourne, arrange ou invente, une matière quelconque, voire même la poudrette; tous ceux qui ont su donner à la matière un nom nouveau, une forme nouvelle, une couleur qu'elle n'avait pas, se sont préparés depuis long-temps à cette manifestation solennelle des forces industrielles de la France; et tous ces échantillons, arrivés de toutes les provinces, ils vous obsèdent de toutes parts dans ces quatre grandes baraques: au plancher, contre les murailles, dans des cadres en verre, sur des rayons obliques, en spirales, contre les colonnes, sous vos pieds! Songez donc que toutes les époques se heurtent dans tous les sens! Le moyen âge, le dix-huitième siècle et même nos modes d'hier; la Chine est côte à côte avec l'Égypte, si bien qu'à présent, moi, qui me suis fait pour vous l'historien de cet admirable *pandœmonium*, je suis tout obsédé de ce que j'ai vu. Pompes foulantes et aspirantes et petites montres de femmes, machines à vapeur et grils à cuire les côtelettes qui ne brûlent qu'une feuille de papier; des surtouts en bronze doré, pour des tables royales, et des lignes à pêcher le goujon; de la viande salée et des voiles de blondes, du fumier en poudre et des essences à la rose; que sais-je encore? Il y a du *topica* inventé par M. Cochina pour ceux qui digèrent mal; il y a des boîtes de gourmandises truffées pour ceux qui digèrent bien. L'un a inventé des *pessaires élastiques*, l'autre des *biberons en pis de vache*, et même sur ce terrain neutre de l'exposition, ce pessaire et ce biberon, en attendant les lèvres vermeilles de tout petit enfant, se montrent les dents et se font la guerre. O rivalité, où vas-tu te nicher! Parlerai-je aujourd'hui des lits élastiques ou de *l'uranorama* de M. Jambon, rue Culture-Sainte-Catherine, pour les gens du monde *qui désirent connaître et qui connaissent si peu les constellations?* dit l'auteur; ou bien, pour commencer par quelque chose de plus grave, nous occuperons-nous des chefs-d'œuvre en carton-pierre, des corsets élastiques, des tou-

pets perfectionnés, des perruques *métalliques*, ce chef-d'œuvre d'utilité, et des perruques *non-métalliques*, cet autre chef-d'œuvre d'utilité ?

A quels miracles voulez-vous que je m'arrête ? En bronze, en cristaux, en porcelaines, des miracles ! J'ai vu un verre à vin de Champagne qui a cinq pieds de haut, et qui doit contenir dix bouteilles, tout autant que la botte du maréchal de Bassompierre ! J'ai vu Notre-Dame de Paris en sucre candi ; j'ai vu des mappemondes en peau, et gonflées d'air, et par ainsi représentant assez bien le monde que nous connaissons. Ces mappemondes ont un nom légèrement minaudier : *œsophyse !*

Il y a encore *le philophile*, à l'usage *des hommes sensibles*, pour *faciliter les fonctions du rasoir*, comme dit M. Pradier.

Le typophone, qui juge des distances par les sons ; *le métographe, au moyen duquel*, dit l'auteur, *l'homme d'état ou l'homme de lettres peut au sein de la nuit fixer l'idée heureuse qui interrompt son sommeil.* Je vous engage bien fort à bien *fixer le métographe*, et à vous en méfier de tout votre esprit, si c'est ainsi qu'on écrit quand on s'en sert.

Quel bourdonnement ! Chacun dit son mot, chacun fait sa phrase : l'un fabrique *des claques qui offrent une brisure qui obtient une flexibilité qui fait obéir le claque au ploiement du pied, avec lequel claque on se trouve garanti de quelque temps qu'il fasse, et on obtient d'avoir toujours le pied sec et sain. Ils offrent même plus d'utilité pour le militaire que pour le civil.*

L'autre vous déclare que vous serez *bien aise*, pour 25 francs, de faire remettre à neuf votre redingote ou votre habit de l'an passé ; celui-ci fait l'apologie de son marbre piékilore ; celui-là décrit l'avantage de sa grosse caisse, *qui produit des sons sonores et harmonieux ; il fabrique en même temps des étuis à chapeaux pour hommes d'après les mêmes principes.* Ce qu'il y a de plus curieux dans ces sortes de choses dénommées, ce sont les bretelles en *caoutchou*. Ces bretelles en *caoutchou* conviennent à tout le monde, excepté aux hommes qui sont gras, et à ceux qui sont maigres, excepté à ceux qui digèrent mal ou qui ont la poitrine faible, excepté à ceux qui ne portent pas de gilets de flanelle et à ceux qui portent une chemise. A ce compte, le *caoutchou* ne peut manquer de remporter la médaille d'or, ou tout au moins la croix d'honneur.

A moins toutefois qu'on ne donne la croix d'honneur à celui qui a exposé cette année *des bretelles tricolores semblables aux bretelles qu'il a présentées au roi Louis-Philippe et à monseigneur le duc d'Orléans après la révolution de juillet.*

Et puis enfin, et comme il faut toujours que des idées de douleur et de difformité se mêlent à tout ce que font les hommes, on voit étalés çà et là, au milieu de tout ce luxe frivole et de tout ce *comfort* à l'usage des heureux et des riches, des *lits orthopédiques pour les déviations de la taille,* des sondes qui font rêver à *ce grain de sable placé là,* comme dit Bossuet. C'est tout-à-fait le *Memento homo*! qui éclate tout-à-coup au milieu de toutes ces choses bizarres ou grandes, utiles ou ridicules, qui font adorer le génie de l'homme ou qui le font prendre en pitié.

Mais je reviendrai bientôt sur toutes ces nouveautés et même sur des inventions qui ne sont pas exposées dans les quatre grandes salles. Le cadavre du docteur Auzou, par exemple, ou mieux encore ce cadavre en chair et en os, ce cadavre véritable que la chimie a rendu aussi solide et aussi durable que le marbre! Mais les inventeurs ont été forcés d'exposer chez eux leurs cadavres : vous sentez bien que de pareilles inventions nous conviennent fort peu à nous qui avons entendu les fusillades de Lyon, et qui avons passé naguère dans la rue Transnonain! Nous avons les nerfs si sensibles!

Ce que je puis dire tout de suite aujourd'hui de cette Exposition de l'Industrie, c'est qu'il nous a paru que, si cette exposition était plus suivie, plus intéressante et même plus curieuse que l'Exposition des Beaux-Arts, elle portait aussi avec elle son ineffaçable tache originelle, le besoin du lucre. Quelle différence entre les commerçans et les artistes! L'artiste porte son tableau au Louvre; ce tableau est appendu contre les murailles; une fois là, il devient ce qu'il peut. Le peintre donne son nom et son adresse et le sujet de son tableau sur le livret, et rien de plus. Cela fait, il se retire, ou bien il va admirer le tableau d'un confrère; mais, soit qu'il retourne à ses travaux ou qu'il se perde dans la foule, personne ne le voit, personne ne l'entend, il ne demande rien à personne : il est pauvre, il a besoin d'argent, il a foi à son œuvre; mais il est fier, patient, et il attend qu'un acheteur se présente; l'artiste comprend la dignité de l'art. Tout au rebours le marchand : même dans ces palais élevés à l'industrie tous les cinq

ans, le négociant transporte sa boutique et son enseigne, et sa facture; il se remue, il s'agite, il s'inquiète, il a peur des concurrens, il rédige ses prospectus; il vous suit du regard quand vous entrez, il voudrait pour lui seul toute l'attention publique, quoi qu'il expose, fût-ce du noir de fumée. Et en preuve, ouvrez ce qu'on appelle le *catalogue raisonné* qui n'est pas même un catalogue *raisonnable*. Ce livret est évidemment rédigé par les fabricans les plus riches. Ils s'y vantent eux-mêmes tout du long, ils y célèbrent eux-mêmes leurs marchandises; ils y attaquent indirectement la fabrique et l'enseigne du voisin, ils racontent les moindres encouragemens qu'ils ont obtenus, ils ne vous font pas grâce d'une médaille de bronze, pas grâce d'une mention honorable, d'un prix de l'Athénée des arts ou d'une poignée de main royale; partout dans ce livret vous rencontrez des lampes qui se disputent contre des lampes, des perruques qui arrachent les cheveux d'autres perruques, des bandages qui luttent contre des bandages, des tapis qui rivalisent avec des tapis; il faudrait plus de huit jours pour mettre seulement d'accord entre eux les deux cents pianos tous parfaits, tous excellens, tous admirables qui se rencontrent à cette exposition.

Une autre observation à faire et qui est encore toute au profit de l'artiste contre le fabricant, c'est que l'artiste est en effet et lui-même et lui seul l'auteur de son œuvre; il a été seul à la concevoir, seul à la produire : son œuvre et lui, ils ne font qu'un. Le fabricant tout au rebours : souvent le fabricant n'est pas même l'inventeur du produit qu'il expose. C'est à peine s'il a le mérite d'avoir avancé quelque argent sur l'idée d'un homme de génie bien ignorant, bien simple, bien pauvre, bien inconnu, dont le travail et le génie vont enrichir trois ou quatre générations de marchands d'argent, pendant que lui-même, lui, l'inventeur, le créateur, restera pauvre et inconnu! Ce mensonge cruel du fabricant qui n'a pas fabriqué, de l'inventeur qui n'a pas inventé, attriste pour moi en grande partie tout l'intérêt de cette Exposition. Comme on serait heureux si on était sûr de rencontrer derrière ces riches productions l'ouvrier intelligent qui les a faites : *Me! me! adsum qui feci!*

Il faut dire encore qu'en mettant à part cette désolante pensée de plagiat, l'Exposition de cette année, si riche en objets charmans, pleins de goût, d'esprit et de grâce, futilités toutes parisiennes,

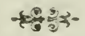
ne présente guère de grandes idées et d'inventions fécondes en résultats; ce sont là de ces admirables hasards que même la France ne peut pas rencontrer toutes les cinq années. On parle cependant de notables diminutions dans les prix de quelques produits, dans les prix des châles, par exemple : c'est un progrès; mais ce n'est pas là une nouveauté. C'est que, voyez-vous, l'invention vraie, la découverte vierge, est plus rare encore que le bon marché; c'est qu'il est plus facile, en toutes choses, de changer la broderie que de changer le canevas; c'est qu'elles sont bien rares les grandes idées, comme la vapeur, par exemple, qui commencent à poindre dans quelque cerveau de génie, qui bientôt se dessinent plus nettement, qui prennent enfin un corps et une apparence certaine, qui vont ensuite de conséquences en conséquences, se divisant, se multipliant à l'infini, s'appliquant à toutes choses, sur la mer et sur la terre, et finissant par illuminer, par féconder, par glorifier tout un siècle.

Pour dernier reproche qu'on pourrait adresser à cette Exposition de 1834, c'est que l'industrie s'est plus occupée à faire des projets en l'air qu'à réaliser des idées utiles : elle a plus pensé à étonner qu'à être utile; elle nous dit bien : *Voilà ce que je ferais si j'avais de l'argent;* mais elle ne dit pas, et elle devrait le dire : *Voilà ce que je fais pour l'argent que vous avez* ! En ce sens (je sais bien que je vais faire crier haro sur moi), autant une exposition d'art, à des intervalles raisonnables, me paraît une chose utile, autant une exposition industrielle me semble d'une utilité contestable. Qui dit *art* dit *luxe;* qui dit *industrie* dit *utilité*. Or, comment voulez-vous, quand tant d'amours-propres industriels sont aux prises, quand ils vont, tous les cinq ans, se donnant en spectacle public et officiel, comment voulez-vous que l'industrie se souvienne toujours de son grand but d'utilité ? comment ne se ferait-elle pas, au contraire, aussi belle et aussi riche que possible? comment pourrait-elle résister à l'envie de mentir beaucoup, tant sur le prix que sur la façon, tant sur la matière que sur la main d'œuvre? Enfin, et pour conclure, on demande pourquoi le pays le plus grand fabricant du monde, l'Angleterre, n'a pas d'exposition de l'industrie.

Toutefois, à la prendre telle que nos industriels nous l'ont faite, l'Exposition de 1834 est prodigieuse et d'une richesse incroyable. Comme spectacle, c'est un des spectacles les plus curieux

qui se puissent voir. Cette fois encore l'industrie française a ouvert toutes ses écluses, elle a vidé toutes ses corbeilles et toutes ses cornes d'abondance. Que d'imagination et d'esprit et de goût ! Quelle poussée vigoureuse et luxuriante ! Quelle force productive ! Oh ! noble et ingénieux et admirable pays, la France ! Terre plantureuse où tout germe, où tout pousse, l'ivraie et le bon grain ! Pays ouvert à toutes les industries comme à toutes les passions ! Tout-puissant dans la paix comme tout-puissant dans la guerre ! Dieu lui donne la paix ! seulement la paix au-dedans ! et, tout usé qu'il vous paraît par le luxe et par la gloire, vous verrez ce que contiennent encore de puissance et de vie les entrailles de ce grand corps !

Jules Janin.



LE SOURD-MUET AVEUGLE.

HISTOIRE DE JAMES MITCHELL.

[Je ne viens pas inventer ni traduire un conte; je m'adresse aux philosophes et aux physiologistes dans ce simple récit : je serais bien surpris toutefois, si je n'intéressais pas aussi ceux qui aiment les contes. La signature illustre qui termine cet article est une autorité : sir James Mackintosch, que je copie, l'avait extrait lui-même d'un rapport lu devant la société royale d'Édimbourg par le professeur Dugald Stewart. La traduction exigeait une grande simplicité de style.]

— James Mitchell, fils d'un ecclésiastique protestant du comté de Naïrn, en Écosse, naquit le 11 novembre 1795. Sa mère remarqua bientôt que son enfant était né aveugle, en voyant qu'il n'exprimait aucun désir de tourner les yeux vers la lumière ou tout autre objet brillant; plus tard elle eut encore la douleur de reconnaître qu'il était sourd, en observant qu'aucun bruit, quelque fort qu'il pût être, ne pouvait troubler son sommeil. La surdité était complète; mais la cécité, comme dans maint autre cas de cataracte, n'allait pas jusqu'à une privation totale de la vision.

A l'âge où James Mitchell commença à marcher, il parut être attiré par les couleurs vives et éclatantes. Quoique toute l'histoire de sa vie semble prouver qu'il ne recevait alors que bien peu de secours, comme perception intelligente de l'or-

gane visuel, il lui devait cependant de grandes *jouissances sensuelles.*

Il avait coutume de tenir entre son œil et les objets lumineux les corps dont il avait observé que l'interposition augmentait la quantité de lumière ; c'était un de ses principaux amusemens de concentrer les rayons du soleil au moyen de fragmens de verres, de cailloux transparens et d'autres substances analogues, qu'il élevait entre son œil et la lumière, en les faisant tourner dans tous les sens. Il brisait souvent ces objets avec les dents pour leur donner la forme qui lui semblait la plus favorable. Il avait encore d'autres expédiens pour satisfaire son appétence pour la lumière. C'est ainsi qu'il se retirait dans une chambre, fermait les portes et les fenêtres, et restait là pendant longtemps les yeux fixés sur quelque petit trou ou fente qui laissait pénétrer les rayons du soleil. Souvent encore, pendant les nuits d'hiver, il s'isolait dans un coin sombre de la chambre, et allumait un flambeau pour son amusement. Dans ces cas-là, comme dans la satisfaction de ses autres sens, toute sa physionomie et ses gestes exprimaient la curiosité la plus ardente.

Il serait difficile, sinon impossible, d'apprécier exactement le degré de vision dont il jouissait ; mais par l'extraordinaire finesse qu'avaient acquise chez lui le toucher et l'odorat, qui suppléaient habituellement aux fonctions particulières de la vue, on peut calculer qu'il ne recevait qu'un secours très-borné de l'organe visuel, si même il en recevait aucun. L'aspect de la cataracte annonçait d'ailleurs qu'il pouvait tout au plus être en état de distinguer les couleurs et les degrés d'intensité de la lumière.

Je disais que James Mitchell était doué d'une délicatesse extraordinaire des sens du toucher et de l'odorat. Il en a donné la preuve de bonne heure.

Quand un étranger arrive, il en est toujours averti immédiatement par l'odorat, qui le conduit jusqu'au lieu où se trouve l'étranger, qu'il se met à examiner par le sens du toucher. Dans le canton écarté où il vit, ce sont surtout des hommes qui visitent le presbytère ; la première chose qu'il fait, c'est d'aller examiner si l'étranger porte ou non des bottes. Cela vérifié, il le quitte, va dans le vestibule, cherche son fouet, l'examine

avec soin; puis il se rend à l'écurie et passe avec la même attention la main sur son cheval. Il arrive quelquefois que les visiteurs viennent en voiture; alors Mitchell va sous la remise, inspecte la voiture et en essaie mainte et mainte fois les ressorts. Certes il n'est guidé en cela que par l'odorat et le toucher.

Depuis l'enfance il s'est accoutumé à frapper fortement ses dents avec un clef ou tout autre instrument qui produit un son aigre. Ses principaux plaisirs provenant évidemment du goût et de l'odorat, il mange souvent avec une désagréable voracité. Il s'amuse encore à exercer son toucher, et il s'est souvent occupé des heures entières à ramasser dans le lit d'un torrent des cailloux arrondis, pour les arranger ensuite circulairement et s'asseoir au milieu de ce cercle.

Après avoir exploré un espace de deux cents toises autour du presbytère, il se hasardait à se promener hardiment et sans guide dans cette espèce de domaine conquis pouce à pouce par le toucher; ne laissant pas passer un jour sans aller toujours un peu plus loin, avec les mêmes précautions d'abord, et puis avec la même hardiesse. Dans une de ces excursions de découvertes, il fut remarqué avec terreur, par son père, au moment où il se traînait sur les mains et les genoux le long d'un pont étroit, en bois, jeté au-dessus d'une rivière voisine, à un endroit où l'eau est profonde et rapide. Il fut arrêté aussitôt, et, pour l'empêcher de continuer de si périlleuses expériences, on le plongea à deux ou trois reprises dans la rivière, ce qui produisit l'effet désiré. On avait dit aux domestiques d'empêcher ses visites à l'écurie lorsqu'on y mettait des chevaux étrangers; mais, après avoir été ainsi arrêté plusieurs fois, il eut l'adresse de fermer la porte de la cuisine sur les domestiques pour pouvoir aller caresser les chevaux.

Il applique les objets à sa langue pour mieux juger des aspérités de leur surface; le docteur Gordon, observateur savant, qui l'a vu plusieurs fois, attribue son habitude de faire sonner les corps durs contre ses dents, plutôt à son désir d'obtenir une perception plus exquise de leur dureté comparative qu'à aucune impression sur les nerfs de l'ouïe. Son commerce limité avec le monde visible ne lui sert guère que d'amuse-

ment, et si on pouvait admettre en aucun cas des analogies entre les divers sens, on pourrait assimiler ses perceptions de la lumière et des couleurs aux sensations de la chaleur qu'une ancienne classification, généralement adoptée, quoique d'une justesse douteuse, rapporte au sens du toucher. En un mot, les progrès de l'intelligence et les règles de conduite chez James Mitchell semblent dépendre entièrement du toucher ou des organes de l'odorat et du goût, qui, chez les hommes bien organisés, sont presque réduits au rôle d'agent des puissances sensuelles.

On n'observe aucune infirmité, aucun vice de conformation dans aucun membre de la famille de James Mitchell, et la privation extraordinaire dont il est affligé n'est accompagnée ni d'une imperfection générale, ni d'une particularité morbide dans la structure ou les fonctions des autres organes. Sa santé a toujours été bonne et sa constitution robuste. Ses idées, ses sentimens et ses actions obéissent aux lois ordinaires de la nature humaine. Sa docilité et son adresse semblent souvent indiquer un degré de jugement qui (en faisant la part de l'imperfection de deux sens sur cinq) est supérieur à celui de maintes organisations chez lesquelles sont ouvertes toutes les issues par où ces élémens de l'éducation entrent dans l'esprit. Tous les observateurs s'accordent à représenter sa physionomie comme intelligente.

Il avait reçu une grave blessure au pied ; pendant tout le temps qu'il lui fallut pour la guérir, il restait habituellement assis au coin du feu, le pied appuyé sur un petit tabouret. Plus d'un an après, un petit domestique avec qui il jouait fut forcé, par un accident semblable, à garder la chaise. Le jeune Mitchell s'apercevant que son compagnon restait plus long-temps en place qu'il n'avait coutume de le faire, l'examina attentivement et ne tarda pas à découvrir, par les bandages de son pied, de quoi il s'agissait. Il monta aussitôt dans un grenier, chercha parmi d'autres vieux meubles le petit tabouret qui avait servi de soutien à sa propre jambe, le descendit à la cuisine et vint doucement le placer sous le pied du blessé.

Une autre fois, un ecclésiastique, étant venu voir sa famille, emmena miss Mitchell dans le jardin ; quand ils rentrèrent de

la promenade, J. Mitchell s'aperçut, sans doute par l'odorat, que les souliers de sa sœur étaient mouillés; il s'approcha d'elle, les toucha, et ne voulut pas la laisser tranquille qu'elle n'en eût mis d'autres.

Sa mère avait vendu un cheval que Mitchell était parvenu, pensait-on, à distinguer par le toucher. L'acheteur revint au bout de quelques semaines, et, pour l'éprouver, mit pied à terre près du presbytère; Mitchell sentit le cheval, alla droit à l'arbre où il était attaché, le conduisit à l'écurie de sa mère, enleva la bride et la selle, lui mesura un picotin d'avoine, et puis s'en revint après avoir fermé la porte, dont il mit la clef dans sa poche.

Il connaît l'usage des ustensiles les plus ordinaires, et c'est un bonheur pour lui d'augmenter ses connaissances en ce genre. Un de ses amusemens est de visiter les ateliers de charpentiers et autres ouvriers, très-probablement avec l'intention d'étudier la forme de leurs outils et leurs travaux. Il aide quelquefois les garçons de ferme dans la basse-cour, et surtout au balayage et récurage de l'écurie. Il s'est exercé à réparer des brèches dans les murailles, et a même bâti de petites maisons en terre, avec de petites ouvertures pour servir de fenêtres. On a voulu lui apprendre à faire des paniers; mais il paraît avoir manqué de la patience nécessaire pour les finir.

Il n'est pas sans avoir acquis un sentiment de la propriété: il sait ce qui est à lui, il le garde, et s'abstient de toucher ce qui sert habituellement à d'autres. Si on s'y prend doucement pour lui faire comprendre qu'il a des torts, qu'il a mal fait, il montre du chagrin; mais si on le traite avec dureté il s'irrite. Il exprime de l'inquiétude quand il est séparé de sa famille. Dans son enfance, il n'était guère moins sensible à l'éloignement d'un serviteur habituel; mais depuis qu'il s'est familiarisé au changement de domestiques dans la ferme, il n'y fait presque plus attention.

En 1808, son père le conduisit à Londres pour y chercher les secours de la chirurgie. On lui perça la membrane de l'un et l'autre tympan sans aucun résultat apparent. On voulut aussi opérer la cataracte de son œil gauche, autant que put le permettre la violente résistance du pauvre enfant. Ce fut également inutile. En 1810 on le ramena encore à Londres,

et M. Wardrop, ayant fixé sa tête au moyen d'un appareil, opéra son œil droit. Par l'amélioration inespérée de la vue de Mitchell, on put penser que la chirurgie pourrait un jour l'améliorer davantage.

En 1811, J. Mitchell perdit son bon et respectable père. On a diversement représenté ses sentimens au sujet de cette mort et des funérailles. Le témoignage de sa sœur et du docteur Gordon prouve que ces événemens nouveaux excitèrent son attention, sa curiosité, sa surprise, plutôt qu'aucuns sentimens qui feraient supposer une perception nette de la nature du changement survenu dans l'état de son père. Les habitudes ordinaires de sa sensibilité morale et sociale l'induisirent naturellement en erreur dans cette circonstance de sa vie.

Il s'était précédemment amusé à placer un poulet mort sur ses pates, et il riait lorsqu'il tombait au lieu de se tenir debout. Mais le premier cadavre humain qu'il toucha fut celui de son père, et il s'en écarta avec des signes de dégoût et de surprise.

Il vint toucher le corps dans le cercueil : le soir du lendemain des funérailles il se rendit à la fosse et frappa dessus avec ses deux mains : mais était-ce affection, était-ce imitation de l'acte des fossoyeurs lorsqu'ils avaient recouvert la bière de terre ? C'est ce que la sœur de Mitchell, qui l'observait de près, ne put déterminer. Pendant plusieurs jours il retourna fréquemment au tombeau, et depuis il assiste régulièrement à toutes les obsèques qui ont lieu dans le même cimetière.

On fit venir un tailleur pour lui prendre mesure d'un habit de deuil; Mitchell le fit monter dans l'appartement où son père était mort, renversa sa tête en arrière, montra du doigt le lit, et puis le conduisit à la tombe où son père repose.

Dernièrement, étant malade, il fut couché dans le lit où son père était mort. Il ne voulut pas y demeurer un seul moment, mais il resta tranquille lorsqu'on l'eut transporté dans un autre.

Peu de temps après la mort de son père, ayant découvert que sa mère n'était pas bien portante et gardait le lit, on le vit pleurer.

Trois mois après, un ecclésiastique étant dans la maison

un dimanche soir, il lui indiqua la Bible de son père et fit signe à toute la famille de s'agenouiller.

Sa sœur a inventé quelques moyens d'établir entre lui et les autres êtres cette communication dont la nature semblait l'avoir sevré pour toujours. Par diverses modifications du toucher, elle lui fait sentir sa satisfaction ou son déplaisir. Sa principale méthode consiste à lui toucher la tête avec diverses gradations de force et diverses manières. J. Mitchell paraît comprendre facilement ses intentions. Quand elle veut lui dire qu'elle est très-contente, elle lui donne plusieurs petites tapes avec cordialité sur la tête, le dos ou la main. Quelques tapes de moins signifient son simple assentiment. Elle n'a qu'à lui refuser ces signes d'approbation et le repousser doucement pour exprimer son déplaisir. Elle a inventé une langue du toucher qui n'est pas seulement un moyen de communication, mais encore une sorte de discipline morale. Pour suppléer à son organisation incomplète, elle a eu recours à un langage en action représentant ces idées qu'aucun des simples signes naturels appréciables par le sens du toucher ne pouvait transmettre.

Quand sa mère est absente, sa sœur calme son anxiété en lui mettant doucement la tête sur un coussin autant de fois que sa mère doit être absente de nuits, pour lui faire sentir qu'il dormira ce nombre de nuits avant son retour. On lui signifia un jour qu'il devait attendre deux fois vingt-quatre heures un habit neuf, et pour cela on lui ferma les yeux et on lui fit baisser la tête deux fois.

J. Mitchell lui-même communique ses idées aux autres d'une façon particulière. Le docteur Gordon lui ayant pressé l'œil, il tendit le bras comme pour faire entendre que cette pression lui rappelait l'opération qu'il avait subie dans le lieu le plus éloigné où il fût allé. Lorsqu'il veut demander à manger, il indique du doigt l'endroit où sont les alimens; et lorsqu'il désire informer sa famille qu'il va dans une boutique de cordonnier, il imite l'action de faire des souliers. Mais, quoiqu'il ne reçoive d'information directe que par ce qu'il éprouve lorsqu'on touche quelque partie de son corps, il ne cherche pas lui-même à toucher le corps des autres. Dire qu'il adresse ses signes à la vue serait inexact; mais il y a un sentiment in-

térieur qui l'avertit que les autres sont doués de quelques moyens d'interpréter les signes sans le contact par une faculté incompréhensible que la nature lui a refusée.

J. Mitchell paraît n'avoir aucune conception d'êtres supérieurs à l'homme, et conséquemment il ne montre aucune apparence de ces sentimens religieux qui sont au nombre des attributs caractéristiques les plus généraux de notre espèce.

Les seules tentatives d'expression vraie qu'il fasse se réduisent à des manières de mugissemens, cherchant par-là à donner cours à cette violente colère à laquelle sa situation le rend enclin. Ses larmes sont ordinairement répandues lorsqu'il est contrarié dans ses désirs, mais elles coulent aussi quelquefois quand il ressent une douleur affectueuse. Il témoigne par un éclat de rire bruyant sa joie du succès des artifices qu'il emploie pour placer les autres dans des situations embarrassantes et risibles. Jusqu'ici on n'a pu saisir chez lui aucune indication d'une seule des suites de pensées et de désirs qui animent la nature humaine.

L'exemple inouï de J. Mitchell est une des anomalies les plus intéressantes de l'histoire de l'homme.

Comme tous les élémens de la pensée et du jugement entrent dans l'esprit de l'homme ou y naissent à une époque antérieure à l'opération de la mémoire, et sous l'action simultanée de *tous* les sens, il est difficile de déterminer quelles sont les perceptions qui appartiennent originairement et exclusivement à chacun des organes du sens extérieur. Notre connaissance de chaque objet provient des impressions qu'il produit sur tous les organes. Quoi qu'on pense de l'acte mental qui originairement réunit ces impressions diverses, il semble évident que dans l'état actuel de toute intelligence le travail consiste à les étudier une à une. Chaque individu s'en occupe et les emploie dans leur état composé. Les analyser est une opération suggérée par la philosophie, et qui, dans l'état ordinaire des choses, doit toujours être imparfaitement accomplie. Un homme qui depuis sa naissance a eu tous ses sens complets doit avoir eu toutes ces impressions, et ne peut jamais en bannir aucune de son esprit. Il peut bien sans doute observer une sensation de préférence aux autres, et d'autant

plus qu'il s'imaginera exclure tout-à-fait celles qu'il néglige. Mais aux perceptions dont il a le sentiment se mêleront beaucoup d'élémens si exigus et si subtils qu'ils éluderont le pouvoir de sa volonté, et échapperont à sa conscience intime. Il ne peut approcher de l'analyse que par des efforts d'attention très-imparfaitement heureux, par des suppositions souvent précaires, et souvent même inconcevables lorsqu'on les pousse jusqu'à leurs extrêmes conséquences. C'est pour cela que quelques philosophes ont imaginé des êtres intelligens sans autres sens que celui de la vision, et que d'autres ont représenté leur hypothèse sur l'origine et la marche de la perception sous la forme d'une statue qui serait successivement dotée des divers organes des sens. Il est évident toutefois que ces suppositions ne peuvent tout au plus que démontrer les opinions particulières de celui qui les fait, sans prouver ce qu'elles présupposent dans la nature des choses.

Mais là où une des portes de la perception est entièrement fermée, nous voyons réellement quelle variation peut amener dans l'état du composé l'absence d'une partie de ses élémens. De là vient que la cure et l'éducation des aveugles et des sourds, indépendamment du triomphe de la civilisation et de la science bienveillante, acquièrent une valeur considérable, quoique subordonnée, comme offrant presque les seules grandes expériences que puisse faire la philosophie métaphysique. Ces expériences ne sont pas complètes cependant. La science, l'opinion, les préjugés, parviennent aux aveugles par l'ouïe, et lorsqu'on les a accoutumés à se servir du mécanisme du langage, ils apprennent l'usage des mots comme signes de choses inconnues, et parlent sans incohérence de sujets dont ils n'ont peut-être aucune idée. Fixer les limites de la pensée d'un aveugle qui entend et parle est un problème au-dessus des progrès de la philosophie actuelle. Il paraît certain que Sanderson le mathématicien et Blacklock le poète se servaient des mots correctement et avec suite sans avoir les idées correspondantes ; mais nous n'avons guère les moyens de déterminer jusqu'où s'étendait leur privation de pensée au-delà de la sphère de la lumière et des couleurs. D'un autre côté, les sourds emploient le sens de la vue, la plus rapide et la plus vaste des facultés subalternes, la plus importante peut-être

par l'information directe et originale qu'elle donne, aussi bien que par la grande variété des signes naturels dont elle s'empare immédiatement, et par les signes conventionnels que procure l'abréviation de son langage naturel. Massieu, intelligence évidemment supérieure à celle du poète ou du mathématicien, que nous venons de nommer, participe aussi à plus de connaissances; et s'il avait à raisonner sur la théorie du son, il ne faudrait pas s'attendre à le voir placer ses mots avec autant d'exactitude que Sanderson en mettait dans l'emploi des signes algébriques. L'information transmise par l'oreille concernant la condition des objets extérieurs est comparativement faible; mais la grande importance de l'ouïe consiste à être l'organe qui rend possible l'usage d'une langue conventionnelle sur une vaste échelle et dans presque toutes les circonstances. L'œil est le grand interprète des signes naturels. Un être presque entièrement privé de l'ouïe et de la vue est donc un sujet nouveau d'observation philosophique. Quoi de plus curieux qu'un homme dont la condition, comme animal, est au-dessous de celle de l'espèce dans la période imaginaire placée avant l'usage d'une langue parlée ou l'invention de l'écriture, et qui cependant présente les grossiers linéamens de presque toutes les facultés de l'intelligence et des sentimens moraux; quoi de plus curieux, disons-nous, que de voir cet être incomplet recevant aide et instruction de la science, et lui révélant à son tour ce qu'elle ne pouvait apprendre d'aucun autre être! C'est un spectacle bien fait assurément pour inspirer le respect pour l'intelligence cultivée et de hautes espérances pour les progrès de l'humanité.

SIR JAMES MACKINTOSCH.



ITALIE DES GAULES. [1]

§ II.

LA VILLE DE CONSTANTIN.

Ce n'est pas de Stamboul la Turque, c'est de sa sœur la Gauloise que je veux parler. Les deux cités filles de Constantin ont eu de tristes destinées. A peine enregistrées sur la carte, aux cris de joie de l'univers latin, elles se sont endormies, et dorment encore, l'une sur le Bosphore, tout près des lieux où Ovide a placé le palais du Sommeil; l'autre sur l'Élysée du Rhône, dans le seul coin de la France que les cris des postillons ne troublent jamais.

Malheureuse idée de Constantin! Ce Clovis de Rome, ce vainqueur de Maxence, cet empereur illuminé qui voyait des croix en l'air, s'imagina follement qu'il assurait l'éternité de l'empire en créant une capitale nouvelle sur la prairie que baignent la Méditerranée et l'Euxin. Un moment, un seul moment ce grand homme fut inspiré d'en haut; il dit à Arles: « Tu seras Constantinople! » Et certes elle méritait bien cet

(1) Voir la Revue de Paris, t. 1, 2e série.

honneur : Constantin l'aimait de passion, la caressait avec amour, cette noble cité gauloise qu'il adoptait pour sa fille. Il la contemplait assise dans son delta, baignant ses pieds de marbre dans le Rhône et la mer; arrêtant d'une main les barques de Lyon et de Vienne, de l'autre les vaisseaux d'Alexandrie, les trirèmes d'Ostie et d'Anxur. Elle s'épanouissait à son soleil, mystérieuse, intéressante, solennelle comme une ville égyptienne; Arles, devant Constantin, c'était Alexandrie ou Memphis; Arles, avec sa nécropolis élyséenne, son désert pierreux, ses mirages fantastiques, ses grandes herbes fauchées par les bœufs, ses obélisques sombres, ses chantiers de statues, ses places hérissées de colonnes; et partout, sous les péristyles, au bord des puits, au seuil des temples, le long du fleuve, partout ses belles femmes indolentes et causeuses, coiffées de bandelettes à plis, comme des Isis vivantes; ses femmes déjà citées en ce temps comme les plus belles entre les Gauloises, les filles brunes et blanches de Segoregium, celles qui séduisaient les Grecs de la naissante Marseille à leur faire oublier les voluptueux gynécées de Larisse et de Délos.

Constantin s'enivrait des parfums de cette ville : il avait déjà oublié Rome, cette Rome ennuyeuse de gloire; on avait trop parlé d'elle, il fallait en finir avec son éternité, lui arracher son auréole capitoline usée jusqu'au dernier rayon, et la remettre en fonte pour l'attacher à quelque autre tête de cité vierge. Arles tendait ses mains pour recevoir un don et un titre; Constantin s'apprêtait à la baptiser dans le Rhône, et à lui donner son nom harmonieux; le palais impérial s'élevait déjà; les artistes en foule y apportaient des statues pour ses galeries; les pourvoyeurs amoncelaient les amphores dans ses immenses celliers, afin de fournir aux orgies de toute une dynastie d'empereurs : on bâtissait un théâtre comme celui de Marcellus, et un forum tout bordé de colonnades; on avait un amphithéâtre comme celui de Flavien; pour les ides de mai, l'empereur promettait au peuple arlésien un spectacle gratuit, un combat de taureaux qui durerait cent cinquante jours complets, plus généreux que Titus, qui n'en donna que cent pour l'ouverture du Colysée, et ne fit égorger que vingt mille bêtes fauves. Constantin s'apprêtait à fonder une nouvelle histoire qui n'eût pas été celle que nous lisons : il se créait maître de

la Méditerranée, il étreignait cette mer avec deux bras, les péninsules italique et espagnole. Pour établir ses communications avec Rome, il n'avait qu'à couper une montagne à morceaux, en l'éparpillant en menus pavés du Rhône au Tibre; c'eût été une rue de deux cents lieues semée d'arcs triomphaux; Constantin aurait couru de Sagonte à Tarente, trouvant toujours une de ses deux capitales à mi-chemin. Il eût abandonné tant de provinces lointaines que Rome ne conservait que par orgueil, et qui étaient onéreuses au trésor public : ainsi concentrée, la vitalité de l'empire aurait eu la force requise pour résister aux invasions. Arles devenait la sœur de Rome : parenté naturelle d'ailleurs, puisque l'origine de ces deux villes était commune; Rome fondée par Énée, Arles par Arelon, neveu de Priam. Un nouvel ordre d'avenir allait donc commencer, mais le génie de destruction l'emporta. Constantin délaissa subitement la ville du Rhône pour établir son siége impérial à Byzance. De hautes considérations politiques le déterminèrent sans doute; il serait probable aussi qu'une cause futile eût provoqué subitement la haine de Constantin contre cette ville d'Arles qu'il avait tant aimée. Après avoir quelquefois pensé gravement sur cet abandon, après avoir pesé les raisons approfondies par les historiens, il me vint un jour en idée que le Borée noir dont parle Strabon avait irrité l'empereur, et que ce vent terrible renversa la bonne fortune d'Arles; c'est à méditer. Qu'on songe que le Borée noir, tant radouci de nos jours, comme tous les fléaux qui vieillissent, que le Borée noir, prosaïquement dégénéré depuis dans le mistral, bouleversait alors une ville jusqu'en ses fondemens; auprès de lui le Simoun d'Égypte n'était qu'un doux zéphyr : quand il soufflait dans le désert pierreux voisin d'Arles, il enlevait les cailloux par tourbillons comme le Simoun fait des grains de sable; il renversait les chevaux et les cavaliers, dépouillait violemment les soldats de leurs armes et de leurs habits, c'est ce qu'on lit dans Strabon, le moins fabuleux des historiens. Un pays ainsi désolé ne méritait pas une longue affection d'empereur; cette calamité endémique neutralisait tous les dons heureux que la cité d'Arles avait reçus de son climat, de sa campagne, de son fleuve et de la mer. Constantin, qui lisait Strabon, et qui avait essuyé quelques humiliations infligées par

le Borée noir, transporta ses pénates chrétiens sur le Pont-Euxin. Constantinople fut fondée. L'empire romain y a péri; puis sont venus la peste, les Turcs et les Russes. Mieux valait subir le Borée noir.

Quoi qu'il en ait été, Arles ne fut qu'un instant le siége de l'empire dans la pensée de Constantin; mais que de magnifiques choses lui restaient, que de trésors de consolation l'infidèle empereur lui laissa comme à une maîtresse abandonnée! Les hommes profonds qui prédisent l'avenir disaient, après le départ de Constantin : « Arles sera la reine des Gaules; elle a déjà tout, tandis que les autres cités n'ont rien; elle compte déjà cent cinquante mille habitans; laissez-la grandir encore, elle sera Constantinople malgré Constantin.

Hélas! venez la voir cette ville superbe, cette reine qui portait un cirque pour couronne et deux théâtres romains pour bracelets; elle a débuté par les Arènes, et vous savez à quelle spécialité de table son nom est descendu aujourd'hui. O civilisation, faut-il dire de toi ce que Brutus disait de la vertu!

Entrons, les larmes aux yeux, dans Arles, *la ville endormie,* comme l'appelle avec tant de bonheur M. Nisard, lui qui l'a si bien comprise. Entrons : personne dans les rues! Où sont les voyageurs et les curieux? Ils sont en Italie, en Grèce, en Égypte : Arles est abandonnée. Il y a un hôtel d'Europe inconnu de l'Europe, avec de vastes chambres toujours désertes, à moins qu'il ne prenne fantaisie à un Anglais d'y venir méditer vingt-quatre heures après avoir médité dans tout l'univers.

Toutes les villes subalternes se ressemblent, ou à peu près : ce sont toujours des rues alignées bien ou mal, mal surtout, et des maisons numérotées, des boutiques, des enseignes peintes qui font peine à voir. Arles a un peu de ces choses, et pourtant elle ne ressemble à aucune ville connue. Le voyageur qui passe de Nevers à Moulins, de Châlons-sur-Saône à Mâcon, ne croit pas changer de résidence; mais celui qui sort de Tarascon pour entrer à Arles croit changer de planète. Arles est une ville de rêve, une apparition monumentale qui fait peur lorsqu'on la contemple, dans une certaine disposition d'esprit, par un temps gris et sombre, au tomber du jour. Le dédale de Crète était un chemin droit auprès du labyrin-

the des rues d'Arles, et lorsqu'on s'y lance au hasard il y a de singulières surprises à chaque pas. Au bout de quelque carrefour aux maisons basses, aux œils-de-bœuf éraillés, on distingue un pan gigantesque de muraille signé *Rome*. Une soudaine éclaircie de huttes plâtrées vous fait jaillir aux yeux quelque colonne ressuscitée, quelque large frise constantine, quelque vomitoire sombre comme un soupirail de l'enfer. J'aimais à courir ainsi dans cette étrange ville sans être conduit en laisse par un guide officieux qui déflore toujours la surprise. L'enceinte d'Arles n'est pas grande ; il est immanquable qu'on n'y rencontre pas, à force d'évolutions, tout ce qu'on doit y voir. Il y a du charme d'ailleurs à se laisser barrer inopinément le passage par une antiquité. Je ne crois pas qu'il soit donné à un artiste qui abhorre tout esprit de suite et de méthode dans ses courses, qui ne classe pas ses visites par chapitre, qui consent à s'égarer dans un labyrinthe plutôt que de se lier à la remorque d'un cicerone verbeux, je ne crois pas, dis-je, qu'il soit donné à cet artiste d'être bouleversé par un étonnement plus vif que celui qui l'attend dans un carrefour désert de la ville d'Arles. Jugez-en :

On s'est mis à fureter tous les recoins pour chercher des traces de la domination romaine ; on s'arrête devant toute pierre soupçonnée d'antiquité ; on ouvre toutes les portes de clos et de jardin pour prendre sur le fait quelque mystère constantinien enseveli sous les hautes herbes ; on est souvent dupe de ses yeux et de son enthousiasme dans ce vagabondage d'examen lorsque tout-à-coup, à un angle de ce carrefour dont je parlais tantôt, une sorte d'armoirie mutilée vous arrête devant une vieille cloison de bois : on ouvre, et ce n'est pas le cirque, ce n'est pas le théâtre, ce n'est pas le palais impérial, c'est une merveille chrétienne du moyen âge qui vous éblouit, vous cloue immobile sur le seuil : c'est le cloître Saint-Trophime.

Qui l'a bâti, ce cloître? je l'ignore. Il fut dédié au premier évêque d'Arles. C'est du gothique primitif. Heureuse cité où l'ogive embrasse la frise romaine, où l'eau lustrale et l'eau bénite ont lavé les monumens du double catholicisme d'Homère et du Christ! Le cloître Saint-Trophime est ouvert à tout venant ; il sert de passage, comme la cour du Louvre,

à ceux qui aiment l'économie du chemin. Les jeunes Arlésiens, Sarrasins de dix à douze ans, y viennent jouer avec les statues gothiques ; c'est un privilége acquis. Encore quelques invasions de l'école primaire, et il ne restera plus un seul point saillant sur tant de vénérables et saintes figures abandonnées aux mutilations ([1]). Il est de singulières destinées pour les choses de l'art ; une pierre antique est-elle trouvée dans une fouille, aussitôt on la grave au burin, on expédie son portrait à l'Institut ; les savans écrivent des notices sur elle, on expose la bienheureuse pierre sous verre, dans un musée, avec une sentinelle à la porte ; mais, lorsqu'il s'agit d'un monument complet qui a le tort de n'avoir jamais été enfoui, on le traite sans façon ; souvent même la spéculation froide arrive, son marteau à la main, et démolit l'édifice pour vendre les pierres, le plomb et le terrain. Le cloître Saint-Trophime devrait être cloîtré.

Il y a un puits banal où les femmes arlésiennes arrivent l'amphore sur la tête. Ainsi posées sous l'ogive, avec leurs coiffures d'Isis, leur teint chaud, leurs yeux égyptiens, elles donnent au cloître catholique un caractère merveilleux. Il y a encore quelques vieillards, désœuvrés locataires des huttes voisines ; ils s'adossent aux colonnettes, béans au soleil, et ils éternisent quelque colloque sur les bœufs, comme les anciens de Memphis, des villes d'Hermès et du Soleil. Une atmosphère de moyen âge circule sous les quatre galeries : toute la naïveté de la sculpture primitive resplendit dans ce musée

([1]) La faute à coup sûr n'en est pas à l'autorité locale, si dignement représentée à Arles par un de nos meilleurs citoyens, M. Auguste Prat ; il n'a pas un droit de surveillance directe sur le cloître. On m'a dit que la paroisse voisine se voit dans l'impossibilité de fermer ce passage à la circulation par des raisons de localité que je n'ai pas bien comprises. Il faut que ces raisons soient péremptoires pour que le clergé de Saint-Trophime soit justifié de sa négligence envers un monument qui intéresse à un si haut point l'art religieux. Dans les pays méridionaux les édifices et les ruines doivent être protégés contre je ne sais quel génie de destruction qui possède les classes inférieures. Sans cette protection, les édifices deviennent ruines, et les ruines poussière avant le temps requis.

religieux; on croirait voir des tableaux du Perrugin pétrifiés. A midi le soleil tombe d'aplomb, inonde de lumière les hautes herbes, les sculptures, les colonnettes qui saillissent sur la cour; et c'est alors délicieux à voir ce carré tout éblouissant, tout échauffé de rayons, encadré par les galeries voûtées empreintes de fraîcheur et d'obscurité mystérieuse. J'ai vu ce cloître, aussi, dans une de ces nuits méridionales qui se décorent d'une si belle lune, ce digne soleil des ruines. J'étais là, seul, comme Bertram au troisième acte de *Robert-le-Diable*. Au lieu d'un décor menteur, je touchais du doigt l'architecture réelle d'un cloître désolé : il me semblait que la porte noire du fond allait s'ouvrir aux religieuses; il me revenait à l'oreille ce chant corrosif du violoncelle avec ses notes stridentes qui vous donnent une volupté pénible, comme si l'archet mordait sur vos nerfs. C'est là, quand minuit pleurait au clocher de Saint-Trophime, c'est là que j'aurais voulu entendre Levasseur évoquant les fantômes, et l'orchestre d'Habeneck jetant sous les galeries ses plaintes, ses vagissemens, ses glas, ses amoureuses mélodies d'enfer, ses enivrantes provocations au plaisir; c'est là qu'on exprimerait tout le suc de cette harmonie satanique et sépulcrale que nous ne savourons qu'imparfaitement au balcon de l'Opéra. Car aucune odeur de tombes et de ruines ne s'exhale des toiles de Cicéri pour servir d'accompagnement invisible aux plaintes des basses et des altos. Cette factice désolation de la scène ne nous touche que peu quand tout à nos côtés respire l'opulence. Allez croire aux sorciers, aux spectres, à l'enfer au milieu de cette voluptueuse cour de dames parisiennes qui assistent en rond à ces mystères de la mort, qui donnent des démentis à la tombe, et embaument tous ces sarcophages de carton peint. Aux symphonies vraies et graves écrites sous l'obsession d'une idée de mort, il faut l'austère vérité du théâtre, la fraîcheur qui monte des ruines, le frisson qui se glisse avec un murmure de la nuit. Alors tout est compris : il n'est pas une de ces notes profondément intentionnées, et souvent insaisissables parmi les folles distractions d'une loge, qui ne nous révèle quelque idée intime prise dans un ordre immatériel que les mots n'analysent point, comme tout ce qui vient du ciel ou de l'ame; car le génie qui saisit ces notes dans le néant et les échelonna

vivantes sur cinq lignes ne s'inspirait point, dans ses rêves créateurs, avec des coulisses et des clairs de lune de papier huilé; son imagination délirante l'emportait dans quelque cloître Saint-Trophime, où la nuit parle avec le frôlement des herbes, avec l'eau qui filtre dans la citerne abandonnée, avec le suintement des voûtes, avec le *susurre* de l'insecte invisible, avec le sourd balancier du clocher voisin, avec la brise qui meurt sous l'ogive. En écoutant ces bruits, il en semait comme des échos vagues, comme des réminiscences indéfinies dans la phrase mystérieuse qu'il préparait à l'orchestre, sans recourir aux pauvretés puériles d'une harmonie imitative qui imite trop. Oui, ce serait un spectacle irritant d'émotions neuves que cet acte de *Robert* joué dans ce cloître, avec un orchestre invisible, à minuit, sous la lune printanière qui va venir : et c'est un projet que nous réaliserons. Il ne faudrait là que quelques auditeurs logés isolément dans les niches des statues absentes, tous artistes, hommes organisés pour ces choses, tous ayant foi, par occasion, à ces rêves que les sages appellent folies; croyant que minuit n'est pas une heure comme une autre, que la tombe a des secrets de vie, que les ténèbres aériennes ont leurs habitans, que toutes les sciences ne sont pas écrites dans les livres, et qu'il en reste une peut-être, une qui n'a pas de nom dans nos langues et dont l'enseignement n'appartient qu'à Dieu ou au démon.

C'est ainsi que je divaguais, un soir, la nuit tombée et la lune grande, seul au milieu du cloître de Saint-Trophime. J'en sortis tout parfumé du moyen âge, infidèle à ma maîtresse antique, à Rome, mêlant dans mes souvenirs les Sarrasins et Meyer-Beer, Saint-Trophime et Levasseur ; lorsque, du milieu d'un amas de ruines fraîchement labourées, deux gigantesques fantômes me barrèrent le chemin. C'étaient deux magnifiques colonnes de marbre qui paraissaient avoir surgi la veille du sol qui les couvrit quinze cents ans. Il y avait autour une place jonchée de ruines, sorte de cimetière bouleversé : c'était une Palmyre en raccourci. L'histoire m'en avait été contée le matin : ces deux colonnes supportaient des frises admirables de broderies ; elles ornaient le *proscenium* du théâtre romain, théâtre immense comme celui de Taorminum en Sicile, celui qui, à défaut de lustre pour ses spec-

tacles de nuit, s'illuminait aux flammes de l'Etna. Une fouille récente a rendu au soleil le squelette du théâtre d'Arles : chaque coup de pioche a fait jaillir un trésor. Les reliques exhumées s'amoncellent au musée de la ville. Ce sont des statues de danseuses, des cippes, des silènes, des couronnes de chêne sculptées sur marbre avec une pureté qui rappelle les plus beaux jours de la virilité de l'art. Mais, par-dessus tout, la plus heureuse chance de la fouille vient de donner à ce musée un buste colossal de femme, véritable merveille née du ciseau romain. Il n'y a rien au Louvre d'aussi beau, rien au Vatican. La chevelure est exquise de minutieux travail, l'expression du visage est ravissante ; le marbre, cette fois, est une chair, sans complaisance d'optique. Si ce buste mutilé appartient à un corps enfoui, oublié sous terre, il faut faire une croisade d'artistes pour conquérir ce corps, pour délivrer de la fosse la divine statue que cette tête a permis de supposer. Si j'avais une fortune, je la convertirais en coups de pioche sur ce sol fécond, qui produit de telles choses en guise d'arbres ou de fleurs.

A quelques pas de là j'entrevis les Arènes : elles sont déblayées aujourd'hui, elles ont vomi le village lépreux qu'elles emprisonnaient. Une seule maison reste encore debout, bâtie sur un gradin, et tellement perdue dans l'immensité de l'ellipse que je fus long-temps sans l'apercevoir. Elle n'y occupe pas plus de place qu'un sénateur romain du règne de Vitellius.

Je ne trouvai plus ici la grâce corinthienne de l'amphithéâtre nimois : c'est une architecture sauvage où l'élégance est sacrifiée à une rudesse de solidité qu'on ne voit que dans les temples d'Égypte. Au moment où je croyais pénétrer dans l'intérieur des Arènes, une pente rapide m'entraîna vers les souterrains immenses qu'on déblaie à l'heure où j'écris. Ici l'étonnement réclame en vain des formes convenables d'expression.

A quoi donc étaient destinés ces lieux profonds? Ce n'est point un problème ; on le devine soudainement à leur sombre caractère. C'était l'hôtellerie des lions africains, le dortoir des tigres, le caravansérail des monstres de Barca. Quand le proconsul d'Afrique expédiait une cargaison de bêtes fauves à la

bonne ville d'Arles, jamais on ne refusait le gracieux cadeau pour cause d'encombrement : il y avait large place pour tous les sujets anthropophages des royaumes de Siphax et de Massinissa. Les galeries souterraines embrassent la circonférence de l'amphithéâtre, et, comme si celles-là n'eussent pas suffi, on descend encore à un étage inférieur de nouvelles galeries ornées dans leur pourtour d'alcôves destinées aux gladiateurs, avec un supplément de nefs latérales taillées à profusion dans le roc, et de hautes voûtes formées de quartiers de rochers d'une étonnante dimension. Cette prodigalité d'architecture infernale n'appartient d'ordinaire qu'aux rêves des mauvaises nuits, ou aux décors d'opéra, où aux tableaux de Martin; parce que là on peut faire à bon marché des entassemens de montagnes taillées à fantaisie ; la main-d'œuvre et la matière ne coûtent rien. Avec une imagination dévergondée, avec un peu de toile et un pinceau, on se donne des perspectives d'arcades sans horizon, des séries éternelles d'escaliers et de corniches, ou des galeries de marbre à tarir les sources de Cararre et de Paros. Jugez de la stupeur lorsqu'on la retrouve palpable et réelle aux yeux et à la main, cette richesse monumentale qui s'alonge en ellipse, se roule en arceaux, se multiplie en corridors, s'abaisse en voûtes, se déploie en nefs majestueuses ; cette architecture qui dédaigne le ciment, qui ne confie qu'à la pierre le soin de soutenir la pierre, qui conserve en relief toute l'âpreté de ses larges assises, qui laisse le polissoir aux cartonnages des peuples nains, et se prépare à porter les siècles à venir sur des reins vigoureux déjà vainqueurs de tant de siècles morts. Voilà les souterrains du Cirque d'Arles : chaque jour on met en lumière quelque nouvel appartement de ce labyrinthe aux cent palais ; qui sait ce que la terre y garde encore de surprises? On conçoit le Colysée de Rome élevé en deux ans par douze mille Hébreux esclaves ; mais cette frénésie de bâtir qui possédait les Romains n'est nulle part plus étonnante que dans ces souterrains d'Arles. Là il n'y avait pas d'Hébreux à employer ; il n'y avait pas deux millions d'habitans à divertir avec une inépuisable provision de tigres ; Arles n'était pas une cité de vingt lieues de circonférence, comme Rome, telle que l'enceinte des murs auréliens nous l'a fait supposer : pourquoi donc ce luxe d'architecture souterraine? pourquoi

toute une montagne façonnée en hôtel garni de bêtes fauves? Et encore si tous ces prodiges de travail, de génie, de hardiesse, eussent été créés pour être visibles en plein soleil! mais l'ordonnateur ensevelissait son œuvre; ce palais merveilleux était un enfer interdit aux vivans; on ne l'ouvrait qu'aux gladiateurs ou aux belluaires, classe vouée par profession à la mort, et aussi peu soucieuse d'architecture que leurs féroces adversaires de Numidie et de Barca. Tout cela est mystérieux pour nous comme le génie producteur de Rome. On visite ces prodiges enfouis, ces corridors immenses en répétant quelque monotone syllabe de stupéfaction; mais il ne nous tombe jamais dans l'esprit une idée de satisfaisante solution sur tant de problèmes que l'antiquité nous a légués avec les dalles muettes de ses monumens.

Je suivais à pas prudens le sentier sinueux qui sert de fil dans ce labyrinthe, m'éclairant de la lune, qui dessinait, par intervalles, sous mes pieds de blanches arcades, tandis que les nefs, les voûtes, les loges, se noircissaient, à ma gauche, d'une nuit vaporeuse qui leur prêtait des profondeurs indéfinies. A pareille heure, l'empereur Gallus régnant, ce devait être une curieuse harmonie, celle qui roulait dans ces colossales ellipses fécondes en échos, lorsque le lion, comme chef d'orchestre, donnait son *la* puissant, et qu'à ce signal les locataires de cette vaste ménagerie entonnaient en chœur l'hymne nocturne du désert natal. Il fallait être né gladiateur pour dormir, à pareil concert, sur ces matelas de roche vive que l'architecte soigneux a ménagés dans les alcôves. Je ne sais si les citoyens domiciliés au quartier des Arènes ne souffraient pas de ce bruyant voisinage, qui neutralisait leurs prières vespérales à Morphée, dispensateur des pavots. Que de pétitions d'*incommodo* les édiles de Gallus ont dû recevoir à cause de ce formidable inconvénient! Elles étaient sans doute écartées par l'*ordre du jour*, car l'utilité publique des bêtes fauves l'emportait sur les réclamations de quelques voisins. En pensant à tant de fracas sous ces gigantesques galeries, en me reportant à cette fête illustre dans l'univers latin, cette fête que le divin Gallus fit célébrer dans le même amphithéâtre, une réflexion subite me rendit à notre Arles moderne. C'était un dimanche de novembre : j'avais entrevu le matin une affiche de spectacle, je

fus curieux de visiter le théâtre français d'Arles, convaincu que son architecture avait emprunté quelque reflet d'imposante grandeur aux masses qui m'environnaient. S'il est une ville, me disais je, où l'on doive connaître l'art de bâtir un théâtre, c'est à coup sûr celle-ci. Partout les Romains ont laissé des plans; il n'y a qu'à copier, en réduisant toutefois les proportions sur une échelle inférieure. Avec cette idée je quittai les souterrains.

Les rues étaient désertes, les maisons éteintes, les portes closes; on avait sonné le couvre-feu à sept heures du soir, une heure plus tôt que sous Philippe-le-Bel. Je marchais au hasard, tâchant de recueillir çà et là quelque éclat de joie et de foule qui trahît une salle de spectacle. L'air était muet. Enfin j'aperçus un passant qui faisait épisode dans cette solitude, et je le priai de m'indiquer le chemin du théâtre. C'était sans doute un homme préoccupé des fouilles du jour, car il me répondit: « Le théâtre, monsieur, le voilà. » Et il me montrait les deux colonnes du *Proscenium* élancées des ruines. « Oui, vous avez bien raison, lui dis-je, voilà le vrai théâtre, mais c'est au vôtre que je veux aller ce soir. — Vous le trouveriez difficilement, reprit-il, permettez que je vous accompagne. »

Je le suivis. Après avoi répuisé tous les caprices de la sinuosité, mon guide s'arrêta devant une sorte de maison basse, décrépite, lézardée, percée d'une apparence de porte, et il me dit d'un ton ému: « Voilà notre théâtre! » A la lueur d'un fanal je lus l'affiche. Ici la surprise me fit douter de mon existence: en novembre 1833 je lus: PREMIÈRE *représentation* de CENDRILLON! et, comme je montais péniblement l'échelle plâtrée suspendue aux loges, la porte ouverte me jeta l'air: *Je suis modeste et soumise*, ce qui me rappela tout-à-coup mes ennuis de rhétorique et mes enfantines jouissances d'opéra. Le progrès, la civilisation, l'influence des grandes choses, des beaux modèles, des nobles souvenirs, toutes les théories de perfectionnement social m'assaillirent aux loges de l'amphithéâtre, où je m'assis. Amphithéâtre! mot dégénéré, s'il en fut, dans le vocabulaire arlésien. Cette salle de spectacle, où l'on jouait la nouveauté vénérable de *Cendrillon*, est un ex-magasin qui se perdrait dans une des cages à tigres où je me promenais tan-

tôt. Une plus ample description serait inutile : rien ne peut donner une idée de ce théâtre indigent et primitif; c'est le char de Thespis versé dans un magasin.

Je me ramenai aux carrières.

Mes pensées étaient bien tristes. Après ma courte visite au ciron, je voulus revoir l'éléphant; je voulus effacer, avant de m'endormir, les étranges et désolantes impressions que je rapportais du magasin dramatique. Un coup d'œil jeté à droite à travers des maisons ruinées me rendit le véritable amphithéâtre. La partie du ciel opposée à la lune était lumineuse d'étoiles ; chaque portique aérien du monument servait de bordure à une constellat on. Tout ce que j'avais vu jusqu'alors , ces galeries souterraines , ces corridors infernaux , ces voûtes sans nombre, tout ce prodigieux amas de pierres équarries, n'était que l'humble péristyle de l'amphithéâtre , le caveau de l'édifice, le seuil modeste du palais romain. Égaré une seconde fois sous les avenues du Cirque , je me glissai enfin dans l'intérieur par un soupirail de tigre, sur un rayon conducteur de la lune.

La pâle ruine s'étalait dans son caractère suprême de désolation : il semblait qu'un ouragan, après avoir bouleversé une montagne dans un tourbillon elliptique , s'était subitement éteint, laissant chaque pierre dans sa position désordonnée. Les corniches supérieures sont abattues; il ne reste que les arcades, gigantesques festons qui couronnent l'amphithéâtre comme une broderie à jour. Sur trois points des tours dominent les ruines : ces grêles fortifications, contemporaines des Sarrasins, ressemblent aux feuilles parasites qui meurent sur le tronc d'un chêne éternel. A la nébuleuse clarté de la nuit, les arceaux, les pilastres , les grandes lignes , les courbes aériennes, m'apparaissaient comme des lettres colossales où se déroulait en deux étages le fameux distique de Martial :

Omnis Cæsareo cedat labor amphitheatro,
Unum pro cunctis fama loquatur opus!

Une heure je fus en extase devant ce tableau, si bien fait pour

les nuits, si harmonieusement coloré par la lune élyséenne ; ensuite je commençai mes stations profanes : je m'assis sur les gradins à louer, *locanda ;* sur les stalles louées, *locata;* dans la loge des sénateurs, *podium ;* et aux galeries supérieures, *altæ præcinctiones ;* là où s'entassaient les plébéiens, les pauvres, les paysans, tous les prolétaires vêtus de couleur brune, ceux qui ne demandaient aux empereurs que les jeux du Cirque et du pain ; classe intelligente qui avait compris que pour elle toute la vie païenne était là.

Ils appartenaient donc au peuple ces spectacles prodigieux; l'amphithéâtre était la maison du pauvre, il y régnait en souverain, sans se souvenir de sa liberté perdue, de ses droits anciens noyés dans les guerres civiles. Depuis les calendes de janvier jusqu'aux saturnales de décembre, spectacle gratuit : c'est notre civilisation qui a inventé les bureaux où le pauvre paie un billet, et les droits du pauvre en sus. A l'amphithéâtre, une population de ville s'asseyait au large, à l'air pur, ou sous le voile de pourpre en été. On entrait à l'aurore, on sortait à la nuit; le belluaire consommait une escouade d'animaux, l'empereur payait tout, et le peuple criait : *Vive l'empereur !* il demandait du pain, et la Sicile lui envoyait sa double récolte, et l'état lui ouvrait ses inépuisables greniers. Dans ses passions d'artiste, le peuple avait des joueurs de flûte, des statuaires par milliers, et des architectes qui bâtissaient toujours. Dans ses velléités de religion, il avait de somptueux sacrifices, des hymnes en beau latin, des chœurs alternés, des théories de jeunes filles, toute la voluptueuse mythologie en action. Dans ses accès d'amour, il avait des fêtes mystérieuses célébrées au mois des fleurs, parmi les bois de myrte et les agrestes rotondes de marbre blanc. Heureux peuple! il s'endormait dans son indolence méridionale sous les cent portiques qui lui servaient de baldaquins de nuit : que lui importait le despotisme d'Auguste, de Vespasien, de Titus, des Antonins? Le peuple, en donnant son cri de salut à ses souverains, humiliait l'orgueil patricien, et il pouvait se croire, despote à son tour, de complicité avec son empereur contre l'aristocratie esclave. L'expression matérielle de ce bonheur du peuple antique éclate aux yeux dans un amphithéâtre; on s'abandonne à croire qu'un peuple auquel le despotisme faisait de pareils dons avait

peut-être gagné le seul genre de bien-être qui soit dans le destin des classes infimes. Avec cette vie toute d'émotions, cette vie toute pleine de voluptés de son choix, ce peuple trouvait à peine le loisir du sommeil; il travaillait peu ou point; à quoi lui auraient servi les bénéfices du labeur? Toutes ses fantaisies, tous ses caprices, tous ses besoins, avaient été prévus généreusement, depuis les fêtes de la naumachie jusqu'aux délices des bains de marbre. Une seule génération a été plus heureuse, celle qui vécut sous les deux Antonins catholiques, Léon X et Sixte-Quint, celle qui abjura dans un culte nouveau le goût des spectacles sanglans, et ne perdit rien pourtant de ses plaisirs populaires. La procession avait purifié la théorie; Michel-Ange fit oublier Zémodore, Raphaël fut un plus grand peintre qu'Amulius; les fresques de la chapelle Sixtine effacèrent les folles arabesques du palais des césars, la basilique de Saint-Pierre éclipsa la basilique de Trajan, le Panthéon se fit coupole et monta vers les nues comme un aérostat. Ainsi à cette grande famille romaine qui fut toujours le peuple-artiste bien mieux que le peuple-roi, ont été donnés les jours les plus beaux qui aient lui sur cette pauvre terre ruisselante de sang et de larmes; ces jours de joie grande et pure où chaque soleil en se levant, éclairait quelque nouvelle magnificence scellée de la louve ou de la tiare, quelque joyau sublime dont la foule s'emparait avec un délire d'amour, une passion intelligente, tels qu'on n'en a plus vu éclater depuis. Dans l'ornière civilisée où l'Europe s'en va, on peut rencontrer encore l'exaltation des victoires, ou la joie austère et pacifique des intérêts matériels; mais cette communauté d'enthousiasme pour les triomphes des arts, cet échange continuel de dons et de reconnaissance entre un peuple et son souverain, ce trépignement d'ivresse qui ébranlait un empire à l'apparition d'une statue, d'une colonnade, d'un tableau, d'un monument, voilà ce qu'on ne verra plus. Le bonheur reviendra-t-il au peuple avec la sécheresse de l'athéisme industriel? L'avenir jugera.

Ce glorieux hymne des morts, c'est l'amphithéâtre romain qui le chante de toutes ses bouches; hymne qui tourbillonne incessamment, et que le voyageur écoute la nuit pour le traduire le lendemain dans une langue indigne. Histoire, élo-

quence, philosophie, tout est dans cet amphithéâtre labouré par les siècles : chaque grain de poussière est une lettre de ce livre immense qui parle de tout, qui livre au présent la monumentale leçon du passé. Le sage qui vient s'asseoir sur ces gradins, comme un écolier, pour entendre la morale du maître, et qui s'est entretenu toute une nuit avec les générations mortes, ne rentre au monde réel qu'avec une sorte de découragement. Si les beaux-arts, se dit-il, sont les plus actifs véhicules de la civilisation, qu'a-t-il donc gagné au contact éternel des beaux-arts ce peuple arlésien qui depuis quinze siècles dort sur un lit romain? En vérité, il y a de quoi désespérer de tout! Si les grandes choses matérielles qui portent avec elles tant d'idées intimes, si les merveilles du génie, loin d'entretenir l'enthousiasme de ceux qui naissent et vivent auprès, ne sont qu'un poids de plus jeté sur leur torpeur, à quel levier d'excitation faut-il avoir recours? Quand le Sarrasin eut flétri cette noble cité gauloise, et quand elle se vit vengée par le coup d'épée libérateur de Charles-Martel, Arles se remit-elle à suivre la forte impulsion que le bras romain lui avait donnée? Hélas! Arles se continua Sarrasine, au lieu de redevenir Romaine; elle fit autant d'efforts pour se rapetisser qu'elle en avait fait pour grandir. Les carrières voisines lui offraient des matériaux de reconstruction, mais l'indolente ville oublia le chemin des carrières; avec un portique abattu qu'elle avait sous la main elle s'improvisa paresseusement une île entière de maisons. Les colonnes, les statues, les frises qui n'étaient alors que gisantes, elles les enfouit sous trois couches de terre, et les générations nouvelles ajoutaient encore d'autres couches, sans s'informer de ce qui était dessous. On épargnait les antiquités romaines restées debout sur le sol, on leur donnait droit de cité, à condition qu'elles s'associeraient au matériel du foyer domestique, qu'elles deviendraient meuble de cuisine, arcs-boutans du logis. Il y a quelques jours encore une échoppe ne s'adossait-elle pas à deux colonnes du Proscenium? Quand la masure qui les recélait se fondit au premier coup de marteau, on les vit à découvert ces colonnes martyres, percées à chaque fissure de clous rouillés où le locataire appendait une ignoble marchandise. Ombres des Antonins, vos beaux marbres corinthiens ont servi d'étalage à un savetier!

Barbares illustres, pardonnez-nous ce long sacrilége en faveur de notre civilisation!

A l'œuvre! aux fouilles! il faut la réveiller la cité endormie, il faut le déblayer cet Herculanum gaulois englouti par le volcan sarrasin! Il y a déjà, parmi la classe éclairée de la ville d'Arles, bien des hommes de talent, d'esprit, de savoir, animés d'un touchant patriotisme local, fervens citoyens qui travaillent à la réhabilitation de leur noble mère. Mais ces efforts isolés, toujours tentés par les mêmes bras, n'amènent que des résultats insensibles et lents. Il faut des auxiliaires. Je crois que si l'on écrivait sur la porte d'Arles: *Ville romaine à vendre, les étrangers appelés;* à l'instant une compagnie anglaise acheterait cette ville et la passerait au crible; l'Herculanum des Gaules ornerait en détail, au bout de six mois, les musées de Londres et d'Édimbourg. On admire au Louvre la Vénus arlésienne; il est hors de doute que cette statue n'avait pas obtenu seule le privilége de l'inhumation: il y a peut-être toute la mythologie sculptée ensevelie dans les catacombes de la cité. Car enfin le Borée noir ne les a pas anéanties, toutes ces merveilles décrites par des historiens qui les avaient vues; ces colonnes du Forum qui servaient de refuge aux débiteurs, ces arcs triomphaux élevés sur la voie Aurélienne, ces hautes figures de marbre sur piédestal, ce temple de la bonne déesse, ces thermes, ces édifices, ces monumens, ces *promenoirs* bâtis par le questeur de Jules-César, par les édiles de Gallus, par les envoyés de la maison antonine, par Constantin lui-même, ce prodigue empereur. Il faut que tout cela se retrouve. Le *municipium* et le ministre consacrent, il est vrai, une somme annuelle d'argent à retirer de la fosse quelques ossemens épars de l'immense squelette; c'est déjà quelque chose, mais c'est trop peu. Il faut que le gouvernement intervienne avec une main large comme celle des Antonins; il faut qu'il prenne intérêt à une ville bien plus riche de ce qu'elle cache que de ce qu'on y voit. Si les ouvriers manquent au déblaiement, pourquoi ne dirait-on pas à nos soldats de labourer cette glorieuse terre? Il y aurait de l'honneur à des régimens français de conquérir les œuvres enfouies des légionnaires romains, de travailler sous l'aile du coq gaulois au chantier des aigles romaines. Cette campagne pacifi-

que les illustrerait. Quelle douce victoire à remporter sur la barbarie! Il serait donné à notre armée française de continuer la grande journée de Charles-Martel, de nous venger encore des Sarrasins onze siècles après la bataille de Tours. Chaque bulletin de l'expédition de cette autre Constantine n'apporterait ni drapeaux enlevés, ni canons pris, ni relevé funèbre des morts; on n'y lirait que l'exhumation des statues, des urnes, des amphores, des bronzes, des colonnes, des obélisques, et pas une mère ne prendrait le deuil. En été, dans les eaux basses du Rhône, ce serait un divertissement de plonger aux reliques, car le Rhône à coup sûr recèle dans son musée aquatique une abondance de richesses à rassasier tous les antiquaires. Jusqu'à ce jour, ce vieux fleuve a semblé nous dire, comme l'avare de Plaute : « Je ne crains pas que quelqu'un » trouve mon trésor, tant il est bien caché dans de secrets » recoins (1). » Mais tout trésor soupçonné doit être découvert quand on veut prendre la peine de le découvrir. Hormis quelques antiques tuyaux de plomb qui se sont livrés eux-mêmes, le Rhône garde tout. Et ce n'est pas seulement au champ des fouilles arlésiennes qu'on devrait convoquer nos soldats; toute l'Italie des Gaules est à eux, c'est leur domaine. Il est dans leur destinée de remuer toutes les terres où Rome a mis le pied. Nos cavaliers d'Égypte ont jeté leur carte de visite à la dixième légion du préfet Mutius qui campa devant le colosse de Memnon; sur l'orteil d'Osimandias on voit confondues les empreintes du stylet romain et du sabre de nos hussards. Les fils des vétérans de l'armée orientale commandée par Dioclétien ont embelli de leurs travaux la noble cité d'Arles, maintenant c'est aux fils des vétérans d'Aboukir et d'Héliopolis que revient le soin de continuer les mêmes travaux. Une communauté de gloire lie nos aigles aux aigles capitolines; Wagram a vengé Rome d'Arminius; le successeur de Tarquin fut Napoléon II. « Vous allez vous battre où les Romains se sont battus, » disait Bonaparte à ses grenadiers d'Orient; il faut qu'on leur dise aujourd'hui : « Vous allez travailler où les Romains ont travaillé. » La paix est glorieuse à l'égal de la guerre : la garnison est aussi honorable que le camp; mais il faut, à

(1) Non metuo ne quisquam inveniat, ita probe in latebris situm est.

l'exemple d'une nation qui comprit si bien toutes les nuances de la gloire, il faut savoir échanger l'épée contre le marteau. Il s'agit aujourd'hui non pas de détruire, mais de ressusciter une ville. Certes voilà un miracle digne de nos régimens. Chaque bataillon doit être de corvée à son tour sur ce chantier vénérable : bien des citoyens oisifs tiendront à honneur de se mêler à nos soldats pour leur montrer que tout ce qui vient de la terre ennoblit la main qui la fouille ; que les beaux-arts ont aussi leur agriculture ; qu'il vaut mieux creuser un sillon qu'une fosse, exhumer qu'ensevelir. Incrustez ensuite un chemin de fer sur cette belle plaine d'Arles, et d'une cité morte vous faites une cité vivante, un magnifique musée en plein air où l'opulence voyageuse se précipitera de tous les points. C'est un crime de laisser dormir celle qui doit être splendide à son réveil. Nous reviendrons un jour la revoir nouvelle et radieuse ; elle nous montrera son palais impérial, son forum, ses galeries souterraines, son peuple antique de statues, sa touchante Necropolis avec ses *diis manibus* et ses croix catholiques ; elle aura bien aussi quelque frise triomphale élevée à la gloire des légionnaires de Rome ; c'est là qu'une main gravera cette inscription nouvelle : *A l'armée française ! elle a rebâti la ville de Constantin.*

MÉRY.

SOUVENIRS DE SICILE.

§ 1er.

LE CHATEAU DE CARINI.

A LADY ACTON, NÉE ACTON.

La Sicile, très-peu étudiée et très-peu connue par les voyageurs, est un pays qui présente dans son ensemble les traces de toutes les vicissitudes qu'il a éprouvées et de toutes les époques qui rappellent son histoire. Ce sol de grands souvenirs et de grands regrets est comme une archive où chaque état social trouve ses titres et ses diplômes; il est ainsi également intéressant pour l'antiquaire, le romancier et l'homme politique qui peuvent l'exploiter à leur avantage et y puiser de grandes leçons et de grandes idées.

En Sicile, l'ancienne Grèce est encore debout, dans ses monumens et dans ses temples, aussi bien conservés que les parchemins d'une ancienne famille. Rome y a laissé de nombreux et imposans vestiges de sa puissance, qu'attestent encore ces plages d'où l'on croit voir ses combats avec sa rivale l'Africaine. Dans les églises, dans les édifices publics, dans les

chroniques, dans certains usages, dans les chants populaires, survit le souvenir de ces Arabes qui détruisirent et créèrent en même temps, donnant à l'île de Cérès une physionomie toute différente de la grecque et de la romaine, physionomie de transition, bizarre et irrégulière, comme toutes celles de même nature. Puis ce sont les minarets et les obélisques qui vous racontent la civilisation des Sarrasins. Enfin le moyen âge chrétien a aussi ses illustrations dans cette île, et y apparaît sous une forme plus chevaleresque que partout ailleurs. Dans cette contrée mère de tant de célébrités, la famille des Hauteville remplit le monde de ses exploits et fixa le sort de l'Europe pendant des siècles, remplaçant par des institutions féodales l'héritage des lois romaines qui avaient survécu à la chute de l'empire et avaient été respectées et adoptées même par les barbares.

La domination espagnole ne changea rien à cette législation; mais elle en prolongea les défauts et les vices, sans conserver ni l'éclat ni l'organisation intérieure auxquels la Sicile doit ses grands souvenirs. Province de cette monarchie espagnole qui ne prenait plus part au mouvement matériel et intellectuel de l'Europe, qu'elle-même avait préparé, la Sicile fut oubliée et écartée pour quelque temps du développement progressif auquel une grande partie du continent était invitée.

La physionomie féodale, modifiée par le régime espagnol, est encore très-prononcée, quand on parcourt l'intérieur de l'île et qu'on observe ces palais, ces couvens, ces monastères, qui s'harmoniaient avec les mœurs d'une aristocratie indolente et superstitieuse. Il semble que chacun de vos pas va réveiller, dans ces anciens châteaux, les noms de ces grands seigneurs qui, fiers d'avoir été les compagnons des enfans de Tancrède et de Frédéric, protestaient, derrière les créneaux de leurs tours, contre la domination des vice-rois venus des bords du Tage et du Guadalquivir, afin de trôner au milieu des barons siciliens. Mais les chroniques de ce temps, qui offre le plus grand intérêt comme peinture de mœurs et comme étude d'une organisation politique basée sur différentes garanties sociales, sont presque ignorées. La littérature s'en est peu occupée, et les colporteurs des anciennes traditions ont peu visité la patrie d'Archimède.

Que de fois, lorsque j'étais l'hôte de sir Walter Scott, à Abbotsford, en 1826, l'auteur de *Waverley* m'a dit : « Je désire, monsieur, aller fureter dans tous les manuscrits de vos monastères et dans les bibliothéques de votre pays. La Sicile est la contrée qui doit fournir le plus de sujets aux romans historiques. On ne connaît que très-peu de choses des princes normands, et presque rien du séjour des Arabes. »

Sir Walter Scott avait bien raison, surtout pour les couvens et les bibliothéques de Catane, de Syracuse, de Palerme, de Castro Giovanni, et pour d'autres endroits, riches de traditions poétiques, transmises de génération en génération par un ancien chapelain ou par quelque vieux serviteur, ruine vivante et oubliée elle-même au milieu de ces monumens en ruines.

Je suis du nombre de ceux qui peuvent raconter une histoire que je tiens d'un domestique, devenu portier et cicerone d'un manoir des seigneurs de La Grua. C'est là d'ordinaire la récompense qu'on accorde aux services d'un *famulus fidelis*, lorsqu'il ne peut plus monter derrière la voiture et que ses mains tremblent au point de compromettre la conservation de quelque meuble précieux. Alors on lui assigne une chambre dans un château inhabité, et on lui dit : « Promène-toi dans ces quarante salons, ferme bien les portes, et ne les ouvre jamais que pour montrer aux curieux ces murs et ces tourelles érigées par nos aïeux. » Le pauvre invalide tâche de s'instruire de son mieux de ce que peut-être ne savaient pas même ses maîtres, et il reste là avec toute l'importance de la fainéantise en livrée et avec ce grand chapeau qu'on lui a confié au moment de l'installation, pour s'en servir pendant toute sa vie.

Qui n'a pas entendu parler de la fête de sainte Rosalie, à Palerme? Sainte Rosalie! que de souvenirs se rattachent à cette commémoration! Sainte Rosalie, pour mes chers compatriotes, sait tout, fait tout, peut tout; elle sauve de la peste, chasse les épidémies, éteint les incendies, repousse les barbaresques, combat les ennemis lorsqu'un danger menace la ville, et apparaît comme l'ange sauveur. C'est vers la mi-juillet qu'on cé-

lèbre la fête de sainte Rosalie, qui ressemble à une explosion de réjouissances populaires nourrie par le luxe d'une dévotion méridionale. On promène alors la statue de la vierge comme l'arche du Seigneur, le palladium, le symbole providentiel, et l'on se croit sauvé. Je me rappelle fort bien avoir entendu dire, dans mon enfance, à des hommes dignes de foi, qu'on l'avait vue un soir traverser les rues de Palerme: c'était lorsque Napoléon, passant bien près de la Sicile, la salua et alla prendre Malte. Cette bonne sainte est invoquée quelquefois pour accomplir des vœux que le ciel repousse. La foi a ses erreurs et ses folies; l'homme invoque même le ciel pour être complice de ses crimes. Dans plus d'une révolte, sa statue a été le signe de ralliement, et c'est sous ses auspices que les passions populaires ont maintes fois allumé leurs brandons terribles.

Le mont Pellegrino était l'ermitage de la sainte patrone de Palerme, c'est là que repose son corps, et cet amas de roches touche de si près à la ville que le marquis de Caracchioli, à son arrivée comme vice-roi, engageait la noblesse palermitaine, qui désirait savoir ce qu'elle pouvait faire pour lui être agréable, à raser ce mont, comme la chose qui lui aurait fait le plus de plaisir. Un énorme granit est le toit hospitalier du tombeau de la noble sainte; car sainte Rosalie était grande dame. Trois prêtres habitent à côté de la grotte et célèbrent tous les jours la messe sur un autel de pierre, élevé auprès du tombeau. Une lampe éclairait le cercueil. Le calme de ce lieu solitaire, la voûte sombre décorée de stalactites, cette lumière de paix et de consolation, donnaient à mon ame une émotion si forte, lorsque, dans ma première jeunesse, je m'y rendais avec mes parens, que je m'approchais de ma mère ou de mon gouverneur, et je leur serrais la main sans pouvoir me rendre compte de cette superstitieuse terreur. Eh bien! cette émotion se répète encore chaque fois que je pense au mont Pellegrino.

Il y a bien des années que je n'ai plus visité le mont Pellegrino. Quand je le reverrai, c'est lui que je saluerai le premier en m'approchant de mon pays, ce sera le salut de la patrie; je croirai revoir un parent, un ami!... Au pied du mont Pellegrino il y a une belle route qui mène à la campagne du Colli.

Ce lieu est ravissant pour les seigneurs palermitains qui n'aiment pas à s'éloigner de la ville; on y voit de tous les côtés les clochers des temples de Palerme, les murs et les balcons de la cité, la fumée du toit domestique, et ce palais des vice-rois, qui retrace tant d'événemens, et cet observatoire que le père Piazzi a rendu si fameux et d'où Cérès se laissa voir, et cette promenade de la marine qui fait partie de l'existence de deux cent mille ames, et dont la souvenance donne le mal du pays. Cette campagne est cernée de collines, mais de ces collines qu'il faut connaître pour les peindre; car elles ne ressemblent en rien aux autres, et produisent tour à tour l'illusion des grandes masses et l'effet des paysages les plus gracieux. Cette route mène à la Sala di Partinico et à Carini.

Parmi les châteaux des grands seigneurs qui ne sont plus habités par les maîtres, les uns, bien gardés, bien conservés, bien soignés, offrent un grand intérêt historique. Quelques propriétaires sont encore jaloux de montrer leur goût pour les arts et le respect qu'ils ont pour l'héritage de leurs ancêtres. On surveille chaque tableau, chaque ornement; on n'ose pas déplacer un portrait, ni donner plus de lumière à un salon, ni voiler les fenêtres d'un autre, ni changer la symétrie des meubles. on s'incline devant chaque statue, on consulte comme un oracle les petits et les grands monumens, on s'attendrit sur l'événement retracé par quelque peinture, on dirige le doigt vers ce tableau qui reproduit un fait chronologique, pour dire: *C'est là, c'est lui, ce fut alors;* on s'arrête près d'un buste de famille et on lui adresse la parole, on voile avec soin la tapisserie, on soigne jusqu'au pavé; on regarde, en un mot, le château comme un sanctuaire historique. Là, le gardien ou le portier se présente en grande livrée et fait l'important avant d'ouvrir la première porte.

Il y en a d'autres, au contraire, aux murs lézardés, aux portes vermoulues, que les pies, les hiboux, habitent en toute propriété, par loi de prescription. Tapissées de poussière, ornées d'une dorure équivoque, dans toutes les embrasures des fenêtres, les chambres des châteaux classés dans cette dernière catégorie se présentent ou sombres et tristes ou trop claires par le jour des fentes et des crevasses. De tels édifices offrent un contraste étrange d'anciens tableaux, de portraits

généalogiques dont on ne voit plus que la perruque, ou la fraise, ou la poignée d'une épée; de quelques belles fresques dont le sujet est emprunté toujours à la mythologie; de grands rideaux damassés, jaunes ou cramoisis, bordés par des toiles d'araignée, des gobelins vermoulus, où l'on croit deviner la figure d'un Pâris sans nez, d'une Vénus avec un œil, d'un OEdipe sans menton, de quelque princesse fiancée avec sa robe en lambeaux; formes incomplètes et fantastiques, bien dignes de ces édifices croulans.

Si je tenais à être minutieusement exact, je décrirais aussi les vieux fauteuils dont le crin a crevé le velours, de grandes tables de marbre rosé ou de granit d'Égypte écornées et branlantes sur leurs pieds inégaux; des glaces élevées jusqu'au plafond, et qui, dépouillées de leur étamage, ne réfléchissent que la moitié de la figure; par-ci par-là un meuble en nacre, quelques bustes de philosophes, et des arabesques qui entortillent les lambris, où l'on voit des fresques représentant la guerre de Troie, Clovis qui se fait chrétien, le roi David avec sa harpe, Bethsabée au bain, Suzanne et les vieillards, Orphée avec ses bêtes, Mahomet avec son harem, Putiphar et Joseph, Alexandre VI et sa famille. Dans toutes les fenêtres on remarque des vitres cassées, très-commodes pour l'entrée des petits oiseaux dans les grands jours de froid, et très-incommodes pour les visiteurs !... Mais si l'on croit que je fais ici l'analyse exacte du château de Carini, on se trompe fort, car je dois dire à la gloire *del signor Sylvestro*, ancien cocher promu au grade de concierge du châteauque chacun des appartemens qu'il me fit parcourir avait quelque chose de remarquable. Si je voulais écouter la légende qu'il récitait à merveille, chaque portrait avait son histoire, car tous les La Grua (c'est le nom de famille des princes de Carini) avaient été pour Sylvestro *degli uomini grandi et potenti*.

Une salle servait d'arsenal, et Sylvestro ne manqua pas de me faire examiner de gros fusils qui, selon lui, avaient appartenu aux Sarrasins. Après m'avoir montré deux canons qu'il m'assurait avoir servi aux chevaliers normands, parens de son maître, suivant ses papiers généalogiques, il me conduisit dans une autre chambre où il y avait un vieux lit où avait couché Charles III. Là il ne manqua pas de me faire ob-

server que depuis ce jour le lit n'avait jamais été défait. Il paraît, au reste, que c'est partout l'usage de respecter les draps chiffonnés par d'augustes personnages. J'ai eu l'occasion, en d'autres pays, surtout en Écosse et en Allemagne, d'observer le même culte, plus romantique que propre.

Sur une terrasse crénelée qui donnait au château l'aspect d'une forteresse, Sylvestro me fit le récit d'un combat que ce château avait soutenu contre les pirates africains, qui venaient débarquer la nuit dans les plages voisines pour enlever les vaches, les brebis, les muletiers, les femmes, les enfans, les garçons, les moines, et tout ce qui tombait sous leurs mains; et, après s'être apitoyé beaucoup sur le sort de son grand'père, qu'il me disait avoir été aux galères de Tunis, ce qui me fit un peu douter de son origine toute chrétienne, Sylvestro sortit avec un air de mystère une grosse clef et ouvrit une porte, la seule que j'avais remarquée fermée, en disant ces mots : « Je m'en vais, monsieur, vous montrer une chambre que je ne fais pas voir à tout le monde; mais votre seigneurie mérite des distinctions. » En prononçant cette phrase, il regardait si j'avais dans mes mains le petit écu, persuadé que si je n'y avais pas songé, ce qu'il venait de me dire me l'aurait rappelé.

La chambre n'était pas grande; une alcôve était au fond, avec un petit lit couvert d'une étoffe noire, comme s'il devait représenter un cercueil; à côté on voyait une porte clouée, et au-dessus une croix pareille à celles qui s'élèvent et ornent les tombeaux. Ce fut au milieu de cette porte, entourée de planches de fer, que je remarquai l'empreinte d'une main dessinée par du sang! On aurait dit que les traces en avaient été burinées, et la couleur, quoique devenue d'un rose pâle, ne pouvait plus mentir; c'était le terrible témoignage des siècles. Mon imagination en fut frappée; le langage du portier ne fut plus pour moi une simple phrase; je compris que cette empreinte devait me révéler un crime, une des histoires qui composent les annales des châteaux du moyen âge. Sylvestro ne s'entendait pas en émotions; mais le moment était venu pour lui de débiter ce qu'il avait eu bien soin d'apprendre par cœur, car c'était sur ce récit qu'il fondait toujours l'espoir de son revenu.

« C'est ici, me dit-il, ici même, monsieur, au pied de ce lit, à côté de cette porte, qu'expira la *bella signora donna Margarita, di felice memoria, che Dio conservi vossignoria.* —Quelle Margarita ? » repris-je. Sylvestro, heureux et fier de voir que je ne connaissais pas l'aventure, me dit gravement, après avoir passé la main deux fois sur son visage. « Je vais donc raconter à monsieur une chose superbe, mieux que cela, une chose terrible, qui fait voir que les enfans ne doivent jamais désobéir à leurs père et mère. » Il voulait commencer par la morale, et il ajoutait : « Quand le père punit, c'est Dieu qui punit, et vous allez voir, mon bon monsieur, ce qui est arrivé dans cette chambre, où j'aurais peur de rester pendant la nuit; car on m'a dit qu'on y entendait autrefois un bruit sourd, et qu'on y voyait entrer, vers le soir, une ombre mystérieuse, quoique la porte fût bien fermée; qu'elle y restait jusqu'à minuit, et qu'ensuite elle disparaissait, après avoir avidement léché le sang de ces doigts que vous voyez...

» Je vous dirai donc que l'année... j'oublie toujours l'année... cela ne fait rien à la chose... mais plus de deux cents ans avant ce jour où je vous parle, cette année, dont je ne me souviens pas, le comte Emmanuel La Grua donna une grande fête dans ce château, qu'il habitait toujours ; car je ne sais pourquoi il ne pouvait pas aller à Palerme, depuis qu'il avait dit au vice-roi espagnol qu'il n'était pas l'ami du bon peuple sicilien ; le comte Emmanuel, disais-je, donna une grande fête, pour montrer qu'il était tout-puissant, tout riche et le maître de Carini. Il invita les seigneurs, habitans du pays, pour amuser et faire danser donna Margarita, sa fille unique. Voilà donc qu'à ce beau bal, il y avait M. Pierre Vernagallo, fils d'un gentilhomme, ancien propriétaire, et bien conditionné dans sa maison, mais sujet et vassal de monsieur le comte ; ce qui faisait apparemment qu'il n'était pas un homme comme lui. Pendant le bal, le jeune don Pietro, qui avait rencontré maintes fois la belle comtesse Margarita à l'église, où il allait, avec son père, dans une loge, pour prendre l'eau bénite de monsieur l'archi-prêtre, don Pietro, dis-je, lui glissa dans la main un billet, où il lui disait qu'il l'aimait comme il n'aimait rien au monde, plus que sa mère, plus que son père, et que pendant bien des nuits il n'avait pu dormir, car le cœur lui

battait en pensant à elle ; il ajoutait que s'il n'était pas aimé, il allait se faire tuer, ou se faire soldat, ou se faire Turc ; et tout cela était bien écrit et bien expliqué dans ce maudit billet.

» La fille de monsieur le comte devait être fiancée à son oncle, vieux et goutteux, mais noble seigneur, ainsi bon à marier. Donna Margarita, touchée de l'amour de don Pietro Vernagallo, sans le faire savoir à son père, lui promit de l'épouser, disant aussi de son côté qu'elle ne pouvait vivre sans lui.

» Cette porte que vous voyez clouée menait à un escalier dérobé qui aboutissait à un jardin : là, les deux amans, quand le comte était à la chasse, ou qu'il allait en cavalcade avec *i beati Paoli* (espèce de francs-juges siciliens, moins dramatiques que ceux de Westphalie, mais plus lestes et plus adroits), se rencontraient seul à seul et souvent ; mais comme mademoiselle savait que son père ne consentirait jamais à lui faire épouser un homme de la ville dont il était le maître, ils vivaient en peines et tourmens.

» Un domestique, d'autres disent un quêteur de Saint-François, d'autres assurent encore monsieur l'intendant, qui contait fleurette à la signorina, avertit monsieur le comte des amours de sa fille avec don Pietro. Alors plus de jardin, plus de sorties, plus de liberté, plus de promenades; elle ne pouvait pas même aller à l'église, et cependant là il y avait Dieu, mais il s'y trouvait aussi don Pietro Vernagallo.

» Notre belle donna Margarita, que Dieu aurait pu garder en vie, fut enfermée dans sa chambre, où elle passait des jours entiers à pousser de gros soupirs ; il paraît que don Pietro les entendit, car il trouva le moyen de lui faire parvenir de ses nouvelles, en lui disant que le vendredi 13 décembre, il l'aurait enlevée du château et menée à l'autel. Ce sont toujours ces vendredis et ces nombres treize qui portent malheur ! La jeune comtesse ne répondit pas non, et don Pietro était à minuit dans le jardin du château à attendre la pauvre fille. Elle, de son côté, s'était déjà toute rangée ; ce jour-là elle ne pleura pas... Elle mit en ordre toutes ses affaires, et elle allait descendre lorsqu'au moment où elle ouvrait la porte, le comte, averti par le diable peut-être, qui se mêle toujours de ces

mauvaises affaires, entra dans la chambre de mademoiselle, et la surprit. Alors, voyant que sa fille s'obstinait à vouloir épouser celui dont elle se disait, avec courage et fermeté, la femme, le comte, furieux, et oubliant qu'il était père, lui enfonça le poignard dans le cœur!... Margarita tomba par terre aux pieds de celui qui l'avait immolée! et la malheureuse, avant d'expirer, leva le bras avec une force surnaturelle, mit sa main sur sa blessure, et la retirant ensuite tout ensanglantée, traça cette empreinte sur cette porte, en disant: « Dieu fera que cette marque ne s'effacera jamais, pour rappeler à la postérité de ma famille le lieu où j'ai été immolée, » et l'amour qui m'a rendue l'objet de la vengeance d'un père » à qui je pardonne... Que le Ciel puisse lui pardonner aussi!...»

» Le comte mourut quelque temps après. On a prétendu qu'il voyait apparaître toutes les nuits sa fille ensanglantée, portant la main sur cette porte. Alors il demandait grâce à son ombre, et la priait d'intercéder pour lui. Une nuit entre autres il se leva, et courut à travers toutes les chambres, en criant: « Oh! ma fille! ma fille! ne parais plus à mes yeux!... Ne me » poursuis pas!... Ne m'approche pas... Je te rends le poi» gnard... Enfonce-le dans mon cœur, je cesserai de souf» frir!... »

» Arrivé à la porte de cette chambre, un flambeau à la main, il l'ouvrit, s'approcha de l'alcôve, et, regardant les traces des doigts de sang, il poussa un cri; ce fut le dernier.

» Le lendemain, on le trouva au pied de cette porte, à la même place où il avait immolé sa fille.

» Quelques années se passèrent, après lesquelles on vit un homme, habillé avec le froc d'un moine de Saint-Martin, venir tous les soirs s'agenouiller à l'entrée du jardin du château et prier Dieu. Personne ne le reconnut; mais ayant su que don Pietro Vernagallo s'était fait moine, on devina que c'était lui. Lorsque ses parens firent des recherches pour connaître son asile, ils apprirent qu'il était mort, et qu'il avait lui-même creusé son tombeau. Étant venus visiter le lieu qu'on leur avait indiqué, ils soulevèrent une pierre, et trouvèrent un morceau de papier sur lequel étaient écrits ces mots: « Si quelqu'un » de mes parens ou de mes amis s'approche de ma demeure » éternelle, qu'il sache que mon seul désir est qu'on fasse

» transporter mes cendres dans une fosse au pied du château » de Carini... » Ce vœu n'a jamais pu être accompli ; je ne sais pourquoi. »

Tel fut le récit de Sylvestro ; il fit sur moi une telle impression, en présence de cette empreinte de sang, que je crois, après bien des années, avoir reproduit littéralement son récit.

MARQUIS DE SALVO.



EXPOSITION

DE

L'INDUSTRIE NATIONALE.

ARTICLE DEUXIÈME.

LA SALLE N° 1.

J'ai déjà dit que cette première salle était, à mon sens, la plus importante des quatre, et la moins étudiée. C'est de là, en effet, que sont partis tous les produits de l'industrie; c'est là, en effet, que vous trouverez les métiers qui ont tissé, mesuré et chargé de dessins les riches produits de la baraque n° 3; les machines à vapeur qui ont façonné les gros ouvrages de la baraque n° 2; les moindres outils avec lesquels ont été fabriquées les élégantes futilités, les inutilités sans nombre de la baraque n° 4. Cette salle n° 1 est donc, en effet, le point de départ de l'industrie La première chose qui frappe les regards au milieu de cette exposition, ce sont les machines, de grandes et immobiles machines qui ne demandent qu'à s'agiter, qui ne demandent qu'à produire et qui s'indignent de leur repos. Il est impossible, même au plus habile, de se rendre compte de toutes ces inventions de l'industrie humaine tant qu'elles restent immobiles. Pour bien juger d'une machine à vapeur, il faut la voir dans la toute-puissance solennelle de son mouvement ré-

gulier. Elle va à la fois si doucement et si vite ! le balancier plonge si avant dans les entrailles de la machine, jusqu'à ce qu'il ait soulevé le piston au moyen duquel s'échappe la vapeur, cette ame visible du monde matériel ! Et puis autour de cette puissante et inébranlable volonté, il faut voir s'agiter en tout sens ces innombrables rouages, grands et petits, auxquels elle donne le mouvement, la vie et la force ! C'est alors seulement qu'on voit la machine à vapeur, c'est alors seulement qu'on la juge, c'est alors seulement qu'on la peut comprendre. Une machine en repos, tout éclatante et toute neuve, que vous pouvez toucher sans danger, c'est une énigme sans nom et sans aucun sens pour le vulgaire. Une machine qui marche et qui agit, cela est tout de suite compris de tous.

Ce que nous disons des machines à vapeur, on peut le dire aussi de tous les nombreux métiers à tisser le fil et la soie qui ont été envoyés à l'Exposition par leurs inventeurs. Quel plaisir de voir marcher ces milliers de petites bobines, toutes chargées, qui jettent çà et là, sans confusion, la couleur et le dessin de ces riches tissus ! Ici se fait la trame, plus haut se fabriquent les ornemens ; chacun de ces admirables petits fuseaux accomplit sa tâche avec la précision d'un rouage d'horloge : l'un marche gravement, posément, sage et mesuré, jusqu'à la fin ; l'autre tourne sans cesse sur lui-même avec toute vitesse, c'est le fou de la bande ; celui-ci agit à gauche, celui-là mène l'aile droite ; et dans ces ingénieux métiers que nous a donnés le premier de tous Jacquart, cet homme de génie dont M. Bonnefond a envoyé un fort beau portrait à l'Exposition de cette année, le fabricant n'a rien à voir à sa machine tant que marche le ruban, ou la pièce d'étoffe, ou le lacet qu'elle fabrique ; elle ne s'arrête que lorsqu'un fil, parmi ces milliers de fils, vient à s'arrêter ou à se rompre. Alors vous diriez de l'intelligence d'une armée qui s'arrête à la voix de son chef comme un seul homme. Quand le fil rompu est rétabli, voilà le métier qui se remet en route. Admirable et infatigable ouvrier ! Mais pour bien juger de pareils métiers, il faut les voir agir !

J'en dirai autant de ces pompes, dont le nombre est grand. Elles sont plongées dans un baquet plein d'eau, et vous jugez si elles élèvent cette eau avec une facilité admirable jusqu'au niveau du sol ! Il y a aussi des machines pour le gaz, une mécanique à papier sans fin, des laminoirs, ces merveilleux rouleaux de fer où le fer en ébullition va prendre une forme et une couleur ; d'ingénieu-

ses presses lithographiques, et surtout d'admirables presses d'imprimerie de MM. Selligue et Tonnelier.

Tous les hommes du métier connaissent les presses de M. Selligue. Il faudrait être bien insouciant de son œuvre littéraire pour ne pas se demander comment elle vient au jour ? Ce n'est pas qu'on soit tenté d'être bien fier de soi-même, homme de lettres, quand on compare les progrès de la presse mécanique au progrès des choses qu'elle imprime. Autrefois, il n'y a pas vingt ans de cela, les plus célèbres imprimeries se servaient uniquement de presses à bras ; c'était la presse primitive, il lui fallait un long et pesant levier ; au bout de ce levier, on mettait deux hommes qui se relevaient heure par heure. Une presse même bien servie tirait à grand' peine deux mille exemplaires ; aujourd'hui, quel miracle ! la presse à cylindre, machine intelligente et infatigable, roule sans cesse et sans fin ; en même temps qu'elle va chercher son encre au réservoir et qu'elle la distribue sur les caractères, elle va prendre le papier aux mains d'une femme ou d'un enfant, et quatre secondes après ce papier est déposé dans l'atelier, imprimé des deux côtés. Depuis l'invention de la presse à cylindre, chaque année a apporté à cette invention des perfectionnemens nouveaux, et, à l'heure qu'il est, je ne crois pas qu'il y ait un plus noble spectacle que celui d'une presse mécanique bien conduite, bien intelligente, bien alerte, qui, en vingt-quatre heures, va produire vingt-quatre mille feuilles de Lamartine ou de Chateaubriand. Mais, comme je vous le dis, il faut les voir marcher ; à l'Exposition, toutes ces belles presses, qui sont immobiles, ne ressemblent pas mal à un cheval anglais couché sur la paille : pour le bien voir, ce bel animal, il faut le voir au Champ-de-Mars, relevant la tête, frappant du pied la terre, et disant comme le cheval de Job : *Allons !*

Vous ne m'en voudrez donc pas si je ne vous fais pas de plus longues descriptions de toutes ces machines sans mouvement, dont on ne voit que la forme, et qui ne sont là, pour ainsi dire, qu'en projet et en dessin. J'en dirai tout autant des instrumens aratoires qui sont dans une cour à part, mais dans laquelle on entre par cette même *salle n° 1*. Dans cette cour, consacrée à l'agriculture, on voit en effet bien des instrumens fort ingénieux au premier abord. Il y a des machines à briser le grain, à battre la paille, à labourer, à semer, à sarcler, à arroser, à butter. Ce sont là, au premier abord, des inventions fort ingénieuses et des perfectionnemens

auxquels on n'a rien à dire et desquels on ne peut rien dire tant que l'on ne les aura pas vus dans l'exercice de leurs fonctions aratoires et agricoles. Cependant il me semble que pour des terrains un peu forts ces charrues sont bien légères. Comment ce soc si frêle entrera-t-il dans une terre en jachère? comment cette poignée délicate ne se brisera-t-elle pas sous la main du paysan robuste? comment ces deux petites roues si effilées et si minces résisteront-elles à la secousse du cheval de labour? Et ces machines à sarcler, il y a des terres où elles ne dureront pas un jour. Une seule charrue véritable, une de nos mères nourricières, pèse plus à elle seule que toutes les charrues de l'Exposition de cette année. Vous rappelez-vous avoir lu dans les économistes les plaintes du paysan qui dit que son soc s'use trop vite : c'est qu'en effet un soc de charrue est une dépense d'autant plus grande qu'elle est inévitable; c'est qu'en effet le haut prix des fers, autant que l'impôt sur le sel, est chez nous un obstacle à l'agriculture ; c'est qu'en effet tous les inventeurs d'instrumens agricoles ne pensent guère à la pénurie de l'agriculteur, et combien de fois il faudra lui persuader, et par combien d'argumens irrésistibles, qu'il lui est avantageux de mettre en dehors un nouveau capital pour remplacer ses vieux et honorables instrumens; d'autant plus que messieurs nos inventeurs d'instrumens aratoires n'y vont pas par petites dépenses. Comment donc? il y a tel instrument qui coûte cent écus et même plus : cent écus pour un laboureur! cent écus pour une machine à battre le blé, qui brise la paille tout en battant le blé, si bien que cette paille ne peut plus être vendue et qu'il faut la manger sur les lieux! Mais songez-vous que le plus riche laboureur y regarde à deux fois avant de dépenser vingt francs? Je ne veux pas pousser plus loin ces questions d'économie politique, de peur de faire trop de plaisir à feu M. Turgot et à feu M. le marquis de Mirabeau, l'ami des hommes.

Revenons donc aux produits de la *salle n*° 1, qu'on peut voir, qu'on peut toucher, que le premier venu peut comprendre, et qui existent par eux-mêmes.

Ce qui attire tout d'abord votre attention en entrant dans la salle, ce sont les marbres indigènes. Quelles vives couleurs! les belles nuances! Regardez cet immense réservoir d'un seul bloc; regardez cette mosaïque délicate : tout cela vient pourtant des Pyrénées! Tout en face du marbre, vous remarquerez les pierres li-

thographiques. Autrefois c'était la Bavière qui nous les fournissait; aujourd'hui c'est la France qui nous les donne, et de très-belles, et de très-riches, et d'une très-grande dimension; c'est qu'il y a de tout en France : seulement il faut savoir chercher. Plus loin, remarquez ces charmantes mosaïques en simple caillou incrusté dans une couche de bitume; et puis passez vite si vous ne voulez pas que votre œil soit affligé par la plus déplorable des inventions, le marbre poékilose, mauvais *fac simile* du marbre, espèce de pierre chargée de vernis, qu'on prendrait, ainsi vernissée et veinée, pour du carton. Presque en face du marbre poékilose, les badauds s'arrêtent devant une voie de bois. Le Parisien, qui est toujours goguenard, dit tout haut : « Voilà du bois bien inventé! ô la belle imitation! » Le badaud se hasarde à toucher ce bois, à flairer ce bois, et il juge en lui-même que c'est là en effet du bois et il se demande pourquoi on a exposé ce bois. On dit que ce bois, est là pour faire remarquer le *pso-stère* de M. Fayard; mais on ne remarque que le bois.

Du marbre poékilose et des fontaines en grès à filtrer l'eau, et qui la rendent claire et limpide comme le cristal, vous passez à une grande horloge publique disposée de manière à ce que le mauvais temps ou l'orage ne puissent plus rien contre les aiguilles du cadran. De cette horloge vous tombez sur les meubles en fer de M. Henry. M. Henry a exposé de jolies couchettes d'enfant, mais à mon sens ce n'est pas là une grande invention. Ce qui est peut-être une grande invention, c'est tout à côté des meubles de M. Henry, la soie végétale. J'ignore avec quoi est composée cette soie végétale, et d'où elle vient, et comment on la file; je sais seulement qu'elle n'est pas plus chère que le lin. Figurez-vous un fil éclatant qui retient merveilleusement toutes les couleurs, fin et souple; avec ce fil si délicat et si délié on est parvenu à faire même des cordages pour la marine. Ces cordages porteront une ancre. A les voir de loin, on les prendrait tout-à-fait pour des câbles en soie. Ces câbles sont de moitié moins gros que les câbles ordinaires. S'il est vrai que la soie végétale ait autant de durée qu'elle a d'éclat, c'est une invention charmante et qui doit produire de grands résultats avant peu.

Passons, s'il vous plaît, et sans trop les regarder, ces instrumens orthopédiques, ces horribles mannequins tenus couchés dans des lits ou dans des fauteuils, ces corsets mécaniques, tous ces instru-

mens dont on ne devine pas l'usage sans frémir; passons même cette grande machine électrique qui porte fastueusement le nom de M. *Lemolt. Lemolt*! Vous croyez que c'est le fabricant de cette machine électrique. Or c'est une machine immense et assez forte pour assommer un taureau si elle était convenablement chargée. Eh bien! non, ce M. Lemolt, ce n'est pas lui qui a fait la machine électrique, c'est son ouvrier. Cette machine est à M. Lemolt parce que c'est lui qui l'a commandée, parce que c'est lui qui l'a parée, et parce qu'il s'en sert, devinez à quoi il s'en sert : *à fortifier les voies urinaires de ses malades!!! Eripuit cœlo fulmen!*

Non loin de l'électricité Lemolt levez les yeux! Voyez-vous ce phare qui tourne d'une manière si régulière et si lente? Remarquez que cette tour est entourée de lentilles ou verres réflecteurs, qu'à chaque mouvement de cette tour, qui lui est imprimé par une machine d'horlogerie, un de ces verres se trouve face à face avec vous; et toujours à chaque nouveau mouvement vous êtes en face d'un de ces verres! Voilà une invention ingénieuse et utile. C'est M. Fresnel qui en est l'auteur. Au moyen d'un phare ainsi allumé et étincelant, le navire qui est en mer est toujours sûr de découvrir, et à chaque instant, le point lumineux qui lui doit indiquer le port ou lui faire éviter l'écueil. Un phare allumé en un seul point immobile ne pouvait être vu que d'une certaine place; le phare de M. Fresnel sera vu dans toute l'étendue de la mer. C'est M. Soleil, opticien, qui a exécuté le phare de M. Fresnel.

Non loin du phare s'élève un télégraphe de nuit, à côté duquel vous entendez crier un tour à tourner qui attire la foule; puis, en faisant un demi-tour à gauche et en revenant sur vos pas, vous vous trouvez en présence de mille petites inventions : — un four à couver des œufs et des oiseaux, — des clous en cuivre pour la pose des tapis, — des planches à bouteilles percées par la mécanique, — des bouchons en cristal pour le vin de Champagne, — des baignoires en zinc poli, — des métiers à lacets, — des lits, meubles de jardins, rampes et balcons en fer creux, de toutes les formes et de toutes les couleurs; — des clous, des fils de fer et des toiles de laiton; — des scies, des outils de tout genre; — un appareil pour les bains de vapeur. *Le seul but de l'auteur, vrai philantrope, a été d'être utile à l'humanité.* Quoi encore? et qui pourrait tout dire? Puis, en revenant

encore une fois sur vos pas, vous vous arrêtez devant les échafauds-Journet. Cet échafaud-Journet est destiné à remplacer, dans l'art de bâtir, ces dangereux et incommodes échafauds attachés à des cordes, sur lesquels vous voyez les maçons grimper et travailler avec tant d'assurance. L'échafaud-Journet est mobile ; il s'applique à toutes les maisons sans les endommager ; il monte du premier étage jusqu'au toit, il préserve les passans des gravois et les boutiques de toute détérioration ; il se transporte facilement d'un lieu à l'autre ; c'est un instrument très-commode et très-ingénieux, qui se dresse en moins d'une heure et très-facilement. Pour ma part, je serais bien plus fier d'avoir trouvé l'échafaud-Journet que toutes les inventions du colonel Amoros.

C'est un furieux homme à imaginer des sauts périlleux, le colonel Amoros ! Encore cette année, il a exposé de charmantes petites machines fort amusantes à voir : ce sont des maisons en ruines, des maisons incendiées, des tours fortifiées qu'il faut prendre. Il faut voir les leçons du colonel, à propos de toutes ces maisons ! Voici des pompiers qui grimpent jusqu'au toit, l'un par la force des poignets, l'autre par une échelle ; celui-ci porte sur son dos trois enfans qu'il a sauvés, cet autre descend par une corde le maître de la maison. Il faut voir aussi les soldats de M. Amoros à l'attaque de sa forteresse. Comme ils vont à l'assaut ! L'un d'eux prend la tour à la force des poignets ! C'est un très-joli joujou, et je ne vois pas, quoi qu'on dise, pourquoi le gymnase normal, militaire et civil de M. Amoros ne tiendrait pas sa place à côté des jalousies mécaniques de M. Prusneaux et des deux ou trois petits théâtres de société qui sont exposés là aussi dans cette salle, sans doute pour faire contraste avec tant d'objets sérieux.

Avant d'aller plus loin, je serais bien fâché de passer sous silence un produit qui ne fait guère honneur à notre probité, s'il fait honneur à notre mécanique : je veux parler des coffres-forts et des serrures de sûreté. Vous ne sauriez croire quel nombre immense de coffres-forts ! Il y en a autant que de pianos-forté dans la *salle nº 4* ! et quelles serrures ! une ! deux ! trois ! quatre ! vingt ! en haut, en bas, sur les côtés ! Toutes ces énormes pièces sont ouvertes et fermées par une toute petite clef, grosse à peine comme une clef de montre. Il y a les caisses de Robin-Schmidt, qui a perfectionné les petites clefs ; il y a les cadenas à combinaison, d'Arnheiter et Petit et tant d'autres. En présence de ces grandes caisses de sûreté, on

est tout fier et tout heureux de se dire à soi-même : *Que de combinaisons dont je n'ai pas besoin !*

Cependant, toutes les demi-heures et toutes les heures, et même tous les quarts d'heure, vous entendez de grosses horloges de cathédrale, qui vous rappellent d'une voix éclatante que l'heure s'avance, et que bientôt, à quatre heures, les gardiens vous mettront impitoyablement à la porte, tout citoyen que vous êtes, fussiez-vous même en habit de garde national. Hâtons-nous donc.

D'autant plus qu'arrivés à la dernière moitié de la dernière galerie, auprès de la porte par laquelle on sort, vous vous trouvez dans un pêle-mêle sans nom de toutes sortes de cuisines plus ou moins économiques. Il est impossible d'imaginer le nombre de ces fourneaux, machines, instrumens, inventions, perfectionnemens, au moyen desquels le génie de l'homme est parvenu à cuire une côtelette ou à faire rôtir un poulet au meilleur marché possible. A voir ainsi nos fabricans de charbon s'ingérer dans tous les sens pour économiser un morceau de charbon de bois, ne dirait-on pas que, chez nous, le charbon de bois se vend au prix de l'or, et qu'en effet le diamant n'est que du charbon de bois poussé à sa dernière expression? On se perd dans l'énumération de tous ces fourneaux économiques! C'est M. Lefèvre, *breveté pour le fourneau à étuve et à coquille, qui est parvenu à donner au public l'agrément de conduire la vapeur où il veut, sans qu'il en reste dans l'endroit où est situé le fourneau;* c'est M. Moreau, gendre Harel, *qui fait fourneaux à potages et à ragoûts, fourneaux de voyage, petits fourneaux, coquilles, et surtout une cafetière en porcelaine de Bayeux, et surtout un gril-braisier;* c'est M. Harel, qui n'ajoute pas *beau-père Moreau!* qui fabrique aussi mille fourneaux économiques. Un autre fabricant de fourneaux a fait faire un tableau dans lequel on voit tous ses fourneaux; sur le devant du tableau, une dame, élégamment parée, dit à son mari, en le regardant tendrement: « Je voudrais bien avoir un fourneau de monsieur» (le nom m'échappe); le mari a l'air de dire à sa femme: *Ma foi! si ce fourneau peut faire ton bonheur, sois-la!*

Vous pensez bien qu'autour des fourneaux économiques et sans vapeur, se groupent naturellement les cheminées économiques et sans fumée. Vous avez les cheminées de M. Cerbelain. — *Plus de fumée! avec une économie considérable dans l'emploi des combustibles;* les cheminées à fosse mobile, de MM. Lassalle et Bel-

loc, *reconnues supérieures à tous les procédés de ce genre.* Les cheminées Langlois, qui vous dit : « Ne confondez pas le nº 95 avec le nº 93 ! » Les cheminées Désarnod ; les cheminées ou appareils Mauprivez, *ingénieur caminologiste*, et tant d'autres cheminées, que c'est à peine si quelques amateurs s'arrêtent devant une admirable enclume de M. Chamouton. On ne peut pas croire que cette enclume ait été fabriquée à Paris, tant elle est nette, forte, bien trempée et d'une grande dimension ! Cette enclume de Paris attend de pied ferme l'enclume de Saint-Étienne, ma compatriote ; je l'en avertis afin qu'elle se hâte ! Et moi qui, tout occupé de fourneaux et de cheminées, allais oublier la presse monétaire de M. Thonnelier !

Au milieu de tous ces feux, de tous ces produits de la forge et du fourneau, j'aurais bien voulu dire un mot des glacières portatives de Saint-Ouen ; c'est un ingénieux et très-utile appareil qui va nous devenir bien nécessaire par ces grandes chaleurs. Mais que de choses j'oublie ! sans compter celles dont je n'ose ni ne puis parler ; les bassins, par exemple, et les soupapes et tous leurs mille détails ; ce n'est pas qu'ils ne s'étalent bien prétentieusement et bien fièrement à côté des fontaines ! Mais quoi ! il ne faut pas parler de tout !

Voulez-vous savoir en résumé ce qui m'a frappé le plus ce jour-là, et quelle est la plus merveilleuse machine de toutes ces machines, et le plus étonnant produit de tous ces produits à mon sens ? Ce ne sont ni les presses mécaniques, ni les fabriques à chocolat, ni le pantriteur, ni le pétrin, ni la machine à carder, ni même les chauffe-pieds à l'eau bouillante : la machine dont je vous parle est intelligente, elle pense, elle agit, elle parle. Ce n'est pourtant pas encore la serrure qui crie : *Au voleur !*

La machine que je veux dire est active, laborieuse, puissante, soumise ; elle obéit à la voix, elle se laisse toucher, elle reconnaît son maître, elle aime la société de ses semblables ; cette machine admirable, merveilleuse, que le génie de l'homme ne remplacera jamais et n'imitera jamais, c'est un bœuf.

Oui, c'est un bœuf, un bœuf merveilleux, admirable, d'une taille immense, grand, énorme, haut sur jambes : sa tête est charmante, son œil est doux. C'est le plus gigantesque animal que nous ayons jamais vu à aucun mardi gras. Il est donc le bienvenu à cette Exposition de l'industrie, deux fois le bien-venu,

comme machine d'abord, comme produit ensuite. C'est une chose de bon goût à monsieur le ministre de l'intérieur d'avoir fait élever une cabane à ce bœuf pour lui tout seul. C'est une faveur que ce bel animal mérite sous tous les rapports.

Et à propos de cet animal si brillant une idée m'est venue, idée gigantesque et tout-à-fait à la hauteur de cette époque. Pourquoi donc n'encourage-t-on aujourd'hui que les chevaux anglais et français? et pourquoi un honnête bœuf normand ou picard ne serait-il pas encouragé comme les autres? Par exemple, jeudi passé une grande course avait lieu sur la verte et vaste pelouse de Chantilly, noble endroit! Sur cette pelouse les chevaux ont été les maîtres, les héros et les dieux de la fête. Tout ce petit monde-régence que la révolution de juillet avait arrêté tout court, et qui s'est fait jour encore une fois parmi nous, n'est plus occupé que de chevaux à l'heure qu'il est. Pourquoi donc, après avoir fait courir ses chevaux sur la pelouse de Chantilly, donnant des prix aux plus légers, pourquoi n'encouragerait-il pas un peu notre bœuf à son tour en le mangeant sur cette même pelouse de Chantilly?

Ce serait là un beau spectacle, un immense festin, une large nappe digne de cette large bête, de gais et fous convives quelque peu énervés pour ce repas digne d'Achille et des héros d'Homère; mais qui cependant, j'en suis sûr, s'en acquitteraient aussi bien qu'eux! Pour compléter cette grande fête, je propose de placer au milieu de la pelouse, en guise de surtout doré, le magnifique temple en bronze de la salle n° 4, qui a été élevé pour je ne sais quel dieu inconnu.

Ce magnifique monument ne pourrait avoir une plus honorable destination avant d'être transporté à Saint-Pétersbourg.

JULES JANIN.

LE CHEVALIER

DU COUËDIC [1].

Nos armées navales se firent en général peu d'honneur sous le règne de Louis XV. Sous ce règne, on vit pour la première fois une escadre française s'enfuir avec une telle précipitation à la seule vue de l'ennemi, qu'elle ne prit même pas le temps d'en reconnaître les forces. A défaut des conseils de guerre que la cour n'osa pas faire sévir, l'opinion publique tira de cette lâcheté une vengeance toute nationale, toute française : elle baptisa cette journée du nom de bataille de M. de Conflans. Au bout de peu d'années, à l'époque de la guerre d'Amérique, nos escadres n'en reparurent pas avec moins d'éclat dans une carrière quelques instans désertée de la gloire.

La guerre commença par un combat honorable à la marine française, celui de la frégate *la Belle-Poule*, commandée par M. de la Clochetterie, contre la frégate anglaise *l'Aréthuse :* cet heureux augure ne se démentit plus. Les eaux de la Delaware, les parages des Antilles, ceux de la Manche, furent tour à tour témoins de nos succès. Au combat d'Ouessant, la France lutta avec des forces égales et des avantages indécis contre la marine anglaise, alors enhardie par trente années de victoires, enorgueillie d'une domination non contestée; la précision et l'habileté de nos manœuvres étonnèrent ces vieux ennemis. Aux Antilles, le comte de Guichen, le 18 avril, le 16 et le 19 mai de l'année 1780, remporta coup sur coup trois avantages importans sur l'amiral anglais Rodney, homme

(1) Cet article est extrait de la *Revue des Deux Mondes.*
(*Note de l'Éditeur belge.*)

de mer brave, opiniâtre, entreprenant. Les escadres anglaise et française se rencontrèrent encore sur bien d'autres champs de bataille. Rarement, jamais peut-être, de plus nombreux vaisseaux, de plus habiles marins ne se trouvèrent en présence, et ne débattirent par le fer et le plomb de plus grands intérêts : il s'agissait de l'émancipation de l'Amérique, de la liberté de tout un monde. Jamais non plus le pavillon national ne parut sur les mers avec plus d'éclat qu'en ce moment, remis qu'il était aux mains de d'Orvilliers, de d'Estaing, de Latouche-Tréville, de Lamothe-Piquet, de Suffren, de Guichen, de Bougainville, savans navigateurs, intrépides amiraux.

Au milieu des événemens variés de cette grande lutte, au milieu de tant de grandes et sanglantes batailles rangées, le combat isolé de deux frégates n'en captiva pas moins, pendant quelques instans, toute l'attention de la France et de l'Angleterre. Les noms des deux officiers, peu avancés en grade, qui les commandaient, vinrent s'écrire tout-à-coup parmi tous ces grands et illustres noms que nous venons de citer.

Au mois d'octobre 1779, les escadres combinées de la France et de l'Espagne étaient rentrées dans la rade de Brest. L'été s'était passé en longues évolutions exécutées en présence de l'ennemi. La flotte anglaise, de son côté, avait cherché un refuge à Plymouth. Deux frégates, l'une anglaise et l'autre française, chacune accompagnée d'un cutter, continuaient seules à croiser dans la Manche; la première de ces frégates s'appelait *le Quebec*, la seconde *la Surveillante*, et toutes deux avaient semblable mission. *La Surveillante* avait ordre d'observer et de suivre les mouvemens d'une flotte anglaise de six vaisseaux, dont le départ de Plymouth était annoncé comme très-prochain; la frégate anglaise, se tenant sur les côtes de Bretagne, avait des instructions analogues à remplir à l'égard des vaisseaux espagnols et français. Les bâtimens légers étaient destinés à porter, soit en France, soit en Angleterre, la nouvelle de la croisière. Le cutter anglais avait nom *le Rambler*, le cutter français *l'Expédition*.

Le Quebec était une belle frégate de vingt-six canons de douze en batteries, de dix pièces de six sur les gaillards, et de deux cent soixante-dix hommes d'équipage; il était commandé

par sir George Farmer. Cet officier, âgé de 42 ans, et du grade de lieutenant de vaisseau, avait long-temps servi aux Indes orientales, et s'y était fort distingué. Un zèle et une ardeur infatigables, des actions hardies, plusieurs combats auxquels il avait pris part, avaient à diverses reprises attiré sur lui l'attention de ses chefs et celle de l'Amirauté. A l'ouverture de la campagne, il avait été appelé au commandement d'un vaisseau de ligne : ce poste était au-dessus de son grade : il ne l'avait pas moins échangé, après de vives sollicitations, contre le commandement du *Quebec*, qu'il avait trouvé préférable. La mission de ce bâtiment, destiné à croiser loin de l'escadre, à agir isolément, lui avait paru plus propre à fournir, à celui qui le commanderait, des occasions de se distinguer. Il avait en outre obtenu de l'Amirauté le privilége de choisir son équipage parmi des matelots ayant déjà servi sous ses ordres; autre faveur non moins précieuse. De ceux-ci il s'en était volontairement présenté trois ou quatre fois plus que besoin n'était; aussi George Farmer, choisissant parmi tant de candidats, avait pu se faire un équipage d'élite, plein de confiance en lui-même et en son capitaine. A bord du *Quebec*, depuis le dernier mousse jusqu'au commandant, aucun homme n'aurait osé concevoir, encore moins exprimer le moindre doute sur l'issue d'un combat avec un bâtiment français de force égale, ou de force supérieure. Capitaine, officiers et matelots en attendaient l'occasion avec une impatience extrême, moindre chez eux tous cependant qu'en Farmer; un grand désir d'aventures, de gloire et de périls, formait comme le fond de ce brave officier.

La Surveillante était absolument de la même force que *le Quebec* en hommes et en canons; un Breton, le chevalier Du Couëdic, en était le capitaine. Lieutenant de vaisseau dans la marine royale, âgé de quarante ans, au service depuis 1756, cet officier jouissait alors d'une expérience consommée. Des combats, des désastres, des naufrages, avaient mis à plus d'une épreuve la fermeté de son ame; il avait même eu à lutter contre la peste, car il se trouvait dans l'escadre de Dubois de Lamothe, qui fut fort maltraitée par ce fléau. Depuis le commencement de la guerre, Du Couëdic commandait *la Surveillante*. Il avait assisté à la bataille d'Ouessant Dans une croisière

après ce combat, il s'était emparé, malgré son opiniâtre résistance, d'un corsaire anglais, *le Spit-Fire,* dont l'artillerie consistait en vingt caronades de dix-huit ; moyen de destruction employé alors pour la première fois par les Anglais, et terrible en ce qu'il permet de faire avec peu de monde un feu meurtrier. Le chevalier Du Couëdic était doué d'un extérieur agréable, d'un caractère facile ; ses manières étaient prévenantes, sa conversation pleine de charmes. Comme George Farmer, lui aussi avait pu choisir ses matelots dans le grand nombre de ceux qui s'étaient volontairement présentés pour servir sous ses ordres ; son équipage en était devenu comme une famille. Le nom de chacun des membres de cette grande famille lui était connu ; il n'en était pas un seul à qui il ne pût parler, dans ce rude langage celtique, si harmonieux pourtant aux oreilles bretonnes, de son village, de son vieux père, de sa jeune sœur, de sa belle fiancée. Les officiers dont il était l'ami, qui ne l'en honoraient pas moins, ne l'en respectaient pas moins comme chef. De ceux-ci, tous s'en remettaient à lui en pleine sécurité du soin de leurs intérêts et de leur fortune militaire. En ce moment même, il n'était bruit sur l'escadre que d'un trait qui venait de lui faire grand honneur aux yeux de toute la marine. A la fin de la campagne qui venait de s'achever, une maladie épidémique ayant fait de grands progrès sur la plupart des vaisseaux, il arriva que plusieurs d'entre eux éprouvèrent de grandes difficultés à manœuvrer ; le comte d'Orvilliers enjoignit aux commandans des frégates de donner une portion de leurs équipages aux vaisseaux les plus maltraités par la maladie. Aucun de ceux-ci n'hésita à se débarrasser de ses marins les plus mauvais ou les plus mal portans. Du Couëdic seul eut la générosité de choisir, pour s'en séparer, les cinquante matelots les meilleurs et les plus robustes de son équipage. Ces hommes venaient de lui être remplacés depuis peu de jours par des marins de nouvelle levée, novices à la mer ; le sacrifice n'était donc point encore réparé. Ainsi, zélé pour le bien du service, pour la gloire de la marine française, Du Couëdic ne l'était pas moins pour sa propre gloire. Présidant à la construction de *la Surveillante,* appuyé un jour au bordage de la frégate, et l'un de ses amis survenant, il lui avait dit en caressant le navire de la main :

« Voilà ce qui doit devenir pour moi un char de triomphe ou » bien un cercueil. »

George Farmer et Du Couëdic étaient donc à peu près du même âge : ils commandaient des bâtimens de force égale; leurs équipages, également d'élite, étaient animés d'une ardeur semblable. Tous deux inspiraient une confiance sans bornes à leurs chefs et à leurs subordonnés. En un mot, le même hasard qui amenait dans la même arène ces deux adversaires vraiment dignes l'un de l'autre leur mettait en main des armes rigoureusement, et, pour ainsi dire, scrupuleusement égales.

A la pointe du jour, le 6 octobre, les deux frégates se trouvèrent en vue. Le vent venait de l'est, petit frais; la mer était belle. Les signaux d'usage, faits à trois lieues de distance, leur apprirent qu'elles étaient ennemies. Chacune arbore son pavillon et l'assure par un coup de canon; puis, pour avoir le temps de se préparer à l'action, les deux commandans font aussitôt diminuer de voiles. On abat les cloisons intermédiaires des batteries; on prépare la poudre, les boulets, la mitraille, les armes de toutes sortes; commandans, officiers, chirurgiens, matelots, sont à leur poste. Le silence devient solennel, religieux, à peine interrompu de temps à autre par la voix brève et forte de l'officier de quart.

A bord du *Quebec*, George Farmer se multiplie. Il parcourt à diverses reprises les rangs de ses matelots; il leur rappelle leurs exploits dans les mers de l'Inde, les exhorte à ne pas dégénérer; il leur promet des récompenses. Rien n'est négligé par lui de ce qui peut soutenir et enflammer le courage de ses braves compagnons.

A bord de *la Surveillante*, au moment où tous les préparatifs du combat sont terminés, l'aumônier, sur l'invitation de Du Couëdic, se présente sur le pont. Pour se faire mieux entendre, il monte sur l'affût d'un canon. Puis, de cette chaire d'espèce nouvelle, il adresse quelques paroles d'exhortation aux marins, qui se pressent autour de lui le front découvert. Il les encourage à soutenir vaillamment l'honneur de la France; il leur rappelle que leur vie est dans la main de Dieu, que pour eux ils n'ont autre chose à songer qu'à faire leur devoir en gens d'honneur. Il ajoute que des siècles de pénitence ne valent

pas la mort du combat pour se présenter au tribunal suprême. Officiers et matelots, après l'avoir écouté en silence, font le signe de la croix quand il a cessé de parler. Chacun retourne à son poste; seulement quelques marins demeurent encore auprès du prêtre pour se recommander à ses prières; d'autres déposent entre ses mains quelques parties de leurs épargnes, afin de faire dire des messes pour eux en cas de malheur. De semblables soins avaient aussi préoccupé Du Couëdic. Il n'eu était plus à faire ses dispositions testamentaires. L'une de ses sœurs, religieuse à Quimperlé, avait reçu de lui 600 livres à employer en aumônes ou en messes à son intention, dans le cas où il eût succombé pendant sa campagne. Dans ce cas, douze pauvres de la même ville devaient aussi être habillés de la tête aux pieds le jour de la fête de son patron : un autre dépôt était destiné à cet usage.

A onze heures, les deux frégates étant à portée, *la Surveillante* commence le feu. *Le Quebec* n'y répond pas, il marche comme si de rien n'était, arrive à demi-portée et ne fait feu qu'en cet instant. Du Couëdic imite cette manœuvre, serre le vent, puis à portée de mitraille et de mousqueterie, riposte de toute sa bordée. Le feu continue dès-lors de part et d'autre avec une égale vivacité; les frégates, toutes deux au vent, sont sur deux lignes parallèles, et se combattent par leur travers.

On combat ainsi pendant une heure; les boulets emportent les files entières, les vaisseaux en sont criblés, quelques voiles flottent en lambeaux. Mais des deux côtés les pertes sont égales; entre tous deux le succès demeure indécis.

George Farmer imagine alors de se laisser dépasser par *la Surveillante*. Il manœuvre pour l'enfiler de la poupe à la proue. Mais cette intention est devinée par son adversaire. *La Surveillante* se présente déjà par son travers au *Quebec* quand celui-ci a achevé son évolution, et lui rend sur-le-champ et coup pour coup la bordée qu'elle en reçoit, tant a été rapide sa propre manœuvre.

Ce mouvement ayant rapproché les deux frégates, leur feu devient plus vif et plus efficace; leurs ponts à toutes deux sont incessamment balayés par les boulets ou la mitraille. La Beutynaie, premier lieutenant de *la Surveillante*, a le bras droit

emporté par un boulet. Le chevalier de Lostange, second lieutenant, a l'œil gauche et une partie de la joue arrachés par un éclat de bois ; à peine pansé, il remonte à son poste. Du Couëdic reçoit deux balles à la tête sans quitter le sien ; un moment après, une troisième balle le frappe au bas-ventre. Un officier auxiliaire, Penquière, est tué raide ; on le voit, dans les dernières convulsions de son agonie, faire de vains efforts pour exécuter un ordre qu'il courait accomplir lorsqu'il a été frappé. Les morts encombrent le pont, l'ambulance se remplit de blessés. Déjà les manœuvres commencent à devenir plus languissantes, faute de bras, lorsque tout-à-coup de grands cris de joie s'élèvent à bord du *Quebec*. Un boulet ayant coupé la drisse du pavillon français, les Anglais avaient cru qu'on l'amenait tandis qu'il ne faisait que tomber à l'eau; mais le second pilote de *la Surveillante,* Le Mancq (c'est avec un indicible bonheur que nous écrivons ce nom, jusqu'à présent demeuré obscur), s'apercevant de ce qui se passe, se saisit d'un autre pavillon ; il s'élance aux haubans d'artimon, et de là le déploie, l'agite en tous sens dans les airs, avec des cris répétés de *vive le roi*! Pendant quelques instans, boulets, mitraille, balles de fusils, du pont du *Quebec,* ne sont plus dirigés que sur un seul homme. De son poste périlleux, l'intrépide pilote n'en pousse pas moins son cri de guerre. C'est seulement lorsqu'un autre pavillon a été arboré de nouveau à la poupe qu'il redescend, et il redescend sans la moindre blessure, sans la plus légère égratignure. Au milieu de ses plus sanglans caprices, le hasard des batailles s'était plu à respecter ce magnifique dévouement. Le combat, ralenti par cet incident, se ranime aussitôt avec une nouvelle énergie : les canons, les pierriers, les grenades, les fusils, les pistolets même deviennent de plus en plus meurtriers, car les deux navires se serrent de plus en plus et paraissent au moment de se prendre corps à corps. De temps à autre les refouloirs anglais et français se touchent et se confondent. Les deux adversaires, enflammés par la résistance réciproque et inattendue qu'ils ont rencontrée, n'en conservent pas moins un calme, un sang-froid imperturbable. Leurs ordres sont exécutés par leurs équipages avec une ardeur qui n'est nullement encore refroidie.

A deux lieues, et à l'ouest, les deux cutters, qui s'étaient ren-

contrés, se livraient un combat non moins acharné que celui de leurs frégates respectives. Trente hommes et le second lieutenant, M. Le Prince, avaient été tués à bord de *l'Expédition*. La perte du *Rambler* était à peu près égale.

A une heure et demie, les deux frégates étant encore dans la position que nous venons de décrire, un terrible craquement, un bruit effrayant qui se fait entendre à bord de *la Surveillante*, domine un moment les explosions du canon et de la mousqueterie. Les trois mâts du bâtiment français tombent à la fois; le beaupré seul reste debout, mais avec ses gréemens en lambeaux flottant au hasard. Cependant, comme c'est du côté opposé à celui où l'on se bat qu'est tombée le mâture, le combat peut continuer, pendant qu'une portion de l'équipage français, s'élevant sur ces débris, achève avec la hache l'œuvre commencée par le boulet. Mâts, cordages et voiles sont coupés, rejetés en dehors du navire; il apparaît nu et rasé comme un ponton. Les tronçons de ces mâts, qui tout à l'heure touchaient presque aux nuages, ne s'élèvent plus qu'à quelques pieds du pont. Délivrée de ce fardeau, dont le poids a été sur le point de la faire chavirer, *la Surveillante* reprend son équilibre; mais à peine y est-elle arrivée, à peine l'a-t-elle repris de nouveau, qu'à son tour *le Quebec* voit tomber ses trois mâts. On dirait que la fortune s'est proposé de demeurer jusqu'au bout égale, impartiale entre les deux adversaires qui se trouvent aux prises. Toutefois, comme les mâts du *Quebec* tombent du côté opposé à ceux de *la Surveillante*, ils embarrassent le côté où l'on se bat. C'est au milieu de cordages, de manœuvres hachées, de poutres brisées, de voiles en lambeaux, que l'équipage anglais se trouve obligé de combattre, tout en essayant de se débarrasser de ces obstacles.

Du Couëdic comprend que ce moment peut être décisif. Il ordonne l'abordage. Ce qui reste de matelots encore debout, encore en état de manier le sabre ou l'écouvillon, est divisé en deux bandes : les uns continuent le service des pièces et de la mousqueterie; les autres, rangés sur le pont, reçoivent la hache, le sabre et les pistolets d'abordage. Ces derniers grimpent aussitôt sur le beaupré, garnissent les saillies de l'avant du vaisseau, et n'attendent plus qu'un dernier signal pour se

précipiter au milieu des Anglais. A leur tête sont trois jeunes gardes de la marine, tous trois neveux de Du Couëdic. De son poste de combat il fait deux ou trois pas vers eux, et, leur adressant la parole : « Allons, jeunes gens, leur dit-il gaiement, voilà le moment de songer à l'honneur de la famille. » Tous vont s'élancer...

En ce moment une épaisse fumée, entremêlée de quelques jets de flamme, sort des flancs du *Quebec* et tourbillonne sur le pont. Le feu s'étend avec une telle rapidité de l'arrière à l'avant de la frégate, que la chaleur s'en fait sentir à bord de *la Surveillante;* elle-même s'enflamme par son beaupré. Au même instant les blessés qui encombrent la cale s'écrient que le navire fait eau de toutes parts, qu'il s'enfonce rapidement. Du Couëdic fait jouer deux pompes restées intactes ; on met en place quelques avirons de galères, pour essayer de s'éloigner du *Quebec*, qui ne peut tarder à sauter. Les gardes de la marine s'élancent, à la tête d'un petit nombre de matelots, sur le beaupré qui brûle, et s'efforcent d'en abattre à coups de hache les parties enflammées ; travail difficile et périlleux, car il faut, pour l'exécuter, se tenir suspendu au-dessus des flammes qui dévorent de plus en plus rapidement *le Quebec*. Une horrible fumée, au milieu de laquelle éclatent des grenades, des obus, des artifices de toutes sortes, des armes toutes chargées, entoure les deux frégates d'une effrayante obscurité. Il n'en faut pas moins lutter contre l'eau et le feu ; ils menacent également. Du sein de ces périls divers, incertain de son propre salut et de celui de son équipage, Du Couëdic ne laisse pas que de s'occuper encore du salut des braves et loyaux ennemis qu'il vient de combattre. Un seul canot restait à bord ; il ordonne de le mettre à l'eau pour l'envoyer à sir George Farmer. On pousse ce canot, on le traîne hors du bord; mais le manque de bras contrariant la manœuvre, il se crève en heurtant contre un canon de la batterie, accident qui le fait couler à fond aussitôt qu'il touche l'eau. C'est donc en vain que les Anglais, renonçant à l'espoir d'éteindre le feu, ne pouvant plus combattre, demandent, implorent du secours à grands cris; l'équipage français n'a plus aucun moyen de leur en porter.

Pendant le combat, George Farmer avait été blessé deux fois par des balles ; il venait de l'être plus grièvement encore

par la chute de la mâture. Après s'être long-temps flatté de devenir maître du feu, voyant ses efforts inutiles, il avait pris le parti de faire passer une partie de son équipage à bord de *la Surveillante*. Un canot, mis à la mer avant le combat, et demeuré sain et sauf, lui donnait quelque facilité pour cette opération. Il ordonna à son premier lieutenant, sir John Roberts, de prendre le commandement de cette embarcation; mais un noble débat s'élève entre eux au sujet de cet ordre. Roberts avait eu un bras cassé, et comme cette blessure était moins grave que celles de Farmer, il sollicitait ce dernier de s'embarquer lui-même à bord du canot, et de le laisser, lui Roberts, sur la frégate. Le capitaine est obligé d'avoir recours à son autorité pour amener la fin de cette discussion. Le lieutenant Roberts descend donc dans le canot avec une partie de l'équipage. Mais à peine ce canot a-t-il débordé le navire, que, surchargé de passagers, il s'engloutit avec ceux qui le montaient; à peine quelques-uns de ces derniers se soutiennent-ils encore sur l'eau, à chaque instant sur le point de disparaître. A cette vue, des cris terribles s'élèvent à bord du *Quebec*. Chacun n'a plus de salut à attendre que de soi-même; les uns se précipitent à la nage, d'autres se lient à des planches, à des cages à poules, à des futailles vides, sur lesquelles ils espèrent flotter quelques instans de plus à la surface des vagues. La flamme continue de pétiller, ses progrès deviennent d'instant en instant plus rapides. Resté presque seul sur le pont, George Farmer, qui vient de voir disparaître le dernier espoir de salut de son valeureux équipage, peut déjà calculer dans combien de minutes l'abîme s'ouvrira sous ses pieds.

Les cutters avaient aperçu un canot qui, du *Quebec*, se dirigeait vers *la Surveillante;* ils avaient aperçu la flamme et la fumée qui entouraient la frégate anglaise, et à cette vue, comme d'un commun accord, suspendant le combat, ils s'étaient dirigés vers les frégates. *L'Expédition* essaya de mettre un canot à la mer, espérant qu'il arriverait avant elle à *la Surveillante;* mais il fallut renoncer à cette ressource: le canot, criblé de boulets, ne pouvait tenir la mer; le cutter lui-même ne pouvait avancer qu'à force de rames, car son gréement était haché, fracassé, sa mâture ébranlée, ses voiles en lambeaux.

Les mêmes raisons obligeaient *le Rambler* à une manœuvre semblable. La houle, l'agitation des vagues, le manque de bras, les clouaient, pour ainsi dire, en place. Parmi les Anglais balottés par les vagues autour du *Quebec*, quelques-uns seront-ils recueillis par *le Rambler?* arrivera-t-il à temps? *L'Expédition* arrivera-t-elle à temps pour aider *la Surveillante* à échapper à la masse enflammée dont la prochaine explosion la menace?

Long-temps, en effet, les avirons de galère, faute de bras pour les manier, n'agirent à bord de *la Surveillante* que d'une manière insensible. Des Anglais sauvés à la nage du *Quebec* vinrent pourtant aider à cette manœuvre, car ce bâtiment, naguère ennemi, était devenu leur seule planche de salut dans ce grand naufrage. Mais leurs bras épuisés n'étaient que d'un faible secours. C'est en vain que la sueur et le sang se mêlent à grands flots aux fronts de ceux qui se sont saisis de ces rudes avirons : le résultat qu'ils produisent est presque nul. Poussé par le vent, *le Quebec* ne quitte pas *la Surveillante;* il marche aussi vite qu'elle dans la même direction ; ses flammes, qui se déploient au souffle de l'air, lui tiennent lieu de voilure. Long-temps il demeure entravé sous le beaupré de *la Surveillante*. Celle-ci prend feu une seconde fois ; et, comme si ce n'était pas assez de tant de dangers, l'équipage français se trouve exposé à de meurtrières mitraillades ; les canons chargés du *Quebec* partent seuls, et balaient le pont de *la Surveillante* de l'avant à l'arrière. Hasard étrange! deux matelots anglais sont tués par des armes qu'eux-mêmes avaient peut-être chargées. Un léger changement dans la direction du vent tendant en ce moment à dégager *le Quebec* du beaupré de *la Surveillante*, Du Couëdic, qui s'en aperçoit, ordonne de suspendre le jeu des avirons ; puis aussitôt que la frégate française est dépassée par la frégate ennemie, il met de nouveau les avirons en mouvement, les faisant agir cette fois en sens opposé. Il voulait faire avancer *la Surveillante*, non plus la faire reculer, car cette seconde manœuvre était plus propre à l'éloigner rapidement du *Quebec*. Elle semblait avoir réussi, lorsque tout à coup *le Quebec,* changeant lui aussi de direction, suit le mouvement de la frégate française, qu'il range à bord opposé, et dont il se rapproche tellement qu'à bord de *la Surveillante* le

goudron fond à la chaleur de la flamme, que les planches se disjoignent, et que la frégate paraît sur le point de s'enflammer tout entière. On pare à cet accident à l'aide des pompes. *Le Quebec* n'en demeure pas moins côte à côte de la frégate française, qu'il ne paraît plus devoir abandonner. A ce spectacle, qui lui donne la certitude de l'inutilité de ses efforts, l'équipage de *la Surveillante* demeure consterné. Français et Anglais suspendent leurs travaux, et attachent leurs yeux, dans une terrible anxiété, sur ce vaisseau dont ils ne peuvent se dégager. Mais Du Couëdic, qui a conservé tout le calme de son esprit, trouve enfin la raison qui empêche les navires de se séparer: c'étaient quelques débris de mâture accrochés à la fois à tous deux; il les fait couper, et dès-lors *la Surveillante* put continuer de s'éloigner du *Quebec*, quoique bien lentement d'abord. Il lui fallut plus d'une heure pour parcourir un espace de moins de quarante toises.

Entouré d'une épaisse fumée, *le Quebec* flottait alors au gré du vent et des flots. Des grenades, des artifices éclatant çà et là sur le pont, retombaient ensuite comme une pluie enflammée; de temps en temps partaient encore quelques armes chargées; le combat semblait continuer. A travers les sabords, la flamme promenait sur les flancs du navire ses langues ardentes et destructives; elle s'élançait encore par les écoutilles, en jets larges, rougeâtres, étincelant d'un sinistre éclat. Sur le pont, les blessés se laissaient aller à de douloureuses lamentations, à de terribles imprécations. Les uns, se suspendant aux manœuvres, aux flancs du navire, évitaient le feu quelques instans, mais c'était pour s'aller incessamment engloutir dans les flots; d'autres, s'étant immédiatement jetés à la nage, essayaient de gagner *la Surveillante*, mais la fatigue et la faiblesse les retenaient dans le voisinage du *Quebec*. On en voyait encore qui, réfugiés sur des planches arrachées au navire, étaient le jouet des vagues et du vent. Le pétillement de la flamme, les craquemens des bordages, les bouillonnemens de l'eau en lutte avec le feu dans les flancs entr'ouverts du *Quebec*, tout cela se confondait en un bruit terrible. Tout-à-coup un sifflement plus étrange encore domine tout ce bruit : *le Quebec* est abattu sur le côté; un jet de feu, plus large, plus ardent, plus étincelant que tous les autres, se fait jour à tra-

vers le pont, qu'il brise. La frégate brille un seul instant au milieu d'une sombre obscurité, et bientôt elle est enlevée tout entière, brisée, dispersée ; elle a disparu au milieu d'une effroyable explosion. De tout le navire on n'aperçoit plus que quelques débris flottant çà et là autour du gouffre qu'a creusé l'explosion, et que les vagues frémissantes viennent envahir de nouveau.

En ce moment, à quarante toises à peine du *Quebec*, *la Surveillante* fut couverte des débris enflammés lancés en l'air. La double impulsion des vagues repoussées du lieu où s'est faite l'explosion, puis revenant combler l'abîme entr'ouvert, la fait chanceler, vaciller quelques instans. Ébranlée dans toutes ses jointures, elle menace de se briser, pour ainsi dire de se dissoudre ; l'équipage en demeure troublé, jusqu'à ce que la voix du capitaine le rappelle à la manœuvre. On rejette à la mer les débris du *Quebec*. On abandonne les avirons de galère devenus inutiles au moins pour le moment, afin d'avoir un plus grand nombre de bras aux pompes. Les cloisons sont abattues ; des puits sont creusés ; de nombreux seaux, portés de main en main, vont rendre à la mer l'eau qu'ils puisent à la cale : l'eau cesse de monter, devient stationnaire, et enfin commence même à diminuer, quoique d'abord d'une façon peu sensible. L'espoir, qui renaît au fond des cœurs, n'en donne pas moins une vigueur nouvelle aux bras engourdis, épuisés. Allégée de ce qu'elle renfermait de pesant, en partie vidée de l'eau qui la remplissait, la frégate s'élève de plus en plus au-dessus du niveau de la mer ; sa ligne de flottaison, presque la même qu'avant le combat, permet d'apercevoir à découvert d'innombrables trous de boulet, ses glorieuses blessures. De l'étoupe, des planches, des plaques de cuivre, habilement et activement employées, bouchent bientôt le plus grand nombre de ces voies d'eau. A six heures la frégate ne fait presque plus d'eau de nulle part ; mais le moindre choc des vagues, si le vent venait à les soulever, ne l'en ferait pas moins couler aussitôt.

De l'équipage de *la Surveillante*, comme de *la Surveillante* elle-même, il ne restait, pour ainsi dire, plus que quelques sanglans débris. Des deux cent soixante-dix hommes qui le formaient, cent cinquante étaient morts ou mourans ; soixante

étaient déjà mutilés, ou devaient le devenir par suite d'amputations; une soixantaine d'hommes environ, dont vingt-cinq avaient des blessures plus ou moins graves, restaient seuls debout. Sans le secours d'une quarantaine d'Anglais, échappés à la nage du *Quebec*, ou recueillis sur ses débris flottans, il eût été impossible à la frégate de lutter, faute de bras, contre ce double danger, de couler ou de sauter; qu'elle venait de surmonter. Des Anglais recueillis à bord, plusieurs étaient aussi grièvement blessés. L'eau entrée dans le navire avait forcé d'évacuer la cale, les batteries, le poste des chirurgiens: morts, blessés et hommes encore valides gisaient pêle-mêle sur le pont. Epuisé de fatigue, entouré de quelques officiers sanglans, mutilés, Du Couëdic était encore à son poste de combat. Il annonce qu'il veut parler. Ceux des matelots qui peuvent marcher se hâtent d'accourir autour de lui; les blessés eux-mêmes font quelques pas, ou du moins se soulèvent péniblement, pour perdre le moins possible de ce qu'il va dire; tous prêtent une oreille attentive, un silence religieux s'établit. Du Couëdic commence par adresser au reste de ses braves matelots des éloges bien mérités sans doute, sur le zèle, la bravoure, l'obéissance, le sang-froid dans le péril dont ils ont donné tant de preuves dans le courant de la journée. Les matelots anglais reçoivent de sa bouche le même tribut d'éloges. Il ajoute que « c'est leur arrivée à bord de *la Surveillante*, l'énergie qu'ils ont déployée, qui ont fait le salut de la frégate; que sans eux elle coulait nécessairement, faute de bras pour la manœuvrer; que, d'un autre côté, leur pavillon national, qu'ils avaient si vaillamment défendu, flottait encore au haut de leur frégate lorsqu'elle a sauté; que loin de sa pensée est l'orgueil de croire que George Farmer eût jamais amené devant lui ce pavillon; qu'en conséquence il ne saurait voir en eux des prisonniers de guerre, mais des naufragés arrachés à un désastre imminent; qu'ils ne sont point des captifs, des vaincus au milieu d'un équipage ennemi; qu'ils doivent se croire au contraire au milieu d'amis, de libérateurs, plus heureux de les avoir arrachés aux périls qui les menaçaient qu'ils ne sauraient l'être eux-mêmes d'y avoir échappé. » Les matelots français, dignes d'entendre ce langage, se montrent animés des sentimens que leur capitaine

vient d'exprimer, ils tendent la main aux Anglais, ils les serrent dans leurs bras. Ils mettent à la disposition des nouveau-venus ce qu'ils ont de vivres et de vêtemens, car de ceux-ci le plus grand nombre était nu, ou à peu près nu.

La Surveillante ne courant plus de danger imminent, Du Couëdic céda enfin aux instances de se laisser panser qu'on lui faisait depuis long-temps; la perte de son sang, qui depuis plusieurs heures coulait par trois blessures, l'avait affaibli jusqu'à l'épuisement. Un seul officier de l'état-major, Dufresneau, n'était pas grièvement blessé : c'est à lui que fut remis le commandement de la frégate. Il fit route vers l'extrémité ouest de la Bretagne.

Les deux cutters, nous l'avons dit, avaient cessé de combattre, afin de porter secours aux frégates. *L'Expédition* se trouva bientôt à l'endroit où avait sauté *le Quebec,* et où surnageaient encore un certain nombre de matelots anglais. Guidée par leurs cris, car l'obscurité était survenue, *l'Expédition* parvint à en sauver huit, parmi lesquels se trouvait le premier lieutenant, John Roberts. En dépit d'une fracture au bras droit, il s'était soutenu sur l'eau plusieurs heures. Cruellement maltraité dans son combat avec *le Rambler*, *l'Expédition*, se dirigeant sur un fanal placé à l'arrière de *la Surveillante,* parvint pourtant à rallier cette dernière. On décida qu'elle essaierait de lui donner la remorque; des cordages furent passés à cet effet de l'un à l'autre navire, manœuvre qui les tint quelques instans dans un voisinage très-rapproché. Les Anglais de *la Surveillante* et ceux de *l'Expédition* en profitèrent pour entrer en conversation. C'était à qui ferait résonner le plus vite et le plus fort les noms de ses amis, pour s'assurer s'ils se trouvaient parmi les survivans. De joyeux houras accueillaient çà et là quelques noms; le plus grand nombre était suivi d'un morne silence.

Mille périls menaçaient encore *la Surveillante* et *l'Expédition.* Bordages, courbes et baux de la frégate avaient été mis en pièces par le combat; les voies d'eau, imparfaitement fermées, pouvaient se rouvrir d'un moment à l'autre, et il n'y avait plus de pompes en état de servir : les seules épargnées par le feu de l'ennemi se trouvaient maintenant hors de service par l'emploi forcé qui en avait été fait. Des canons gisaient sur

leurs affûts brisés, d'autres roulaient çà et là ; les armes à feu, fusils, pierriers, pistolets, étaient détériorés, et n'auraient pu d'ailleurs servir faute de poudre : en éteignant le feu, on en avait noyé le peu qui n'avait pas été consommé dans le combat. En cas d'attaque d'un ennemi, l'équipage en eût été réduit au sabre, à la hache, aux poignards. Le moindre corsaire, le plus misérable bateau pêcheur, à l'aide de quelques fusils, d'un ou deux pierriers, aurait donc triomphé facilement de la frégate et du cutter, à peu près aussi maltraité qu'elle. Tout était devenu à craindre, et le vent, et la mer, et le plus faible ennemi. Que d'angoisses, que d'anxiétés au cœur de Du Couëdic! Elles le déchiraient plus douloureusement que la sonde et le trépan aux mains des chirurgiens.

L'heure arriva de la prière du soir, prière à laquelle on ne manquait jamais alors sur les vaisseaux de guerre ; en ce moment, sur le pont couvert de morts, de mourans et de blessés, au milieu de tant de périls, pour ces hommes que quelques poignées d'étoupe défendaient seules contre l'abîme, elle dut avoir plus de solennité que de coutume. Anglais et Français l'écoutèrent avec un égal recueillement. Lorsqu'elle fut terminée, l'équipage, debout ou couché sur le pont, laissa de nouveau errer des yeux inquiets sur l'immensité, prêtant l'oreille au moindre bruit, guettant l'apparition de la plus faible lumière. Long-temps la lueur phosphorescente des flots fut la seule clarté qui se fit voir ; long-temps le sifflement des vents, le bruissement monotone de la vague aux flancs du navire, furent les seuls bruits qui se firent entendre. Mais tout-à-coup, de l'avant de la frégate, un cri s'élève : « Terre ! » terre ! » C'était l'île d'Ouessant, alors à cinq lieues au sud, qu'annonçait un faible point lumineux. Peu d'instans après on vit se diriger vers la frégate grand nombre de bâteaux pêcheurs qui, ayant appris le matin, par le bruit du canon, le combat qui se livrait, croisaient depuis lors à quelques lieues de la côte. Au point du jour, ils entouraient la frégate par centaines.

Dix de ces bateaux, les meilleurs et les plus forts, choisis par Dufresneau, furent employés à donner la remorque à *la Surveillante* et à *l'Expédition,* qui en avait elle-même presque autant besoin. Le convoi fut dirigé vers la rade de Camaret.

Là arriva aussi, presque en même temps, une corvette expédiée la veille par le commandant de la marine, que les signaux de la côte avaient instruit de l'état de détresse d'un bâtiment français. La corvette était amplement pourvue de matériaux, d'ouvriers et d'outils pour les réparations urgentes ; elle portait en outre suffisante quantité de charpie et de médicamens de toutes sortes pour les blessés. Le commandant de la flotte combinée, le comte d'Orvilliers, envoyait de son côté une centaine de chaloupes, espagnoles et françaises, qui devaient se mettre aux ordres du capitaine de *la Surveillante*. Ces embarcations entouraient et serraient de si près la frégate, qu'il fallut prendre les précautions les plus sévères pour éviter tout abordage : le moindre choc pouvait lui devenir fatal, en raison de son état de délabrement. Les ingénieurs crurent toutefois possible, après quelques instans de délibération, de l'amener, sans de graves accidens jusque dans les bassins de Brest. où elle devait être complètement refondue. Apprenant le résultat de cette délibération, les matelots espagnols et français qui montaient les chaloupes réclamèrent aussitôt à grands cris la permission de monter à bord. Ils voulaient procurer à l'équipage de *la Surveillante* quelques instans d'un repos bien mérité, en le suppléant dans son travail ; ils voulaient surtout avoir l'honneur de manœuvrer une frégate qui avait si vaillamment combattu. Cette demande était de celles qui ne peuvent être refusées ; on fit donc monter à bord des matelots espagnols et français en nombre égal : ce furent eux qui levèrent l'ancre. A l'égard des chaloupes qui devaient donner la remorque, même procédé fut suivi : divisées en plusieurs rangs, on eut soin de mettre dans chaque rang un même nombre de chaloupes espagnoles et françaises, cédant d'ailleurs la droite, comme place d'honneur, à la nation alliée. Ces chaloupes, au nombre de cent étaient placées sur dix rangs. Précédée par toutes ces embarcations ramant en cadence, *la Surveillante* quitta la rade de Camaret, pour se diriger vers le port de Brest. Soixante-dix vaisseaux de ligne, espagnols et français, sans compter quantité de frégates, de bâtimens légers, tous ornés en poupe et en proue, des pavillons des deux nations alliées, couvraient en ce moment la vaste rade de cette ville ; spectacle vraiment magnifique.

De ces vaisseaux de bruyantes acclamations s'élevaient incessamment pour saluer le passage de *la Surveillante*, tandis qu'elle même, désemparée, noircie par la poudre et le feu, rouge de sang, s'acheminait vers le port, emportant dans ses flancs son brave capitaine mortellement blessé. Le soleil d'automne qui éclairait tout cela, rappelant les magnificences de l'été et faisant déjà pressentir les tristesses de l'hiver, se trouvait lui-même en merveilleuse harmonie avec ce qu'il y avait tout à la fois dans cette scène d'éclatant et de lugubre.

A midi, la frégate, se trouvant à l'entrée du port, fut tout aussitôt entourée d'une foule de curieux, accourus sur des embarcations, et sollicitant la permission de monter à bord. La crainte que leurs visites, et l'encombrement qui devait s'ensuivre, n'importunassent les blessés, la fit refuser. Le comte Duchaffaut, commandant de la marine; le comte d'Orvilliers, commandant les flottes combinées; M. Caze de la Bove, intendant de la province, furent seuls admis. La même exception s'étendit ensuite à quelques personnes de la cour, que le désir de jouir du beau spectacle des flottes réunies avait attirées à Brest : c'étaient M. le duc de Fitz-James, Mme la princesse d'Hénin, Mme la duchesse de Lauzun. Toutefois au moment de monter à bord, il s'en fallut de peu que ces deux dames n'y renonçassent. A la vue des larges taches de sang, des blessés tout sanglans, des débris humains qui couvraient encore le pont, elles demeurèrent indécises, troublées, ne sachant trop que faire : le cœur leur manquait pour aller plus loin. Mais les respectueuses invitations des marins, le désir de visiter ce vaisseau devenu célèbre ainsi que son capitaine, triomphèrent bientôt de cette première impression; elles montèrent à bord. Leur visite s'étendit en détail du pont jusqu'à la cale. Elles se firent rendre minutieusement compte de tous les événemens du combat, prodiguant aux blessés des éloges, des secours, des consolations. Un mot d'un de ces derniers mérite d'être rapporté : après plusieurs autres questions, Mme la duchesse de Lauzun lui dit : — « Mais on pré» tend que le pavillon du *Quebec* était cloué à son grand mât, » qu'en conséquence il ne pouvait l'amener; cela est-il vrai ? » — « Je l'ignore, madame ; mais ce que je sais, c'est que le

» nôtre était cloué dans le cœur de notre capitaine. » La visite de ces dames, de ces officiers généraux de la marine, alors personnages importans et célèbres, parut faire à Du Couëdic un plaisir qu'il ne chercha point à dissimuler. Il se montrait au contraire tou t joyeux des témoignages de la sympathique admiration que tous se plaisaient à lui témoigner. « Ah! mes- » dames, répétait-il plusieurs fois, ah! messieurs, que je me » trouve heureux et fier du bon accueil que vous voulez bien » faire à ma pauvre frégate! »

La ville entière fut en mouvement quand Du Couëdic débarqua pour être transporté dans sa maison. Les officiers du régiment d'Austrasie se présentèrent aussitôt en corps pour lui offrir leurs félicitations; il en fut de même des autorités civiles. La porte de son appartement fut pendant plusieurs jours assaillie d'une foule de visiteurs, dont les médecins et les chirurgiens eurent souvent bien de la peine à repousser l'empressement. Au dehors, les manifestations de l'opinion publique ne furent pas moins flatteuses pour l'équipage et le commandant de *la Surveillante*, moins unanimes, moins spontanées. Le comte de Durfort, lieutenant-général, gouverneur de Saint-Malo, écrivait à Du Couëdic : « La nation, » monsieur, vous doit de l'admiration; le roi aussi, et de » plus de l'amitié. Henri IV n'était-il pas l'ami des braves de » son temps? » C'était deviner les sentimens de Louis XVI; imitant le noble exemple de son aïeul, le roi fit écrire en son nom à Du Couëdic pour le féliciter de sa belle conduite. Le ministre ajoutait de sa main : « Ne vous occupez, monsieur, » que de votre santé; jouissez de la gloire que vous avez ac- » quise. Le roi veut avoir de vos nouvelles. » Eu égard à l'époque où tout cela arrivait, certes il devait y avoir dans ces témoignages unanimes d'intérêt et d'admiration quelque chose de flatteur et d'enivrant. Mais ce qui se passa à Quimperlé, ville natale de Du Couëdic, au sujet de son combat et de ses blessures, le toucha peut-être plus vivement encore, du moins nous aimons à le croire. Sur le bruit de l'événement, le conseil municipal s'assembla au son des cloches, pour délibérer sur ce qu'il était à propos de faire; et là, le maire remontra à la communauté « que la gloire acquise par le chevalier Du » Couëdic faisait un honneur infini à la Bretagne, et particu-

» lièrement à la ville de Quimperlé, comme ayant l'avantage
» de lui avoir donné le jour, que la France entière prenait
» part à sa gloire et à son accident. » Il se hâta de conclure
« qu'il serait à propos de lui faire sur le tout, et au nom de la
» communauté, un compliment d'autant plus flatteur qu'il
» serait général et unanime. » Nous avons cité les propres
expressions de cette délibération, inscrite dans les registres
municipaux sous la date du 17 septembre 1779.

Des grâces de tout genre furent promptement accordées par la cour aux officiers et à l'équipage de *la Surveillante*, et réparties ainsi qu'il suit : Du Couëdic, le grade de capitaine de vaisseau; la Beutynaie, la croix de Saint-Louis et une pension de mille francs; le chevalier de Lostange, la croix de Saint-Louis et une pension de trois cents francs; Dufresneau, officier auxiliaire, le grade de lieutenant de frégate dans la marine royale, et peu après celui de capitaine de brûlot; Vauthier, officier auxiliaire, ce même grade de lieutenant de frégate, plus une gratification de deux mille quatre cents francs pour aller aux eaux se rétablir de ses blessures; puis enfin le vicomte de Roquefeuil, commandant le cutter, la croix de Saint-Louis. Le brave Le Mancq ne fut point, ne devait point être oublié : il obtint une médaille qui s'attachait avec le même ruban que la croix de Saint-Louis, et où se trouvait gravé le récit de sa belle action ; et de plus une pension assez considérable. D'autres récompenses encore, et en grand nombre, furent accordées au reste de l'équipage, dans la proportion des services rendus par chacun. Les blessés, les matelots qui s'étaient distingués, les veuves et les enfans de ceux qui avaient péri, trouvaient dans Du Couëdic un protecteur infatigable; il ne pouvait se lasser de les recommander au commandant de la marine. Quelquefois, emporté par son zèle, il faisait même écrire directement au ministre, M. de Sartine, en son propre nom; et s'émerveillant aussitôt de ce crédit subit, de cette importance improvisée, il se prenait à dire, avec une gaîté pleine d'une naïve bonhomie : « Eh
» bien! messieurs, qui vous l'aurait dit? voilà le chevalier Du
» Couëdic, cinq ou sixième cadet, devenu un homme à pro-
» tection! » Malgré tant d'autres soins et de soucis, il se
préoccupait souvent encore du sort des matelots anglais. La

décision de les considérer comme naufragés, qu'il avait cru devoir prendre à leur égard, ayant été confirmée par le ministre, il en témoigna une vive satisfaction, aussi vive que si la chose lui eût été personnelle.

La douceur de ces émotions n'en était pas moins impuissante a reculer pour Du Couëdic le dénouement fatal. Les blessures de la tête avaient été assez promptement guéries; celle du bas-ventre ne fit qu'empirer de jour en jour. Après avoir traversé les intestins, la balle s'était logée dans les reins, d'où ne purent l'extirper les mains des plus habiles chirurgiens : là s'était formé un dépôt considérable, qui devait, en crevant, terminer la vie du blessé. L'annonce de ce résultat ne surprit ni ne troubla Du Couëdic. Il se hâta pourtant de se confesser, reçut les sacremens de l'église, et, sans efforts, sans convulsions, sans délire, rendit l'ame le 7 janvier 1780, prêt à comparaître devant le Dieu de sa croyance, le front aussi calme qu'en face des Anglais, qu'à l'abordage du *Quebec*.

D'après les ordres du roi, un monument funèbre fut élevé à Brest à la mémoire de Du Couëdic, dans l'église paroissiale de Saint-Louis. Ce monument consistait en un tombeau surmonté d'une pyramide de marbre noir. Le tout, placé au pied de l'une des colonnes du chœur, derrière le maître-autel, ne faisait qu'une saillie d'environ six pouces sur la face de cette colonne; l'aspect de ce tombeau ne manquait toutefois, en dépit de cette extrême simplicité, ni de grâce, ni de dignité. Le combat de *la Surveillante,* les blessures et la mort de Du Couëdic, étaient racontés dans une courte inscription placée sur la face extérieure de la pyramide; l'inscription mentionnait en outre la douleur du roi en apprenant la mort de ce vaillant officier, et les ordres qu'il avait donnés d'en honorer et d'en perpétuer le souvenir par ce monument. Le sommet de la pyramide était surmonté d'un écusson aux armes de Du Couëdic; au-dessous de l'écusson, on lisait ces mots : « Jeunes élèves de la marine, admirez et imitez l'exemple du brave Du Couëdic, premier lieutenant des gardes de la marine. » Emporté, comme tant d'autres, par nos orages révolutionnaires, ce monument fut relevé à la première aurore d'ordre et de stabilité qu'on vit se lever sur la France. Il faut le chercher

dans le lieu le plus silencieux, le plus retiré de la vaste église où il est placé, là même où viennent souvent prier, agenouillées auprès de quelques statues de saints, des femmes du peuple, ou pour mieux dire de marins, en brûlant aux pieds de ces statues de petits cierges ou des chandelles. Comme le lieu est sombre et obscur, il arrive souvent que c'est à cette lumière qu'on lit la courte inscription que nous avons rappelée ainsi que le nom de Du Couëdic. Mais ces pieuses pratiques, mais tout cet entourage se trouvent complètement en harmonie avec les impressions que font naître le lieu et le monument qu'on a devant les yeux. Ce théâtre convient à la mâle et simple figure du pauvre gentilhomme breton, telle du moins que l'imagination aime à se la représenter.

Trois grands tableaux du combat de *la Surveillante* et du *Quebec* furent exécutés, sur l'invitation du maréchal de Castries, par le chevalier de Rossel, officier de la marine royale, en même temps que peintre de marine distingué. L'un de ces tableaux fut placé dans la salle d'audience du roi; le second fut donné par le ministre de la marine au chevalier de Lostange; le troisième, envoyé de la part du roi lui-même à la veuve de Du Couëdic. On fit aussi de ce combat grand nombre de gravures, en France, en Angleterre, et jusqu'en Italie. Les arts font rarement défaut à la véritable gloire. Serait-ce pour cela que nous voyons d'ordinaire les grands généraux, les guerriers illustres, se plaire à protéger de leur puissante épée les arts et les artistes? Toutefois à l'occasion de l'un de ces tableaux, ce fut au contraire l'artiste qui, de son pinceau, protégea noblement sinon le soldat lui-même, du moins la famille du soldat.

On était au plus fort des désordres et de l'exaltation révolutionnaire de 93. A Brest dominait, régnait, avec toute la brutalité d'un pouvoir qui se prétend populaire, une horde de gens pour la plupart étrangers à la ville. Au nom du comité de salut public, sous le prétexte de chercher des émigrés, des prêtres, des conspirateurs ou des armes, était organisé tout un système de terreur, d'inquisition, de spoliation. Ceux que nous venons de dire envahissaient tour à tour les maisons qu'il leur plaisait d'appeler suspectes. Ils se précipitent un jour dans la maison de Du Couëdic; ils brisent les meubles, enfoncent les armoires,

démolissent à demi les murailles : ni émigré, ni prêtre, ni conspirateur, ni armes (et qui pis est peut-être), ni or, ni argent, ni argenterie ne se présentent. Leur rage ne fait que s'accroître de l'inutilité de leurs recherches. Les plus sales injures, les outrages les plus grossiers sont prodigués à Mme Du Couëdic, Bien plus : les furieux portent la main sur elle. Mais alors l'imminence du péril, l'horreur même de sa situation, lui rendent tout-à-coup force et courage ; elle échappe aux mains qui veulent la saisir, elle se réfugie au-dessous du tableau qui représente le combat de *la Surveillante*, et, le désignant du geste, s'écrie : « Voilà comme mon époux mourut pour la patrie. Sont-ce là les honneurs réservés à sa veuve? » A la vue de ce tableau, où l'on aperçoit tout d'abord Du Couëdic trois fois blessé, debout parmi les morts et les mourans, intrépide et calme au milieu de la mitraille et des boulets ; à la vue de Mme Du Couëdic, pâle, échevelée, palpitante, belle encore, dont les yeux, à travers des pleurs de femme, s'allument du sentiment de sa vive indignation, étincellent comme d'un rayon de la gloire de son mari ; à cette vue, disons-nous, les envahisseurs étonnés, émus, attendris, s'arrêtent, se jettent des regards confus où se peint leur indécision, et cédant bientôt à l'invitation de leur chef aussi troublé qu'eux-mêmes, ne tardent pas à se retirer, balbutiant à demi-voix quelques vagues excuses.

Aujourd'hui même le combat de *la Surveillante* n'est point encore oublié en Bretagne. Le patriotisme local, propre aux habitans de cette province, a conservé intact le souvenir de cette gloire, pour ainsi dire, de famille ; le spectacle de tous ces grands événemens qui, depuis quarante années, ont rempli le monde et occupé toutes les voix de la renommée, ne l'a point effacé de leur mémoire. A Quimperlé, ville natale de Du Couëdic, où bien des vieillards ont été ses contemporains, on se plaît encore, à l'heure même, à montrer la maison où il passait, au sein de sa famille, ses courts instans de loisir.

Cette maison n'est remarquable que par les souvenirs qu'elle rappelle et dont elle est comme remplie. On ne saurait rien imaginer de plus simple et de plus modeste. Elle n'a ouvert sa porte à aucune des recherches du luxe et de la civilisation

moderne ; elle est demeurée telle qu'au temps de Du Couëdic. Il en est de même de la maison de Latour-d'Auvergne à Carhaix, de même de celle de Moreau à Morlaix. Nous nous rappelons encore avoir vu dans notre enfance, dans cette même ville de Morlaix, un jeu de boules, tenu par une marchande de crêpes, où M. de Guichen passait d'ordinaire ses après-midi. Ce fut là que le rencontra le courrier de la cour qui lui apportait le cordon bleu, seul cordon de cette couleur qui probablement ait été trouver en lieu semblable le personnage qu'il devait décorer, mais le seul aussi, peut-être, accordé en dehors de toutes considérations de naissance et de famille, et seulement au gain de trois batailles navales sur les Anglais. Au reste, cette simplicité des mœurs et des habitudes de famille se joignait fréquemment, chez les hommes éminens de la Bretagne, à une grande importance sociale, à une grande illustration historique ; on retrouve cette alliance chez presque tous les hommes célèbres qu'elle a produits, à partir de Duguesclin jusqu'à ce Du Couëdic, dont nous venons de parler quelque peu longuement. La civilisation de cette province, toujours un peu en arrière de celle de la France, la langue qui lui était propre, l'absence de grandes industries, et en général de grandes fortunes, mille autres causes, mais plus que toutes, le caractère national, concouraient à ce résultat. C'est donc avec raison que M. de Châteaubriand a dit : « Les Bretons aiment la gloire, mais ils ne la recherchent qu'autant qu'elle consent à vivre à leurs foyers, comme un hôte obscur et complaisant, qui partage les goûts de la famille. » Dans ce peu de paroles, le grand poète a dit une vérité de tous les temps. Il l'a dite dans ce langage pittoresque et figuré, si merveilleusement approprié à l'éclat et au mouvement de sa pensée.

Ces Bretons des vieilles mœurs et des anciens jours n'avaient-ils pas mille fois raison ? La gloire la plus éclatante saurait-elle nous dédommager du sacrifice de nos liens de famille, de nos affections d'enfance, de nos plus simples plaisirs du foyer domestique ? Un peu d'amitié et de dévouement ne valent-ils pas mieux pour le bonheur que tout ce vain bruit de renommée que peut attacher à la suite d'un nom la plume, la tribune ou l'épée ?

BARCHOU DE PERHOEN.

LES BOURGEOIS

CAMPAGNARDS,

OU

IL NE FAUT PAS SAUTER PLUS HAUT QUE LES JAMBES.

PERSONNAGES.	PERSONNAGES.
CIBOT.	VALENTIN.
Mme CIBOT.	MARGUERITE.
MAUGÉ.	

(Le théâtre représente une salle à manger. — La scène se passe aux environs de Paris, chez M. Cibot.)

SCÈNE Ire.

MARGUERITE, MAUGÉ.

MARGUERITE.

Mon bon monsieur Maugé, quelle différence vous allez trouver dans la maison! comme on s'y amuse à présent! C'est tous les jours des parties, des fêtes, des promenades. Madame a bien toujours de ses humeurs par-ci par-là, mais bien moins. Quant à monsieur, il est ce qu'il a toujours été, ce qu'il sera toujours, la meilleure pâte des hommes.

MAUGÉ.

Oui, il paraît que mes bons amis sont fort occupés de leurs plaisirs, qu'ils s'amusent beaucoup, car toutes les lettres que je leur ai adressées sont restées jusqu'à présent sans réponse. Enfin j'ai pris le parti de venir voir par moi-même si c'est qu'ils ont tout-à-fait rompu avec Paris.

MARGUERITE.

J' m'en vas vous dire, monsieur Maugé; vous sentez bien que toutes leurs connaissances n'ont guère le temps d'écrire non plus; ils sont si occupés chez eux! Ce n'est pas l'embarras, au dernier voyage que j'ai fait pour madame, j'ai encore été très-bien reçue, tout comme autrefois; mais voyez-vous, monsieur Maugé, ce n'est plus guère leur genre à monsieur et à madame; s'ils voient encore les personnes qui étaient en rapport avec eux, c'est toujours à parler commerce, affaires, épiceries; et vous sentez bien que l'épicerie ce n'est pas amusant d'en parler quand on en a fait trente ans de sa vie.

MAUGÉ.

Cependant M. et Mme Cibot ont de grandes obligations à l'épicerie.

MARGUERITE.

Vous avez raison, monsieur Maugé; mais moi, par exemple, je suis toujours la même. J'aime toujours à revoir nos anciennes connaissances de Paris.

MAUGÉ.

Vous êtes bien bonne; je vous en remercie, Marguerite.

MARGUERITE.

Voulez-vous prendre quelque chose en attendant le déjeuner? car monsieur et madame sont rentrés si tard que vous ne les verrez pas de si tôt.

MAUGÉ.

Eh bien! volontiers. La moindre chose.

MARGUERITE.

C'est qu'il n'y a rien. Ils n'ont pas dîné hier à la maison. C'est égal, j'vas toujours voir. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

MAUGÉ.

Ce qu'on m'a dit de ces pauvres amis semble se vérifier. Il paraît

qu'ils se sont retirés à la campagne pour devenir gens du monde, eux si simples, si candides. Je crains fort d'avoir à me repentir de ma visite. C'est singulier! je ne sais quelle idée me vient de repartir avant même de les avoir vus, car il paraît qu'ils tranchent ici du grand seigneur : une salle à manger magnifique, des peintures superbes! On ne m'a pas trompé, c'est admirable. Je suis curieux de les revoir au milieu de tout ce luxe, et puisque j'ai tant fait...

SCÈNE III.

MAUGÉ, MARGUERITE.

MARGUERITE.

Ma foi, monsieur Maugé, faut attendre que madame ait sonné, car elle a les clefs de tout.

MAUGÉ.

Bien, bien, Marguerite. Ayez la bonté de déposer mon sac de nuit dans la chambre qui me sera destinée, si toutefois on veut bien me recevoir.

MARGUERITE.

Ah! monsieur Maugé.

MAUGÉ.

Oui, oui, je m'entends. Je vais faire un tour dans le village en attendant le réveil de madame. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MARGUERITE.

Il n'a pas l'air content; tant pis, il se contentera. C'est vrai, ils ne sont pas gênés du tout, ces Parisiens; ils viennent comme ça, sans prévenir, à des cinq heures du matin, que j'étais encore tout endormie; que le jardinier avec ça ne se donnerait pas la peine d'ouvrir pour tout au monde; et ils se fâchent encore! Par exemple, comme dit madame, ils font des maisons de campagne de leurs amis de véritables auberges. Où est-il encore, son vilain sac de nuit? Ah! tiens, c'est vous, monsieur Valentin? La porte est donc restée ouverte?

SCÈNE V.

MARGUERITE, VALENTIN, DEUX CHIENS DE CHASSE.

VALENTIN.

Toute grande. Bonjour, mamzelle Marguerite ; et cette belle santé ?

MARGUERITE.

Vous me faites honneur ; mais, comme vous voyez, comme quelqu'un qui s'est levé deux heures plus tôt qu'à l'ordinaire. Je dois avoir les yeux tout rouges, j'en suis sûre.

VALENTIN.

Mais non, pas trop.

MARGUERITE.

C'est que vous êtes trop bien élevé pour dire le contraire, monsieur Valentin.

VALENTIN.

Milord, venez ici. Diable de chien! Biche, veux-tu venir ! Voyez-vous, ils veulent toujours manger vos petits poissons rouges.

MARGUERITE.

Oh ! laissez-les, il n'y a pas de mal à ça, monsieur Valentin ; madame a cru qu'ils se mangeaient entre eux. C'est comme leurs serins, il en a fallu plein une volière, elle les aurait mis coucher avec elle ; maintenant ils sont dans l'escalier tout en haut, on ne les voit jamais. Toutes ces manies-là, c'est autant de mal pour les pauvres domestiques. Mais comme vous êtes matinal, vous, monsieur Valentin !

VALENTIN.

C'est que j'ai une commission à faire ce matin à Roquencourt ; j'ai le cabriolet, et si vous vouliez, mamzelle Marguerite...

MARGUERITE.

Monsieur Valentin, vous oubliez qu'on pourrait trouver à redire. Je vous remercie de votre *intention*, mais je ne peux pas.

VALENTIN.

Un quart d'heure tout au plus.

MARGUERITE.

Valentin, soyez raisonnable... soyez-le une fois. Allons, voyons..... soyez-le. On est si méchant à la campagne! A Paris ça ne souffri-

rait pas la moindre difficulté, au contraire. Mais ici faut, comme dit madame, faut ici se sacrifier aux égards du monde.

VALENTIN.

Vous avez donc déjà reçu des visites ce matin? car il y a deux heures que ce monsieur qui sort d'ici rôde à la porte. La diligence de Paris l'aura déposé au bout du parc à cinq heures. C'est bien commode d'arriver chez les gens à ces heures-là !

MARGUERITE.

Ne m'en parlez pas, c'est à en mourir. Ils n'en font jamais d'autres. Aussi madame a pris son parti, elle ne se gêne pas avec eux. Elle a eu soin de retirer le sonnette de la porte cochère; et puis frappez tant que vous voudrez, amusez-vous. Et des gens si communs encore, tous ces gens-là, des gens de rien du tout.

VALENTIN.

A propos, vous n' savez pas la grande nouvelle?

MARGUERITE.

Pas encore. Et vous?

VALENTIN.

J' m'en vas vous la dire, mais que ça n'aille pas plus loin.

MARGUERITE.

Monsieur Valentin, vous m' prenez pour une autre.

VALENTIN, *lui passant les bras autour de la taille.*

J' vous prends pour moi, méchante.

MARGUERITE, *se débattant.*

Allons, voyons, si vous allez commencer encore vos bêtises, je n' saurai rien.

VALENTIN.

Eh bien! j' m'en vas vous le dire : mamzelle va se marier.

MARGUERITE.

Ernestine?

VALENTIN.

Oui, elle épouse M. Alfred, ce petit monsieur qui vient tous les dimanches.

MARGUERITE.

Et qui s'amuse tant de monsieur et de madame qu'ils en sont fous. Et madame donc qu'elle se compromettrait avec si elle était plus jeune. Je le déteste, moi, ce petit homme avec ses petites moustaches rousses. Est-ce qu'il est militaire?

VALENTIN.

Oh bien oui! militaire, pas même de la garde nationale. C'est

un avocat, pas même un avocat; il travaille pour ça, à ce qu'on disait l'autre jour dans la cuisine. Je ne l'aime pas plus que vous. Qu'il est avec les domestiques insolent comme un valet de bourreau. Il parait même qu'il est très-serré, car, depuis l'année dernière qu'il vient à la campagne, on n'a pas encore vu la couleur de son argent. Mais il a, à ce qu'on dit, un oncle, entendez-vous? un oncle qui est énormément riche. Moi, je le veux bien, mais le cocher prétend que c'est plus que son oncle. Mais ça ne fait rien à la chose, si bien qu'il en hérite et qu'on ne serait pas fâché de le voir marié avec mademoiselle, vu que les parens sont ruinés ou peu s'en faut, et que ça ne ferait pas de mal.

MARGUERITE.

Oui, ça r'mettrait du beurre dans les épinards.

VALENTIN.

Comme vous dites. Si bien que je m'en vais ce matin à Roquencourt pour voir s'il n'y a pas une lettre d'arrivée, pour savoir si l'oncle vient toujours demain.

MARGUERITE.

Mais comment se fait-il que vous ne m'en ayez jamais parlé?

VALENTIN.

Parce que je vous vois si peu, et nous avons toujours à parler de tant de choses! Enfin si bien que ça paraît tout-à-fait décidé.

MARGUERITE.

Vraiment?

VALENTIN.

Oui, mais vous ne savez pas tout; c'est qu'il y a là-dessous une machination d'enfer : c'est ici, chez vous, que l'oncle descendra.

MARGUERITE.

Comment ici?

VALENTIN.

Ici, chez papa Cibot : c'est là la grande affaire. C'est que vous ne savez pas que, sous prétexte que madame tient tant à ce qui lui vient de ses père et mère, elle n'a jamais voulu, à ce qu'elle dit du moins, consentir à faire changer les meubles du château ni les murs non plus, que tout tombe en ruines. On a fait venir pour la frime deux maçons seulement la semaine dernière, et on attend un tapissier de Paris, qu'on lui a même écrit, à ce qu'on dit, que personne n'a vu la lettre. Tout ça c'est pour en faire accroire; et comme les maçons n'auront jamais fini pour demain, et que le tapissier ne

vient pas, c'est ici qu'on a décidé qu'on recevrait l'oncle du jeune homme.

MARGUERITE.

Mais c'est impossible, monsieur Valentin, c'est impossible. Comment loger tout ce monde-là? Car s'il est riche, comme on dit, cet oncle, s'il fait quelque chose pour son neveu, il est bien aise que ça soit su, c'est tout naturel; et il doit avoir un carrosse et des domestiques.

VALENTIN.

J' crois bien qu'il a de tout ça; mais laissez donc, vos bourgeois en seront enchantés. Une belle maison comme celle-ci, un si beau salon, d'aussi beaux meubles qui ne voient jamais personne! Et d'ailleurs pour les voitures n'avez-vous pas des écuries et des remises superbes?

MARGUERITE.

Oui, mais monsieur et madame n'ont pas de voitures.

VALENTIN.

Eh bien! raison de plus pour s'en servir.

MARGUERITE.

Oui, mais ils ne voudront jamais.

VALENTIN.

Ils ont pourtant bien voulu; c'est fait.

MARGUERITE.

Comment, ils ont été assez bons?

VALENTIN.

Assez bons, assez bons; assez bonasses, vous voulez dire. Papa Cibot ne s'en souciait pas trop; mais maman Cibot!....

MARGUERITE.

Ils se sont bien gardés de m'en parler!

VALENTIN.

Ils l'auront oublié.

MARGUERITE.

Je n'y aurais certainement pas consenti. Que de mal je vais avoir! Que je suis donc malheureuse! (*On sonne.*) Voilà justement madame qui sonne.

VALENTIN.

Mais moi je m'oublie. (*Il tire sa montre.*) Je suis en retard. Adieu, mamzelle Marguerite.

MARGUERITE.

Adieu, ma consolation.

SCÈNE VI.

MARGUERITE, CIBOT, VALENTIN.

CIBOT.

Ah! te voilà, Marguerite; bonjour, ma fille. Va auprès de ma femme, elle a besoin de toi. Va, mon enfant. Bonjour, Valentin, Valentinot.

(*Marguerite sort.*)

VALENTIN.

Bonjour, papa Cibot; ça va bien?

CIBOT.

Mais, oui, oui, mon garçon, ça se soutient. Eh bien! à propos, quelles nouvelles?

VALENTIN.

Je m'en vas voir jusqu'à Roquencourt s'il n'y a pas de lettres d'arrivées. Je suis même en retard. J'étais venu pour savoir des nouvelles de monsieur et de madame.

CIBOT.

Merci, mon garçon, merci : madame se porte bien, monsieur se porte bien aussi, et Marguerite aussi. (*Appuyant*). Elle se porte très-bien Marguerite, elle se porte très-bien, mauvais sujet.

VALENTIN.

Comment, papa Cibot?

CIBOT.

Oui, oui, je m'entends. Je sais ce qu'il en est.

VALENTIN.

Adieu, papa Cibot.

CIBOT.

Adieu, mon garçon, va à Roquencourt; va, tu es un peu en retard. (*Valentin sort.*) Dépêche-toi. Marguerite se porte bien, très-bien. Ah! mon gaillard.

SCÈNE VII.

CIBOT.

J'l'aime tout plein, ce garçon-là; il est bon enfant. Nous nous

sommes tourmentés toute la nuit avec ma femme pour savoir où nous nous logerions. Je ne sais vraiment pas trop où, car il faudra aussi loger les domestiques; et puisque nous faisons tant... Ma foi si, dans la serre... Mais il n'y a pas de place dans la serre. Tiens, mais chez le jardinier. Il a bien des enfans. Ma foi, tant pis, à la guerre comme à la guerre. Il faut s'y prêter un peu, avec d'aussi bons voisins. Il faut cependant que je m'occupe aussi de ranger dans la maison, car si je ne m'en mêle pas... (*Il aperçoit le sac de nuit de Maugé sur une chaise.*) Eh bien! qu'est-ce que c'est que ça, qu'est-ce que ce sac de nuit fait là? (*Il lit l'adresse.*) « M. Maugé, chez M. Cibot. » Comment! Maugé? Maugé est ici? Eh bien! en voilà une drôle! Maugé ici? Mais comment cela se fait-il, sans nous avoir prévenus? Venir fondre comme ça sur les gens! Qu'allons-nous faire? Avec ça que ma femme ne peut pas le souffrir. Elle lui garde une dent pour s'être moqué de moi quand je me suis fait porter pour la croix d'honneur comme sergent-major dans ma compagnie. J'ai fait en cela comme tout le monde. Il n'y a pas à dire, elle ne lui a pas pardonné ça. Ce n'est pas l'embarras, on pourrait bien le recevoir celui-là, car nos anciennes connaissances ne nous importunent pas beaucoup. Elles nous laissent bien tranquilles; ma femme les reçoit si bien qu'elles se gardent bien d'y revenir, et ont bien soin d'en dégoûter celles qui en auraient l'envie. Mon Dieu, mon Dieu! quel embarras! Justement le voici.

SCÈNE VIII.

CIBOT, MAUGÉ.

CIBOT, *allant à lui.*

Eh! bonjour, Maugé. Ce pauvre Maugé! te voilà donc? Ah ça! et depuis quand dans ce pays-ci?

MAUGÉ.

Depuis ce matin cinq heures, mon cher ami. J'ai passé deux mortelles heures à sonner à ta porte.

CIBOT.

Je crois bien, il n'y a plus de sonnettes; ma femme les a enlevées.

MAUGÉ.

Aussi ai-je pris le parti de frapper, et cela m'a réussi. Margue-

rite est venue m'ouvrir à la fin. Elle n'avait pas l'air enchanté de ma visite. Je l'ai trouvée un peu changée à mon égard.

CIBOT.

Tu te trompes, Maugé, elle est toujours la même. C'est que, vois-tu, elle est amoureuse. J'ai découvert... car moi, Maugé... pas plus tard que ce matin, vois-tu? N'en dis rien à ma femme, au moins. Mais d'où viens-tu donc, Maugé?

MAUGÉ.

De déjeuner. Elle n'avait rien à me donner, ton amoureuse. Madame a les clefs dans sa chambre, m'a-t-elle dit. J'ai passé la nuit en voiture, et je t'assure que la faim commençait furieusement à me galoper.

CIBOT.

Mon pauvre Maugé!

MAUGÉ.

Que je te fasse des reproches. Comment, Cibot, n'avoir jamais répondu à aucune de mes lettres, à moi ton plus ancien ami, ton camarade d'école! Et il faut que je vienne te relancer jusqu'ici. Tu n'as cependant rien à faire, toi; rien absolument.

CIBOT.

Je suis plus occupé que tu ne penses, va, Maugé.

MAUGÉ.

Comment ça?

CIBOT.

Oh! oui, certainement (*il soupire*), mon pauvre Maugé!

MAUGÉ.

Mais tu soupires, Dieu me pardonne!

CIBOT.

Tu crois, Maugé?

MAUGÉ.

Oui, tu as soupiré.

CIBOT.

C'est possible.

MAUGÉ.

Je te fais mon compliment, mon cher ami; vous avez là une propriété délicieuse. Je n'ai encore pu pénétrer nulle part, toujours par la raison que ta femme avait les clefs dans sa chambre; mais j'espère que tu me feras l'honneur de me faire visiter ton parc, dont ce matin j'ai mis trois bons quarts d'heure à faire le tour.

CIBOT.

Oui, tu verras, Maugé; c'est un joli parc.

MAUGÉ.

Comment passes-tu ton temps ici? On dit à Paris que vous êtes toute l'année dans les plaisirs. Vous voyez beaucoup de monde?

CIBOT.

Oui, Maugé; aujourd'hui ou demain nous recevons trente personnes.

MAUGÉ.

Trente personnes!

CIBOT.

Au moins.

MAUGÉ.

Mais tu comptes donc recevoir toutes les autorités du département?

CIBOT.

Oh bien oui! les autorités! qui ne pensent pas comme ma femme. Par exemple! Je reçois un homme qui a trois millions de fortune. C'est pour un mariage.

MAUGÉ.

Mais tu n'as ni enfans, ni neveux, ni nièces.

CIBOT.

Tu as raison, aussi ça ne me regarde pas; mais c'est pour rendre service à des voisins.

MAUGÉ.

C'est bien mériter de ses voisins que de recevoir trente personnes pour les obliger.

CIBOT.

Mon Dieu! Maugé, tu ne sais pas ce que c'est que la campagne. Est-ce qu'on n'a pas besoin de tout le monde? est-ce qu'il ne faut pas s'entr'aider un peu? Eh bien! nos voisins marient leur demoiselle, il fallait bien leur être agréable. Et d'ailleurs sais-tu ce qu'ils sont? les anciens seigneurs d'ici. Rien que ça.

MAUGÉ.

Enfin, mon cher, si je comprends un mot, je veux...

CIBOT, *l'interrompant.*

Être pendu! Tu ne le seras pas. Mais laisse-moi donc t'expliquer; tu ne me donnes pas le temps. Ce monsieur que nous attendons de Paris...

MAUGÉ.

L'homme aux trois millions?

CIBOT.

Oui. Eh bien! c'est l'oncle du jeune homme, un homme superbe! C'est l'oncle du jeune homme qui doit épouser Mlle de Barentinot. Tu as bien entendu parler, Maugé, des de Barentinot?

MAUGÉ.

Jamais.

CIBOT.

Ah ça! tu plaisantes, Maugé?

MAUGÉ.

Jamais, sur ma parole. Mais qu'a de commun avec toi l'oncle du jeune homme qui doit s'allier aux Barentinot?

CIBOT.

De Barentinot.

MAUGÉ.

De Barentinot, soit.

CIBOT.

Je n'ai rien de commun! Non, certainement je n'ai rien de commun avec l'oncle; mais, comme la famille des de Barentinot est dans les maçons jusqu'au cou, ils viennent loger demain chez moi.

MAUGÉ, *appuyant.*

Tous les de Barentinot?

CIBOT.

Oui, tous les de Barentinot avec l'oncle du jeune homme; et c'est ici que se fera la première entrevue. Et tu crois que je ne suis pas occupé, moi? J'avais bien raison de te dire que je l'étais plus que tu ne le pensais; et si je soupirais tout à l'heure, j'en avais bien les motifs. Je ne l'ai pas dit d'abord, parce que tu te serais moqué de moi comme à ton ordinaire.

MAUGÉ.

J'y suis maintenant, je comprends parfaitement. Je vois, d'après tout cela, qu'il y aurait de ma part plus que de l'indiscrétion à descendre chez toi.

CIBOT.

Oui, certainement, puisque nous-mêmes nous ne savons pas où loger. Tiens, Maugé, tu le sais, je ne peux rien te cacher: eh bien! apprends donc que tu vois devant toi, dans ton ami, le plus mal-

heureux des hommes. Enfin je ne vis plus depuis que j'ai quitté Paris : plus de plaisirs, plus rien pour moi. Tu sais si j'aimais le domino, Maugé : eh bien ! ici c'est trop commun, on n'y joue qu'au cabaret ; les boules, trop commun aussi. Il ne me restait donc que la pêche, la pêche à la ligne. Nous sommes entourés d'eau ; et c'est cependant un amusement bien raisonnable ; on peut se suffire à soi-même, on n'a besoin de personne ; eh bien ! la pêche, c'est trop bête. Tiens, Maugé, tu te plains de ce que je ne t'ai pas répondu ; tu ne sais donc pas que ma femme t'a en horreur parce que d'abord tu ricanes toujours, et puis parce que tu t'es tant et tant moqué de moi dans le temps que tu m'as fait rayer des listes pour la croix dans ma compagnie. « Tenez, monsieur Cibot, me disait-elle encore hier en plein salon chez des voisins, tenez, regardez tous ces messieurs, ils ont tous la croix, et vous seul, monsieur Cibot, vous seul, regardez à votre boutonnière et remerciez votre Maugé. » Elle t'appelle mon Maugé, et sais-tu comment elle te traite ?

MAUGÉ.

Non. Comment ?

CIBOT.

De jacobin, Maugé ; de jacobin.

MAUGÉ.

Pauvre madame Cibot !

CIBOT.

Écoute, Maugé, ma femme dira ce qu'elle voudra ; mais il faut que tu nous sortes d'embarras.

MAUGÉ.

Mais attends donc ; certainement je puis vous être d'un grand secours.

CIBOT.

Tu ris, Maugé.

MAUGÉ.

Non, du tout, tu te trompes. Écoute-moi : j'ai déjeûné ce matin à deux pas d'ici dans le village, dans une auberge qui m'a paru fort propre, fort bien tenue.

CIBOT.

C'est chez mame Duhamel ?

MAUGÉ.

Est-ce Mme Duhamel ? soit.

CIBOT.

Elle est veuve.

MAUGÉ.

Je n'en sais rien, c'est possible; mais toujours est-il qu'elle a fort bonne mine.

CIBOT.

Des yeux superbes !

MAUGÉ.

Oui, d'assez beaux yeux, je crois. Eh bien ! je vais louer un appartement chez elle, et j'en mets une partie à votre disposition. Qu'en dis-tu ?

CIBOT.

C'est impossible, Maugé, c'est impraticable; ma femme est jalouse de mame Duhamel.

MAUGÉ.

Vous lui avez donc encore donné occasion de l'être, monsieur Cibot ?

CIBOT.

Non, Maugé; oh ! non, bien sûr.

MAUGÉ.

Je n'en répondrais pas. Enfin il faut sortir de là : voulez-vous coucher dans la rue ?

CIBOT.

Non, certainement. Mme Cibot non plus n'en serait pas flattée ; mais...

MAUGÉ.

Il faut cependant vous décider ; quant à moi, je vas toujours m'assurer d'un logement : puisque j'ai tant fait de venir à la campagne, je ne veux pas repartir sur-le-champ. C'est pour le coup qu'à Paris on s'égaierait sur mon compte, sur le tien.

CIBOT.

Bon Maugé! c'est vrai au moins.

MAUGÉ.

Si le pays me plaît, eh bien ! j'y resterai huit jours, trois semaines, un mois peut-être. J'ai marié mon fils, je n'ai plus d'enfans, je suis veuf.

CIBOT.

Tu n'en es que plus heureux, Maugé.

MAUGÉ.

Je suis libre comme l'air, et je prends mon plaisir partout où je le trouve. Tiens, justement voilà mon sac de nuit que Marguerite ne

s'est seulement pas donné la peine de changer de place. Adieu, adieu, Cibot, au revoir! Ainsi, c'est convenu, n'est-ce pas, au Cheval-Blanc. Adieu, ne te dérange pas.

SCÈNE IX.

CIBOT.

Adieu, Maugé. Je suis sûr qu'il rit de nous dans sa barbe, ce bon Maugé. Il a bien raison; à sa place j'en ferais bien autant, moi, et peut-être plus. Car enfin, avec la fortune que nous avons, nous pourrions être si heureux! Pourquoi aussi nous être retirés de si bonne heure? Mais c'est ma femme toujours avec son idée fixe : « Pourquoi travailler ainsi toute notre vie? nous n'avons pas d'enfans. » Tant pis. J'aurais toujours désiré en avoir, moi, des enfans; mais mame Cibot n'a jamais rien voulu de ce qui aurait pu me faire plaisir. C'est vrai.

SCÈNE X.

CIBOT, Mme CIBOT.

MADAME CIBOT.

A merveille, monsieur Cibot! les mains dans vos poches, les pieds bien chauds, bien tranquille, bien à votre aise, comme si de rien n'était, comme si nous ne devions avoir personne aujourd'hui. Et je vais encore passer pour ridicule, n'est-ce pas? pour toujours aimer à dire?

CIBOT.

Je ne dis pas cela.

MADAME CIBOT.

Vous le pensez, c'est encore pire.

CIBOT.

Ah! Geneviève.

MADAME CIBOT.

Comment! Geneviève; allez-vous encore m'appeler de ce vilain nom-là? Si on vous l'entendait prononcer, je n'oserais certainement plus me présenter nulle part. Je vous l'avais défendu cependant;

mais avec vous il faut toujours répéter cent fois les mêmes choses, et encore vous êtes incorrigible. Eh bien ! est-ce que vous n'avez rien de nouveau à m'apprendre ce matin?

CIBOT.

Mais non.

MADAME CIBOT.

Non ! Vous êtes un insigne menteur.

CIBOT.

Comment?

MADAME CIBOT.

Je sais tout : Maugé est ici, votre Maugé, et je n'en veux pas pour un empire.

CIBOT.

Aussi il comptait si bien sur ta bonne réception qu'il est allé se loger à l'auberge.

MADAME CIBOT.

Ce n'est pas moi qui l'en ferai sortir. Vous voyez donc bien que c'est un envoyé de Paris pour espionner ce que nous faisons ici : ce sont les Fenouillet et les Pâtureau qui nous l'ont expédié.

CIBOT.

Lui!... Maugé!

MADAME CIBOT.

Lui-même. Je vous l'ai dit, monsieur Cibot, sans moi les mauvaises connaissances vous auraient perdu. Vous a-t-il encore parlé de vos belles parties de dominos à quatre qui vous faisaient rentrer à des onze heures, minuit; de vos orgies, de vos réunions chantantes, de vos couplets qui nous coûtaient tout notre vin de la comète, que vous saviez si bien cacher sous votre redingote? et vous a-t-il aussi rappelé l'empressement qu'il mit à vous desservir auprès de vos camarades pour vous faire enlever de la liste des décorations dans votre compagnie? Enfin sans lui vous l'auriez déjà depuis longtemps. Et n'est-ce pas bien joli de voir tous les dimanches le ruban à la boutonnière de votre jardinier? et vous, vous vous en passez!

CIBOT.

Il ne l'a pas volé, celui-là ; c'est un ancien...

MADAME CIBOT, *l'interrompant.*

Un ancien quoi? Un ancien sans-culotte, et voilà tout. Aussi il est resté ici ce qu'il y restera, entendez-vous. Mais il ne s'agit pas

de tout ça aujourd'hui, nous y reviendrons. Ah ça, où couchons-nous?

CIBOT.

Je ne sais pas.

MADAME CIBOT.

Je le sais encore moins, moi. À la belle étoile, n'est-ce pas?

CIBOT.

Il n'y aurait que chez Jérôme.

MADAME CIBOT.

Je vous dis que je ne veux pas en entendre parler de votre jardinier; je ne veux pas le voir, il me fait horreur. Mais vous aimez ces gens-là, vous; vous adorez les domestiques.

CIBOT.

Jamais Jérôme ne l'a été....

MADAME CIBOT.

Taisez-vous. On en est indigné de votre conduite! Vous aimez tout ce monde-là parce qu'ils écoutent toutes vos histoires, c'est tout simple; aussi sans moi personne ne vous verrait. Vous me faites souffrir toute la journée. Toute la vie, allez, vous ne serez jamais qu'un pauvre homme, qu'un homme du commun.

CIBOT.

Un homme du commun! Il ne manquait plus que vous qui me donniez cette belle qualification-là. Écoutez, madame Cibot, voilà trente-deux ans bientôt que je souffre, vous ne pouvez certainement pas dire que j'aie manqué de patience; eh bien! elle est à bout, ma patience, et je ne veux plus souffrir davantage, entendez-vous? vous m'avez éloigné de tous mes amis, vous avez voulu trancher du grand monde : j'en suis las, je n'en veux plus, je suis harassé de toutes vos sottises.

MADAME CIBOT.

Monsieur Cibot, vous êtes un impertinent, un polisson! Mes sottises!... mes sottises! Je reconnais là votre beau Maugé : allez, vous êtes bien son digne pendant.

CIBOT.

Ah! nous y voilà revenus à mon Maugé. C'est encore lui qui m'aura monté la tête, n'est-ce pas? Eh bien! c'est ce qui vous trompe, car, toutes les fois que j'allais me plaindre à lui de vos humeurs et de votre caractère, je le trouvais toujours prêt à vous excuser; c'est toujours lui qui me ramenait à la maison; et ce ma-

tin encore, quand je lui ai annoncé qu'il nous était impossible de le recevoir, il n'a pas proféré un seul mot, un seul, et il est allé se loger à l'auberge. Lui, lui, Maugé, à l'auberge! mon meilleur ami, le plus ancien de tous. C'est avec lui que nous avons commencé, lui qui nous a montré dans tous les temps le plus de dévouement et d'attachement. Lors de la faillite de la maison Duverrier ne vint-il pas, aussitôt qu'il en apprit la première nouvelle, ne vint-il pas, je le vois encore, à deux heures du matin, par une pluie battante, nous consoler, nous offrir son temps, ses soins, sa bourse même? Vous avez tout oublié, vous, ou du moins vous n'avez jamais voulu vous le rappeler. Mais toujours vous avez voulu vous élever au-dessus de votre condition : j'ai fait comme vous pour avoir la paix, et cela m'a bien réussi! Cette rage de briller vous a fait abandonner tous vos amis. Eh bien! allez dans ce monde qui nous méprise, qui nous regarde comme trop heureux d'être, depuis que nous nous sommes retirés ici pour notre malheur, le but de toutes leurs plaisanteries, de tous leurs persiflages. Enfin vous y comptez si peu, sur ces nouvelles connaissances, que vous vous êtes trahie tout à l'heure en disant que si malheureusement on apprenait que vous vous appelez Geneviève Verdelet.... Verdelet! vous n'oseriez plus vous présenter nulle part, vous seriez déshonorée à tout jamais.

MADAME CIBOT.

Vous êtes un monstre!

CIBOT.

Voilà bien, à vous autres femmes, votre réponse quand vous n'avez pas de meilleures raisons à nous donner. Nous sommes des monstres. Je ne suis pas du tout un monstre, mais un bonhomme que vous aurez rendu méchant. Vous qui craignez tant le ridicule, rendez encore grâce à Maugé de m'avoir donné l'excellent conseil de m'être retiré de bonne grâce de la liste pour la décoration; et c'est cependant de là, de là seul que vient cette haine implacable contre ce bon ami. Et que n'aurait-on pas dit, encore ici même, si je l'avais obtenue? Oui, je suis un bonhomme, un homme du commun, comme on me le corne sans cesse aux oreilles; eh bien! tout bonhomme, tout commun que je suis, si j'avais arraché cette décoration par mon importunité, si je la devais à l'intrigue, je rougirais de la porter quand, le dimanche, au sortir de la grand'messe, je passerais devant Jérôme votre jardinier, qu'il vous plaît aujour-

d'hui de mettre à la porte, et que vous n'y mettrez pas. Non, madame, vous ne l'y mettrez pas, parce que je l'aime, parce que c'est un vieux soldat qui a obtenu la sienne au prix d'une de ses jambes, parce qu'il fut décoré dans le bon temps, par l'empereur.

MADAME CIBOT.

Par Bonaparte.

CIBOT, *appuyant de toutes ses forces.*

Par l'empereur. Allez-vous encore me traiter de sans-culotte aussi parce que je l'aime? Eh bien! oui, je l'aime, l'empereur; personne n'a le droit ici de m'imposer silence, personne chez moi... Adieu, madame Cibot; je vous laisse avec tous vos nouveaux amis, dépêtrez-vous-en comme vous pourrez. Je vas retrouver mon ami, moi, mon vieux Maugé, lui demander pardon de l'avoir si mal reçu ce matin. Je suis las à la fin. Bonsoir. Au diable! Vive l'empereur! vive l'empereur! vive l'empereur!

(*Il est sorti qu'on l'entend encore au loin crier de toutes ses forces.*)

SCÈNE XI.

Mme CIBOT, PUIS MARGUERITE.

MADAME CIBOT.

Que viens-je d'entendre? Est-ce bien là M. Cibot, mon mari? Eh bien! puisqu'il le prend sur ce ton-là, moi aussi, je le prendrai: nous avons commencé tous deux avec rien, nous sommes riches aujourd'hui, nous partagerons, et nous vivrons chacun comme nous l'entendrons.

MARGUERITE, *accourant.*

Ah! madame, qu'est-il donc arrivé à monsieur? je viens de le voir traverser la cour en criant Vive l'empereur! à tue-tête. Est-ce qu'il est fou?

MADAME CIBOT.

Cela ne vous regarde pas. D'où venez-vous? qu'avez-vous fait ce matin? Répondez, mademoiselle. D'abord il faut absolument qu'on change de conduite ici, ou l'on dira pourquoi. Je suis lasse aussi, moi, à la fin de voir tout aller sens dessus dessous.

MARGUERITE.

Mais, madame, je ne sais pas, moi; j'attends monsieur.

MADAME CIBOT.

Monsieur, monsieur! vous ne devez pas attendre monsieur; vous n'avez d'ordre à recevoir que de moi. Monsieur n'est rien ici, entendez-vous? Persuadez-le-vous bien, mademoiselle. Au surplus, je veux et je prétends que la maison soit rangée dans deux heures pour recevoir tout notre monde. Et qu'on ne réplique pas, s'il vous plaît. (*Elle sort.*)

SCÈNE XII.

MARGUERITE, PUIS VALENTIN.

MARGUERITE, *la contrefaisant.*

Ta ta ta ta ta ta, on s'y conformera et on ne répliquera pas, mille sorcières! Au diable la baraque! (*Appelant Valentin.*) Valentin! Valentin!

VALENTIN, *accourant.*

Me voici. Êtes-vous seule?

MARGUERITE.

Oui. Eh bien! quoi de nouveau?

VALENTIN.

J'en ai de belles à vous apprendre, allez. Et l'oncle qui ne vient pas.

MARGUERITE.

Il ne vient pas? tant mieux!

VALENTIN.

Tant mieux? Tant pis!

MARGUERITE.

C'est autant de mal de moins. Comment l'entendez-vous?

VALENTIN.

Je l'entends, je l'entends, que nous partons pour Paris.

MARGUERITE, *effrayée.*

Pour Paris?

VALENTIN.

Les chevaux sont commandés à la poste pour trois heures.

MARGUERITE.

Comment, vous vous en allez, vous partez? Ah! Valentin, que venez-vous donc me dire là, et aussi froidement encore!

VALENTIN.

Voulez-vous que je fasse comme vous, que je me mette à pleurer ?

MARGUERITE.

Vous pleureriez, vous, Valentin, qu'il n'y aurait déjà pas tant de mal à ça. C'est affreux ! Vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimée.

VALENTIN.

Si, beaucoup ; mais vous vous désolez, vous vous désespérez sans m'entendre. Tenez, mamzelle Marguerite, faut être philosophe.

MARGUERITE.

Allez, Valentin, vous n'êtes qu'un ingrat !

VALENTIN.

Il n'y a pas d'ingratitude là-dedans. Que voulez-vous devenir ? Écoutez : vous êtes dans une bonne maison, vous y avez fait vos orges, rien de mieux; eh bien ! plantez ces braves gens là et marions-nous de suite. Vous faites d'eux ce que vous voulez en vous y prenant bien, et puisque personne ne viendra pour le repas qu'on a préparé pour demain, faites en sorte qu'il serve pour nos fiançailles. Je me charge du papa Cibot, moi. A propos, j'ai là une lettre pour votre bourgeoise.

MARGUERITE.

Donnez, je la remettrai. Comment ! ce mariage ne se fera pas?

VALENTIN.

Ah bien oui ! se faire. J'avais bien raison de vous dire ce matin qu'ils étaient tous ruinés, les Barentinot.

MADAME CIBOT, *dans le fond.*

Les Barentinot ruinés ! Valentin avec Marguerite, écoutons.

MARGUERITE.

Tenez, Valentin, c'est peut-être un grand malheur pour un grand bien ; car, voyez-vous, sans cela je n'aurais peut-être jamais quitté la maison, et j'en ai cent pieds par-dessus la tête.

MADAME CIBOT, *à part.*

L'insolente !

MARGUERITE.

D'abord figurez-vous que rien au monde n'est bête comme ce père Cibot, qui se laisse mener par le bout du nez par sa femme.

VALENTIN.

C'est ce qu'ils disent tous là-bas.

MARGUERITE.

Et sa femme donc, bête, vieille, carliste et méchante!

VALENTIN.

Oh! oui, elle est méchante.

MADAME CIBOT.

C'est une horreur!

MARGUERITE.

Elle a tous les défauts: coquette, bavarde, dévote et sournoise. Et puis dans le temps, voyez-vous, le pauvre père Cibot...

VALENTIN.

Ah! ah!

MARGUERITE.

Oui, oui, très-bien. Et elle est si commune avec ça.

MADAME CIBOT.

C'est trop fort!

VALENTIN.

Avez-vous su comme on s'est moqué d'elle chez nous quand on lui fit acheter cette robe de gaze rose, cette écharpe orange avec ce béret bleu-ciel? On avait invité toutes nos connaissances pour la voir, et que la cuisinière, la grosse Flamande, la singeait si bien!

MARGUERITE.

Parbleu! si je l'ai su, j'ai écrit tout ça à Paris. Lui, c'est un vieux jacobin qui a donné dans la révolution, et qui a fait sa fortune dans les assignats. Ainsi nous les planterons là demain.

MADAME CIBOT, *s'approchant.*

Vous y serez plantée avant, mademoiselle.

MARGUERITE.

Mais, madame, c'est...

MADAME CIBOT.

Ne cherchez pas à vous justifier, j'ai tout entendu. Ah! c'est comme ça que vous arrangez vos maîtres! Eh bien! c'est du propre, du joli, du ragoûtant. Et vous, monsieur, que faites-vous ici?

VALENTIN.

Madame, c'est une lettre...

MADAME CIBOT, *la lui arrachant des mains.*

Donnez, monsieur, et ne remettez jamais les pieds ici! (*Il sort.*) Vous, mademoiselle, remontez à votre chambre voir si j'y suis. Allez faire vos paquets, et vous irez porter vous-même votre correspondance à Paris.

SCÈNE XIII.

Mme CIBOT.

Quelle journée ! Trente personnes à recevoir aujourd'hui, et toute seule encore, c'est à en mourir ! Que veut dire cette lettre ? (*Elle la décachète.*) C'est de la comtesse.

« Ma bonne dame Cibot,

» Nous avons changé d'avis : nous partons ce soir pour Paris,
» ne comptez pas sur nous. Venez nous voir à trois heures monter
» en voiture.

» COMTESSE DE BARENTINOT. »

Tout le monde m'abandonne. Et toutes nos commandes pour aujourd'hui, toute la maison renversée ! Ah ! M. Maugé, vous allez être bien content. Eh bien ! je vais partir, moi, je vais y aller à Paris, car je commence aussi à en avoir assez de la campagne. Mais mon mari, où est-il ? que va-t-il dire de moi ? où le trouver maintenant ? Ah ! que je suis malheureuse !

(*Elle retombe sur son fauteuil et pleure à chaudes larmes.*)

SCÈNE XIV.

Mme CIBOT, MAUGÉ, CIBOT.

MAUGÉ, PUIS CIBOT.

Viens donc, Cibot. Allons donc, sois raisonnable... Bonjour, madame Cibot. Mais qu'avez-vous donc ? Vous êtes tout en larmes.

MADAME CIBOT.

Ah ! monsieur Maugé, je suis la plus malheureuse des femmes.

CIBOT.

Dis donc, Maugé, comme elle est douce à présent !

MADAME CIBOT, *apercevant son mari.*

Vous voilà, monsieur ? venez-vous encore ajouter à mes chagrins ?

MAUGÉ.

Calmez-vous. Eh bien ! mes bons amis, d'où viennent tous ces reproches, tout ce changement dans votre intérieur, autrefois si calme, si paisible ? Vous le savez, dans un ménage on se prépare

souvent bien des peines, bien des soucis, et cela faute de s'entendre, de s'expliquer franchement.

MADAME CIBOT.

Monsieur m'a traitée comme la dernière des femmes.

CIBOT.

Et vous, depuis trente-deux ans, comme le dernier des hommes.

MAUGÉ.

Dans mon rôle de conciliateur, je ne dois donner raison à personne, parce que tous deux vous avez tort. Voyons quels sont les griefs que vous pouvez avoir l'un contre l'autre : je crois qu'ils se réduiront à bien peu de chose... Le plus grand de tous vos torts, celui que vous avez tous deux partagé, a été de vouloir sortir de votre condition, de vouloir fréquenter un monde qui ne vaut pas mieux que le nôtre. Arrivés une fois là, l'amour-propre s'en est mêlé, vous n'avez pas voulu revenir sur vos pas, et vous vous êtes trouvés forcés d'accepter toutes les conséquences d'une pareille conduite. Peut-être ne voudrez-vous pas en convenir d'abord ; et c'est cependant là le seul motif de votre grande querelle.

MADAME CIBOT.

Ah ! monsieur Maugé, si vous saviez ! Tenez, lisez.

(*Elle lui présente la lettre.*)

MAUGÉ.

C'est inutile ; je sais tout ce dont ces gens-là sont capables, et nous avons tout appris. Nous sommes bien au courant, je vous assure. La famille des Barentinot est ruinée.

MADAME CIBOT.

C'est donc bien vrai ? ruinée !

MAUGÉ.

Ou à peu près. Le jeune homme qui recherchait la fille de la maison a bien effectivement un oncle fort riche dont il est l'unique héritier ; mais, comme les renseignemens que ce dernier a reçus sur la famille dans laquelle voulait entrer son neveu ne lui ont pas semblé de nature à lui inspirer grande confiance, il est parti de Paris, il y a deux jours, avec son neveu, pour l'Italie.

CIBOT.

L'oncle a bien fait.

MAUGÉ.

Nous avons appris avec peine à Paris que vous vous étiez jetés à corps perdu dans ce monde qui convenait si peu à votre caractère

et à vos habitudes; que vous étiez exploités à qui mieux mieux, et que, pour prix de votre ignorance et de votre bonhomie, vous étiez le jouet de tous ces gens-là. Nous avions laissé au temps le soin de vous faire ouvrir les yeux sur votre folle conduite ; mais, quand nous sûmes le mauvais état des affaires de la maison Barentinot, nous avons craint qu'elle ne vous compromît dans quelque dangereuse spéculation, et je suis venu de mon propre mouvement, puis envoyé par tous vos amis, pour vous prévenir des dangers que vous pouviez courir.

CIBOT.

Eh bien ! mame Cibot, a-t-il encore tort mon Maugé ?

MADAME CIBOT.

Bon monsieur Maugé ! que ne vous devons-nous pas ?

MAUGÉ.

Vous ne me devez rien, mes bons amis. Plus heureux que nous, vous avez pu vous retirer des affaires de bonne heure ; nous avons eu, nous autres, nos enfans à établir, des opérations à terminer. Vous étiez pressés de jouir de votre liberté, vous n'avez pas voulu nous attendre, et vous vous êtes jetés dans un monde qui n'a pas su vous apprécier. Revenez à nous, à vos anciens amis, que vous retrouverez tels que vous les avez laissés, qui vous aiment toujours. Partons ce soir tous ensemble pour Paris, et n'oubliez pas.

QU'IL NE FAUT JAMAIS SAUTER PLUS HAUT QUE LES JAMBES.

HENRY MONNIER.



LAURE, BÉATRIX ET FIAMMETTA.

A M. GABRIEL ROSSETTI (1).

Monsieur,

Je me réfugie pour vous combattre dans la gloire de trois grands génies. C'est à l'abri des noms de Dante, de Boccace et de Pétrarque, que je viens, moi indigne, arracher une page au livre ingénieux qui a pour titre : *De l'Esprit antipapal*, etc. M. Delécluze a fait de vos doctrines une piquante exposition ; mais il a paru craindre de prendre parti. Si un critique aussi instruit dans la littérature italienne a cru devoir hésiter devant la solution des problèmes que vous posez, ce n'est pas moi qui m'arrogerai le droit de discussion en cette matière. C'est ici simplement un barbare né en deçà des Alpes qui ose défendre les trois créateurs de ce séduisant idiome de l'Italie qui nous attire encore à elle, comme autrefois son beau soleil et ses oranges attiraient nos pères.

(1) M. Gabriel Rossetti, professeur de langue et de littérature italienne au collége du roi à Londres, a publié en 1832 un ouvrage qui a pour titre :

De l'esprit antipapal qui produisit la réforme, et de l'influence secrète qu'il exerça sur la littérature de l'Europe, et particulièrement sur celle de l'Italie, comme on peut s'en convaincre par l'examen de beaucoup d'autres classiques italiens, et en particulier de Dante, de Pétrarque et de Boccace.

Dans le système de l'auteur tel que l'expose M. Delécluze, « beaucoup de livres qui nous paraissent obscurs ne sont souvent

Je viens défendre ces grands hommes, monsieur, car c'est les attaquer par le côté le plus sensible de leur génie, que de dépouiller Béatrix, Laure et Fiammetta de leur gracieuse individualité.

Ces trois femmes ne seraient dans votre système que la triple personnification d'une seule et même idée, la puissance impériale en Italie aux treizième et quatorzième siècles.

Que d'antiques vérités se soient mystérieusement transmises jusqu'à nous à l'aide d'une langue mystérieuse comme elles ; que cette sagesse éleusine ait passé tour à tour des prophètes à Platon et à Pythagore, et de ces docteurs immortels de la loi païenne aux poètes chrétiens du moyen âge, je ne viens pas le contester ; que d'autre part, durant les guerres civiles entre Guelfes et Gibelins, les vœux et les espérances d'un parti politique se soient systématiquement retranchés dans la poésie ; que, par exemple, la passion de Dante ait été souvent la passion du siècle, cela encore peut être vrai ; lorsque j'aborde ces questions hardies, votre bonne foi me trouble, votre érudition m'ébranle, la chaleur de votre conviction me pénètre malgré moi.

Mais Laure, monsieur, mais Béatrix, mais Fiammetta ! ne

» que la transmission d'antiques vérités voilées sous un jargon dont
» nous n'avons pas l'intelligence.

» Pythagore, Platon chez les anciens, Dante, Pétrarque et Boc-
» cace chez les modernes, ont tous été de ces écoles mystérieuses.

» La civilisation moderne est en grande partie le fruit tardif de
» ces écoles secrètes.

» Elles ont répandu et entretenu en Europe pendant le cours de
» plusieurs siècles cette haine profonde contre Rome, qui fit naître
» dans tous les esprits un conflit d'opinions dont le Vatican se
» sentit comme ébranlé, qui fit germer et finit par établir l'idée de
» la réformation dans la plus grande partie de la chrétienté. »

Selon M. Rossetti, Dante, Pétrarque et Boccace furent par leurs ouvrages les apôtres de cette école. A la tyrannie pontificale ils opposaient la puissance impériale ; et ces trois femmes que jusqu'ici le monde a cru avoir été les maîtresses des trois grands poètes, Laure, Béatrix et Fiammetta, ne seraient qu'une triple personnification de cette puissance impériale qu'ils appelaient de tous leurs vœux.

semble-t-il pas qu'il y ait ici de votre part une profanation toute gratuite des mystères du génie? Quel faux besoin de vérité vous obligeait d'aller tarir dans l'imagination des hommes ces sources d'émouvantes rêveries? Dans cette nuit terrible du quatorzième siècle, ces trois noms consolaient la pensée découragée de l'historien.

Je crois, monsieur, qu'il est bon de s'élever une fois hautement contre ces doctrines d'interprétation qui tendraient à faire de la poésie, la plus naïve, la plus spontanée, j'oserai dire la plus involontaire des manifestations de la pensée humaine, une sorte de langue cabalistique, tranchons le mot, un argot assujetti aux lois du rhythme et de l'harmonie. Pourquoi, si je puis me servir d'une expression toute vulgaire, pourquoi tant chercher finesse aux choses sublimes? Rien de simple comme le génie; écoutez, c'est M. de Châteaubriand qui parle : « Les chantres sont de race divine,... leur vie est à la fois » naïve et sublime; ils célèbrent les dieux avec une bouche » d'or, et sont les plus simples des hommes; ils causent comme » des immortels ou comme de petits enfans; ils expliquent les » lois de l'univers, et ne peuvent comprendre les affaires les » plus innocentes de la vie; ils ont des idées merveilleuses de » la mort, et meurent sans s'en apercevoir, comme des nou- » veau-nés. »

Cela veut dire, si je ne me trompe, qu'il y a dans l'inspiration une sorte de candeur sublime qui ne se prêterait jamais à déguiser sous le langage d'une passion factice la passion véritable du poète. Les poètes, quand c'est la patrie qui les inspire, savent tout haut dire son nom, et leur génie ne prend conseil ni de la peur, ni de l'espérance. Ils chantent à la patrie, comme Filicaja, quelque sonnet sublime; ils lui enseignent, comme Béranger, d'héroïques chansons, et, comme Casimir Delavigne, de nobles messéniennes; ils l'enivrent, comme Eschyle, avec des tragédies pleines du nom de Salamine, et, jusque sous le règne de Néron, ils rapportent de Pharsale d'épiques élégies. Leur demandez-vous de conspirer? ils donnent gaiement leur nom aux tables d'airain des *ventes* et des *loges;* mais du moment où ils reprennent la lyre, ne leur conseillez pas de cacher sous des formes étudiées la fougue de leur conviction : l'inspiration ne leur appartient pas. Maîtresse

jalouse du poète, elle lui impose tous les caprices de sa fantaisie, et quand la passion chante en lui, elle n'entend rien aux ménagemens et aux allégories. Lorsqu'il nous arrive de rencontrer dans l'œuvre du poète un nom de miel, un nom si doux que les larmes en viennent aux yeux rien qu'à le prononcer, un de ces noms pour lesquels les lèvres retrouvent naturellement les saintes paroles du cantique de Salomon, si nous croyons au génie du poète, pourquoi ne pas croire en même temps à la sincérité de son amour?

La poésie a des ennemis qui la blasphèment; elle en a rarement eu de plus grands que ceux qui la commentent. Parmi les critiques qui ont apporté plus ou moins de sagacité au métier, quelquefois utile, de l'interprétation littéraire, je distinguerai deux familles.

A la première appartiennent ceux qui passent toute leur vie à disséquer une à une les lettres d'un grand nom. Savez-vous un beau poème qu'ils n'aient failli rendre odieux, en l'enveloppant tout entier d'un réseau de notes qui l'étouffent? une fleur gracieuse de la pensée dont la fraîcheur n'ait eu grand'peine à se défendre de leur souffle? Pour peu que vous leur abandonniez un pauvre poète, si éclatant et si pur qu'il nous soit venu de l'antiquité, bientôt il sortira de leurs mains semblable à ces statues des dieux que l'on retire des ruines, chargées de la poussière des temps. Possédés du besoin d'écrire leur petite pensée à côté des pensées les plus hautes, ils disputent les marges des livres précieux, l'hiver à l'humidité, et l'été aux piqûres des insectes. Pourquoi faut-il que le vétiver d'Amérique ne protége nos bibliothéques que contre les insectes et l'humidité?

Ces commentateurs ont tout juste ce qu'il faut d'esprit pour obscurcir un passage facile à comprendre. Ils n'ont garde de transformer la pensée d'autrui au gré d'une imagination qu'ils n'ont pas. Mais il en est d'autres qui apportent à l'explication d'un livre plus de fantaisie qu'il n'en faudrait pour animer une œuvre originale. Ceux-là ne commentent pas, ils métamorphosent, ils démolissent, et avec les pierres de l'édifice ils rebâtissent l'édifice. Portés sur cet autre coursier ailé que les métaphysiciens ont appelé l'imagination, ils prennent leur auteur en croupe, et les voilà qui dévorent l'espace. Puis, au

terme de leur pélerinage aérien, ils croient trouver dans l'œuvre antique du poète le récit des merveilles de leur vision contemporaine.

Je crains fort, monsieur, que, bon gré mal gré, vous n'ayez imposé au génie de Dante, de Boccace et de Pétrarque la forme sous laquelle leur époque vous est apparue.

Prenez garde, nous sommes avides d'idées nouvelles; mais, par une sorte de contradiction apparente, nous tenons fortement aux sympathies qui ont vieilli avec nous. Nous n'aimons pas qu'on dérange rien dans nos admirations. Accoutumés à retrouver certaines physionomies dans le passé, nous ne voulons pas qu'on nous les change, même pour les rendre plus belles. Le monde tient rigueur à quiconque porte une main téméraire sur ces filles choisies de son adoption. Souvent même il lui arrive de confondre dans sa colère l'insensé qui fouille au hasard dans le passé, et l'homme de génie qui secoue les vérités anciennes pour en faire tomber les vérités nouvelles.

Essayons de marquer quelques dates et de rappeler quelques noms dans cet épisode de l'histoire des idées.

Il y eut un homme, au dix-septième siècle, qui blessa ainsi dans ses affections les plus légitimes le cœur de l'humanité : ce fut un jésuite, le père Hardouin. Il était né à Quimper en 1646, tête bretonne, s'il en fut. Il émettait naïvement quelques-unes de ces hypothèses hardies qu'une vive imagination trouve aisément dans la solitude. Ce n'étaient jamais dans son esprit des convictions bien arrêtées; mais les voyait-il attaquées, il s'armait aussitôt pour les défendre de toute l'énergie de sa nature armoricaine, et ses apologies embarrassaient quelquefois jusqu'au génie subtil de la Société de Jésus. C'était du sein de la bibliothéque du collége de Louis-le-Grand que s'échappaient en brusques saillies les paradoxes du père Hardouin. Dès quatre heures du matin, on l'entendait remuer ses livres; ses veilles se prolongeaient fort avant dans la nuit, et souvent on pouvait croire que s'il avait dormi, c'était à la façon du cavalier qui ralentit sa course vers le soir, et se penche pour sommeiller sur la tête de sa monture. Ces veilles donnèrent au dix-septième siècle une belle édition de Pline-le-Naturaliste, et le père Hardouin conquit la première place parmi

les philologues de son temps. Mais il usa mal de sa royauté; l'orgueil avait égaré les anges, l'orgueil précipita le père Hardouin. Il avança des erreurs étranges, et, pour les défendre, il inventa une dialectique à son usage. Dans sa ferveur d'innovations, il alla jusqu'à recommencer l'histoire en même temps que la logique. L'histoire ancienne, telle que nous la savons, fut proclamée par lui l'œuvre aventureuse du treizième siècle. C'était, à l'entendre, un roman assez ingénieux d'ailleurs, que, dans les loisirs de la vie monastique, un frère avait conçu, à l'aide de quelques mots épars dans les satires et les épîtres d'Horace, dans les *Géorgiques de Virgile* et les discours de Cicéron. Horace, Virgile, Cicéron, Pline lui-même, Pline! furent ensuite appelés à comparaître devant ce Luther de la philologie, et leur droit à l'immortalité fut sévèrement revisé. Horace dut renoncer à ses odes, et le poète de Mantoue à cette *Énéide*, que sans doute Auguste n'avait sauvée des flammes que pour laisser au père Hardouin quelque chose à brûler dans Virgile.

Le siècle se souleva tout entier contre les visions du bonhomme, et finit par les lui pardonner, le croyant fou. On le surnomma *le père éternel des Petites-Maisons*, et tout fut dit; c'était le temps où Fénélon se troublait au souvenir des larmes que saint Augustin s'accuse d'avoir données à Didon. De semblables remords n'épouvantèrent pas l'agonie du bon jésuite: il mourut saintement le 3 septembre 1729.

Le père Hardouin était remonté de Virgile jusqu'à la majesté d'Homère; il proclama Énée le héros véritable de *l'Iliade*. On eût dit que, pour remplacer *l'Énéide*, qu'il avait proscrite, il voulait en faire une autre de *l'Iliade*. Chercher un héros parmi les vaincus, c'était singulièrement méconnaître le génie des temps homériques. Dans la pensée du barbare de l'âge héroïque, le sort est juste, la décision de l'épée est équitable, le vaincu est maudit. Chanter Hector ou Énée, quand c'est Achille qui triomphe, c'est là une pensée toute chrétienne, et si le paganisme est quelque part arrivé à son symbolisme le plus pur, c'est à coup sûr dans les poèmes d'Homère.

Le génie semble, en certaines rencontres, cheminer dans les mêmes voies que la folie. Témoin Vico, qui s'en vient trou-

ver un ordre immense de faits nouveaux dans cet abîme d'Homère, où s'était follement perdue l'imagination du père Hardouin.

Le jésuite vivait encore lorsqu'en 1725 Vico publiait son livre immortel, *la Scienza nuova*, cette *divina commedia* du monde des idées.

Dans ce traité (si ce n'est plutôt un poème), on lit cet axiome, que, sous des noms propres, les premiers peuples plaçaient volontiers des types idéaux. On y voit encore que beaucoup d'erreurs en histoire viennent de ce qu'on s'habitue peu à peu à voir des noms propres dans des mots qui résument des idées. Ce double axiome ne contient-il pas à l'avance toute la partie de l'ouvrage qui a pour titre : *De la Découverte du véritable Homère?* Homère n'est plus Homère; Homère, c'est la Grèce tout entière, la Grèce jeune, la Grèce passionnée, la Grèce dans tout l'éclat de son héroïsme barbare. Plus de mendiant auguste guidé par un enfant; n'écoutez pas cette voix mélancolique qui implore sur le chemin la pitié du passant! elle se perd, cette voix, dans l'hymne héroïque de cent peuples divers qui racontent tous ensemble leurs diverses mythologies. Le poème est un autre Ilion, Ilion poétique, vers lequel les rapsodes poussent pêle-mêle les héros et les dieux de chaque contrée. Il y a là sans doute le germe d'une merveilleuse vérité historique à laquelle il faudra bientôt ou tard nous soumettre. Mais qui nous rendra l'harmonieux aveugle, errant de ville en ville, et demandant en échange de ses chansons divines l'hospitalité d'une nuit! Homère! c'était le seul dieu que la Grèce chrétienne n'eût pas répudié dans l'héritage de sa mère.

Vico mourut obscurément dans Naples, où son nom s'est tout-à-coup retrouvé si grand; il y mourut pauvre et oublié comme cet Homère dont il avait lui-même brisé la statue, afin que dans cet autre métal de Corinthe, chaque peuple de la Grèce pût revendiquer son airain.

Après la France et l'Italie, ce fut le tour de l'Allemagne. Vico mourut en 1744. Frédéric-Auguste Wolf naquit en 1759. Il faut relire l'élégante notice dans laquelle M. Viguier a si nettement résumé la vie et les travaux de ce grand esprit.

Il y avait dans le génie de Wolf quelque chose de la téna-

cité germanique et de la pétulance méridionale. Né à Halle, il s'en vint mourir près de Marseille, en 1824.

Vico était arrivé à résoudre en un peuple la personne d'Homère par la divination de son génie, si profondément historique. Wolf essaya d'atteindre au même but par la discussion grammaticale et l'analyse philosophique. Son enseignement passionna toute la jeune Allemagne, et les étudians se rendirent en foule à l'université de Halle. Le professeur était beau, et sa parole avait un attrait magnétique. Forcé de suffire en vingt-trois années à plus de cinquante cours différens, il eut quelque chose de la décision rapide du grand capitaine à qui un nouveau champ de bataille impose chaque jour une nouvelle manière de vaincre.

Les fameux prolégomènes parurent en 1795. S'ils ébranlèrent en bien des ames la foi du culte homérique, ils l'exaltèrent dans beaucoup d'autres. La vieille Allemagne jeta un grand cri qui rallia autour du hardi commentateur toute une jeunesse déjà vaguement préoccupée de l'idée de retrouver la vérité historique sous l'écorce des poésies populaires. Savez-vous maintenant quel fut le saint Bernard de cet Abeilard de la philologie? Ce fut Napoléon, qui s'en vint, en 1806, mettre le pied sur la Prusse. Il est vrai de dire qu'en dispersant les élèves de l'université de Halle, il ne fit que répandre la doctrine de Wolf sur la face entière de l'Allemagne. Cela cependant ne dut pas empêcher quelques bonnes gens de croire que Napoléon était venu tout exprès pour venger Homère, au nom d'Alexandre... et puis qui lui répondait, à lui Napoléon, que quelque autre rêveur (car pour ces fermes génies d'action, la pensée pure est rêverie), qui lui répondait que Wolf lui-même ne s'aviserait pas, un autre jour, de lui prendre son Ossian? Hélas! de son rocher de Sainte-Hélène, Napoléon a pu voir tomber encore cette autre royauté!

Mais Homère, monsieur, mais Ossian, que je ne compare à Homère qu'en ceci, ont l'un et l'autre un caractère d'impersonnalité qui les livre aux téméraires interprétations de la critique la plus aventureuse. La véritable grandeur de la poésie épique réside même, il faut le dire, dans cette universalité qui résume la vie entière de l'humanité à une époque, et c'est aussi pour cela que les épopées sont chose rare. Le

polythéisme héroïque du monde grec a eu la sienne, et, pour en trouver une seconde, il a fallu plonger dans la nuit du moyen âge germanique, et interroger, sur leurs montagnes et dans leurs forêts, les sombres divinités des mythologies scandinaves.

On aurait bien voulu, j'imagine, pouvoir faire de Dante un type collectif et personnifier en lui toute l'Italie du moyen âge. Par malheur, les contemporains parlent d'un Dante qu'ils ont vu, qu'ils ont entendu, que plusieurs même ont touché. Il s'est trouvé jusqu'à de bonnes femmes qui, à sa barbe noire, reconnaissaient l'homme qui allait en enfer et qui en revenait. Que faire donc ? Ce que vous avez fait, monsieur, entrer de force dans le paradis de la *divine comédie*, arracher du front de Béatrix son diadème semé d'étoiles, et nous dire, à nous autres ignorans : « Regardez si c'est là une femme ! »

Assis au bord de la fontaine de Vaucluse, Pétrarque y laissait tomber, avec le nom de Laure, ces larmes divines, auxquelles tant d'autres depuis se sont mêlées; et voici Laure condamnée par vous à ne plus être que l'harmonieux idéal de la pensée du poète. « Pleure, avez-vous dit, pleure, pauvre Pétrarque, car Rome a vaincu, et l'empereur ne viendra pas rendre la liberté à l'Italie. » L'Italie, convenons-en, était loin de notre pensée. Nous ne songions qu'à Laure, et nous l'aimions pour ses regards pieusement abaissés vers la terre; nous l'aimions pour cette candeur de vierge que son front avait gardée sous le voile des épouses, et puis aussi nous l'aimions, parce que l'amour du génie la revêtait, à nos regards, d'une incorruptible beauté. Il existait pour nous un Pétrarque qui, pour prix de ses chants, allait recevoir au Capitole la palme vers laquelle se soulevèrent vainement les mains défaillantes du Tasse. Mais Pétrarque animant du souffle de la passion politique une statue d'argile, qu'il nomme Laure, et à laquelle il parle le langage métaphysique de l'amour, ce Pétrarque-là, nous ne le connaissons pas : le nôtre était un grand poète, le vôtre n'est qu'un jongleur sublime.

Restait à Bocace sa Fiammetta, nom charmant sous lequel était cachée une princesse. Boccace avait senti son génie en lisant les vers du Dante, dont il a écrit la vie, et en écoutant

ceux de Pétrarque, dont il a déploré la mort; mais s'il l'avait senti, c'était surtout en rencontrant les yeux de la fille naturelle du roi Robert, lui aussi pauvre enfant illégitime, non d'un roi, mais d'un marchand de Florence. Et c'est encore une allégorie que cette gracieuse Fiammetta, qui partage avec Jeanne, la Marie Stuart napolitaine, l'honneur d'avoir inspiré *le Décaméron!* Ah! monsieur, toute poésie s'en va donc de ce monde! N'est-ce pas assez déjà qu'elle se meure sous nos yeux, fallait-il encore la tuer dans le passé?

Et puis n'est-il pas à craindre que l'autorité de votre exemple n'entraîne après vous dans la même voie cette tourbe d'esprits vulgaires, toujours ardens à soulever des flots de poussière autour de chaque idée nouvelle? Je crois voir déjà un nuage de douleur se répandre sur ce chœur charmant des femmes aimées que les larmes du génie ont faites immortelles. Pour qui désormais la mélancolie à demi chrétienne de Tibulle, si Délie devient une allégorie? Cynthie, pour qui désormais les chants passionnés de Properce? Va, pauvre Catulle, cours essuyer les larmes de ton inconsolable Lesbie (inconsolable de la mort de son passereau...)! va, aujourd'hui encore Lesbie est une femme; demain, peut-être, elle ne sera plus qu'une image de la liberté romaine anéantie à Pharsale. Elvire, Elvire, et toi, muse inconnue, dont les larmes ont coulé sur les plaies saignantes d'Ahasvérus, viendra-t-il donc un jour où les hommes ne verront en vous que de froides allégories des croyances religieuses ou des passions politiques de leurs pères?

Voilà, monsieur, ce que j'avais besoin de vous dire. Maintenant je laisserai à Dante, à Pétrarque et à Boccace, le soin de vous réfuter eux-mêmes. J'aurais voulu pouvoir traduire quelques-uns de ces chants que la passion leur a inspirés, et si je n'avais pas trop affaibli la merveilleuse tendresse de ces effusions de leurs ames, j'aurais alors posé la question suivante à vos lecteurs français : N'est-ce pas là le langage que l'amour a parlé dans tous les temps? Mais tout le monde peut lire ces trois grands poètes, et nul ne pourra jamais les traduire.

Il a pu se faire, remarquez-le bien, que cette image d'un être réel soit devenue avec le temps un type allégorique, et que

des passions étrangères à l'amour soient venues transformer et ranimer la passion primitive. Voilà surtout ce qui arrive lorsque la mort vient se placer entre le cœur de l'homme et l'objet aimé, et faire, si je puis le dire, d'une affection terrestre une religion idéale. Mais entrons plus avant dans l'ame du poète; nous trouverons toujours au fond des mystères de ce culte le souvenir d'une femme. Mon Dieu! n'est-ce là que l'histoire de Dante, de Pétrarque, de Boccace? Ne serait-ce pas en même temps l'histoire de tous les poètes? En est-il un seul qui ait assez de foi dans la gloire et qui se croie assez payé de la renommée pour ne pas attendre d'un sourire ou d'un regard la véritable récompense de ses chants!

ANTOINE DE LATOUR.

13 mars 1834.

DU COMMERCE DE L'ANGLETERRE

AVEC

LA FRANCE [1].

L'état des relations commerciales entre la France et l'Angleterre présente une question du plus haut intérêt pour les deux pays. Quand on considère leur proximité, leur étendue, leur population, leurs richesses et l'immense variété de produits naturels et artificiels particuliers à chacun d'eux, on demeure convaincu qu'il n'y a pas deux peuples mieux faits pour se livrer à un commerce étendu avec le même avantage des

[1] La Revue d'Édimbourg a pris pour texte de son article le premier *Rapport de MM. Villiers et Bowring sur les relations commerciales de la France et de la Grande-Bretagne*, et l'*Adresse des négocians de Bordeaux aux chambres.*

Cet article nous avait paru de nature à intéresser nos lecteurs au moment où l'exposition des produits des manufactures françaises appelle l'attention du public sur les hautes questions de commerce et d'industrie. Le temps nous a manqué pour le faire accompagner de notes et d'observations par un homme spécial; car nous ne doutons pas qu'il n'y ait beaucoup à dire, et ce n'est pas notre habitude, pour faire de l'opposition aux mesures de notre gouvernement, de nous mettre à la suite de l'Angleterre. C'est un document que nous publions ici, et rien de plus.

deux parts. La valeur totale des importations et exportations entre la Grande-Bretagne et l'Irlande n'est certainement pas au-dessous de 16 ou 18 millions sterling (de 384 à 432 millions de francs). Il n'y a qu'à comparer la condition de l'Angleterre et de l'Irlande avec celle de l'Angleterre et de la France, pour être assuré que s'il n'existait pas des entraves puissantes, les transactions commerciales seraient de beaucoup plus considérables entre la France et l'Angleterre. La France est plus près de l'Angleterre que l'Irlande, et fournit une plus grande variété des produits indispensables à nos marchés. Ses soieries, ses vins et ses eaux-de-vie, sont d'une qualité supérieure à ceux de tout autre pays, et on y fabrique une foule de petits articles qui sont la source d'une branche de commerce très-importante. D'un autre côté, la houille, les fers, les cotons et la poterie d'Angleterre pourraient être importés en France pour un prix de moitié au moins inférieur à celui des producteurs français; et, outre leur utilité générale, l'abondance et le bon marché de la houille et du fer sont le *sine quâ non* des progrès de l'industrie manufacturière. La mer qui sépare les deux nations devrait donc être sans cesse couverte de navires chargés de leurs diverses productions d'art et d'industrie, qui stimuleraient une honorable et heureuse concurrence, tout en cimentant l'alliance des deux peuples rivaux. Ici, comme dans beaucoup d'autres cas, *ce qui est* diffère essentiellement de *ce qui devrait être*. Aujourd'hui, la situation des rapports commerciaux entre la France et la Grande-Bretagne est le plus fort argument qu'on puisse opposer à ce système anti-social et anti-commercial, qui, malgré ses vices reconnus, trouve encore des partisans aveugles. La France et l'Angleterre agissant sous l'influence d'une jalousie peu motivée et de quelques théories erronées sur la source de la prospérité des nations, il s'ensuit que leur commerce est borné à un dixième tout au plus de ce qu'il pourrait être, et encore la majeure partie de ce dixième est entre les mains des contrebandiers. Cet état de choses est donc plus propre à favoriser la démoralisation et le crime que la prospérité et les améliorations.

Il serait difficile de décider quel est celui des deux pays qui a le plus fait pour arriver à un résultat si contraire à leurs

intérêts communs. Nous pensons que chacun a droit à une part égale de reproches ; les écrivains anglais qui appartiennent à l'école libérale s'élèvent contre la politique de Colbert : mais quoique beaucoup des réglemens de ce ministre, relatifs au commerce, décèlent un esprit étroit et anti-libéral, on en remarque quelques-uns d'un caractère bien différent ; et, en général, ils étaient plus favorables aux commerçans que ceux qui furent mis en vigueur dans notre pays à peu près à la même époque. En effet, comme le font observer MM. Villiers et Bowring, jusqu'en 1786, nous l'avons emporté en fait d'*illibéralité* commerciale. Pendant le règne de Guillaume III, le parlement alla jusqu'à déclarer que le commerce avec la France était un mal (*a nuisance*) ; et, sous le règne suivant, il refusa de ratifier le traité de commerce proposé par le ministère de Harley. En un mot, depuis 1673 jusqu'en 1831, nous n'avons pas cessé de manifester notre aversion pour le commerce avec la France, en frappant ses vins d'un droit plus élevé de 33 $^1/_3$ pour 100 que celui des vins d'Espagne ou de Portugal. D'après cela, nous ne devons pas être surpris du système prohibitif de la France ; mais nous espérons que ce pays ne sera pas moins disposé à imiter nos mesures, maintenant qu'elles sont fondées sur des principes dont l'application doit produire des avantages communs, et conçues dans un esprit d'impartialité, que lorsqu'elles avaient pour base des vues étroites d'agrandissement et qu'elles étaient inspirées par une aveugle jalousie.

Il résulte des rapports officiels que la valeur déclarée ou réelle des produits anglais exportés en France en 1832 n'a été que de 674,791 livres sterling (16,194,984 francs). C'est moins que la somme de nos exportations en Turquie, et entre le tiers et le quart de ce que nous avons expédié en Italie. Il n'existe aucun état du chiffre des importations ; mais il est reconnu qu'elles sont d'une valeur trois fois au moins plus grande que celle des exportations. Cela vient en partie de ce que toute la soie écrue et torse d'Italie, dont l'Angleterre consomme annuellement pour une valeur de 600 à 700,000 liv. st. (14,400,000 à 16,800,000 fr.), nous arrive par la France, et figure comme provenant de ce pays, non d'Italie, et en partie, peut-être principalement, de la plus grande

facilité de la contrebande sur les frontières françaises. L'état du change prouve qu'en général les *débits* et les *crédits* des deux pays se balancent à peu près ; car il n'arrive pas souvent que l'or et l'argent voyagent de l'un à l'autre.

La commission dont MM. Villiers et Bowring ont fait partie s'est attachée principalement à rechercher quelle était l'influence des droits prohibitifs d'un pays sur l'importation des produits de l'autre, et à démontrer comment et jusqu'à quel point ces droits pourraient être modifiés, de manière à produire le meilleur résultat pour tous. La commission s'est appliquée en même temps à trouver un moyen pour que le change occasionât le moins de perte possible. Le gouvernement français approuva un projet qui était en grande partie à son avantage. Les commissaires qui furent nommés pour s'entendre avec MM. Villiers et Bowring étaient des hommes recommandables par leurs talens et leurs vues éclairées. Le gouvernement facilita l'enquête de tous ses moyens en mettant à la disposition de la commission tous les documens nécessaires.

Les lois des douanes françaises les plus préjudiciables sont celles qui ont rapport aux fers et aux cotons. Ces deux branches de commerce prirent de l'accroissement pendant le système continental de Napoléon. Nous sommes disposés à croire que la saine politique aurait dû faire un devoir au nouveau gouvernement de prévenir une nouvelle secousse fatale à l'industrie, en diminuant graduellement les droits sur l'importation des fers et des cotons et d'autres articles soumis aux mêmes réglemens ; mais au lieu de cela, on a poussé le principe d'exclusion bien plus loin que ne l'avait fait Napoléon. L'empereur agissait plutôt dans le but de nuire à l'Angleterre que d'améliorer la situation de la France. Les ministres de Louis XVIII et de Charles X ont pensé, quant à eux, que le meilleur moyen d'augmenter la prospérité d'un royaume était de proscrire tous les produits étrangers que l'on pouvait obtenir chez soi, n'importe à quel prix; et d'après ce principe, si toutefois c'en est un, ils frappèrent de droits exorbitans les fers étrangers, et prohibèrent entièrement les tissus de coton et les laines filées.

Le tort causé à la France par les droits sur les fers est maintenant notoire. Il est démontré, d'après des documens fournis par la commission d'enquête sur les fers, qu'il est impossible

en France, de produire du fer pour moins du double de ce qu'il coûte en Angleterre, à cause du petit nombre de mines de houille et de la cherté des moyens de transport. S'il y a des produits plus nécessaires les uns que les autres aux besoins du commerce et de l'industrie, assurément le fer est de ce nombre. Si les Anglais ou les Suédois avaient pu fournir des machines capables d'être employées avec avantage dans une grande variété d'opérations et les donner à 100 francs, tandis qu'en France on n'aurait pu les construire que pour 200 fr., tout le monde, et M. Thiers lui-même, aurait reconnu que leur exclusion était nuisible; que cette mesure, en favorisant un petit nombre de personnes qui se livraient à la construction des machines en France, faisait un tort grave à toutes les branches d'industrie auxquelles ces machines étaient nécessaires. Mais quelle différence y a-t-il entre la prohibition d'une machine puissante et celle des matériaux dont elle est construite? L'extrait suivant du rapport des commissaires servira à montrer le tort que ce système vicieux fait éprouver à l'agriculture.

« Le sacrifice annuel que font les agriculteurs aux maîtres » de forges a été souvent évalué de 36 à 48 millions de francs. » Il y a en France environ 22,818,000 hectares de terres » cultivées, et on a calculé qu'il faut une paire de bœufs ou » de chevaux pour chaque 15 hectares. Ainsi le nombre des » charrues employées en France est de 1,500,000. M. de La » Rochefoucault évalue la perte annuelle du fer à 40 kilog. » par charrue; mais le plus souvent cette perte s'élève à » 50 kilog., ce qui fait en totalité 75,000,000 de kilog. Le » fer coûtant 90 fr. les 100 kil., la dépense est donc de » 67,500,000 francs. Or il est prouvé que les fers étrangers » ne coûteraient, rendus en France, que la moitié : donc les » charrues seules causent à l'agriculture une perte évidente » de 33 millions par an. La détérioration annuelle des autres » outils est estimée à 4,800,000 fr. On croit généralement » que les fers français sont d'un cinquième inférieurs aux » fers étrangers. Aussi le monopole du fer, en France, cause à » l'agriculture une perte annuelle de 44 à 45 millions. »

C'est payer assez cher la protection d'une branche d'industrie qui occupe 150,000 bras; mais ce n'est pas encore là tout

ce qu'elle coûte au public. Son influence sur les manufactures est encore plus sensible, car un pays qui possède des machines plus mal construites et plus chères que ses voisins doit nécessairement rester en arrière quand il s'agira de concurrence. Y a-t-il donc rien de plus absurde et plus contradictoire que la conduite du gouvernement français, qui, en même temps qu'il s'efforce de faire naître à grands frais de nouvelles branches d'industrie, ferme la porte à l'agent principal de l'industrie manufacturière? Pour soutenir le commerce de coton, il interdit l'entrée des cotons écrus et filés; mais, grâce à la prohibition des fers étrangers, une filature de coton à Rouen coûte à peu près trois fois plus qu'à Manchester. On voit par là que ces deux prohibitions sont en guerre permanente.

Si nous étions hostiles à la France, nous désirerions qu'elle persévérât dans ce système : tant qu'il prévaudra, nos manufactures n'ont rien à craindre de sa concurrence. Il n'a pas encore été prouvé que la main-d'œuvre (nous entendons la quantité de travail fait) soit à meilleur marché en France qu'en Angleterre; mais quand elle serait à 50 pour °/₀ au-dessous de la nôtre, ce résultat ne balancerait pas les désavantages causés par le prix élevé des fers et les autres monopoles qui paralysent les progrès de l'industrie.

Nous avons déjà vu jusqu'à quel point la cherté des fers prive les manufacturiers de machines des avantages qu'ils espéraient retirer de leur monopole. Mais les propriétaires de forges ne sont pas plus heureux. Au contraire, ils assurent, nous n'avons pas de peine à le croire, qu'ils gagnaient beaucoup plus lorsque les droits sur les fers étrangers étaient modérés, et qu'on en importait une plus grande quantité; par la raison que la France possédant alors peu d'usines, les neuf dixièmes du fer qu'elle produit étaient fondus et préparés avec du feu de bois. L'augmentation des droits ayant nécessité un plus grand nombre d'usines, le prix du bois a doublé depuis la paix; en sorte que les prix obtenus maintenant par les maîtres des forges sont à peine suffisans pour les défrayer de l'excédant des dépenses auxquelles ils sont obligés.

Rien n'est plus burlesquement absurde que les principes pompeusement professés dans les chambres françaises.

Nous citerons par exemple une phrase du rapport du comité de la chambre des députés relativement aux droits sur les sucres. « La nation la plus riche, y est-il dit, est celle qui exporte le plus et importe le moins. » D'où il suit qu'un peuple qui enverrait tout au dehors et ne recevrait rien au dedans, aurait atteint le plus haut degré de prospérité. Que le ministère et les chambres sachent qu'il n'y a pas de commerce possible sans un échange d'avantages égaux et réciproques. En fait, l'exportation est toujours subordonnée à l'importation; supposer le contraire, ce serait croire que les négocians ne tiennent qu'à vendre sans avoir besoin d'acheter.

Les provinces méridionales de la France, et surtout les vignicoles, éprouvent un malaise très-grand. Les demandes des étrangers pour les vins, les eaux-de-vie et les soieries diminuent de jour en jour: non que leurs qualités aient subi une détérioration ou que leur goût ait perdu, mais seulement parce que le système de douanes met les étrangers dans l'impossibilité d'en donner le prix courant. Ceux qui ne se sont pas occupés de cette matière concevraient difficilement les résultats désastreux que ce principe a produits dans le commerce des vins, branche d'industrie qui fait vivre plus de trois millions de personnes. Les exportations en vins et eaux-de-vie ont subi une diminution effrayante surtout dans les deux dernières années, et le nombre des navires qui fréquentaient le port de Bordeaux est réduit de moitié.

La surabondance des marchandises et la baisse extraordinaire des prix ont causé un grand embarras et une grande irritation dans les esprits. C'est peut-être ici le cas de dire qu'à quelque chose le malheur est bon, car nous pensons que les abus attachés au système prohibitif amèneront nécessairement son abolition. Nous renvoyons les Français qui nous lisent au mémoire adressé à la chambre des députés par les négocians de Bordeaux.

Le ministère ne pouvait être sourd à des plaintes aussi justes. Aussi a-t-il introduit quelques modifications dans les lois des douanes existantes. Mais jamais tentative de réforme n'a été plus malheureuse. Il serait difficile de dire lequel est le plus ridicule de la mesure elle-même ou des raisons qui l'ont fait adopter. Nous sommes tentés de croire que le ministère a

voulu s'amuser aux dépens du public, et qu'il savait bien que ces modifications ne changeraient rien à l'état de choses. Aussi, de nouvelles pétitions sont-elles arrivées en foule de toutes les principales villes, et toutes s'accordent à dire que le remède est pire que le mal.

Le système de prohibition adopté en France a donné lieu à un commerce considérable de contrebande qui n'a pas d'égal dans aucun pays, excepté peut-être en Espagne. Le rapport de MM. Villiers et Bowring contient des détails curieux et instructifs au plus haut degré. Ils sont une preuve évidente de l'inefficacité de ces mesures restrictives qui ont eu pour principal résultat de donner naissance à un trafic illicite qui enlève à l'agriculture et à l'industrie bon nombre d'hommes, dont l'unique occupation est de chercher de nouveaux moyens d'enfreindre les lois. L'introduction des marchandises prohibées s'opère plus facilement par terre que par mer et par conséquent la contrebande s'exerce principalement en France sur les frontières du nord et de l'est. Elle reçoit en même temps par mer des quantités considérables d'articles prohibés ou soumis à de forts droits. Il existe un tarif régulier d'assurances pour la France; et des personnes reconnues très-solides s'engagent, moyennant certaines primes qui, pour la plupart, sont excessivement modérées, à mettre sur tel point de la côte de France qui leur est indiqué, des cotons, des dentelles, de la quincaillerie provenant des manufactures anglaises.

A Paris, et dans les villes qui ont des octrois, les marchandises passées en contrebande reviennent plus cher que dans les villages; néanmoins, tout article étranger qui n'est pas très-volumineux peut être rendu à Paris moyennant une prime de 25 à 35 pour 100 de sa valeur intrinsèque.

L'extrait suivant du rapport de MM. Villiers et Bowring fera connaître un des expédiens les plus ingénieux au moyen desquels les lois absurdes ne peuvent manquer d'être paralysées.

Le directeur des douanes mit sous les yeux du ministre des finances, le 30 juillet 1831, un rapport sur la contrebande exercée au moyen des chiens. Cette idée date de 1825, époque à laquelle la contrebande à cheval fut rendue impossible. Le premier essai de ce genre fut tenté dans les environs de Valen-

ciennes : de là cet usage s'établit à Dunkerque et à Charleville, et eut des imitateurs à Besançon en 1828.

En 1823, on évaluait à 100,000 kilogrammes la quantité de marchandises entrées en fraude par ces moyens ; en 1825, elle fut de 187,315 kilogrammes, et en 1826 de 2,100,000 kilogrammes. Cette évaluation a été faite, en supposant 2 1/2 kilogrammes par chien. Ces animaux portent souvent 10 kilogrammes et quelquefois 12. Cet aperçu porte que, dans certains cantons, on tue un chien sur dix, et dans d'autres un sur vingt ; mais ces supputations doivent être très vagues ; et, s'il faut en croire un grand nombre d'employés des douanes, on ne parvient à en tuer qu'un sur soixante-quinze, lors même qu'avis en a été donné et que les chiens sont traqués.

Le tabac et les denrées coloniales sont généralement le principal objet de ce commerce illicite, et parfois les cotons filés et les articles manufacturés. On a pris aux environs de Dunkerque des chiens qui avaient sur eux une valeur de 600, 800 et même 1,200 francs; c'est de cette manière qu'on a quelquefois envoyé en France des publications hostiles au gouvernement.

Les chiens dressés à ce métier sont conduits par meutes sur la frontière étrangère ; là on les laisse plusieurs heures sans nourriture, après quoi on les fustige, on les charge, et à l'entrée de la nuit on leur rend la liberté. Ils courent au domicile de leurs maîtres, qui est ordinairement situé à deux ou trois lieues, et où ils savent qu'ils trouveront un bon traitement et un repas copieux. On dit qu'ils causent beaucoup de dégâts dans les propriétés, d'autant plus qu'ils prennent toujours la ligne droite. Ce sont pour la plupart des chiens d'une haute taille.

Tous les efforts qu'on a tentés jusqu'à présent pour s'opposer à ce genre de contrebande ont été sans succès. Avec une étendue de frontières comme celles de la France, il est impossible de jamais parvenir à empêcher l'introduction de marchandises prohibées d'un prix modique. Le directeur-général des douanes dit que la contrebande s'exerce d'une manière *vraiment effrayante,* et il ne se trompe pas ; car il est prouvé qu'il entre en France annuellement pour dix millions de tulle anglais, quoique cet article soit prohibé. Il faut join-

dre à cela des quantités immenses de cotons filés et beaucoup d'autres produits des manufactures anglaises dont l'entrée est interdite.

Quels que soient les avantages que les manufactures françaises et le commerce retirent de l'application *des vrais principes* de M. Thiers, on ne pourra nier qu'ils ne favorisent puissamment les contrebandiers. Le ministre nous répondra peut-être que la fraude n'est pas moindre sur les côtes de l'Angleterre que sur les frontières de France ; mais il y a cette différence que, chez les Anglais, la contrebande ne s'exerce que sur un petit nombre d'articles, dont les principaux sont l'eau-de-vie et le tabac, et ne se lie pas à un système de politique commerciale. Assurément une réduction de droits sur les eaux-de-vie de France porterait un rude coup à la contrebande, et ferait plus que les gardes-côtes, croiseurs de l'état, actes et lois de douane.

Mais on dit que le gouvernement anglais aurait tort de réduire les droits sur les eaux-de-vie françaises, sans avoir l'assurance que le gouvernement français fera de son côté des concessions en faveur de quelques-uns de nos articles. Cela nous importe peu; il est clair qu'il est de notre avantage de diminuer les droits sur les eaux-de-vie de France, sans nous inquiéter si elle imitera notre exemple. En persévérant dans son système, elle y perdrait plus que nous; car plus nous lui prendrons, plus nous lui apporterons. Une diminution de droits chez nous tuerait notre contrebande et donnerait une nouvelle vigueur à la fraude sur les frontières de France. Peu nous importe que nos produits arrivent au consommateur par des moyens légaux ou illicites; si les Français consultent leurs intérêts, ils modifieront leurs lois et permettront à nos productions d'entrer ouvertement; mais il n'est pas en leur pouvoir, quoi qu'ils fassent, de les en empêcher.

Le nivellement des droits sur les vins français et le rapport des lois qui prohibaient l'entrée des soieries, gants, etc., ont tourné à notre avantage. Nos manufactures de soie produisent maintenant deux fois plus qu'avant le nouveau tarif; et en 1832, nous exposâmes en France pour une valeur de 1,800,000 fr. de soie ouvrée. La modification des droits sur les eaux-de-vie prouvera à la France que nous sommes déter-

minés à suivre cette voie, et servira les efforts des hommes qui travaillent à opérer un changement dans la politique commerciale de ce pays. Les bienfaits du commerce ne peuvent profiter à une moitié du genre humain à l'exclusion de l'autre, et nous accueillerons avec empressement des mesures qui, en augmentant notre bien-être, contribueront puissamment à celui des peuples avec qui nous serons en relation.

Nous ne pensons pas que la France veuille faire avec nous aucun traité de commerce sur les bases de celui de 1786, c'est-à-dire opérer des réductions à charge de réciprocité, et il n'est même pas à désirer qu'elle en vienne là. Aucun pays ne devrait jamais régler sa politique commerciale ou financière par des traités avec ses voisins, mais seulement d'après le sentiment de ses intérêts propres. Si la France croit que sa prospérité est plus assurée par le sacrifice des entrepôts, des vignicoles et des fabricans de soieries, à une poignée de maîtres de forges; si elle est persuadée qu'il vaut mieux fabriquer du sucre de betterave et des tissus de coton que de les tirer du dehors à un prix moindre de moitié; si enfin elle aime mieux encourager la contrebande que le commerce légitime, elle ne peut rien faire de mieux que de persévérer dans son système actuel. Mais ce serait faire injure à une nation grande et éclairée que de lui supposer de pareilles intentions, et il vaudrait mieux pour la France qu'elle pût librement modifier sa politique d'après ses propres notions que d'être liée par des conventions et des traités avec les autres.

L. Hérail.

(Edinburgh Review.)

CONTRE LA GUERRE CIVILE.

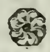
SUPPLICATION.

France, terre de deuil, ô terre de douleur,
Navire sans nocher sur la mer en fureur,
Dans ta grande cité, si paisible naguère,
Tous tes enfans se font une implacable guerre,
Et ceux qu'un même mur entoure, malheureux!
Se déchirent le cœur et se mangent entr'eux!
Je descends à leurs cris du haut de ma montagne,
Et, pareil à Pétrarque, errant dans la campagne,
Voyant ces insensés se ruer aux forfaits,
Je vais criant partout : La paix! la paix! la paix!
La paix, ô citoyens! et des jours d'allégresse
Luiront quand reviendra cette blanche déesse.
La paix pour vos travaux qui restent en suspens,
La paix pour vos sillons, la paix pour vos enfans!
Défiez-vous, grand Dieu! des gens à théorie
Qui saignent en bourreaux notre belle patrie,
Disant qu'ils ont du ciel une tâche à remplir,
Que c'est la mission qu'ils doivent accomplir :
Ils mentent, par le Ciel! Au nom de cette idée,
La terre en tous les temps fut de sang inondée,
Depuis les saints bûchers de l'inquisition,
Jusqu'au grand couperet de la Convention.
Et vous, soldats français, songez qu'ils sont vos frères,
Ces enfans arrachés à l'amour de leurs mères,

Et qu'ils ne savent pas, ces enfans généreux,
Sous le même drapeau, qu'ils se battent contre eux,
Et que s'ils remportaient une triste victoire,
Leurs cœurs désenchantés ne voudraient plus rien croire!
Ah! peuple, maudis-la cette guerre où, vois-tu,
Le vainqueur est sans gloire ainsi que le vaincu;
Car, malheur à celui qui montre par la ville
Son glaive teint du sang de la guerre civile!
En quel temps vivons-nous! Sous quel astre ennemi!
Est-ce aujourd'hui le jour de Saint-Barthélemi?
D'illustres écrivains d'un caractère austère
Portent de tous côtés des paroles de guerre,
Et vont, le front baissé, Seigneur Dieu tout-puissant!
De crainte du bourbier, se jeter dans le sang!
Et vous, enfans du ciel, chantres divins, poètes!
En cette extrémité vos voix seraient muettes!
Dussent tous les partis un jour vous renier,
Et dussiez-vous périr ainsi qu'André Chénier,
Protestez, protestez dans ces temps de souffrance,
Et seuls parlez de paix à notre pauvre France!

ANTONY DESCHAMPS.

Montmartre, mai 1834.



ALBUM.

— Le prochain volume de la Revue de Paris sera imprimé en caractères neufs.

— Le titan de Jean-Paul Richter, vient de paraître (4 vol. in-18, chez H. Dumont, à Bruxelles). Pour donner à nos lecteurs une idée de cette œuvre si originale nous pensons ne pouvoir mieux faire que de citer quelques fragmens de la préface si remarquable dont le traducteur, M. Philarète Chasles, a enrichi l'ouvrage. En voici le début :

Vous qui ne vous contentez pas de vivre ; vous qui pensez ; vous qui aimez ;

Vous autour desquels les flots confus de la société ne bouillonnent pas avec un vain bruit ;

Vous qui demandez le sens et le but de cette civilisation qui vous environne ; — à quoi elle aboutira ; — comment se résoudra son problème ; — quel avenir de naufrage, ou de suicide, ou de glorification lui est réservé ;

Vous lirez ce livre avec un intérêt puissant : c'est un poème, un roman ; un résumé psycologique, une satire, une élégie, un drame, une fantaisie, qui ont pour thème et pour texte, — l'énigme de la civilisation au xviiie siècle.

Comment doit finir cette civilisation qui exagère la puissance intellectuelle et la puissance industrielle aux dépens de la vie de l'ame ; — toute factice, — toute théâtrale ; — s'enivrant de jouissances ; — altérée de savoir ; — se brûlant de plaisirs ; — cherchant partout des voluptés nouvelles ; — creusant tous les mystères de la nature, — sans pouvoir pénétrer les causes premières, les secrets de Dieu ;

Quel sera le sort de ces générations supersaturées de romans, de drames, de journaux, de science, d'ambition, d'aspirations véhémentes vers l'impossible et l'inconnu ?...

En augmentant la somme de ses désirs, augmentera-t-elle la

somme de son bonheur? Ne va-t-elle pas accroître démesurément sa capacité de souffrance?

Ne sera-ce pas là le géant qui escalade le ciel,

Et qui meurt écrasé?

Titan !

Voilà ce que Jean-Paul-Frédéric Richter s'est demandé. Il n'avait pas vu ce que nous avons vu. Il écrivait en 1797 ; il vivait dans une petite ville allemande.

La plupart des lecteurs de ce roman ont été fort embarrassés de deviner la signification du titre qu'il porte. On est tenté de supposer que le nom de Titan s'applique au héros de l'ouvrage, à Albano, et l'on s'évertue à chercher quel rapprochement il peut y avoir entre ce jeune homme si pur, si naïf, si romantique, et le farouche adversaire de l'Olympe. Nous croyons devoir éviter aux lecteurs cette contention d'esprit, et lever le voile que, sans dessein, Jean-Paul a jeté sur cette partie de son magnifique tableau. Ce n'est point Albano de Césara que l'auteur a en vue, mais son antipode, le capitaine Roquairol, cet être romanesque, avide de jouissances, insatiable en fait de plaisirs; ce Byron anticipé, cet escaladeur du ciel, qui, après avoir élevé montagne sur montagne pour atteindre son but, finit par se trouver enseveli sous leurs décombres.

Aussi Jean-Paul écrivait-il à Jacobi qu'il avait eu l'intention de donner à son roman le nom d'*Anti-Titan*. Mais le philosophe n'était pas homme à se contenter d'un sujet négatif, et à rendre plus profonde la blessure qu'il faisait au cœur humain, sans chercher en même temps à la guérir. Déjà, pendant qu'il travaillait à *Hespérus*, il avait formé la résolution de placer un homme pur, grand et noble, à côté de l'homme déchu, et de les entourer tous deux d'une foule d'êtres qui leur fussent corrélatifs. Il voulait concentrer dans un seul ouvrage toutes les idées de haute philosophie qu'il avait disséminées dans ses autres créations, et les montrer suivies de leurs conséquences naturelles. Une tête aussi forte ne pouvait s'arrêter là : il résolut de montrer le ridicule de l'exagération soit dans le bien, soit dans le mal, dans la vertu comme dans le vice.

De là ces reproductions des mêmes types, ces satellites qui gravitent autour de leurs planètes respectives, ces parodies enfin des principaux acteurs de son drame.

A côté de la froideur et des vastes plans du comte Gaspard de Césara, nous avons les intrigues non moins dangereuses, quoique sur une échelle moins élevée, du ministre de Froulay; à côté de l'oncle ventriloque, le menteur Roquairol; la princesse Isabelle est opposée à Linda de Romeiro ([1]); l'aérienne Liane, à son Sosie physique, la princesse Idoine; la vulgarité comique du docteur Sphex contraste avec la bouffonnerie plus élevée de Schoppe; et, si nous avons Bouverot, nous avons aussi Dian, ce Grec si élégant et si noble, mélange heureux de l'antique et du moderne, cet artiste si sensible et si vrai.

Si le premier volume de Jean-Paul abonde plus que les autres en aperçus philosophiques, en tableaux comiques, en sentences morales, il manque aussi de toute la force dramatique, de toute unité d'intrigue; qualités qui distinguent les tomes suivans.

Ce qui est un défaut sous le point de vue de l'art, n'en est pas un toujours aux yeux des lecteurs : ceux-ci ne demandent aux auteurs que du neuf, de l'amusant ou du dramatique; peu leur importe la route que l'on suit pour leur plaire, et certes ils n'ont pas tort. Ils ne s'informent guère quels moyens ont été employés pour produire les effets qui les charment; ils aiment mieux un ouvrage qui les attache en s'écartant des règles, qu'un ouvrage qui les ennuie en les suivant à la lettre. Pour Jean-Paul, il n'y a de règle que le dédain de la règle.

Si Jean-Paul trouva des juges sévères et quelquefois injustes parmi ses contemporains, il eut pour le dédommager les applaudissemens de la foule et surtout ceux des femmes. Chose assez étonnante, lorsqu'on pense au style scientifique dont il se sert souvent, aux emprunts qu'il fait aux langues grecque, hébraïque et latine, aux néologismes fréquens qui sortent de sa plume; bizarreries qui rendent si difficile la lecture de ses ouvrages, et qui auraient dû déplaire spécialement aux femmes, qu'une vocation toute spéciale éloigne des études graves et des sentiers froids et tortueux de la métaphysique. Il n'en fut pourtant pas ainsi : soit que l'esprit pénétrant des femmes ait percé par intuition les mystiques ténèbres dont s'enveloppe Jean-Paul; soit que sa manière de sentir et de peindre l'amour et l'amitié ait trouvé en elles une vive sympathie; soit que les larmes que, selon nous, il tire trop souvent des yeux de

([1]) Voir le 3e volume.

Liane et d'Albano, aient excité les leurs; soit enfin que le *beau* soit *beau* pour un sexe comme pour l'autre; de tous ses contemporains, l'auteur de *Titan* est peut-être celui qui a eu le plus de succès auprès des femmes. Nous l'en félicitons, et nous espérons que les Françaises auront pour lui les yeux des Allemandes.

Ce fut dans les plus longs jours de l'année 1797 que Jean-Paul, qui avait déjà publié des chefs-d'œuvre, se crut assez fort pour commencer l'ouvrage qu'il regardait comme la base la plus solide de sa gloire, ce *Titan,* monument colossal pour lequel, au milieu même de ses autres travaux, il recueillait incessamment des matériaux. Dès ses premières années de poète il avait rêvé une *Titanide,* c'est-à-dire une femme au cœur noble, aux sentimens élevés, supérieure à son sexe, plus tendre, mais moins fort que le nôtre; création qui, toute poétique, devait cependant ne point sortir du cercle des possibilités; c'était là l'héroïne que Jean-Paul voulait pour *Titan*. D'abord il crut l'avoir trouvée dans Charlotte de Kalb, femme d'un président, qui s'éprit d'un violent amour pour Jean-Paul; cet amour fut partagé, et peut-être aucun autre modèle n'eût-il jamais posé pour sa Titanide, si, contente d'une passion tout éthérée, tout angélique, elle n'avait pas cherché quelquefois à descendre des hauteurs qu'elle habitait avec son amant, et à provoquer des sensations un peu moins intellectuelles. Ce souffle hystérique ternit sa pureté aux yeux de Richter, et il se remit en quête d'une autre Titanide aux idées moins matérielles; car l'innocence de son âme et son mépris des exigences des sens étaient tels, qu'il était, comme *Newton,* pur à trente-huit ans.

Une madame Krudener remplaça Charlotte devant le chevalet de Jean-Paul; mais cette liaison fut de courte durée. Une troisième apparition fit évanouir jusqu'au souvenir des deux précédentes, et, cette fois, il décida qu'Émélie de Berlepsch deviendrait sa Titanide. C'est sous son inspiration que le portrait de Liane a été esquissé.

Critique de ce sensualisme ardent, enthousiaste, sentimental et féroce qui est représenté par Roquairol; qui veut toutes les jouissances et qui croit se grandir en grandissant son égoïsme;

Critique du faux sentimentalisme et de l'affectation romanesque;

Critique de l'éducation étroite, mesquine, factice, pédante, en honneur dans la vieille Europe;

Critique des petits cercles allemands et de leur étiquette formaliste;

Enfin apothéose de l'ame, de la naïveté, de l'idéal, en opposition avec le matérialisme, les plaisirs sensuels, et les ambitieuses luttes de l'intelligence;

Telle est la clef générale de ce bizarre livre, poème épique mêlé de satire et de folie, de mysticisme et d'affectation; mais plein de grandeur, de vérité et de profondeur dans sa pensée intime et philosophique.

— MÉMOIRES DE TOUS. — Ce recueil de mémoires contemporains est ouvert à toutes les notabilités historiques et littéraires de notre époque. Si l'éditeur réalise son idée, il y a là tous les élémens d'un grand succès. Le premier volume est de bon augure, il contient des mémoires de M. de Peyronnet, du général Lafayette et de la reine Hortense. Nous ne parlerons aujourd'hui que de ceux de la reine Hortense, qui voulut bien, il y a quelques mois, détacher pour la REVUE quelques pages de ce récit, où se trouve racontée une faible partie des malheurs de cette grande maison des Bonaparte, dont les malheurs ont égalé la gloire. Nous n'avons pu lire sans émotion ces pages touchantes, où nous voyons bien plus la mère que la reine, bien plus l'exilée que la fille adoptive de l'empereur. Histoire bien triste que l'histoire de cette noble femme, qui tout d'un coup se voit enfermée entre deux révolutions, la révolution italienne, qui a fini par n'être qu'une émeute, et notre révolution de 1830, qui a failli se perdre dans vingt émeutes successives. Quelle fatalité a poursuivi quinze ans la reine Hortense, sans parler de ce coup de foudre qui brisa l'empire et l'empereur! En 1821, l'empereur expire sur le fatal rocher; en 1824, Eugène, le bras droit, l'ami, le fils de l'empereur, descend dans la tombe : nouveau deuil pour la reine Hortense! puis elle perd des amies, Mme Campan et Mme de Caulaincourt; puis le roi de Bavière, son ami, lui dit adieu, lui aussi, pour toujours! Deux enfans lui restaient, Napoléon et Louis, jeunes gens du même courage, du même cœur, du même sang, tout fervens, tout remplis de grandes pensées de liberté, tout dévoués à cette Italie, leur seconde patrie; l'Italie, ce royaume d'un jour, mais un grand royaume, tant qu'il fut à l'empereur! Vint tout-à-coup la révolution de juillet; la grande nouvelle se répandit prompte comme l'éclair : l'Italie et les Bonaparte battirent des

mains sans égoïsme et uniquement parce que c'était la liberté de la France; puis bientôt les Bonaparte et l'Italie se mirent à penser que la liberté de la France, comme existait l'ancien projet de 89, pouvait bien être la liberté du monde. Vous savez le reste; cette jeunesse qui se souleva, le peuple qui la laissa faire, aussi disposé à crier vive la France! que vive l'Autriche! Vous savez les premiers mois de l'insurrection : Foligno fortifié, Civita-Castellana, éloignée de Rome, presque emportée d'assaut! Vous savez aussi comment l'Autriche vint encore une fois se jeter entre le présent et l'avenir de l'Italie.

Dans cette insurrection, italienne dans la forme, mais française dans le fond, les deux fils de la reine Hortense, Bonaparte et Louis, se présentèrent en vrais Bonaparte de vingt à vingt-cinq ans; ils furent vaincus avec les autres, et leur pauvre mère éperdue dut aller à leur recherche; car au milieu de cette défaite de l'Italie, au milieu de ce triomphe de l'Autriche, à présent qu'on ne se bat plus, où les trouvera-t-elle, ses deux enfans, cette pauvre mère qui n'a plus que ses enfans dans le monde? Elle les cherche partout où l'on s'est battu, à Foligno, à Bologne, à Ravenne, à Forli; enfin elle les retrouve à Pesaro; mais hélas! Napoléon était mort, et Louis, à genoux devant un lit funèbre, embrassait un cadavre, en appelant son frère ! Pauvre mère!...

Cependant les Autrichiens avançaient de toutes parts; on entend le bruit de l'armée qui marche, on voit au loin leurs vaisseaux sur l'Adriatique. En même temps arrivaient les proclamations du gouvernement de Rome, qui promettaient la vie sauve à tous les révoltés, excepté aux sujets du duc de Modène, excepté au général Zucchi, excepté à Bonaparte et à Louis.

Bonaparte était mort; mais Louis vivait : il fallait le sauver ! De tous côtés arrivèrent ces malheureux héros de la jeune Italie, traqués comme des bêtes fauves; Ancône se remplissait de fugitifs, et dans le port, deux vaisseaux, qui spéculaient sur cette défaite, offraient à prix d'or et seulement aux plus riches une fuite qui devenait plus impérieuse de momens en momens. La reine Hortense, inspirée par l'amour maternel, fit partir dans l'un des vaisseaux le général Zucchi. Louis resta près de sa mère, couché dans son palais. Le vaisseau partit; mais il tomba dans la flottille autrichienne; il fut pris, et le général Zucchi vit s'ouvrir pour lui les cachots de Maroncelli et de Lafayette.

Cependant l'armée autrichienne entrait dans Ancône; le général autrichien fut logé dans le palais même de la reine Hortense,

tout le palais se remplit de soldats : elle resta seule avec son fils caché à tous les regards, son fils Louis, malade, pris de la fièvre,et qu'il fallait secourir dans le plus grand péril. La maladie dura huit jours; enfin le malade put se mettre en route, il prit un habit de livrée, et un matin, avant le jour, ils sortirent lui et sa mère de ce palais, tout rempli d'ennemis; les soldats autrichiens dormaient dans l'antichambre, il fallut leur passer sur le corps sans les réveiller; enfin Louis et sa mère sont sur la route; mais sur cette route que de dangers à éviter! Tout le chemin était rempli de troupes autrichiennes à chaque relais, à Loreto, à Tolentino, à Foligno, partout c'étaient nouveaux dangers. Bientôt il fallut traverser la Toscane, si dévouée à l'Autriche! Eh bien! la Toscane fut franchie avec bonheur! Ils traversèrent même une partie du duché de Modène, cette terre sanglante. Ce ne fut que lorsqu'ils eurent touché Gênes, Nice, et enfin le sol français, ce beau sol, que la reine put embrasser son enfant sans terreur!

Le séjour de la reine Hortense à Paris n'est pas moins intéressant que l'histoire de son voyage. Le hasard la fit loger à *l'hôtel de Hollande,* non loin du boulevard; de son appartement elle voyait la colonne, le seul piédestal qui soit digne de l'empereur en personne, où il est remonté pour n'en plus descendre qu'à la fin du monde! L'histoire de la reine Hortense à Paris est tout-à-fait une histoire inouïe! Que de sensations diverses! la colonne! les Tuileries, le nom de Bonaparte dans toutes les bouches, son portrait sur toutes les places! Un jour elle va au Diorama voir le tombeau de Sainte-Hélène; puis de Paris elle va à Londres; et dans son rapide voyage que de souvenirs! que d'histoires à raconter! Tout l'empire a passé par-là cependant! Elle arrive enfin à Londres obsédée de souvenirs. Le séjour de la reine Hortense en Angleterre est honorable pour nos voisins; ils ont salué de tous leurs respects ce grand nom de Bonaparte. De Londres, la reine Hortense s'embarqua pour Calais : elle se rendit à Boulogne, où l'empereur avait bâti un camp en baraques, que l'on eût pris pour quelque brillante contrefaçon de Paris impérial. A chaque pas la reine Hortense retrouvait un souvenir;Chantilly avait appartenu à son second fils; à Ermenonville elle avait assisté aux chasses de l'empereur, à Morfontaine, Jérôme Bonaparte lui avait donné une fête brillante; à Saint-Denis elle avait été la patronne des nobles filles de la Légion-d'Honneur; enfin, elle vint jusqu'à la porte de la Malmaison! Oh! voyez la fortune... la reine

Hortense ne put pas entrer à la Malmaison, le propriétaire avait défendu à son portier de l'ouvrir à personne !

Pouvait-il se douter, cet honnête portier, que la femme qui frappait ainsi en suppliante à cette porte, était venue sur ce même seuil, la mort dans l'ame, mais le front serein, recevoir l'empereur après Waterloo !

Ici s'arrêtent les fragmens de ces Mémoires, qui seront lus par tous ceux qui aiment les belles et nobles pensées, les grands et tristes évènemens, les noms illustres et les brillans courages; par tous ceux qui sont fidèles à ces deux choses, trop souvent inséparables, le malheur et la gloire !

— M. COUSIN ET M. MAINE DE BIRAN. — M. Cousin, qui comme philosophe avait disparu aux yeux des adeptes dans le nuage doré de sa pairie et de ses autres dignités, est enfin retrouvé pour nous. Chargé de publier un ouvrage posthume de M. Maine de Biran, LES NOUVELLES CONNAISSANCES SUR LES RAPPORTS DU PHYSIQUE ET DU MORAL DE L'HOMME, M. Cousin, en élève reconnaissant, fait précéder ce volume d'une préface qui en est la complète appréciation. « Avec leurs défauts et leurs mérites, dit M. Cousin, les travaux de M. de Biran ne peuvent pas périr! Je l'ai dit, et je le répète avec une entière conviction, M. de Biran est le premier métaphysicien français de mon temps. » Qu'ajouterions-nous pour recommander cette œuvre posthume? On trouve ce volume chez M. Ladrange, quai des Augustins, qui vient de publier un petit Dictionnaire français, *édition diamant,* vrai bijou typographique, ou, si mieux aimez, microscopique.

— VOYAGES. M. D'ORBIGNY. — Depuis long-temps aucun Français n'avait exécuté un voyage d'exploration scientifique aussi complet et aussi heureux que celui dont s'est occupée l'Académie des Sciences dans sa séance du 21 de ce mois. M. d'Orbigny a voyagé pendant huit années dans l'Amérique du Sud, et en rapporte de riches collections pour l'histoire naturelle, la botanique, la géologie, etc. Espérons que le gouvernement ne laissera pas tant de découvertes sous le boisseau. En Angleterre, où les particuliers font les frais de ces publications, le voyage de M. d'Orbigny exciterait l'enthousiasme général. En France, le gouvernement ne saurait trop encourager les explorateurs, dont les travaux n'obtiennent pas aussi facilement l'attention du public.

— MACKINTOSH. — M. Baudry, rue du Coq, qui s'empresse de publier les meilleurs ouvrages nouveaux de la littérature anglaise, vient de mettre sous presse l'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION DE 1688. Sir James Mackintosh avait eu à sa disposition tous les documens du muséum britannique et les papiers dits des Stuarts, trouvés dans la succession du cardinal d'York. Cette histoire formera deux volumes in-8°, qui ne coûteront que 10 francs. L'édition, à Londres, se vend 80 francs.

— On annonce comme devant paraître sous peu de jours, chez M. Eugène Renduel, UN ROMAN POUR LES CUISINIÈRES, par M. Cabanon. Ce titre serait une mystification à son adresse, s'il ne servait à exprimer une ingénieuse critique.

— COLLECTIONS DE DOCUMENS INÉDITS. — La maison L. Hauman et compagnie, de Bruxelles, publie sous ce titre un recueil de pièces historiques réunies par M. L.-P. Gachard, archiviste du royaume belge. Il y a là une précieuse mine pour les historiens de la Belgique. M. Gachard a puisé largement à toutes les sources, archives municipales, chartes monastiques. Deux volumes de cette collection ont déjà paru à Bruxelles : on devrait les trouver dans toutes nos bibliothèques publiques.

— Le troisième volume des HISTORIETTES de Tallemant des Réaux vient de paraître chez M. Levavasseur, place Vendôme.

— MÉMOIRES DE NAPOLÉON, 2 volumes in-8°, chez M. Charles Gosselin. — Le grand Sully, dictant ses mémoires à ses secrétaires, parlait de lui à la troisième personne. Nous faisons aujourd'hui l'histoire contemporaine par le procédé contraire, en la faisant raconter, à la première personne, par le héros principal. Au lieu de dire, comme Sully : Ce jour-là, monseigneur fit ou dit cela, nous dirions : Moi, Sully, je fis ou dis telle ou telle chose. Ce qu'on peut dire de mieux des MÉMOIRES DE NAPOLÉON, rédigés à l'île d'Elbe, c'est qu'ils composent et composeront une excellente histoire de Napoléon, racontée par Napoléon, à la manière de l'histoire de Louis XVIII. Sa Majesté impériale se copie elle-même dans *le Moniteur* et les bulletins ; mais c'est là que la forme de mémoires ajoute quelque chose de vraiment dramatique au récit. Ces pro-

clamations, ces bulletins, qui furent quelquefois de brillans mensonges, deviennent alors d'authentiques révélations de la pensée politique du grand homme. Enfin, Napoléon a été comparé si souvent à César, qu'il fallait bien qu'il cût écrit, comme César, ses COMMENTAIRES : les voici. Qu'on dise maintenant que le retour de l'île d'Elbe fut le résultat d'une longue correspondance entre l'empereur et ses partisans. L'empereur était, à l'île d'Elbe, exclusivement occupé de la composition de ses Mémoires, et il ne consentit à s'embarquer pour le golfe Juan que lorsqu'il eut terminé le huitième volume ; car nous n'aurons que huit volumes de cette intéressante publication, qui pouvait se passer des preuves d'authenticité accumulées par l'éditeur.

— MÉMOIRES DE MADAME LA DUCHESSE D'ABRANTÈS, tomes XIII et XIV. Ce sont aussi des mémoires de Napoléon, sous beaucoup de rapports, et les plus curieux qu'on ait publiés depuis vingt ans. Traduits dans toutes les langues de l'Europe, ces MÉMOIRES seront à l'histoire contemporaine ce que sont ceux de Saint-Simon au dix-huitième siècle.

— DU MÉCANISME DE LA SOCIÉTÉ en France et en Angleterre, par M. Rubichon, 1 vol. in-8° ; prix : 6 fr., chez Mme Blanc, au Palais-Royal. — Ce livre est une critique quelquefois paradoxale, mais souvent vraie, de la société moderne. L'auteur est un hardi novateur, alors même qu'il semble suivre la ligne rétrograde. Ses considérations sur le commerce, l'industrie, les arts et les professions savantes, sont certainement pleines d'aperçus originaux. M. Rubichon ne ménage pas les termes ; mais sa logique marche appuyée sur les faits. Nous sommes surpris que ce livre n'excite pas une polémique vive, ardente même. On peut dire qu'il contrarie bien des systèmes et une foule de ces axiomes reçus sans examen depuis 1814.

— LE SECRÉTAIRE INTIME, 2 vol., chez M. V. Magen, rue Hautefeuille. — Ces deux volumes de G. Sand sont précédés d'une justification de LÉLIA, ce roman qui a fait jeter les hauts cris à la critique et aux gens du monde, ce roman que nous n'avons pas osé nous-mêmes juger avec détail, nous défiant de notre impartialité. LE SECRÉTAIRE INTIME est une histoire qui ne causera pas autant de

scandale, quoique l'auteur y peigne des mœurs assez étranges, les mœurs d'une femme philosophe, espèce de monstre qui n'est plus de notre société. Les événemens romanesques de ce nouvel ouvrage de G. Sand sont racontés avec cette magie de style qui a placé l'auteur au premier rang de nos femmes auteurs, entre Mme de Staël et Mme Cottin. LE SECRÉTAIRE INTIME ne forme que les deux tiers de cette publication. Trois nouvelles composent le second volume.

— FA DIÈZE. — Un vol. in-8o. Chez M. Ledoux. — Ce roman de M. Alph. Karr se distingue par la grâce nonchalante du style et un charme de douce rêverie dont le vague appartient plutôt à l'école allemande qu'à l'école française. — SOUS LES TILLEULS, malgré l'horrible dénoûment du second volume, a obtenu les honneurs d'une seconde édition. On peut prédire au moins le même succès à ce nouvel ouvrage du même auteur.

— HISTOIRE DU SIÉGE D'ORLÉANS, contenant une dissertation où l'on s'attache à faire connaître la ville et ses environs, tels qu'ils étaient en 1428 et 1429, par M. Jollois, ingénieur en chef des ponts-et-chaussées, membre de plusieurs sociétés savantes. Prix : 14 francs. A Paris, chez l'auteur, rue Louis-le-Grand. — Le siége d'Orléans, un des faits militaires les plus remarquables de notre histoire, soit par la valeur qu'y déployèrent les Français, soit par le merveilleux qui sembla s'y manifester, soit par les suites heureuses qu'il eut pour la France, n'avait pas encore eu d'historiens. Il fallait chercher dans diverses chroniques du temps des détails épars et toujours insuffisans ; car la circonstance seule d'être témoins des événemens les fait décrire avec une négligence que l'on ne découvre qu'à l'époque où le travail le plus minutieux, la sagacité la plus exercée, deviennent indispensables pour parvenir à les connaître exactement. Nous en savons quelque chose, nous qui, cherchant une autorité pour citer le nom du lieu où fut enfermé Richard-Cœur-de-Lion, en avons trouvé cinq également respectables, mais égalcment discordantes... Les chroniqueurs de 1428 ne disent pas un mot de l'enceinte de la ville, de la construction de ses murs et de ses tours, des bastilles construites par les Anglais, du nombre de leurs soldats, de celui des assiégés. Ils savaient tout cela, et, dans la naïveté de leur siècle, supposaient que nous le saurions aussi. Le contraire est précisément arrivé, et il ne fallait pas

moins que le talent et les habitudes de M. Jollois pour nous faire connaître ce mémorable siége. M. Jollois est allé apprendre en Égypte comment on étudiait l'antiquité. Le moyen âge, à qui reconstruisit Thèbes et ses grandeurs, n'a pu opposer de grandes difficultés. Cependant si M. Jollois n'avait, pendant huit ans, été ingénieur en chef du Loiret, s'il n'avait exploré attentivement ce département, si toutes les archives publiques et particulières qu'il contient ne lui eussent été ouvertes, si enfin il ne se fût depuis long-temps occupé de tout ce qui concerne Jeanne d'Arc, il lui eût été impossible de remplir aussi parfaitement cette lacune dans nos annales militaires.

L'auteur de l'Histoire du siége d'Orléans établit d'abord, dans son premier chapitre, la situation de la ville et ses moyens de défense, ses tours, leur position, l'enceinte des murs, les bastilles et fortifications des Anglais, les différens boulevards qui protégeaient les assiégés. Un beau plan d'Orléans et de ses environs, à cette époque, concourt, avec cette description si précise, à ne laisser rien à désirer aux lecteurs. Tous les moyens de combattre alors, la forme des armes, les machines de guerre servant à l'attaque et à la défense, les forces des deux armées, leur matériel, leurs approvisionnemens, sont relatés d'après des documens puisés dans des journaux du temps de ce siége et dans divers manuscrits. Ce qui importait surtout à l'explication des hauts faits d'armes du siége d'Orléans, c'était la connaissance exacte des localités, et particulièrement la position du pont d'Orléans et la situation du fort des Tourelles, sur ce pont. Aussi la description topographique du fort des Tourelles, résultant de tous les documens que l'auteur a recueillis, et appuyée par un plan très-précis et très-détaillé, sert-elle merveilleusement à faire comprendre, dans le deuxième chapitre, tous les événemens remarquables du siége, et à faire apprécier la bravoure, l'intrépidité et les heureuses combinaisons employées par Jeanne d'Arc pour vaincre l'ennemi.

Un rapide aperçu de l'état où se trouvait la France lorsque le siége commença, était indispensable ; M. Jollois le donne à la tête de son second chapitre, qui contient les événemens du siége. Ici l'auteur n'est plus géographe et archéologue, il devient historien ; et certes il n'en est ni de plus consciencieux, ni de plus instruit, ni de plus attachant, lorsqu'il déplore les désordres qui amènent dans le sein de la France ses plus ardens ennemis, et leurs triom-

phes, qu'une obscure et pauvre fille va interrompre, cette bergère qui disait : « Je ne sais ne A ne B ; mais je viens de la part du roi » du ciel pour faire lever le siége d'Orléans et conduire le roi à » Reims. » Cette figure de Jeanne d'Arc, vraiment unique dans l'histoire des peuples modernes, donne une physionomie particulière à la nôtre de cette époque. Ce n'est point une princesse revendiquant ses droits, ce n'est point une amante passionnée que l'amour entraîne, c'est une modeste et humble villageoise que son Dieu, que son patriotisme inspirent, et qui pressent pour tout *guerdon* une mort ignominieuse...

Il n'est pas besoin de connaissances stratégiques pour prendre part à la situation des Orléanais près de tomber au pouvoir d'une armée anglaise, pour s'animer du courage de Jeanne d'Arc et de celui des guerriers qui la suivent, et qu'elle étonne ; pour admirer un dévouement sublime, et un ordre providentiel qui renverse les calculs de l'orgueil et de la puissance humaine.

Un point avait besoin d'être particuliérement éclairci, c'est celui qui traite de la route que suivit la Pucelle en amenant de Blois des troupes au secours d'Orléans. Plusieurs auteurs ont erré à ce sujet, et la carte sur laquelle M. Jollois a tracé cette route est du plus haut intérêt ; il faut même dire qu'elle était indispensable pour quiconque veut connaître les opérations par lesquelles on parvint à introduire des secours dans la ville, et enfin à en faire lever le siége.

L'utilité de ce bel ouvrage, imprimé avec le plus grand soin, sera appréciée de tous les amateurs de nos antiquités historiques, et de tous ceux qui veulent joindre le souvenir des vieilles gloires nationales de la France à celles dont ils ont été témoins.

Il y a assez long-temps que le mérite de M. Jollois comme écrivain est connu. On ne peut que le féliciter d'avoir consacré à nos annales le style clair et éloquent, quoique concis, qu'il employa à la description de Thèbes et des merveilles de l'Égypte. Il est heureux, puisque nos vieux temps sont à la mode, qu'un homme aussi éclairé s'occupe à nous en retracer l'histoire, et qu'il daigne y mettre un intérêt trop souvent négligé par les savans ses devanciers. Refroidis par la frivolité des romans historiques ou par la sécheresse des chroniqueurs, les gens du monde qui ne savent où puiser l'instruction sans erreurs et sans ennui, ne liront pas LE SIÉGE D'ORLÉANS avec un plaisir moins vif que les amateurs

d'antiquités nationales et de stratégie ; ce n'est donc qu'avec la conviction que nous acquerrons quelques droits à la reconnaissance des lecteurs, que nous avons osé rendre compte de cet ouvrage.

Nous devons parler en même temps des Monumens anciens et modernes érigés en France à la Mémoire de Jeanne d'Arc; recueil composé de neuf feuilles de dessins lithographiés par Charles Pensée, professeur à Orléans. M. Pensée, jeune artiste très-distingué, vient, en publiant cet ouvrage, d'augmenter la réputation qu'il avait déjà acquise par ses dessins dans l'Album du Loiret. Rien n'est plus fini, plus gracieux, que le recueil que nous annonçons, et dont M. Jollois a fourni le texte, aussi curieux qu'intéressant. On peut assurer hardiment que la vignette dans laquelle l'artiste a groupé par fragmens les monumens anciens et modernes élevés en l'honneur de Jeanne d'Arc, est comparable à tout ce qui a paru de plus parfait en ce genre. Ce volume lui-même est un monument consacré à la gloire de notre héroïne, et doit se trouver bientôt dans toutes les bibliothéques de France. Lorsque les officiers des armées étrangères visitaient la bibliothéque publique d'Orléans, ils ne savaient comment exprimer leur surprise en voyant le peu de souvenirs qu'avait laissés sa mémoire dans les lieux défendus par elle, et le reproche d'*ingratitude* s'est souvent étendu sur la nation entière. Le recueil de M. Pensée prouvera qu'il était moins mérité que ne l'ont cru nos voisins jusqu'à ce jour.

La Comtesse de Bradi.

— Dictionnaire général et grammatical des Dictionnaires français, par M. Napoléon Landais ([1]). — M. Napoléon Landais, à la première ligne de l'avertissement qui précède son Dictionnaire, rappelle ces mots de d'Alembert, cités par M. le directeur de l'Académie, c'est-à-dire qu'un bon Dictionnaire de notre langue était l'ouvrage le plus utile et le plus philosophique dont une Société littéraire pût doter son pays. Cette vérité est de celles qui n'admettent pas de discussion. Toutes les fois que les esprits mathématiques comme celui de d'Alembert, ou puissamment analytiques comme celui de Volney, se sont occupés du principe des connaissances humaines, cette vérité est sortie de leurs études et de leurs

([1]) Le bureau central est rue du faubourg Montmartre, n° 15.

réflexions. Volney nous semble cependant l'avoir mieux exprimée que d'Alembert; il dit: « Le premier livre d'un peuple est le Dictionnaire de sa langue. »

Cependant la langue n'attendait pas, pressée par de nouvelles exigences, par de nouvelles mœurs politiques et civiles, lancée dans des études dédaignées jusqu'à ce jour, amoureuse des noms spéciaux de chaque chose, elle a créé des milliers de mots pour la tribune, elle en a tiré par centaines du vieux français de Froissard et de Villehardouin, elle a emprunté tout ce qui ne sent pas trop la chaire professorale ou le métier à la science et à l'art. Il en est résulté qu'on trouve à toutes les pages d'un journal des mots inconnus il y a trente ans, et dans la plupart des livres qu'on écrit, des expressions réservées aux philologues et aux savans, et reléguées dans les glossaires et vocabulaires scientifiques.

C'est du reste une condition de notre langue de s'enrichir de locutions prises dans l'argot de choses, d'affaires ou de modes qui occupent spécialement un siècle. Nous nous servons du mot argot, parce que l'adoption d'une locution exceptionnelle n'a droit de cité dans la langue usuelle qu'après un long usage. Ainsi la langue de la vénerie est restée un argot, quoique la langue usuelle lui ait emprunté une foule d'expressions et des plus ordinaires, telle que demander une chose *à cors et à cris; perdre la trace* d'une idée; *avoir vent* d'une affaire. Le Jeu de Paume a fourni aussi son contingent. Enfin, presque tout ce qui a été de mode ou d'intérêt public a apporté son tribut.

Avec un système de formation si rapide, si varié, la rédaction du Dictionnaire de l'Académie qui dure depuis quarante ans, menace de ressembler à la construction de nos monumens publics dont les bases croulent en ruine quand on pense à en élever le faîte. Et, s'il est permis d'exprimer notre opinion par une comparaison triviale, nous craignons que la lettre A ne paraisse au jour avec la poudre, les culottes, la veste et les souliers à boucles de Suard, la lettre F avec les cadenettes, l'oreille de chien, la lévite et le jabot de Chénier, et la lettre U avec le frac et le pantalon de Nodier. Cependant le besoin était urgent; un homme de mérite l'a senti, il a fait plus, il y a satisfait. Cet homme est M. Napoléon Landais.

A nos yeux, son Dictionnaire a trois grands mérites. Le premier, et le plus incontestable pour nous, c'est d'être le Diction-

naire de notre langue le plus avancé; le second, c'est d'être le Dictionnaire le mieux fait; le troisième, c'est d'être le Dictionnaire le meilleur marché.

Il nous semble que les réflexions qui précèdent ce que nous venons de dire expliquent suffisamment ce que nous entendons par le Dictionnaire le plus avancé. Quant au Dictionnaire le mieux fait, nous entendons par-là celui qui présente le plus complètement et le plus logiquement tout ce qu'on peut demander à un Dictionnaire Ainsi celui de M. Landais, dans la seule manière dont il traite les verbes irréguliers, nous paraît résumer toutes les qualités d'un bon Dictionnaire. Dès les premières livraisons, on peut juger de la facilité que la manière de M. Landais donnera aux étrangers pour l'intelligence de notre langue. La conjugaison du verbe régulier est un type sur lequel on calque tous les autres verbes réguliers de la même conjugaison; le verbe irrégulier, au contraire, est un caprice de la langue qui n'a point raison d'être comme il est, et qui, par conséquent, n'a pour garantie d'un bon emploi que la sûreté de la mémoire. Avec les vieux Dictionnaires, quand un étranger, étranger à la France ou étranger à la langue française, rencontrait dans un livre un verbe irrégulier employé à un temps autre que l'infinitif, défense lui était faite de comprendre; car, pour le comprendre, il fallait savoir précisément ce qu'il ne savait pas et ce qu'il ne pouvait savoir. En effet, que voulez-vous qui apprenne à un étranger ou à un écolier que le mot *je m'abstiens* vient du verbe *s'abstenir*. Pour eux, les verbes en *ir* sont de la troisième conjugaison, et *abstenir* fera pour eux *je m'abstenis, tu t'abstenis*, etc. Ils pourront donc passer vingt fois sur le mot *s'abstenir*, sans se douter qu'il fait *je m'abstiens*. Dans le Dictionnaire de M. Napoléon Landais, cette parcimonie d'explications affectée par nos philologues ne mettra jamais les ignorans dans l'embarras. Tous les temps et toutes les personnes de ces temps, aux deux nombres singulier et pluriel, y sont entièrement donnés sans abréviation.

Une objection que nous avions envie de faire à M. Landais, et dont notre seule réflexion nous a montré la fausseté, prouvera combien sa manière est logique. Parlons de verbe *s'abstenir*, puisqu'il se trouve dans les livraisons qui ont déjà paru. Nous avons d'abord trouvé quelques temps de ce verbe tels que l'imparfait de l'indicatif et autres, puis l'infinitif avec quelques temps. Puis tout-à-coup des mots complètement étrangers à ce verbe, des substantifs, des

adjectifs, d'autres verbes même, et enfin plus loin de nouveaux temps du verbe *s'abstenir.* Dès l'abord il nous a semblé que la réunion de tous ces temps à la suite de l'infinitif eût été plus naturelle; mais bientôt nous nous sommes aperçus que nous demandions au Dictionnaire ce qui est le partage d'une grammaire, et que c'eût été demander à celui qui peut y avoir recours la connaissance même qui lui manque, c'est-à-dire de savoir, par exemple, que le mot je *m'abstins* vient du verbe *s'abstenir.*

M. Landais, en insérant chacun des temps à son ordre rigoureusement alphabétique, a assuré à l'étranger la certitude de trouver tous les mots dérivés d'un verbe irrégulier, même quand il prendrait ces mots pour un nom de ville. En ceci, M. Landais a fait preuve d'une haute perspicacité; car il a poussé la science jusqu'à savoir l'ignorance des commençans, chose assez rare parmi les hommes très-éclairés, presque toujours portés à croire que, parce qu'ils se comprennent, ils en disent assez pour tout le monde.

Dans les autres parties du Dictionnaire, M. Landais nous semble avoir compris aussi toute l'étendue des énigmes d'un bon dictionnaire. Nous avons cherché dans les livraisons déjà parues les mots dont les définitions et les applications présentent de nombreuses difficultés, et nous les avons trouvées surmontées avec exactitude, conscience et bonheur. Ainsi le mot *air,* l'un de ceux qui dans le discours a tant de significations contraires, qui s'allie à plusieurs locutions d'un usage ordinaire, et même à quelques idiotismes; le mot *air* nous a paru aussi lucidement et aussi complètement traité que possible. M. Landais y fait voir ce qui est d'usage et ce qui est de règle ; et sous ce rapport, étrangers, gens du monde et hommes de lettres ne sauraient avoir un meilleur guide que le Dictionnaire de M. Landais.

Un bon livre n'a pas besoin de luxe, et c'est pour cela sans doute que les devanciers de M. Landais, confians dans leur mérite, faisaient imprimer leurs dictionnaires sur du papier gris et sans consistance. Les éditeurs n'ont pas pensé de même : ils ont cru, et ils ont eu raison, que la beauté sera bien d'enseigne au mérite, et ils ont déployé dans leur publication un luxe de typographie merveilleux. D'ailleurs, à considérer matériellement ces avantages, il est indispensable qu'un livre qu'on peut consulter à toute heure et qu'on feuillète tous les jours, soit parfaitement imprimé et sur papier qui résiste à l'assiduité des études. A tous ces avantages joindre

celui d'un prix effrayant par sa modicité; je dis effrayant, parce qu'il va épouvanter la librairie, accoutumée à vendre le papier au poids de l'or. C'est véritablement réunir toutes les conditions d'un succès immense, succès que nous prédirions à l'ouvrage de M. Landais s'il n'était déjà obtenu.

FRÉDÉRC SOULIÉ.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Alger restera-t-il une conquête française? colonisera-t-on Alger? Question d'honneur national, question d'argent : voilà ce qui a occupé la tribune et la presse pendant toute la semaine. Il a fallu en quelque sorte moins de temps à nos soldats pour planter notre drapeau en Afrique qu'à nos législateurs pour savoir s'ils devaient l'y laisser. Après beaucoup d'argumens pour et contre, un beau discours de M. de Lamartine a ramené la discussion à son vrai point de vue. Chaque jour M. de Lamartine se fait mieux apprécier comme homme politique, sans rien perdre de sa brillante imagination de poète. Pour être juste envers chacun, il faut dire que la chambre a été aussi frappée d'un discours fort distingué d'un membre de l'opposition libérale. Jusqu'ici on répétait en souriant, dans quelques salons, un mot attribué à M. Laurence, qui, en remerciant les électeurs de Mont-de-Marsan de son élection, aurait dit avec l'accent gascon : « Messieurs lés électeurs, jé pars Laurence, mais jé réviendrai Mirabeau! » Encore quelques discours comme celui de cette semaine, ce ne serait plus une gasconnade.

— On parlait avec inquiétude à l'ambassadeur de Russie du traité entre l'Angleterre et la France, au sujet de la Péninsule : « Rassurez-vous, a dit Son Excellence d'un air très-pacifique, ce n'est qu'un protocole de plus. »

— THÉATRES. — On s'est plus occupé cette semaine de la proscription d'ANTONY, provoquée par un article très-moral et très-littéraire du CONSTITUTIONNEL, que des nouveautés jouées par nos divers théâtres. On a parlé d'un procès intenté par l'auteur d'ANTONY au directeur de la Comédie-Française, et d'une altercation très-vive qui aurait eu lieu entre M. A. Dumas et le ministre de l'intérieur, mais dont l'explication définitive serait parlementairement remise jusqu'après la session. Tout ce bruit va donner aux œuvres

de M. Alex. Dumas une nouvelle impulsion de vogue, à Antony surtout, pièce justement épuisée dans le commerce, et qui ne se trouve plus que dans les œuvres dramatiques de l'auteur, dont il a déjà paru les trois premiers volumes. Le quatrième est sur le point de paraître chez M. Charpentier, éditeur.

— INSTITUT. — La séance annuelle de l'Institut a eu lieu vendredi dernier, devant un public peu nombreux. MM. Raoul Rochette et Rœderer ont lu, le premier, un Mémoire sur les colosses, le second, une Dissertation sur l'hôtel de Rambouillet.

— NÉMÉSIS. Troisième édition. 2 vol. in-8°. Chez M. Perrotin, place de la Bourse. Qu'on ne dise pas que cette réimpression de la Némésis n'est plus de circonstance ; les beaux vers sont de tous les temps, et c'est ici le chef-d'œuvre de M. Barthélemy, un ouvrage qui survivra aux passions qui firent son premier succès. Citons le début de l'Épître à M. de Châteaubriand :

Dans cette vaste arène où ton pied s'est lassé,
Ce monde où devant toi tant d'hommes ont passé,
Jamais ton œil perçant ne me vit ; et peut-être
Nul homme mieux que moi n'apprit à te connaître ;
Excuse mon orgueil : ton poétique nom
Électrisa ma vie à son premier chaînon ;
Enfant, lorsque j'allais à la classe primaire,
Où le triste rhéteur m'enseignait la grammaire,
Sur les bancs incisés par l'écolier mutin,
J'apprenais mot à mot ton livre clandestin.
Seul dans ma Béotie, au matin de mon âge,
Je disais tes martyrs, ton saint pélerinage,
Ton nom rebondissant que l'écho répéta
Du cirque de Titus au pied du Golgotha ;
Puis sur ma chaude mer que tant de soleil dore,
Je suivais en esprit la trirème d'Eudore ;
Rêvant au flanc des monts, comme saint Augustin,
Quand il pleurait aux chants du poète latin,
J'écoutais dans son vol l'harmonieuse fée
Qui t'emporta du cloître aux roseaux de l'Alphée,
Cet esprit inconnu qui la nuit t'égara
Sous l'Océan à pic du grand Niagara, etc., etc.

— TRÉSOR DE NUMISMATIQUE ET DE GLYPTIQUE. — Voilà des mots bien savans, voilà un trésor qui ne tenterait guère les gens du monde, si on ne leur disait que sous ce titre va se publier un ouvrage du plus haut intérêt pour l'histoire ancienne et moderne, un musée complet de médailles et de bas-reliefs, admirablement reproduits par un procédé nouveau et qui met à la portée du plus modeste amateur ce qui n'existait jusqu'ici que pour les rois et les princes. Avec le progrès des arts du dessin, nous allons tous avoir notre Louvre. Mais jusqu'ici rien de comparable au TRÉSOR DE NUMISMATIQUE ET DE GLYPTIQUE ou, pour parler grec en français, *Trésor de la science des médailles et de celle des pierres gravées.* Nous invitons quiconque ne veut pas rester barbare, dans notre siècle de progressive civilisation, quiconque veut avoir au moins une teinture d'histoire, quiconque enfin n'aime peut-être dans un ouvrage à figures que les images, à se procurer le spécimen du TRÉSOR que nous annonçons, rue du Colombier, nº 30. Nous le défions de ne pas se laisser séduire par ce beau recueil, gravé par le procédé tout nouveau de M. A. Colas, dirigé par M. Paul Delaroche et M. Ch. Lenormand, tiré sur très-beau papier, par M. Chardon, chez M. Lachevardière. Il y a, du reste, mieux qu'un prospectus et un spécimen. La première livraison du TRÉSOR paraît aujourd'hui, contenant quatre planches et ne coûtant que 5 francs.

— TUNIS, nouvelles africaines, par M. Lugan. Un vol. in-8º. — Il y a dans ce volume un vrai parfum d'Orient. Les Arabes ont sept poèmes célèbres, qu'ils appellent AL-MOALLAKAT, ou les *Suspendus*, parce qu'ils sont suspendus en effet aux murs du temple de la Mecque. M. Lugan a voulu se rendre digne d'ajouter un huitième volume à cette pléiade. Nos lecteurs connaissent déjà M. Lugan par une curieuse relation de l'expédition de l'Atlas, insérée dans la REVUE DE PARIS. Sa publication de ce jour est toute romanesque. Elle contient trois nouvelles, dont l'une a la dimension d'un roman. Quel que soit l'intérêt de ces récits comme drames, ils sont surtout remarquables par la couleur particulière du style, qui est poétique, mais toujours correct.

— DÉONTOLOGIE ou *la Science de la morale*, 2 volumes in-8º, chez M. Charpentier, éditeur, rue de Seine, nº 31. — Un grand mouvement de réforme intellectuelle a signalé la dernière moitié

du dix-huitième siècle. Aucun des philosophes qui ont coopéré à cette grande tâche n'y a mis plus de persévérance, plus d'ardeur, plus de dévouement courageux que Bentham. L'âge n'avait ni ralenti ses efforts ni suspendu ses travaux. A quatre-vingt-quatre ans, son esprit avait conservé toute sa jeunesse, son ame toute sa vigueur. C'était un noble débris de l'intelligence du dernier siècle, que le temps semblait avoir oublié dans sa marche. A voir ce beau front de vieillard, cet œil assuré, on eût cru retrouver Franklin, avec qui Bentham eut en effet plus d'un point de ressemblance. Il avait la netteté de vues du diplomate américain, sa simplicité, sa vigueur intellectuelle, son regard perçant, son ardent amour de la liberté, son zèle courageux pour la réforme des abus; mais Bentham avait une ame plus large, plus expansive, plus dévorée du désir d'être utile aux hommes. Il n'avait point son patriotisme exclusif, ses préjugés républicains; car la république peut avoir ses préjugés comme la monarchie.

Les principes de Bentham peuvent se résumer par un seul mot: «l'utilité!» C'est la devise qu'il avait inscrite sur sa bannière et à laquelle il essayait de rallier tous les hommes, individus et peuples.

Dans les deux volumes qui viennent de paraître et dont la publication est due au zèle pieux de son exécuteur testamentaire, M. Bowring, le principe de l'utilité est admirablement reproduit et rendu familier à tous les esprits; mais cet ouvrage constate un dernier progrès dans les doctrines de ce grand légiste. Les objections dont le système utilitaire avait été injustement l'objet tombent d'elles-mêmes devant cette exposition nouvelle d'une doctrine jusqu'à ce jour mal comprise.

Nous appelons sur la Déontologie de Bentham l'attention de tous ceux qu'intéresse la solution du plus grand des problèmes, celui qui a pour objet la réalisation de ce que Bentham appelait «le plus grand bonheur du plus grand nombre.»

— Essai sur la révolution française, par M. de Norvins. — On n'a pas oublié le succès populaire de l'Histoire de Napoléon. M. de Norvins esquisse ici à grands traits le tableau de la révolution française. Ce qui manque aux histoires de cette terrible époque, c'est la peinture des premiers mouvemens qui l'ont annoncée et amenée,

et aussi le tableau de ses dernières conséquences. M. de Norvins a senti cette faute, et a élargi son cadre, en remontant jusqu'à Louis XI. Nous entendons, dans son ouvrage, le bruit des premiers coups de hache qui frappent sur le grand arbre de la féodalité; puis les coups se pressent sous Richelieu, et les plus hautes branches tombent; puis, sous Mirabeau, l'arbre est attaqué à sa racine et roule avec fracas; puis enfin, en 1830, à côté de ce trône renversé, pousse et reverdit un arbre plus vivace, et qui se nourrit de la séve de l'autre. On sent déjà tout ce qu'il y a de large dans le développement de ces grands faits, se suivant et se produisant l'un l'autre. L'exécution n'est pas au-dessous du plan. Pour être historien, il faut être philosophe, économiste, poète, érudit, administrateur; il faut un style grave, fin, lucide, concis, positif; car il y a dans l'histoire de l'épopée et de la farce, de la tragédie et de la comédie, de la poésie et de la réalité; car l'histoire, c'est tout, l'homme et les hommes, le roi et le peuple, Dieu et le roi. Sans prétendre que M. de Norvins réunisse toutes ces qualités (quel homme les a jamais réunies ?), j'ai été frappé de l'extrême variété de tons qui règne dans son style : spirituel et fin quand il trace le portrait de Louis XVIII, peintre à grands traits quand il esquisse Napoléon, il a su trouver des couleurs sombres et terribles pour représenter la révolution. Cependant on pourrait lui reprocher de trop viser à la concision de Tacite; sa phrase devient obscure, à force d'être remplie. Ce sont là de ces défauts qu'on voudrait voir à bien des écrivains. En résumé, cet Essai sur la révolution se distingue, comme les autres ouvrages de l'auteur, par un sentiment de vive nationalité.

E. L.

— Mater dolorosa, nouveau roman de M. Berthoud, obtient beaucoup de succès. L'éditeur de Mater dolorosa, M. Astoin, rue Saint-André-des-Arts, n° 60, publie une seconde édition, revue, corrigée et augmentée de deux nouveaux chapitres, de l'ouvrage de M. le baron d'Haussez, intitulé la Grande-Bretagne en 1833.

— Chronique de la semaine. — La comédie de la semaine dernière s'est enrichie d'une scène nouvelle à la chambre des députés, où, à propos de la subvention des théâtres, nos honorables ont manqué mettre aux prises Shakspeare et Racine, Corneille et Calde-

ron, au risque de compromettre le traité de la quadruple alliance. La question en est restée au même point littérairement, et par bonheur le budget n'en a pas perdu un chiffre. Le ministre, qui était en verve, a même défendu les comédiens du Théâtre-Français jusqu'à les appeler de *nobles* artistes; il est beau de voir un ministre parler si libéralement des comédiens, et nous espérons qu'à défaut d'autres encouragemens il a au moins réservé quelque épithète pour ses *ex-confrères*, les hommes de lettres; car M. Thiers a dit : « Moi, *qui fus* homme de lettres! » ce qui veut dire qu'il ne l'est plus... Reste à savoir si c'est depuis qu'il est ministre, ou seulement depuis qu'il est de l'Académie-Française; ce qu'il nous expliquera sans doute dans son discours de réception, qui est encore à faire, comme on sait.

Peut-être monsieur le ministre, quoique nous ne doutions pas qu'il n'ait, lui aussi, la main heureuse, devait-il ne pas mettre tant de modestie à laisser à M. de Montalivet tout l'honneur d'avoir fait choix de M. Véron pour diriger l'Opéra. Peut-être M. Thiers, qui ne hait pas d'imiter Napoléon, a-t-il tort d'oublier que Napoléon aimait les gens heureux, parce qu'après tout on n'est pas heureux sans quelque mérite. M. Véron, de qui on a dit comme ministre, comparé à ses collègues (car c'est un ministère que la direction de l'Opéra, et non pas le plus facile), M. Véron, de qui on a dit, pour expliquer le nombre de ceux qui se déclarent tout haut pour lui, qu'il avait l'art de séduire sans corrompre, a écrit aux journaux la lettre suivante, dont il attend encore la réponse :

Paris, 7 mai 1834.

Monsieur,

Du haut de la tribune sont tombés sur moi des reproches dont mon respect pour nos débats parlementaires me fait un devoir de me justifier.

Un député, M. Charlemagne, s'est plaint qu'un directeur d'Opéra fît fortune en trois ans.

Un seul fait pour répondre à M. Charlemagne.

La plus forte recette qu'ait prélevée, en douze mois, sur le public, le grand Opéra, depuis qu'il existe, est de 800,000 francs, et pour l'obtenir, il a fallu le plus grand des maux, qui ne se reproduira jamais, l'invasion à Paris de toutes les puissances étrangères.

Eh bien! avec les dépenses énormes que j'ai su risquer, si je n'avais prélevé par an sur le public que 800,000 francs, j'eusse été en perte.

Si, comme on dit, j'ai fait fortune en trois ans, c'est que depuis ma gestion, malgré les émeutes, le choléra et les tracasseries ministérielles, les recettes de l'Opéra se sont élevées par an, soit très-peu au-dessous, soit même au-dessus d'un million.

Je renvoie donc les reproches de M. Charlemagne au talent et au zèle des artistes de l'Opéra, qui m'ont secondé dans tout ce que j'ai entrepris, et je ne sais pas même si, de ces reproches, le public n'en mérite point aussi sa part.

Monsieur le ministre de l'intérieur est venu déclarer à la tribune que tout ce qui se disait sur la subvention de l'Opéra ne pouvait le regarder, qu'il avait trouvé le traité tout fait, et qu'il fallait bien d'ailleurs en passer par le chiffre de cette subvention, puisque l'état était lié par un traité qu'on ne pouvait rompre.

M. Thiers a oublié que, l'année dernière, je lui ai offert publiquement de résilier mon traité sans qu'il en coûtât rien au trésor public. Je lui ai plus offert : je consentais, pour cette résiliation, à verser au profit de l'état une somme de 60,000 francs que, dans un excès d'exigence, il avait trouvé tout naturel de réclamer de moi.

M. Thiers n'a bientôt plus voulu même des conditions qu'il m'imposait, et s'il a reculé, tout en ayant à ses côtés un candidat tout prêt dans son chef de division des théâtres, qui m'a offert, à moi, 150,000 fr. pour ma démission, c'est qu'après avoir vu de près l'affaire de l'Opéra, M. Thiers a été forcé de reconnaître qu'avec de grandes chances de bénéfice, elle contenait aussi de grandes chances de perte, et que, sur cette balance variable, on jouait beaucoup d'argent et même l'honneur de son nom.

On a tant à se justifier quand on réussit que je ne terminerai pas cette lettre sans me justifier à l'avance de toute ostentation de générosité, de toute fatuité de désintéressement dans ma conduite. J'ai plus qu'une fortune à faire à l'Opéra : j'ai à m'y montrer digne de la confiance que m'a accordée M. de Montalivet en m'appelant à la direction de ce théâtre. En renonçant, l'année dernière, à mes intérêts pour ceux de l'état, j'ai voulu prouver que dans le choix dont se défend tant M. Thiers, M. de Montalivet, du moins, ne s'était pas trompé en me reconnaissant une rassurante ambition, celle de me montrer toujours honorable.

Cela dit, j'en prends donc mon parti des reproches de M. Charlemagne, des défauts de mémoire de M. Thiers, et même de ma fortune faite en trois ans. Si l'on est logique dans ce temps-ci, il y a un mot qui doit avoir perdu tout mauvais sens, c'est le mot de parvenu, quand toutefois on n'a mérité ce titre que par un esprit entreprenant, un courage heureux et par du travail.

Agréez, etc. VÉRON.

— Dans le dernier paragraphe de sa lettre, M. Véron aurait-il fait allusion à un mot du prince de Talleyrand? On parlait devant le grand diplomate de M. Thiers, et quelqu'un disait : « Mais c'est un *parvenu.* — Dites qu'il est *arrivé,* » interrompit M. de Talleyrand.

— INSTRUCTION PUBLIQUE. — C'est un beau triomphe pour M. Guizot que l'unanimité avec laquelle, sur tous les bancs de la chambre, on se plaît à reconnaître les services qu'il rend à l'instruction publique. Il faut remarquer aussi comme un symptôme heureux de réconciliation entre les partis que, cette semaine, LE CONSTITUTIONNEL a fait ressortir tout ce qu'il y avait de vues utiles et de véritable éloquence dans le dernier discours prononcé par M. de Lamartine.

— CLOTILDE, par Mme de Thellusson. — Décidément la réaction l'emporte dans le roman comme dans le drame. Voilà encore un roman qui intéresse, qu'on lit d'un bout à l'autre avec émotion, sans que l'on y trouve autre chose que la plus simple peinture d'un amour vrai. C'est l'histoire du cœur d'une femme, écrite avec tant de naturel, de justesse d'observation que chaque mouvement de ce cœur devient un événement qui attache et qui touche, depuis la première page jusqu'à la dernière. La chaleur et l'élévation des sentimens s'y trouvent mêlées à la finesse des pensées; enfin, CLOTILDE est une espèce *de tour de force*, puisque toute l'action de ce drame, c'est un amour partagé et malheureux.

Clotilde est une femme noble et belle, mariée dès sa jeunesse à un homme plus âgé qu'elle, qui perd la raison. Clotilde, privée d'appui, de famille, quitte le monde, et se choisit une retraite au pied des Pyrénées. Environnée des heureux qu'elle fait, aimée, chérie, Clotilde puise tous ses plaisirs dans l'étude, et son imagination brillante et inoccupée s'enflamme tout-à-coup pour un homme de lettres dont le nom et les ouvrages font grand bruit.

L'objet inconnu de cette passion se présente plus tard à Clotilde, et tous deux, heureux de leur amour mutuel, oublient bientôt le monde dans leur belle retraite. Ce bonheur est interrompu par un coup de foudre, le rétablissement de l'époux de Clotilde. Ici le roman prend un intérêt élevé, que l'auteur a su développer avec un rare talent. Clotilde meurt; nous laissons le dénouement à deviner, et nous passons sous silence l'épisode d'un mariage, et la figure vénérable d'un digne religieux. L'auteur dit quelque part : « Si l'étincelle électrique qui vient vous frapper à la vue de certains traits, de certaine expression de figures est si puissante et si vive, le serait-elle moins celle qui, partant d'une ame, vient frapper sur la vôtre? » Non, sans doute, et comme plus d'une femme retrouveront dans Clotilde les sensations que l'amour leur a fait éprouver, le succès de l'ouvrage est complètement assuré. 1 joli vol. in-18, chez H. Dumont, à Bruxelles.

— Dissolution de société. Fondée en 1829, et ayant traversé non sans succès, les épreuves les plus difficiles, la Revue de Paris a senti la nécessité de quelques modifications à son acte de société. Il s'agit d'une reconstitution *commerciale* et nullement *littéraire*. Dans la liquidation, dans la vente même de la propriété de la Revue, l'intérêt des Souscripteurs est si largement garanti qu'il eût été superflu de les en entretenir ; mais les journaux en ayant parlé, il est juste d'aller au-devant de tout commentaire malveillant. La Revue de Paris se liquide au moment où elle est en voie de progrès, puisque ses registres offrent deux cent cinquante abonnés de plus qu'à l'époque où la direction fut confiée au Directeur actuel, sans compter les adhésions qu'elle peut encore espérer des listes récemment acquises de l'Europe littéraire. Le Directeur ne cite point ce progrès, qui va être de notoriété publique, pour faire entendre qu'il a mieux fait que ses prédécesseurs, mais simplement pour se féliciter d'avoir profité de leurs bons exemples, et remercier les collaborateurs qui ont bien voulu le seconder de leur talent et de leur honorable amitié.

Le Directeur de la Revue de Paris.

— Après cinq années d'existence, la Revue de Paris, fondée par M. Véron, vient de passer, pour la quatrième fois, en de nouvelles mains. Sous ses différens directeurs, la Revue de Paris a toujours

été ouverte à tous les jeunes talens ; elle a toujours été un terrain neutre, un lieu d'asile, où se sont réfugiés, loin des débats politiques et des passions de la presse quotidienne et de la tribune, les hommes de talent dans tous les genres. Fondée sous le ministère Martignac, à l'époque où une certaine pensée de conciliation apparaissait, pour la première fois depuis long-temps, dans l'esprit des gouvernemens, la Revue de Paris fut l'expression de cette pensée. Elle vint offrir aux gens de lettres une belle et brillante arène où ils purent descendre, non pour combattre, mais pour se donner la main ; aux lecteurs, elle présenta une réunion de talens et de célébrités inouïe jusqu'alors, et qui fut vivement appréciée. Ce moment de calme et de quiétude qui fit naître la Revue de Paris ne dura pas ; elle eut à traverser de rudes temps, à lutter, avec ses pages toutes littéraires, contre les émotions bien autrement saisissantes des deux dernières années de la monarchie de Charles X et des trois terribles années qui suivirent la révolution de juillet. La Revue de Paris résista cependant. Plusieurs fois ses directeurs changèrent, mais non pas sa direction ; grand nombre de ses écrivains passa aux affaires : l'un devenait préfet, l'autre pair ou député ; l'un académicien, l'autre ministre, tous perdus pour la Revue de Paris et la littérature ; mais ses lecteurs lui restèrent ; car, fidèle à son principe, gardant son programme, elle continua, sauf quelques momens, à se tenir en dehors des passions brûlantes qui dévoraient le pays. On négligea un peu la Revue de Paris, il est vrai ; elle disparut bien pendant quelque temps sous les journaux politiques ; mais peu à peu on y revint, et l'on se remit à lire ses pages paisibles, où, grâce à Dieu, ne retentissaient ni les cris de l'émeute, ni les apostrophes de la tribune. Cette réaction a été favorable à la Revue de Paris. Dès ce moment, son avenir a été assuré, et elle a surgi, au milieu de toutes les entreprises littéraires qui se pressèrent, comme elle avait surgi du milieu des révolutions et des émeutes. Sa route est donc tracée, elle ne s'éloignera pas de celle qui l'a menée au succès. Elle restera, comme par le passé, un port neutre où aborderont tous les pavillons. Elle restera ouverte à toutes les capacités, à tous les talens, à tous ceux qui débutent comme à ceux qui jouissent de toute leur gloire ; elle fait encore appel à tous, et elle sera entendue, sans doute, car ceux qui la dirigent aujourd'hui, unis étroitement par une vieille amitié et par des intérêts communs à celui qui l'a fondée, apportent dans cette belle entreprise les

mêmes vues que lui : les progrès de la littérature et le désir de rapprocher tous les hommes distingués sur le terrain des arts et de la pensée.

— La nouvelle direction de la Revue de Paris se propose de faire dans ce recueil quelques améliorations importantes, réclamées depuis long-temps par les lecteurs. Déjà, dans sa prochaine livraison, la Revue de Paris contiendra, ainsi que dans toutes celles qui suivront, une Semaine littéraire, analyse rapide, mais complète, de tous les ouvrages nouveaux, un compte-rendu des pièces de théâtre, et toutes les nouvelles relatives aux arts.

Le peu de temps qui restait à la nouvelle direction, en possession de la Revue de Paris depuis vendredi seulement, ne lui a pas permis d'apporter à cette livraison tous les soins qu'elle aurait voulu y consacrer. Elle demande à ses lecteurs l'indulgence à laquelle elle a droit, pour quelques lacunes qu'il n'a pas dépendu d'elle d'éviter.

— Une comédie en trois actes et en prose, de MM. Frédéric Soulié et Badon, a été représentée cette semaine au Théâtre-Français. Une Aventure sous Charles IX est le titre que lui ont donné les auteurs. Cette aventure est fort simple : le duc de Nevers est au siége de La Rochelle; il est amoureux de Mme de Nangis, laquelle a conservé un tendre attachement pour le jeune duc Hector de Rohan ; mais Hector a été obligé de quitter la France après la Saint-Barthélemi, et Mme de Nangis, qui se trouve, on ne sait pourquoi, au siége de La Rochelle, donne tort à l'absent et consent à épouser M. de Nevers. Le matin même du jour où doit avoir lieu le mariage, un chef de parti, désigné sous le nom du *Gars,* est pris par les soldats de M. de Nevers, et Mme de Nangis reconnaît en lui Hector de Rohan, qu'elle regrettait tout en le trahissant. Son ancien amour se réveille à sa vue, et, par une suite de petites intrigues qu'il nous serait trop long de rapporter, elle l'épouse, mais réellement, dans sa chambre, tandis que M. de Nevers, entré la nuit chez elle par la fenêtre, attend patiemment dans la chambre voisine. L'aventure semble empruntée à Brantôme; mais elle est dialoguée avec goût, et sans quelques scènes un peu froides elle eût sans doute obtenu un grand succès. Telle qu'elle est jouée par Mlle Anaïs et Mlle Mars, cette comédie attirera du monde au Théâtre-Français.

— On répète au théâtre de la Porte-Saint-Martin un drame

de M. Alex. Dumas, intitulé Catherine Howard, dans lequel se trouvent, dit-on, de grandes beautés. On remarque comme une singularité que Mlle Ida, et non Mlle Georges, soit chargée du rôle principal.

— Nous empruntons à l'Album d'un de nos amis les vers suivans, qu'un grand poète adressait à une jeune et jolie femme connue dans le monde littéraire par de charmantes poésies, en lui envoyant *les Feuilles d'automne*. Nous espérons que l'auteur nous pardonnera de les livrer à la publicité.

A MADAME M.....

I.

Ce livre errant, qui va, l'aile brisée,
Et que le vent jette à votre croisée,
Comme un grêlon à tous les murs cogné,

Hélas! il sort des tempêtes publiques.
Le froid, la pluie, et mille éclairs obliques
L'ont assailli, le pauvre nouveau-né!

Il est puni d'avoir fui ma demeure.
Après avoir chanté, voici qu'il pleure,
Voici qu'il boite après avoir plané.

II.

En attendant que le vent le remporte,
Ouvrez, madame, ouvrez-lui votre porte.
Raccommodez ses vers estropiés.

Dans votre alcôve, à tous les vents bien close,
Pour un instant souffrez qu'il se repose,
Qu'il se réchauffe au feu de vos trépieds.

Qu'à vos côtés, à votre ombre il se couche,
Oiseau plumé qui, frileux et farouche,
Tremble et palpite, abrité sous vos pieds. V. H.

20 janvier 1832.

AU NOUVEAU DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous remercier des propositions que vous m'avez adressées relativement à ma nouvelle collaboration à la

Revue de Paris, et s'il est inutile de vous dire les motifs qui m'ont, depuis plus d'un an, déterminé à la cesser, ils sont néanmoins assez graves pour m'obliger à faire savoir aux personnes dont l'estime m'est précieuse, que la retraite de l'ancien directeur et le changement de son système de rédaction sont les seules causes qui me permettent d'y rattacher mon nom de nouveau. Veuillez bien, monsieur, publier ce fait comme vous le jugerez convenable, et je serai trop heureux si mes efforts contribuent au succès d'une entreprise si honorable pour notre littérature, et si nécessaire à tous les écrivains.

Agréez, monsieur, l'assurance de mes sentimens les plus distingués.

De Balzac.

— déjeuners-dansans de l'ambassadeur d'autriche. — L'expression est reçue, consacrée dans le beau monde; il faudra bien que l'Académie française l'admette et qu'un académicien se charge de la définition, quoique ce soit presque en *Autriche* que se donnent ces charmantes fêtes du matin, ces bals en demi-toilette, où la brillante société de Paris est réunie dans les salons et dans les cours de l'hôtel Davoust. Il est vrai que ce bel hôtel est parfaitement situé et distribué pour cela. Du côté de la rue de Grenelle, c'est un vrai château dont les grands arbres du boulevard extérieur semblent l'avenue naturelle, qui vient aboutir à la double allée du jardin. De ce côté, vous vous croiriez à la campagne, et c'est un ravissant coup d'œil que de voir, du haut du perron, les promeneuses glisser d'un pas léger autour de la pelouse, et mêler au vert tendre du feuillage de mai les nuances bleues, roses ou blanches de leur parure simple, mais élégante. Les salons ne prêtent cependant qu'une partie des danseuses au jardin : un orchestre admirablement conduit retient le plus grand nombre sous un magnifique lustre, qui doit maintenant tout son éclat au soleil dont les rayons viennent jouer avec ses girandoles de cristal. Il n'est pas de beau bal de nuit qui n'ait bientôt l'inconvénient d'une chaleur étouffante. Mais ici l'air circule librement, et la mythologie et la littérature romantique pourraient, avec un faible effort de rhétorique ou d'imaginative, retrouver dans ces groupes, animés sans fatigue, la fraicheur de leurs nymphes, les couleurs délicates de leurs sylphides. Le profane qui prétendrait que les dames sont deux fois plus belles à la clarté des lustres, parées de leurs diamans et de leurs bijoux, n'aurait pas

vu les déjeûners dansans de Mme la comtesse d'Appony. Il est deux heures : l'orchestre a donné le signal à la jeunesse. Les diplomates et les graves politiques, pour qui, hélas! « est passé le temps d'aimer et de danser, » se tiennent discrètement à l'écart comme le Lara de Byron, ou font leur cour aux douairières, qui s'admirent généreusement dans leurs filles et leurs petites-filles, aussi jolies qu'elles l'ont jamais été elles-mêmes. La contredanse, la valse, la muzurka, se succèdent à de courts intervalles ; les refraîchissemens circulent sans interruption ; mais c'est le chocolat qui remplace les glaces et les fruits glacés. Bientôt l'appétit s'aiguise, et l'on accepterait volontiers quelque mets plus substantiel. Ce moment a été prévu : en un clin d'œil, avec cette rapidité du service qui remplace chez les grands seigneurs la baguette des fées, des tables ont été dressées dans le jardin. C'est un vrai déjeuner champêtre, où les moins timides prennent les premières places ; mais où les derniers venus pourront rire du proverbe ; car l'abondance y règne, et les mets voyagent sans cesse des offices au jardin. Ne croyez pas que la danse discontinue ; l'orchestre domine toujours de ses airs vifs et variés le bruit de toutes ces fourchettes, le cliquetis de tous ces verres, musique qui a aussi son harmonie, quand on a bien dansé. En ce moment il n'y a plus guère de spectateurs oisifs : chacun danse ou déjeune ; c'est le moment le plus dramatique et le plus gai de la fête, le moment que l'Académie doit choisir pour la définition du *déjeuner dansant*. Il est cependant près de cinq heures du soir ; mais une matinée si délicieuse se prolongera jusqu'à sept au moins, et certes si quelqu'un, dans cette foule élégante et joyeuse, avait le crédit de Josué, le soleil n'irait se coucher que le lendemain matin. Croyez bien que les maîtres de la maison ne s'en plaindraient pas. Il est impossible de faire un accueil plus gracieux à ses hôtes, impossible d'être plus heureux de leur plaisir.

Les déjeuners dansans sont une importation allemande. Mme la comtesse d'Appony en donne ordinairement quatre dans le mois de mai, avant de quitter Paris pour la campagne. Son altesse royale le duc d'Orléans était à celui de mercredi 14. Quelques personnes ont remarqué l'absence des ministres au milieu de ce petit congrès des représentans de toutes les puissances européennes. Nous regrettons de parler si brièvement d'une fête si brillante, mais nous recevons un peu tard le description qu'avait bien voulu en faire pour nous un de nos collaborateurs.

TABLE DES MATIÈRES.

